



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

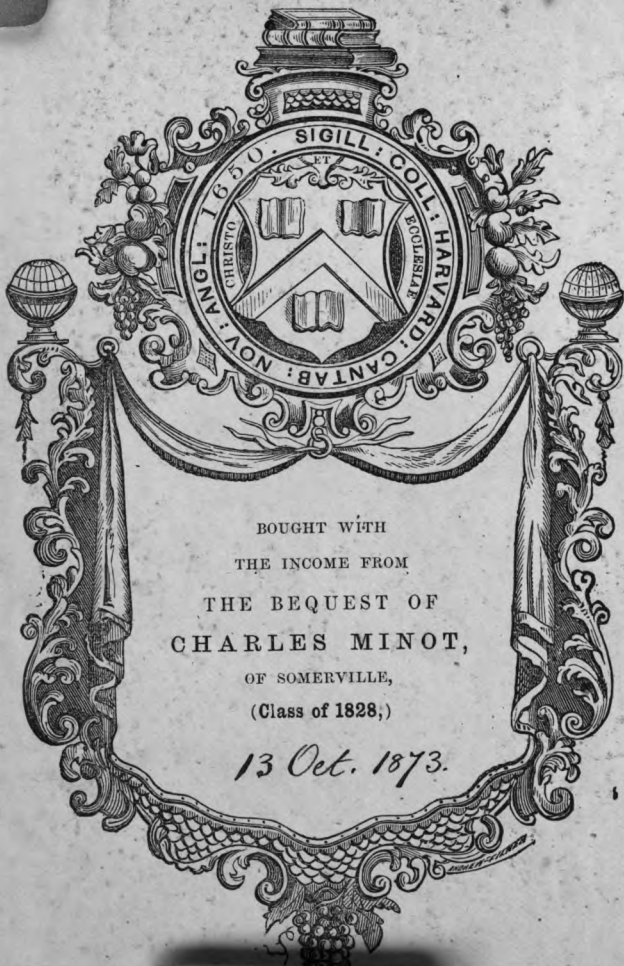
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

HD WIDENER



HW, LBX7 Z

1.2.15



BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)

13 Oct. 1873.



ŒUVRES

DE

AUGUSTE NICOLAS

CINQUIÈME PARTIE

L'ART DE CROIRE

II

IMPRIMERIE L. TOINON ET C^e, A SAINT-GERMAIN

0

L'ART DE CROIRE

OU

PRÉPARATION PHILOSOPHIQUE
A LA FOI CHRÉTIENNE

PAR

AUGUSTE NICOLAS

MAGISTRAT

J'offre mon ministère aux âmes qui
sont en travail; je facilite la délivrance :
mais il n'y a que Dieu qui délivre.

SOCRATE.

CINQUIÈME ÉDITION

TOME DEUXIÈME

à

PARIS

LIBRAIRIE AMBROISE BRAY
BRAY ET RETAUX, SUCCESSEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

VATON FRÈRES, éditeurs, 75, boulevard Saint-Germain

—
1870.

19.3.

C1301.2.15

✓

HARVARD COLLEGE LIBRARY

1873, Oct. 13.
Minot Fund.

LIVRE TROISIÈME

MOYEN DE CROIRE

Qui facit veritatem, venit ad lucem.

JOANN., III, 21.

Nos raisons et nos discours humains,
c'est comme la matière lourde et stérile :
la grâce de Dieu est la forme ; c'est elle
qui y donne la façon et le prix.

MONTAIGNE.

LIVRE TROISIÈME

MOYEN DE CROIRE

CHAPITRE PREMIER

CARACTÈRE DE CE TROISIÈME LIVRE

Les raisons sont finies : il s'agit de passer aux moyens ; de passer de la théorie à la pratique. Nous entrons dans une nouvelle région. Jésus-Christ, la *Vérité*, doit devenir la *Voie*, pour nous conduire à la *Vie* ; et comme il est à la fois la *Voie*, la *Vérité* et la *Vie*¹, cette *Voie* où nous allons entrer participera de la *Vérité* que nous venons d'étudier et de la *Vie* où nous voulons arriver, de la raison et de la foi.

Le moyen rentre donc ici dans la fin, comme la fin rentre dans le moyen. Ce moyen, qui doit donner la foi, sera de foi. N'y a-t-il pas là une pétition de principe, un cercle vicieux ?

Nullement.

¹ *Ego sum Via, et Veritas, et Vita.* Joan., xiv, 6.

La foi s'acquiert comme elle se développe : par l'exercice. Les croyants les plus avancés avancent davantage ou reculent, montent ou descendent dans la foi à proportion qu'ils la pratiquent. La pratique de la foi augmente la foi : et, comme elle l'augmente, elle la suscite.

Il est vrai qu'il faut un principe de foi pour pratiquer la foi. Mais ce principe, vous l'avez dans la raison de la foi et dans le désir de la foi ; vous l'avez dans ce qui vous a attiré jusqu'ici à sa recherche. Vous ne sentez pas cette foi, il est vrai ; mais la foi n'est pas le sentiment de la foi, et ce sentiment est précisément le fruit de la pratique. Par elle, la Vérité connue deviendra la Vérité goûtée, la Vie sentie.

Vous avez de la vérité de notre foi tout ce qu'on peut en acquérir de certitude par l'étude et par le raisonnement ; mais ce n'est qu'une vérité en image et en spéculation, qui non-seulement ne s'animerait jamais par le seul travail prolongé de la réflexion, mais qui s'évanouirait et s'éteindrait parmi tous les faux jours et les vaines ombres de cette vie. Voulez-vous parvenir à la Vérité vivante, personnelle, sentie, frappant et échauffant votre âme de ses clartés et de ses feux ? voulez-vous passer *du rêve à la veille*, du crépuscule au soleil levant ? le voulez-vous ? *Faites la vérité*, pratiquez-la, selon cette parole de la Vérité même, qu'aucune sincère expérience ne démentira jamais : « *Qui facit veritatem, venit ad lucem.* » Qui fait la vérité parvient à sa lumière ¹. »

¹ Joann., III, 21.

C'est là le *moyen général* de croire. Je me borne à l'indiquer ici, parce que j'aurai lieu de le représenter dans chaque moyen particulier, et que ce sera comme le *motif* revenant sous des modes différents dans tout le cours de ce troisième Livre. Quels que soient mes efforts pour le justifier, on ne le comprendra jamais parfaitement que lorsqu'on l'expérimentera, parce que le moyen participe ici de la fin même, qu'il y a tout au moins concours entre l'un et l'autre, et qu'il serait contre l'ordre des choses que Dieu se fiât à l'homme, plutôt que l'homme se fiât à Dieu. C'est un commerce où Dieu et l'âme se rencontrent dans un saint rendez-vous de grâce et de liberté. A vrai dire, Dieu nous y prévient toujours. Si nous ne sentons pas cette divine prévenance, c'est que nous n'y répondons pas, et que Dieu est discret et jaloux dans ce délicat commerce avec notre âme. Mais qui s'est fié à Dieu et s'en est repenti ? Qui a été fidèle et ne l'a trouvé magnifique ?

Les choses étant ainsi, la nature même du sujet m'obligera à parler un langage qui, sans cesser un instant d'être celui de la raison, sera souvent celui de la foi, c'est-à-dire d'une raison plus haute. Pour faire apprécier les moyens de croire, je devrai les montrer dans l'économie générale du Christianisme, dont j'aurai lieu ainsi d'exposer la raison intrinsèque, la beauté doctrinale et la philosophie sacrée. Le langage de la foi apparaîtra par là comme celui d'une sagesse et d'une raison divines, où l'intelligence

trouvera, dans l'objet même de la foi, de nouvelles et plus hautes raisons de croire, après toutes celles qu'elle a déjà reconnues dans ses caractères extrinsèques. Il faudra se prêter à ce langage et y habituer son âme comme à un exercice qui inspirera déjà ou développera la foi.

Mais le mieux serait de passer tout aussitôt aux actes, et de se livrer aux moyens indiqués, pour en sentir l'effet.

C'est proprement ici l'*Art de croire*. Nous voici au cœur de notre sujet, dont tout ce qui précède n'a été que le prélude et la disposition : Art, c'est-à-dire, selon l'étymologie, *vertu, force, exercice, discipline*, toutes choses qui veulent l'*action*.

Que les irrésolus, que les faibles, que les réservés, que les temporisateurs, que tous ceux qui aiment encore leurs chaînes et qui, sous de vains prétextes, ne cherchent tout au plus qu'à les allonger, sans être décidés à les rompre, se tiennent donc pour avertis. Il ne faut point ici de phrases, mais une bonne manœuvre. C'est aux vaillants que je m'adresse, aux *hommes de bonne volonté*, que l'Évangile convie à la paix par la lutte, à la liberté par le sacrifice, au céleste Royaume par l'assaut : *Regnum Dei vim patitur et violenti rapiunt illud*.

Tel sera le caractère de ce troisième Livre. J'invite le lecteur à m'y suivre : je prie Dieu de l'y attirer.

CHAPITRE II

LE MEILLEUR MOYEN

I. Parmi les plus sublimes effets qu'offre la scène tragique, il en est un qu'après tant de représentations on ne peut jamais revoir sans un nouveau frémissement d'émotion : c'est ce dénouement de *Polyeucte*, par la conversion de Pauline :

Mon époux en mourant m'a laissé ses lumières ;
Son sang, dont ses bourreaux viennent de me couvrir,
M'a dessillé les yeux, et me les vient d'ouvrir.
Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée ;
De ce bienheureux sang tu me vois baptisée :
Je suis chrétienne.

Or, ce n'est pas là une fiction, bien que

De pareils changements n'aillent point sans miracle.

On sait que cela se retrouve souvent dans les Actes des Martyrs. On ne peut le méconnaître, puisque le monde païen n'a été converti que de cette façon, et que le sang des Martyrs, selon la juste expression de Tertullien, y a été la semence des Chrétiens.

II. Mais, ce qu'on n'observe pas assez, c'est que

cela arrive encore tous les jours. Tous les jours des incroyants sont instantanément rendus croyants, et fermement, et pour toujours. Souvent incrédules, tout au moins hésitants, et n'étant jamais satisfaits des raisons de croire, quelque fortes et nombreuses qu'elles soient, ils vont porter leur inquiète exigence à quelque ministre de la Religion, avec l'intention de lui soumettre des objections bien préparées. Ils entrent questionneurs, et ils sortent pénitents. Que s'est-il donc passé ? L'homme de la Doctrine a-t-il écouté leur argumentation et y a-t-il opposé la sienne ? Nullement. Il ne s'y est pas refusé : seulement, ayant l'expérience des âmes aussi bien que de la vertu du Sacrement dont il est le Ministre, il leur a proposé un préalable : le préalable de ce Sacrement divin. Il a écouté, avant leur argumentation, leur confession ; avant les difficultés de leur esprit, les fautes de leur cœur ; il a fait descendre ensuite sur leur âme le sang du grand Polyeucte, la vertu régénératrice des mérites de Jésus-Christ : puis il leur a demandé leurs objections. Des objections ? il n'en est plus, elles sont noyées dans les larmes : les larmes de la vérité sentie, de l'âme reconciliée, de la liberté reconquise, de la misère humaine épanchée dans le sein profond de la divine Miséricorde, de la rencontre de la Justice et de la Paix dans un saint baiser.

III. Nous avons déjà recueilli ce témoignage de

la bouche de Royer-Collard. Il n'est pas le seul. Entre autres exemples mémorables de ce phénomène surnaturel, je rappellerai celui d'un homme qui a marqué dans les sciences économiques par des vues hardies dont des réformes récentes justifient la portée : Frédéric Bastiat. La question religieuse avait été effacée pour lui par ces doctrines sociales qui avaient passionné son intelligence sans la satisfaire ; mais il portait toujours en lui cette noble inquiétude de la vérité qui en attire le don. On sait que, se trouvant malade à Rome, il dit lui-même à un de ses amis : « Mon ami, j'ai pris la chose par le bon bout : par l'humilité. J'ai remarqué, après tout, que la meilleure portion des hommes se trouve parmi les croyants : j'ai fait comme eux. » Puis, mourant, les yeux dessillés par la grâce de la Vérité même incarnée, il expira en s'écriant : « la vérité ! la vérité ! » Son œil, rapporte un des assistants, brillait en ce moment de cette expression particulière que j'avais souvent remarquée dans nos entretiens, et qui annonçait la solution d'un problème.

Cela nous est rapporté à la tête de la nouvelle édition de ses œuvres par l'ami même qui en a été le témoin non suspect, puisque ce spectacle n'a fait que l'étonner sans le désabuser ; et Proudhon, dont l'impiété ne pouvait en concevoir que du dépit, l'a consigné ainsi dans son ouvrage *De la Justice et de la Révolution dans l'Église* : « Infortuné Bastiat ! il est allé mourir à Rome entre les mains des prêtres. A son dernier moment il s'écriait, comme

« dans *Polyeucte* : Je vois, je sais, je crois, je suis
« chrétien ¹ ! »

IV. C'est là un phénomène qui n'a d'accidentel que sa révélation, mais qui est fréquent et quotidien dans la pratique du sacrement qui l'opère. La pudeur morale qui l'enveloppe et qui le déroberait ordinairement en dit plus sur ce qu'il a de sérieux, de profond et de vrai que toutes les déclarations ; et toute une vie transformée, tout l'homme changé, *converti* dans ses jugements, dans ses sentiments et dans ses actes ; la fidélité de l'âme à venir se retremper dans cette piscine de régénération et à y renouveler sa paix, sa force, sa joie, sa foi, la vue d'elle-même, organe de toute autre vue, en montrent toute la portée, et ne permettent pas d'y voir une faiblesse ou une illusion. C'est là un miracle spirituel sans doute ; mais c'est un fait constant, patent et irrécusable, que chacun peut voir autour de soi, et, s'il le veut, en soi.

Que l'on y remarque bien ce premier mot de la foi qu'on dit être aveugle ; *Je vois*, — *je sais*, — *la vérité* ! C'est l'évidence, la science, la certitude, l'intelligence immédiate, par la rencontre de la lumière dans son foyer, qui est en même temps le foyer de la vie.

¹ Tome I^{er}, p. 299. — La tombe de *Frédéric Bastiat*, économiste français, est une des premières qui se présentent dans l'église de Saint-Louis des Français, à Rome. Elle y est bien placée. On aurait dû y graver ce premier cri de sa foi et de sa béatitude.

La vie! que voulez-vous de plus pour convaincre un mort? La lumière! que voulez-vous de plus pour persuader un aveugle?

Vous avez pitié de sa simplicité, vous qui êtes encore dans la nuit; vous vous croyez supérieur, parce que vous êtes plus difficile, et que vous ne comprenez pas que votre exigence tient à une infirmité. Il faut la lumière, sans doute, pour voir les objets; mais il faut l'œil pour voir la lumière. Toutes les lumières du monde apportées et accumulées devant l'œil d'un aveugle ne lui feraient pas même soupçonner le jour et le spectacle de l'univers qu'il éclaire; mais qu'on lui fasse l'opération, et aussitôt il s'écriera : « Je vois! je sais! Le soleil! oh! je vois enfin le soleil! » et ce cri comprend tout.

L'incrédulité a donc mauvaise grâce à se plaindre de l'insuffisance de nos raisons, alors que ce n'est pas la lumière qui manque, mais l'œil qui est malade. Lorsque après toutes ces raisons de nature à faire augurer que la vérité doit se trouver là, et qu'on doit se livrer au traitement divin qui en fera recouvrer la vue, on veut jouir de cette vue sans ce traitement, ou même pour s'y soumettre, on n'est pas moins inconséquent, encore une fois, qu'un aveugle qui dirait : « Avant de me soumettre à l'opération, je veux voir comment elle se fait. » Il faut donc s'abandonner; non sans raison, certes! mais sans la plénitude des raisons.

V. Ce qui fait qu'on ne comprend pas ces choses

et qu'on y résiste, c'est qu'on ne se sait pas aveugle; c'est qu'on se croit même plus clairvoyant : et alors on est comme certains sourds qui se plaignent toujours qu'on ne parle pas assez haut. Cette illusion a lieu surtout lorsque dans l'ordre intellectuel on a une facile perception des choses, lorsqu'on est éclairé; car alors on se confie d'autant plus à ses lumières, et on ne peut admettre que dans l'ordre surnaturel on en soit dépourvu. De là vient que dans cet ordre, où nous sommes tous plus ou moins malades et aveugles, les savants sont moins propres à la vérité que les simples; parce que leur aveuglement est compliqué d'éblouissement et leur maladie d'enflure. Ils ignorent davantage qu'ils sont malades et qu'ils ont besoin du médecin.

Sénèque avait entrevu cette vérité comme beaucoup d'autres, aux premiers rayons du Christianisme. « Pourquoi nous faire illusion? s'écriait-il. Notre mal n'est pas au dehors, il est au dedans de nous-mêmes : il a son siège dans nos entrailles. Si nous recouvrons difficilement la santé, c'est que nous ne savons pas que nous sommes malades, et que nous ne recourons pas au médecin. *Et ideo difficulter ad sanitatem pervenimus, quia nos ægrotari nescimus*¹. » « Connaissons notre état, dit-il ailleurs, nous dont l'âme relève d'une longue maladie, *quorum animi ex longo morbo reficiuntur* ². »

VI. Un seul mot, dont j'emprunterai la formule à

¹ Lettre L. — ² *Id.* VII.

un autre mot célèbre, nous fera mesurer toute la profondeur de la maladie dont nous sommes atteints : — Qu'a été Dieu jusqu'à ce jour dans notre âme ? *Rien*. — Que doit-il être ? *Tout*.

Cela est incontestable, rationnellement, que Dieu doit être *tout* dans notre être par l'adoration, la reconnaissance et l'amour que nous lui devons, comme il est *tout* par sa Puissance de laquelle nous dépendons, par sa Providence de laquelle nous vivons, par sa Justice avec laquelle il faut bien que nous comptions. Et cependant il n'est rien en nous. Le plus vil objet lui est préféré et occupe toute sa place dans notre âme. Quel désordre ! L'ordre même ne sollicitait-il pas la justice à le venger et à reprendre ses droits inaliénables sur notre être ?

Cependant, pour nous en retirer, Dieu a fait la merveille du Christianisme. Dans le milieu des siècles, il frappe sur la terre un grand coup. Il foudroie notre nature coupable ; mais il ne la foudroie que dans son Fils et son Égal, seule victime digne de Lui, qui a revêtu miséricordieusement pour nous cette nature réprouvée pour l'immoler volontairement à la Majesté de son Père sur la croix. Puis, dans ce sacrifice de l'éternel Amour, il nous ouvre une source intarissable de grâces. Par la grandeur de ce remède, jugeons encore de toute la profondeur du mal.

Mais ce qui l'accuse plus hautement encore, peut-être, c'est notre insensibilité à ce divin remède. Car, en présence de cet écrasant témoignage de la Justice

et de la Miséricorde infinies de Dieu à notre égard, alors que, brisés de terreur et d'amour, nous devrions nous frapper la poitrine, confesser nos désordres, en implorer le pardon, bénir et aimer à jamais l'Amour infini qui nous en octroie la grâce au prix de la mort d'un Dieu, et nous attacher, nous donner tout entier à ce Dieu Sauveur et Rédempteur de notre âme, nous nous étonnons d'avoir à lui faire la moindre soumission, la moindre réparation ; nous voudrions arriver à la foi qui nous le fait goûter comme salut et vie de notre âme sans engager notre cœur, sans plier notre volonté, par la suprématie seule de notre raison : comme on résout une équation, comme on étudie un insecte ou une plante, comme on soumet une substance à l'analyse dans un alambic ou un creuset!!!

VII. Nous voulons bien reconnaître que la foi est un don et le salut une grâce ; nous sommes même portés à exagérer cette vérité : mais est-ce pour solliciter ce don ? est-ce pour implorer cette grâce ? est-ce pour nous mettre en situation de la recevoir ? Non : c'est pour l'attendre, dans une disposition morale qui la repousse ; c'est pour l'éluder et la retarder ; c'est pour profiter de ce retard en prolongeant le plus possible notre infidélité ; c'est pour nous perdre, et rejeter encore sur le Dieu qui est mort pour nous la responsabilité de ce retard et de cette perte.

Examinons-nous bien là-dessus dans la sincérité

de notre âme ; ouvrons les yeux sur notre état, et pour premier acte de notre guérison, confessons que nous sommes malades.

VIII. N'altérons pas surtout la vérité. La foi est un don, cela est vrai : mais c'est un don réciproque. C'est le don de Dieu à nous : mais c'est aussi le don de nous à Dieu. Elle est grâce : mais elle est aussi mérite, vertu. Elle n'est pas passive, mais active. A chaque instant Jésus-Christ en accuse le défaut et la langueur dans l'Évangile. Nous voudrions qu'elle nous enlevât sans que nous eussions à faire aucun effort, ou même malgré notre résistance. Je le redis, c'est un abus, dont la raison suffit à faire justice : abus d'autant plus mauvais qu'il est mensonge et faiblesse dans un ordre de choses qui est tout de sincérité et de bonne volonté. « La foi est en notre « pouvoir, dit saint Augustin, parce que chacun « croit quand il veut, et quand il croit c'est volon- « tairement qu'il croit. » *Fides in potestate est, quoniam quum vult quisque credit, et quum credit volens credit.* « La foi, dit-il encore, est bien une prévenance et un appel de la miséricorde de Dieu, mais « c'est l'obéissance qui la suscite. » *Fides, proveniente et vocante misericordia Dei, per obedientiam suscitatur.*

Voilà la Doctrine. Elle nous laisse, comme on le voit, bien loin de compte.

IX. Cette foi d'ailleurs que nous attendons ne nous a-t-elle pas déjà été donnée, et n'en sommes-

nous pas déjà comptables ? Si de ce que nous ne l'avons pas nous concluons que nous devons l'attendre, à ce compte nous ne pourrions jamais l'avoir ; car pour l'avoir, il ne faut pas seulement qu'elle soit donnée : il faut qu'elle soit reçue ; il faut qu'elle soit gardée. Nous devrions avoir la foi, car elle nous a été cent fois donnée. Elle nous a été donnée dans nos pères et dans notre race de chrétiens ; elle nous a été donnée dans notre Baptême ; elle nous a été donnée, pour la plupart d'entre nous, au premier âge, dans ces grands Sacrements qui nous ont revêtus, nourris, armés de Dieu lui-même pour le combat de la vie ; et, plus tard, pour quelques-uns, dans celui qui, en nous associant d'autres destinées, nous a constitué dépositaires d'intérêts trop chers pour ne pas être sacrés. Elle nous a été donnée ou offerte enfin, comme elle l'est à chaque instant, dans mille impressions, mille invitations, mille avertissements, mille traits et attraits extérieurs ou intérieurs de la grâce, qu'il ne tenait qu'à nous de suivre. Qu'a-t-il donc manqué pour qu'elle fît en nous des prodiges ? Nous-mêmes. De sorte que ce dont nous composons notre excuse, le manque de foi, c'est cela même qui nous accuse.

X. Au fond, nous l'avons, et cette mauvaise excuse elle-même nous échappe. Car, à part ces apostasies sacrilèges, heureusement fort rares, qui creusent un abîme entre l'âme et Dieu, tout ce que nous avons

reçu de foi, non-seulement par la grâce, mais je dirai même par la nature, est enfoui, engourdi, assoupi, mais non mort au fond de nous-mêmes. De sorte que, en agissant comme si nous l'avions, nous ne sommes pas si inconséquents. Et nous le voyons bien lorsque, au contact du sacrement, nous l'acquérons moins que nous ne la recouvrons. Ce qui est étranger en nous, ce n'est pas la foi : c'est l'incrédulité et ses causes. Elles ont beau y être survenues de longue date, et s'y être établies par une longue possession, elles n'ont jamais pu prescrire contre la foi, contre ses titres immortels, contre notre amour inné pour ses vérités saintes. Un seul instant suffit pour renverser leur usurpation et pour reconquérir notre liberté. L'incrédulité chez la plupart est moins la mort que le sommeil de la foi, dont le réveil a lieu souvent d'une manière si inopinée et si subite.

XI. Le sacrement de la Confession qui opère ce réveil est éminemment philosophique. A titre seul d'hygiène morale il était connu et recommandé par les sages de l'Antiquité. « Si on a commis une injustice, dit Platon, il faut aller se présenter là où l'on recevra au plus tôt la correction convenable, et s'empresse de se rendre auprès du juge comme auprès d'un médecin, de peur que la maladie de l'injustice venant à séjourner dans l'âme, n'y engendre une corruption secrète. Il faut se faire violence pour s'élever au-dessus de toute crainte, et

« s'offrir à la justice les yeux fermés et de grand
 « cœur, comme on s'offre au médecin pour souffrir
 « les incisions et les brûlures, s'attachant au bien et
 « au beau, sans tenir compte de la douleur¹. » —
 « Il faut choisir un homme de bien, dit Sénèque :
 « prenez ou Caton, ou Scipion, ou Lélius, comme
 « guide et surveillant, de manière à vivre comme en
 « sa présence²... Le commencement du salut c'est
 « la connaissance de sa faute... Personne n'est par
 « lui-même assez fort pour se connaître et se relever;
 « il faut que quelque autre nous tende la main, nous
 « tire de l'abîme... Et qu'on se garde de mépriser
 « celui qui peut être sauvé avec le secours d'au-
 « trui ; car c'est déjà beaucoup que de vouloir être
 « sauvé ³... A la différence des maux du corps, on
 « sent d'autant moins les infirmités de l'âme qu'elles
 « sont plus graves. N'en soyez pas surpris : quand
 « on dort d'un demi-sommeil, et qu'on perçoit en-
 « core vaguement les objets, il arrive que parfois en
 « dormant on a le sentiment du sommeil ; mais un
 « sommeil profond anéantit jusqu'aux songes, et
 « pèse tellement sur l'âme qu'il lui ôte tout usage
 « de son intelligence. Pourquoi cachons-nous nos
 « vices ? C'est parce que nous y sommes plongés. Le
 « commencement du salut est la connaissance de
 « son péché. *Initium est salutis notitia peccati*. Con-
 « fesser ses vices est signe de guérison. Éveillons-

¹ *Gorgias*, t. III, p. 285, 286.

² Lettres XI-XXV.

³ Lettres XXVIII-LII.

« nous donc pour nous accuser de nos erreurs. *Vitia
« sui confiteri, sanitatis indicium est. Expergiscamur
« ergo, ut errores nostros coarguere possimus*¹. »

XII. Voilà ce que nous devrions faire au seul point de vue moral et philosophique. Mais ce n'était qu'un vœu, qu'un *desideratum* chez les Anciens ; et on sait, par la conduite et les mœurs de ceux qui s'élevaient le plus à la conception de cette institution, combien elle est philosophiquement stérile. Il y fallait ce que le Christianisme est venu apporter pour la fonder et la faire fonctionner avec tous les merveilleux effets que nous lui voyons produire. Il fallait que la loi morale se fît vivante pour nous redonner la pleine conscience de nos vices et de nos erreurs. Il fallait de plus une vertu surnaturelle pour nous animer de l'amour de cette loi et nous élever à sa pratique. Il fallait enfin une puissance expiatrice de rémission des péchés qui satisfît pour nous à la Justice éternelle et qui nous assurât du pardon.

Voilà la Confession catholique. Elle est le meilleur moyen de croire ; celui auquel il faut finalement venir, et auquel on ne saurait trop tôt avoir recours. Aucun autre ne peut en dispenser, et il fraye la voie à tous les autres. Pour recevoir les dons célestes dans notre âme, il faut la vider d'abord de ses souillures. « Nettoie à Dieu son temple, » comme parle Bossuet.

¹ Lettre LIII.

Il y a un moment surtout, une mesure de délais, au delà desquels la difficulté devient plus grande. Il vaut mieux prévenir ce moment que de le laisser passer; car il porte avec lui des inspirations qu'on ne retrouve quelquefois jamais plus. Ce doit être en outre un acte généreux pour être efficace; il ne doit donc pas être tardif, il faut suivre, aller même au devant, pour ne pas être traîné : suivre la Miséricorde, pour ne pas être enlevé par la Justice.

Il faut s'approprier ces admirables sentiments d'une grande âme et d'un beau génie, dans ses immortelles *Confessions*; il faut les méditer et s'en pénétrer :

« Que vos voies sont insondables, ô Dieu que seul
« on doit appeler grand, et qui, des hauteurs où
« siège votre justice, répandez dans un terrible silence des ténèbres vengeresses sur les passions
« déréglées des mortels ! Où vont ceux qu'un égarément coupable emporte loin de vous ! Espèrent-ils échapper à ce regard qui perce l'obscurité ? Ils
« pensent fuir votre présence ; mais en quel lieu ne les atteignez-vous pas ? Dans leur aveuglement, ils
« viennent se heurter contre vous. Pour s'être débarrassés à votre miséricorde, ils rencontrent votre colère, parce que nul ne peut vous échapper... Oh !
« qu'ils reviennent et qu'ils vous cherchent, vous qui pour être abandonné de vos créatures ne les abandonnez jamais ! Qu'ils se convertissent, qu'ils vous cherchent ! Mais ils vous trouveront dans leur cœur. Oui, vous êtes dans le cœur de ceux qui

« confessent leur misère, qui se jettent entre vos
« bras, et, fatigués de leurs égarements, viennent
« pleurer sur votre sein. D'une main paternelle
« vous essuyez leurs larmes, et ils pleurent encore,
« et ils trouvent leur joie dans ces pleurs, parce que
« c'est vous leur Seigneur et leur Père qui les con-
« solez et les ranimez¹. »

Nous reviendrons sur cet important sujet.

¹ Saint Augustin, *Confess.*, liv. I, ch. xviii et liv. V, ch. ii.

CHAPITRE III

VOULOIR DEVENIR MEILLEUR

J'ai dû, dans un ouvrage dont le but est éminemment pratique et dont l'intérêt est urgent, mettre d'abord en avant le meilleur moyen. Quiconque en fera l'expérience peut se passer de la suite de ces entretiens, tant ce moyen porte avec lui de lumières. Mais pour ceux qui ajourneraient encore, il faut reprendre les choses de plus loin, il faut les mener, par des préludes plus accessibles à leurs dispositions, à cette résolution décisive.

Or, le premier moyen de croire, dans cet ordre général, c'est de vouloir la foi pour son objet et son résultat, qui est de devenir meilleur.

Je ne connais pas de mot plus étonnant et plus touchant, dans toute l'Antiquité païenne, que celui que nous avons déjà cité du *Second Alcibiade* de Platon, lorsque Socrate, annonçant à Alcibiade ce *Personnage* extraordinaire qui devait venir nous enseigner la conduite à tenir envers Dieu et envers les hommes, Alcibiade s'écrie : « Qu'il vienne, et qu'il « ne tarde pas ! Qu'il dissipe mes ténèbres et tout ce

« qu'il voudra ! Quel qu'il soit, je suis prêt à le
« suivre *pourvu qu'il me rende meilleur !* »

Je réponds de la foi de celui qui aura ces sentiments ; et je mets au pied du mur, avec ce mot d'un païen, tous ceux qui se plaignent de l'insuffisance des raisons de croire à Jésus-Christ, alors qu'ils n'y croient pas, précisément par le motif qui aurait déterminé Platon à y croire.

Quelle n'eût pas été en effet la foi de l'âme qui a écrit cette parole si elle eût vu réellement Celui qu'elle entrevoyait sous ce caractère, et qu'elle désirait par ce motif ! si elle eût vu la sainteté de Jésus-Christ et tous les prodiges de renaissances morales qu'il a opérés, et qu'il opère tous les jours dans le monde ! Comment ne pas croire à la vérité de Celui qui nous rend meilleur, et tellement meilleur ! N'est-ce pas là le signe infailible ! Nous sommes si misérables que nous tirer de notre misère et nous élever à la sainteté ne peut être que le fait d'un Dieu ; et Celui-là d'ailleurs qui opère notre guérison par la foi à sa Divinité, nous en donne la preuve la plus irréfragable : le plus odieux mensonge ne pouvant produire des effets surhumains de perfection. *La marque spéciale de notre vérité, c'est notre vertu,* comme dit très-sensément Montaigne.

Quel qu'il soit donc, qu'il ait été précédé par des prodiges de prophéties, qu'il se soit attesté par les plus grands miracles, qu'il se soit fait suivre de toute la terre, et qu'il la tienne encore après dix-huit siècles sous le sceptre de sa croyance contre

toutes les puissances du mal acharnées à le lui arracher, ce n'est pas là ce qui me convainc le plus, et je ne suis même pleinement convaincu de tous ces témoignages que par un témoignage plus décisif et dont je peux seul faire l'expérience : c'est qu'il rend meilleur. « Voilà l'Agneau de Dieu : celui qui *ôte les péchés du monde*. »

A ce titre, il n'est pas un homme au monde, croyant ou incroyant, qui ne porte en soi la plus grande preuve de la divinité de Jésus-Christ, et comme la pierre de touche de la foi : croyant parce qu'il veut, incroyant parce qu'il ne veut pas *devenir meilleur*.

L'incrédulité au fond n'est pas autre chose : on ne veut pas devenir meilleur, et on se fait alors des raisons de ne pas croire à une religion qui nous y oblige ; sans remarquer que cette source secrète de l'incrédulité est la confession de la foi. On croit tellement à Jésus-Christ, qu'on a peur de Lui.

Sans doute la claire vue de Dieu dans le Christianisme agirait sur la volonté morale et l'enchaînerait aux sacrifices ; mais cet entraînement même étant forcé ne serait plus moral. C'est pourquoi Dieu a voulu n'apparaître que dans un *clair-obscur* de foi, si je peux ainsi dire, pour laisser à la volonté, ressort de toute moralité, le jeu nécessaire à son exercice. De là vient que si la foi agit sur la volonté, la volonté réagit à son tour sur la foi. Elle ne saurait être neutre dans une question où il s'agit de sa réforme et de son sacrifice. Elle influe secrètement, sourde-

ment et en dessous ; elle rend la raison ombrageuse, difficultueuse, évasive, ergoteuse : elle lui fait jouer le jeu de Pénélope qui, pour écarter les prétendants, défaisait la nuit la trame qu'elle avait faite le jour.

Je ne veux pas calomnier les incrédules. On a dit que l'incrédulité avait toujours pour cause secrète quelque immoralité. Cela n'est pas toujours vrai. On n'a pas besoin après tout de supposer de viles passions actuelles pour expliquer l'intérêt de l'incrédulité. Il suffit qu'elle n'engage pas à autant de devoirs que la foi ; il suffit qu'elle en décline les obligations pour comprendre l'intérêt qu'elle a à en éluder les vérités. Décliner le bien ou faire le mal c'est tout un, sous ce rapport, comme dit le chantre sacré : *Declinantes autem in obligationes adducet Dominus cum operantibus iniquitatem*¹. Puis, si on ne fait pas le mal, si on a une vie rangée, on ne l'a pas toujours eue ; et l'incrédulité présente prend sa source dans quelque ancien désordre qui en a laissé l'héritage, qu'on n'a pas le courage de répudier. Cet ancien désordre a cessé de fait ; mais la souillure morale en est restée, n'a pas été purgée par aucune expiation, et intéresse l'âme à se la pardonner par l'incrédulité, quand elle n'a pas l'énergie de se la faire pardonner par la foi. Enfin, si on n'est pas immoral grossièrement et en acte, ne l'est-on pas délicatement et en esprit, comme ces épicuriens émérites dont parle Plutarque, « qui se servent de l'âme comme d'un

¹ Ps. cxxiv, 5.

« filtre à passer les plaisirs, et qui, ainsi qu'on
 « verse le vin d'un vase fêlé dans un vase intact,
 « font de même pour la volupté, la versant du corps
 « dans l'âme, afin qu'elle s'y conserve et devienne
 « meilleure en vieillissant¹ ? » Les plus austères ont
 au moins cette liberté relative du mal que la foi,
 plus sévère que l'opinion et la conscience, leur fe-
 rait répudier comme un honteux esclavage. Par là,
 on jouit à la fois et de la possession de cette liberté
 malheureuse, et, ce qui est plus raffiné, du mérite
 de ne pas en user. On se flatte, là où il y aurait à
 gémir et à s'écrier avec l'âme chrétienne : *Infelix ego*
homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus!
 « Malheureux homme que je suis, qui me délivrera
 « de ce corps de péché² ! »

En voilà plus qu'il ne faut pour expliquer pour-
 quoi on ne veut pas devenir meilleur, et partant
 croyant. C'est une confession implicite de la sainteté
 du Christianisme, et par conséquent de sa vérité.

Je ne veux pas dire par là qu'on a une pleine
 conscience de la sainteté et de la vérité du Christia-
 nisme et qu'on se dit résolument à soi-même : Je
 ne crois pas, parce que je ne veux pas devenir meil-
 leur. Il ne faut admettre, ni une telle malice, ni une
 telle sincérité. Non. On se fait illusion. On est dans
 ce demi-sommeil qui soupçonne le songe en le su-
 bissant. Il y a en nous comme une sorte d'artifice et

¹ Plutarque. *Que la Doctrine d'Épicure ne peut procurer une vie agréable.*

² Ad Rom., VII, 24.

de maléfice de la mauvaise nature dont nous sommes à demi complices, et que l'art de croire consiste précisément à déjouer. Il suffit pour cela de reconnaître qu'on ne veut pas effectivement, résolûment et à tout prix devenir meilleur ; et que du jour, du moment où on le voudra comme l'Alcibiade de Platon, où on s'écriera comme lui allant au-devant de Jésus-Christ : « Qu'il vienne et qu'il ne tarde pas ! Qu'il dissipe mes ténèbres et tout ce qu'il voudra. Quel qu'il soit, je suis prêt à le suivre pourvu qu'il me rende meilleur ! » du moment où, plus heureux que lui, on se sera rendu à ce divin Maître des âmes venu depuis dix-huit siècles à l'humanité et qui sollicite chacun de nous de sa grâce ; du jour où on lui confessa ses faiblesses, tous les voiles spécieux qu'elles interposent entre la raison et la foi tomberont, et on confessa en même temps la vérité d'une religion qui nous en délivre, en nous donnant la force de les dominer.

Vous avez en surabondance des raisons de croire et vous ne croyez pas : joignez-y les moyens moraux ; et vous croirez. Vous croiriez plutôt par ces seuls moyens sans ces raisons, que par ces raisons sans ces moyens. Que vous ne vous livriez pas à ceux-ci sans celles-là, je le comprends ; mais que vous vouliez arriver à la pleine vue de la vérité de la Religion en résistant à sa sainteté, c'est méconnaître le rapport de la conscience et de la raison dans la recherche de la vérité religieuse, et mettre en opposition ce qui doit aller de concert. C'est méconnaître par cela

même le caractère le plus décisif de cette vérité, à savoir qu'elle est curative et non spéculative. C'est vouloir de la vérité du Christianisme une preuve qui en serait une de sa fausseté. Chose étrange ! on traite de chimérique la Religion chrétienne en ce qui fait précisément qu'elle est positive et qu'elle en appelle à l'expérience ; en ce qu'elle n'enfle pas, mais qu'elle guérit ! Ce qui est chimérique, creux et vain, c'est une telle incrédulité.

« Travaillez donc, vous dirais-je avec Pascal, non
 « pas à vous convaincre par l'augmentation des
 « preuves, mais par la diminution de vos passions. »
 — Ici la méthode de la foi se confond avec celle de la philosophie. « Les mêmes opérations de l'âme qui
 « conduisent à ce qu'il y a de vrai, de réel, de per-
 « manent dans les choses, en nous détachant des
 « sens qui ne saisissent que des fantômes, nous
 « font trouver à la fin Dieu, seule vérité, dernière
 « raison des choses, par les moyens *antisensuels*... Il
 « y a un accord parfait à cet égard entre la psycho-
 « logie et la religion¹. » Et ce n'est pas une médiocre preuve de la vérité de notre foi qu'on n'y arrive que par les mêmes moyens qui font arriver à la vertu et à la vérité, élevés à leur plus haute puissance. « Écoutez, esprits téméraires et follement curieux, qui dites : Nous voudrions voir, nous voudrions entendre toutes les vérités de notre foi. Laissez traiter vos yeux malades, souffrez qu'on les

¹ Maine de Biran, *Journal intime*.

« nettoie, qu'on les fortifie. Que si toutes les lumières du Christianisme sont des ténèbres pour vous, faites-vous justice à vous-mêmes. Par où ces lumières pures et chastes s'insinueraient-elles en vous ? La sagesse que vous ne cherchez pas, descendra-t-elle de son trône pour vous enseigner ? Allez, hommes corrompus et corrupteurs, purifiez vos yeux et vos cœurs, et peu à peu vos esprits s'accoutumeront aux clartés de l'Évangile¹. »

Écoutez encore là-dessus les suaves accents de l'Ange de la Philosophie, du Platon chrétien, de Malebranche, traduisant, à la manière de l'auteur de *l'Imitation*, la parole intérieure de Jésus-Christ dans son colloque avec l'âme humaine.

« Apprends donc aujourd'hui, dit ce Verbe divin, que je ne suis pas seulement la vérité éternelle, mais encore l'ordre immuable et nécessaire ; que comme vérité j'éclaire ceux qui me consultent pour devenir plus savants, et que comme ordre je règle ceux qui me suivent pour devenir plus parfaits... Ne me consulte donc pas seulement comme vérité, mais comme ordre, et je réglerai ton amour, je te communiquerai la vie, je te donnerai la force de vaincre tes passions ; et pour récompense de tes victoires, je te ferai part de ma gloire et de mon bonheur pendant toute l'éternité. Mais si tu me consultes seulement comme vérité, tu passeras pour savant dans l'esprit de ceux qui

¹ Bossuet, III^e sermon pour la fête de tous les Saints.

« vivent dans les ténèbres. Mais enfin, je me laisserai
« de tes importunités, je t'abandonnerai à toi-
« même; tu seras esclave de tes passions pendant
« ta vie, et victime de ma justice pendant toute l'é-
« ternité...

« ... Ainsi prends garde à toi. Je suis l'ordre aussi
« bien que la vérité, et tu dois beaucoup plus con-
« templer la beauté de l'ordre que l'évidence de la
« vérité; car si la beauté de l'ordre te gagne le cœur,
« elle te rendra meilleur. Mais quoique l'évidence de
« la vérité t'éclaire l'esprit, elle ne te délivrera pas
« de tes misères. Est-il juste que je te réponde selon
« tes désirs? N'est-ce pas à moi à décider du sujet
« de nos entretiens? Ne dois-tu pas faire effort pour
« me rendre le respect qui m'est dû? Enfin veux-tu
« être semblable aux impies, qui me contemplent
« avec plaisir lorsque je les éclaire de la lumière de
« la vérité, et qui ont horreur de moi lorsque je les
« reprends et que je les condamne par la manifes-
« tation de l'ordre?

« — O Jésus, mon unique maître, que m'appre-
« nez-vous maintenant! Hélas! que deviendrai-je,
« si vous me punissez pour toutes les fautes que
« votre lumière découvre en moi?... O Dieu! j'ai
« horreur de moi-même, quand vous me découvrez
« mon orgueil, mon égoïsme, mon impureté, mon
« ingratitude, mon insolence. Je me vois tout rem-
« pli de péchés, quand je me regarde à votre lumière.
« J'ai honte de ma laideur, quand je découvre en
« vous la beauté de l'ordre...

« O Jésus, faites voir votre beauté aux esprits superbes, afin qu'ils s'humilient devant vous, afin qu'ils se haïssent et qu'ils vous aiment; et n'attendez pas le jour auquel votre présence les remplira de honte et de désespoir, lorsque, ne pouvant supporter l'éclat de votre beauté, ils chercheront les ténèbres et se précipiteront dans les enfers. Pour moi, *je vous confesse maintenant mes désordres, afin que vous me fassiez rentrer dans l'ordre*¹, et que votre beauté efface ma laideur, comme votre lumière dissipe mes ténèbres². »

A ces accents si dignes d'un tel colloque, je n'ajouterai qu'une parole du divin Interlocuteur en personne, qui les résume en un mot profond comme la Vérité même : *Beati mundi corde, quia Deum videbunt*, « Bienheureux ceux qui sont purs de cœur, parce qu'ils verront Dieu³. » Ils le verront, non-seulement à découvert dans sa gloire, mais à proportion et de plus en plus dans sa Religion, par le rapport nécessaire de la pureté de l'âme et de la limpidité de l'esprit, du *goût* et de la *vue* de la vérité, selon cette autre divine parole : *Gustate et videte*⁴!

¹ Tout est là.

² *Méditations chrétiennes*, III^e méditation.

³ Matth. v, 8.

⁴ Ps. xxiii, 9.

CHAPITRE IV

AIMER POUR CONNAÎTRE

Qu'il faille connaître un objet pour l'aimer, c'est une vérité si simple qu'elle doit être toujours tenue pour supposée, alors même qu'on ne l'exprime pas, ou même qu'on soutient sa contre-partie. *Ignoti nulla cupido*. Cela est incontestable.

Je me suis donc sans doute mal expliqué dans mon *Étude sur Maine de Biran*, lorsque j'ai encouru la critique de l'avoir méconnue. Mais ce n'est pas une raison pour désertir la doctrine non moins vraie, mais beaucoup plus négligée et à mon sens beaucoup plus importante, qu'il faut aimer pour *mieux* connaître, et que si l'amour est subordonné à la connaissance, la pénétration est réservée à l'amour. Matière délicate qui, sous une autre forme, est l'éternel antagonisme entre l'intelligence et le sentiment, entre la philosophie et la religion, entre la raison et la foi. Antagonisme que je n'admets pas, et dont la fâcheuse préoccupation nuit également aux deux vérités qu'on y met aux prises.

Au point où nous sommes arrivés dans cet ouvrage, et après la large part que j'ai toujours été

empressé de faire à la connaissance et à la raison, je crois avoir acquis le droit et je sens le devoir, dans l'intérêt même de la connaissance, de revendiquer et d'établir les privilèges de l'amour.

I. Maine de Biran, dont le *Journal intime* est une mine profonde des plus riches vérités, non de vérités spéculatives, mais de vérités instinctives et expérimentales, a formulé celle-ci en des termes qui paraîtront trop absolus, et qui cependant, bien entendus, se justifient :

« On peut commencer par aimer l'inconnu quand on sent que rien ici-bas ne peut satisfaire complètement les besoins de l'âme ; et c'est en se détachant de tout ce qui est sensible que la faculté aimante (*vis amatoria*) de l'âme se fixe sur Dieu qui est sa fin, son principe, sa vie tout entière. Ceci peut servir à comprendre une chose qui m'avait d'abord semblé paradoxale, et qui a été profondément débattue, dans une dernière soirée philosophique chez moi, entre MM. Plantat, Ampère, Baggesen, Stapfer et moi : savoir que toute morale, toute religion, commence par l'amour (*caritas*) ; qu'il ne peut y avoir connaissance du vrai, du bon, du juste, du devoir, sans amour de ce vrai, de ce bon, de ce devoir ; que ce sentiment d'amour est le principe et la base même de la notion morale, qui n'existerait pas sans lui, et ne peut en être séparé sans se dénaturer ou disparaître entièrement. »

Il faut s'entendre. Non : on ne peut commencer par aimer l'inconnu; non : l'amour ne peut être le principe et la base même de la *notion* morale. Maine de Biran a eu tort de passer par-dessus une chose qui lui avait d'abord semblé paradoxale et qui, formulée ainsi, l'est en effet. Ses contradicteurs avaient raison. Il faut avoir la notion, il faut avoir au moins l'idée d'un objet pour que l'amour s'y attache; car c'est l'amabilité connue qui détermine l'amour.

Maine de Biran n'a pu vouloir dire ce qu'il a dit. Ce qu'il a dit même porte en soi son correctif et permet de justifier sa pensée en condamnant son expression.

On peut commencer par aimer l'inconnu, dit-il, *quand on sent que rien ici-bas ne peut satisfaire complètement l'âme humaine*. Ce sentiment du vide, de l'insuffisance des biens mortels, n'équivaut-il pas au besoin d'un bien céleste, comme la faim équivaut au besoin de nourriture! Que ce besoin soit aveugle, il n'implique pas moins un objet, il implique même la nature de cet objet, et en cela son *idée*, par opposition à tous les biens finis et périssables qui ne nous satisfont pas; l'idée d'un bien infini et immuable. Maine de Biran l'a dit lui-même ailleurs : « Nous avons l'idée
« d'un bien immuable qui remplisse toute la capacité
« de notre âme, et ne passe pas. Nous avons soif d'un
« tel bien, nous courons après : n'est-ce pas là le
« signe d'une autre destinée ? » — « Notre âme, dit
« pareillement saint François de Sales, considérant
« que rien ne la contente parfaitement, et que sa

« capacité ne peut être remplie par chose quelconque
 « qui soit au monde; voyant que son entendement a
 « une inclination infinie de savoir toujours davan-
 « tage, et sa volonté un appétit insatiable d'aimer et
 « trouver du bien, n'a-t-elle pas raison d'exclamer :
 « Ah ! donc je ne suis pas faite pour ce monde ! Il y
 « a donc quelque souverain Bien duquel je dépens,
 « et vers lequel il faut que je tende ¹ ! »

Nous avons tellement l'idée de ce Bien, que c'est là l'*Idéal* sur lequel nous formons nos conceptions, et dont nous dorons tous nos rêves. Nous ne le délaissions lui-même que pour le poursuivre dans son mirage. Nous n'aimons au fond que lui dans tout ce que nous aimons. Seulement au lieu de lui conformer nos affections, nous le conformons à nos affections : *sua cuique deus fit dira cupido*, « chacun se fait un dieu de sa passion. » Ce n'est donc pas l'idée de Dieu qui nous manque : c'est l'amour.

Ce n'est pas là précisément connaître Dieu, dirait-on : c'est le concevoir. Sans doute. Mais ne suffit-il pas de concevoir une chose pour l'aimer ? Je le crois. En ce sens j'épouserai la thèse de Maine de Biran, d'autant plus qu'il assigne, comme moyen d'élucidation de cette faculté de concevoir Dieu, le moyen philosophique par excellence, qui n'est autre que le moyen évangélique : l'épuration du cœur, organe visuel de cette faculté intuitive. « Ici, dit-il, la première condition de la science ou du travail intel-

« lectuel profitable, c'est une conduite bien ordonnée par rapport à Dieu, aux hommes et à nous-mêmes. »

Ainsi, l'épuration morale, qui avive en nous la faculté d'imaginer Dieu, comme ce Bien immuable dont notre âme a soif, par opposition à tous les faux biens qui la trompent; — l'amour de cet unique Bien, dont nous avons ainsi l'idée : — et enfin l'intelligence parfaite que nous en acquérons ensuite en le pénétrant et le goûtant par cet amour : voilà la thèse de Maine de Biran expliquée.

Elle a pour elle le sentiment de Bossuet, si exact et si modéré dans la doctrine. Il la précise en trois mots :

« Autant que nous sommes purs, dit-il, autant pouvons-nous imaginer Dieu : autant que nous nous le représentons, autant devons-nous l'aimer : autant que nous l'aimons, autant ensuite nous l'entendons¹. »

II. Mais nous ne sommes pas réduits à nous imaginer Dieu et au *besoin* de croire. Nous le connaissons réellement, grâce à Jésus-Christ, et nous avons *raison* de croire. Et ce qui justifie admirablement cette connaissance, c'est qu'elle est telle que la raison de croire emporte la raison d'aimer, qui réagit sur la raison de croire.

Dieu même, en effet, pour ramener l'âme humaine

¹ *Pensées chrétiennes et morales sur différents sujets.*

de cet égarement où elle le fuyait en le poursuivant, s'est fait annoncer à cette âme : plus que cela, il est venu *plein de grâce et de vérité*¹; sa *bénignité nous est apparue*, sa *grâce s'est montrée à tous les hommes*² sous le voile de notre chair, et sous les traits les plus propres à toucher les âmes généreuses, les traits du dévouement et du sacrifice. Perçant par là le nuage de l'humanité sainte sous lequel il a daigné tempérer sa majesté, sa bonté a lancé partout des rayons si doux qu'ils lui ont gagné toutes les belles âmes. On n'a jamais ouï parler d'une seule beauté qui ait eu tant de charmes, qu'elle ait pu gagner tous les cœurs d'une ville, d'une province, de tout un royaume : Jésus seul a su tellement enchanter les hommes qu'il a fait courir à lui le monde entier : *Ecce totus mundus post eum abiit*³. Comme les colombes lorsqu'elles retournent au colombier, selon la charmante expression du Prophète, les âmes revenant de leur long égarement et de leur effroi, ont volé vers Jésus-Christ de tous les points de l'univers. Elles ont tout quitté pour aller à Lui : quitté les grandeurs pour ses humiliations, les voluptés pour ses souffrances, les richesses pour sa pauvreté, la sagesse humaine pour sa folie, les idoles pour sa croix, la vie pour sa mort, pour sa tête sanglante, ses pieds et ses mains percés, son côté ouvert : *sicut columbæ volant ad fenestras suas*⁴. Et ce mouvement

¹ Joan., I, 14.

² *Ad Romanos*, II, 4.

³ Joan., XII, 19.

⁴ Is., LX, 8.

prodigieux des âmes vers Jésus-Christ n'a pas cessé depuis dix-huit siècles : nous en avons le spectacle vivant sous nos yeux, dans le nouveau retour du monde à la foi... Où est la vérité, où est la divinité, où est son témoignage, si ce n'est dans cet attrait du seul amour divin en Jésus-Christ, sans aucune autre séduction, et contre toutes les séductions de la nature ?

Assurément, nous ne pouvons pas exciper du défaut de connaissance pour ne pas l'aimer. Il nous assiège, il nous investit, il nous accable de ses preuves, de ses témoignages et de ses grâces jusqu'à nous en importuner. Que si néanmoins nous ne l'aimons pas, que si nous lui préférons tant d'objets indignes, je ne dis pas seulement de lui, mais de nous, reconnaissons au moins en cela combien nous sommes misérables, puisque nous ne sentons rien, si ce n'est peut-être de la répulsion, pour la Vérité, pour la Bonté, pour la Beauté mêmes descendues en Jésus-Christ à notre recherche.

III. Ah ! c'est que malgré tout et malgré lui, nous ne le connaissons pas ; car si nous le connaissons nous ne serions pas si méchants que de ne pas l'aimer.

Et pourquoi ne le connaissons-nous pas, alors qu'il s'est ainsi fait connaître ? C'est que nous ne l'aimons pas.

Et qu'on ne dise pas qu'il y a ici un cercle vicieux : non ; mais un mystère profond de notre

nature morale que je vais laisser à Bossuet, après saint Augustin, le soin d'expliquer :

« On n'aime point ce qu'on ignore, dit saint Augustin. Mais quand on aime ce qu'on a commencé à connaître un peu, l'amour fait qu'on le connaît plus parfaitement.

« La connaissance dont il est parlé ici est une connaissance tendre et affectueuse, qui porte à aimer, parce qu'elle fait entendre et sentir combien est aimable celui qu'on connaît, si bien. — Celui qui dit qu'il le connaît, et ne garde pas ses commandements, dit saint Jean, c'est un menteur ; et la vérité n'est pas en lui : mais celui qui garde sa parole, l'amour de Dieu est vraiment parfait en lui. » — La connaissance véritable et parfaite est une source d'amour. Il ne faut point regarder ces deux opérations de l'âme, connaître et aimer, comme séparées et indépendantes l'une de l'autre, mais comme s'excitant et se perfectionnant l'une l'autre. Nous connaissons Dieu véritablement, quand nous l'aimons. Une connaissance spéculative et purement curieuse n'est pas celle dont Jésus-Christ dit qu'en elle consiste sa vie. Les démons connaissent Dieu de cette sorte, et leur connaissance fait leur orgueil et leur damnation. Connaissions donc et aimons : c'est ce que demande Jésus-Christ ¹. »

« Le flambeau allumé devant vous, dit ailleurs Bos-

¹ *Méditations sur l'Évangile*, XXXVII^e jour.

« suet, a de la lumière, mais il a encore plus d'ardeur. Jésus-Christ dit de saint Jean ces paroles importantes : *Ille erat lucerna* ARDENS ET LUCENS ; et il dit aussi : *Voluisti ad horam exultare in luce ejus*. Voilà nos curieux qui veulent se *réjouir à la lumière*. Pourquoi divisent-ils le flambeau, en admirant son éclat et méprisant son ardeur ? Il fallait joindre l'un à l'autre, et se laisser plutôt embraser : car encore que ce flambeau ait de la lumière, il a beaucoup plus d'ardeur. La lumière est comme cachée, *thesauri scientiæ absconditi* : l'ardeur de la charité au contraire s'y découvre de toutes parts, *apparuit humanitas et benignitas*. Jésus-Christ nous montre quelque étincelle de vérité à travers des nuages et des paraboles ; il n'y a que la charité qui est étalée à découvert. Pour la première quelques paroles ; pour la seconde tout son sang. Pourquoi, sinon pour nous faire entendre qu'il veut luire, mais qu'il veut encore plus échauffer les cœurs par son saint amour¹. »

IV. Jésus-Christ a agi en cela suivant la nature du cœur humain ; car, « Nous n'agissons pas par raison, dit très-justement Domat, mais par amour ; parce que ce n'est pas l'esprit qui agit, mais le cœur qui gouverne². » L'Évangile s'adresse aux *hommes de bonne volonté* ; c'est-à-dire aux hommes mêmes, qui

¹ *Panegyrique de sainte Catherine de Sienne*, Premier point.

² *Pensées*. — « Aillons la vérité et nous l'aurons connue. » MASSILLON.

sont sans doute des intelligences, mais qui sont surtout des volontés, comme dit saint Augustin ; *homines sunt voluntates*.

« Le chrétien n'est donc pas le produit de la persuasion seule, dit admirablement le grand martyr d'Antioche, saint Ignace, mais de la grandeur spirituelle. Que la foi soit le guide qui conduise à Dieu, ajoute-t-il, mais sur le chemin de la charité. » Ce qui revient à ces paroles de Pascal : Dieu a voulu que les vérités divines entrent du cœur dans l'esprit et non pas de l'esprit dans le cœur... de telle sorte qu'au lieu qu'en parlant des choses humaines on dit qu'il faut les connaître pour les aimer ; en parlant des choses divines, il faut dire au contraire qu'il faut les aimer pour les connaître. » — « *La foi*, dit aussi M. de Maistre, *est croyance par amour*. »

V. N'oublions pas que nous avons affaire à la religion véritable et ne la jugeons pas comme si elle ne l'était pas, comme si elle n'était qu'une théorie ; car alors ce critérium de notre jugement étant faux, ce serait la vérité de cette religion de ne pas y répondre. Dieu dans le Christianisme n'est pas une *entité* métaphysique, c'est le *Dieu vivant*. Dieu n'est pas vérité seulement, *Dieu est amour* : il ne peut donc être bien connu que par l'amour. Il est là en personne, pour être en rapport avec nos personnes ; il s'est même fait homme pour traiter avec les hommes. Le rapport religieux est donc un rapport éminem-

ment *personnel*, et dès lors volontaire et libre, du côté de Dieu comme du côté de nous. Un tel rapport entre les hommes est mesuré non sur la connaissance spéculative, mais sur la sympathie qui fait qu'on se convient, qu'on se découvre, qu'on se pénètre, qu'on s'aime à proportion qu'on se connaît, et qu'on se connaît à proportion qu'on s'aime : connaissance dont les trésors sont réservés à l'intimité. Tel est le rapport de Dieu avec l'âme humaine dans le Christianisme. Et il doit d'autant plus en être ainsi que ce rapport a pour objet de rectifier tous nos autres rapports, de prévaloir sur eux, de les rompre même quand ils sont mauvais, et dès lors de se former des mêmes éléments de volonté, de liberté, d'amour, de don réciproque et mesuré sur l'ouverture de cœur qu'on y apporte.

« Me voici à la porte et je frappe, dit Jésus-Christ
« à l'âme humaine. Si quelqu'un entend ma voix et
« m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai
« avec lui, et lui avec moi¹. » Admirable langage de l'amour divin accommodé à la nature humaine ! Dieu *frappe* à la porte de notre âme, assez pour nous avertir et pour faire savoir qu'il est là. Il frappe par ses prophéties, par ses miracles, par son Évangile ; par le prodige de l'établissement, de la propagation et de la perpétuité de son règne dans l'Église ; par toutes les preuves de sa Religion. Il frappe par les exemples de ses disciples, par l'hé-

¹ Apocalypse, III, 20.

roïsme de ses Saints, par la voix de ses Apôtres, par les travaux de ses apologistes et de ses docteurs. Il frappe par les vertus angéliques d'une épouse, par la première communion d'un enfant aimé, par la mort d'un être chéri, par l'infidélité des hommes et des choses, par le dégoût des plaisirs, par les secrètes atteintes de l'âge ou de l'infirmité, que sais-je ? par mille coups, mille impressions qu'il ne tient qu'à nous d'entendre. Mais en nous avertissant ainsi de sa présence et de son désir, il ne se fait pas voir encore. Il respecte notre liberté et se réserve la sienne. Il ne force pas la porte : il attend qu'on la lui ouvre ; et combien de temps n'attend-il pas ! C'est cette ouverture de cœur, par un premier mouvement d'amour, qui le fait entrer, et qui nous le fait connaître davantage. Alors, il nous communique une plus grande part des lumières et des vérités qu'il renferme en lui, à proportion que nous en avons le désir et l'amour ; et si ce désir et cet amour s'accroissent avec cette connaissance par la beauté et l'amabilité qu'elle nous révèle, il en vient à cette intimité de *souper avec nous*. Il s'assied au foyer et à la table de notre cœur pour en être la chaleur et la nourriture, il y apporte, il y verse sa charité, sa miséricorde, sa paix, son onction, sa suavité divine ; si toutefois nous *soupons avec lui* : c'est-à-dire si nous apportons en retour à ce céleste banquet notre foi, notre humilité, notre repentir, nos résolutions et nos sacrifices. Alors, dans ce tête-à-tête et ce cœur-à-cœur, où nous soupons ensemble de ce

que lui et nous mettons en commun, l'union ineffable se consomme; et, reposant sur sa poitrine, nous disons avec le Disciple bien-aimé : « Et nous
« avons *connu* et cru l'amour que Dieu a pour nous.
« Dieu est amour, et celui qui demeure dans
« l'amour demeure en Dieu, et Dieu en lui! » *Et nos cognovimus et credimus charitati quam habet Deus in nobis. Deus Caritas est : qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo*¹ !

¹ Joan., iv, 16.

CHAPITRE V

SORTIR DES OBJETS EXTÉRIEURS POUR RENTRER EN SOI
SORTIR DE SOI POUR ALLER A DIEU
MOURIR POUR RENAITRE

D'où vient que connaissant assez Dieu dans le Christianisme pour l'aimer, nous ne l'aimons cependant pas assez pour le connaître davantage ? Quel est le moyen de sortir de cette fausse situation et d'entrer dans toutes les clartés et toutes les richesses de la croyance ?

La réponse à ces questions se trouve dans cette simple et évidente parole du divin Maître : « Nul ne peut servir deux maîtres ; car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon¹. »

Cette vérité de simple bon sens est en même temps d'une grande profondeur, comme toutes celles de l'Évangile. Elle explique l'incrédulité de la plupart des hommes, et pose la première condition de la foi.

I. Nous sommes au service d'un maître autre que Dieu, et même ennemi de Dieu : au service de nos

¹ Matth., vi, 24.

passions, de nos vanités et de nos misères, de *Mammon*, qui est le mal. Dès lors, aimant et servant ce maître, comment pourrions-nous aimer en même temps l'autre maître, Dieu ? Nous devons même le haïr et le mépriser.

Haïr et mépriser Jésus-Christ ! est-ce possible ? Jésus-Christ, manifestation parfaite de la beauté morale, de la bonté par essence, de l'amour infini, qui, à ne le prendre que dans son humanité, émeut parfois l'impiété même jusqu'à lui faire *chercher les places où elle voudrait venir baiser l'empreinte de ses pieds*¹, et qui en même temps est le jouet de ses insultes sacrilèges ! Cela est monstrueux, sans doute, et cependant cela est, cela doit être. Il y a au fond de toute âme qui est à ses passions et à elle-même, je ne dis pas seulement de l'indifférence, mais une secrète répulsion pour Jésus-Christ. Comme il l'a dit encore lui-même : *Celui qui n'est pas pour moi est contre moi*². Et cela est un témoignage de sa divinité fourni par nous contre nous-mêmes. C'est un témoignage rendu en effet à la vérité, à la sainteté, à l'ordre, que le soulèvement de ce qu'il y a de désordonné et de mauvais en nous. A cela seul nous devrions reconnaître le Dieu de l'Évangile : l'écume honore le frein.

Pour l'aimer, il ne suffit donc pas de le connaître, car c'est précisément parce que nous le connaissons ainsi que nous ne l'aimons pas.

¹ Renan, *Vie de Jésus*, p. 46.

² Luc, xi, 23.

Que faut-il donc ?

La chose est claire : il faut *désaimer* ce qui lui est contraire. Il faut rompre avec nos passions, il faut retirer notre âme des objets créés, des sensualités, de la frivolité, de la cupidité, de l'orgueil, des vanités qui la captivent. Il faut enfin, dans un généreux dégoût de notre asservissement, nous écrier une bonne fois avec le poète :

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde ;
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre :
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer !

Il faut nous convertir.

Que si nous n'avons pas le courage de le faire d'un coup, ce qui est le mieux, il faut au moins le faire peu à peu : « Mon âme, devons-nous dire après saint François de Sales, il faut tout à l'aise dire ses adieux au monde, et retirer petit à petit ses affections des créatures. Qui veut transplanter un arbre dans une autre terre, il faut que dextrement il désengage petit à petit toutes les racines l'une après l'autre ; et puisque de cette terre misérable nous devons être transplantés en celle des vivants, il faut retirer et désengager nos affections l'une après l'autre de ce monde. La divine Majesté nous attire en cette sorte au désir du ciel, en retirant petit à petit tout ce qui nous était plus cher ici-bas. Si donc notre cœur ne peut s'empêcher d'avoir du

« ressentiment de cette séparation, faisons au moins
« qu'il soit tellement modéré par l'acquiescement que
« nous devons au bon plaisir de Notre-Seigneur, que
« sa bonté ne soit point offensée ; car, à mesure que
« nous voyons ce monde et les biens que nous y avons
« se rompre devant nos yeux, il faut recourir plus
« ardemment à Notre-Seigneur, et avouer que nous
« avons tort de loger nos espérances et espérer nos
« contentements ailleurs qu'en lui et en l'éternité
« qu'il nous a destinée¹. »

Ces paroles sont d'une sagesse exquise. Que l'on remarque bien, en effet, que dans cette opération nous sommes grandement aidés par Dieu, et que nous n'avons qu'à correspondre ; aidés au dehors par le retrait de tout ce qui nous est cher ici-bas, aidés au dedans par l'attrait des désirs célestes. Les séparations et les pertes que les salutaires rigueurs de la Providence nous font éprouver sont comme des baux qui expirent. Au moins ne les renouvelons pas ! Profitons-en pour loger nos affections et nos espérances en Dieu et en l'éternité qu'il nous destine.

II. Surtout, après nous être retirés des affections du dehors en nous-mêmes, ne nous y arrêtons pas ; mais sortons de nous-mêmes pour nous donner à Dieu.

Sénèque a dit là-dessus un mot qui semble chrétien : « Qu'y a-t-il de si beau, même à lutter

¹ *Lettre 63^e.*

« contre ses passions ? est-ce donc un triomphe sur-
 « naturel ? — Vous avez échappé aux vices ; et après,
 « qu'avez-vous gagné, puisque *vous n'avez pas*
 « *échappé à vous-mêmes ?*... Si la vertu à laquelle nous
 « aspirons est d'un si grand prix, ce n'est pas que
 « l'exemption des vices soit un bonheur réel, mais
 « elle assure à l'âme toute sa liberté, la prépare à la con-
 « naissance des choses célestes, et la rend digne de com-
 « mercial avec Dieu !... O la vile et abjecte chose que
 « l'homme s'il ne s'élève *au-dessus de l'humanité*¹ ! »

Cette aspiration est le comble de l'orgueil, si elle ne se résout en humilité, si l'homme compte sur ses forces propres pour s'élever au-dessus de lui-même, où il ne peut que retomber d'une chute plus profonde, à raison même de son effort. Pour se quitter, il faut se donner. Pour s'élever au-dessus de soi, il faut la grâce d'en haut et la correspondance à cette grâce. C'est ce que, au sujet de ce passage, Montaigne rétorque très-sensément à Sénèque : « Voilà un
 « bon mot et un utile désir, dit-il, mais pareillement
 « absurde : car de faire la poignée plus grande que
 « le poing, la brassée plus grande que le bras, et
 « d'espérer enjamber plus que l'étendue de nos
 « jambes, cela est impossible et monstrueux, et
 « l'est encore que l'homme se monte au-dessus
 « de soi et de l'humanité, car il ne peut voir que de
 « ses yeulx ni saisir que de ses prises. Il s'eslèvera,
 « si Dieu lui prête extraordinairement la main ; il

¹ *Quæst. natur.*, Præfat.

« s'eslèvera, abandonnant et renonçant à ses propres
« moyens, et se laissant haulser et soulever par
« les moyens purement célestes¹. »

Le Stoïcisme et le Christianisme se touchent, mais comme les extrêmes : l'orgueil et l'humilité. L'auteur de l'*Imitation* a dit, presque dans les mêmes termes que Sénèque, mais avec un esprit entièrement opposé : « Il faut s'élever au-dessus de toutes les créa-
« tures, se détacher parfaitement de soi-même,
« sortir de son esprit, monter plus haut, et là recon-
« naître que c'est Vous, ô Dieu ! qui avez tout fait,
« et que rien n'est semblable à Vous... Tandis qu'on
« tient encore à quelque créature on ne saurait
« s'occuper librement des choses de Dieu... Il faut
« pour cela une grâce puissante qui soulève l'âme
« et la ravisse au-dessus d'elle-même². »

Cette grâce nous attend. « Mon Fils, nous dit son
« divin Auteur, vous n'entrerez en moi qu'autant que
« vous sortirez de vous. De même que ne rien désirer
« désordonnément au dehors contribue à la paix,
« ainsi le renoncement intérieur unit à Dieu³. »

C'est pourquoi l'humilité, qui après que nous sommes sortis des créatures nous fait sortir de nous-mêmes, qui y fait un vide salutaire que Dieu se plaît à combler aussitôt de ses dons, est la vertu des vertus, le moyen par excellence de croire.

Écoutez là-dessus le langage de la raison même,

¹ *Essais*, liv. II, ch. XII.

² *De Imitatione Christi*, lib. III, cap. 31.

³ *Id.*, *ibid.*, cap. 56.

identique à celui de la foi : « Quelque parfaites en elles-mêmes, dit Bourdaloue, que soient les autres vertus, et quelque mérite d'ailleurs qu'elles puissent avoir, c'est l'humilité qui, de la part de l'homme, doit être la première et essentielle disposition aux communications de Dieu. C'est le sentiment de saint Augustin, et la raison qu'en apporte ce saint Docteur me paraît aussi convaincante qu'elle est naturelle, parce qu'il est évident, ajoute-t-il, que pour recevoir les grâces et les faveurs de Dieu, il faut au moins être vide de soi-même, Dieu, tout Dieu qu'il est, si j'osé m'exprimer de la sorte, ne trouvant plus de place dans un cœur plein de lui-même, c'est-à-dire dans un cœur infecté de l'amour et de la vaine estime de soi-même. Or, l'effet de l'humilité est de faire en nous ce vide mystérieux et salutaire qui consiste dans l'oubli de nous-mêmes, dans le renoncement à nous-mêmes; par conséquent, c'est l'humilité qui rend capable de posséder Dieu, d'être des vases d'élection propres à contenir les dons de Dieu, en un mot de servir de sujets aux épanchements ineffables de ses grâces et de son esprit ¹. »

Eh ! est-il donc si difficile d'être humble ? Oui, cela est très-difficile, et c'est ce qui montre à quel point le désordre est en nous, et combien est vraie la Religion qui assigne pour cause à ce désordre l'orgueil originaire de l'homme ayant voulu s'égal

¹ Sermon sur l'Annonciation.

à Dieu, et pour réparation, l'abaissement d'un Dieu qui s'est fait l'égal de l'homme. Être humble ! ridicule et plaisante chose que nous ne le soyons pas, ou que ce nous soit une vertu de l'être, nous qui sommes si pauvres, si bornés, si chétifs et si misérables, qui ne trouvons rien en nous qu'ignorance, que faiblesse, que turpitude et que néant ! Qu'est-ce donc devant Dieu !... Nous devons être humbles devant les hommes, dit Malebranche, et ventre à terre devant Dieu. Et nous nous redressons, et nous posons, et nous nous enflons jusqu'à ne tenir de cette Majesté redoutable nul compte ; et lorsqu'elle s'abaisse Elle-même pour nous donner une sanglante leçon d'humilité, pour réparer ce désordre et nous en faire mesurer toute la profondeur par cette démarche de son amour descendu pour nous en retirer, nous la prenons au mot de son abaissement et de son immolation, nous ne voyons de sa croix que l'ignominie et que la folie, sans considérer les prodiges de puissance, de sagesse et de grâce qui en sont sortis ; nous n'en sommes que plus vains, que plus méprisants et que plus superbes !... En vérité, de tant de raisons que nous avons d'être humbles, je me demande s'il en est une qui nous confonde davantage que de ne l'être pas !

III. Il faut qu'il y ait à ce monstrueux renversement une cause. Si nous n'étions que misérables, cela ne pourrait s'expliquer. C'est que nous sommes réellement grands. Nous sommes misérables par le

néant d'où nous avons été tirés, et par le péché où nous sommes tombés ; mais nous sommes grands comme faits à l'image de Dieu et destinés à le posséder. De là vient que nous nous estimons, et avec juste cause. Mais lorsque d'image nous nous faisons original, lorsque nous nous prenons nous-mêmes comme principe et comme terme de notre grandeur, jusqu'à oublier et mépriser Dieu même, alors nous nous précipitons de notre grandeur même dans la plus profonde de toutes les misères, à laquelle il ne saurait y avoir d'autre remède que de la confesser et de la réparer sur les traces de Celui qui, le premier, l'a fait pour nous, et sans la grâce duquel nous ne pourrions jamais le faire.

De là deux états : l'un de désordre, l'autre de réparation ; l'un de fausse grandeur, l'autre de grandeur véritable ; l'un de mort, l'autre de vie spirituelle.

Ces deux états sont incompatibles jusqu'à être exclusifs. « Pour voir les merveilles de la vie spirituelle, » dit Maine de Biran, répétant la leçon du divin Maître dans son entretien nocturne avec un sage en Israël, « il faut naître ; et pour naître il faut mourir¹, » mourir à la mauvaise nature, aux affections désordonnées, à nous-mêmes, au *vieil homme* ; et revêtir *l'homme nouveau*.

De là ce langage évangélique d'abnégation, de mortification et de croix qui fait peur ; mais qui a

¹ *Journal intime*. — Je: n, III, 4.

pour contre-partie immédiate un état nouveau où tout est vie, liberté, suavité, douceur ineffable. C'est là le sens de cette autre parole qui passe toute sagesse : « Celui qui recherche son âme la perdra, et celui qui la perdra pour l'amour de moi la retrouvera ¹. »

L'âme humaine, dans cette transformation, ne reste pas un instant suspendue dans le vide comme elle le craint. Ce qui la fait mourir la fait renaître. Dieu est là pour la recevoir. Cette force expansive de sensibilité et d'amour, ce *vis amatoria* dont elle est douée se fraye aussitôt une route nouvelle vers les biens véritables qui lui sont offerts en échange des faux biens qu'elle abandonne, sans qu'il y ait d'intervalle appréciable entre les deux états. Comme à un arbre dont on émonde les basses branches, chaque coup, chaque retranchement fait remonter la sève, et dirige la végétation vers le haut, ainsi l'homme, sous les coups de la mortification évangélique, se redresse et s'élance hors des créatures vers lesquelles il était incliné, hors de lui-même où il était arrêté, et pénètre dans sa véritable nature d'où il était déchu, au sein de Dieu, en qui toutes ses facultés se dilatent, et retrouvent leur grandeur native et leur félicité.

« J'aurais bientôt quitté les plaisirs, disent-ils, si j'avais la foi. Et moi, je vous dis : Vous auriez bientôt la foi si vous quittiez les plaisirs. Or, c'est à vous à commencer ². »

¹ Matth., x, 39. — ² Pascal.

Tout ceci est vrai et d'une expérience aussi constante que les lois de la physique. C'est de la physique spirituelle. Et ce n'est pas seulement dans le passage de l'incrédulité à la foi que cela se vérifie ; mais dans le passage d'un degré de vie spirituelle inférieur à un degré supérieur. C'est l'échelle même de la vie de l'âme.

C'est là le moyen de croire ; de transformer la connaissance stérile que nous donne la seule raison de croire en cette connaissance féconde que donne l'amour : l'amour qui ne va jamais sans le sacrifice, et qui y grandit.

« Donc, sors du néant, ô cœur qui aimes ! Prends
« avec toi tout ce qu'il y a dans la nature capable
« d'aimer, et ne le transforme en ton cœur que pour
« le perdre avec ton cœur dans l'abîme de l'être et
« de l'amour incréé où tu te retrouveras dans la
« dilatation de la vie¹ ! »

¹ Bossuet.

CHAPITRE VI

PRATIQUER TOUT CE QU'ON CROIT, POUR CROIRE
TOUT CE QU'ON DOIT PRATIQUER

Qu'on me permette de placer ici le souvenir personnel de l'impression que cette vérité fit un jour sur une âme droite.

Une noble dame, noble surtout par la générosité de son âme et de sa foi, dont le salon était un champ clos d'apostolat sous les grâces de la conversation, m'invita plus particulièrement un jour à une de ses soirées intimes. Il s'agissait d'une excellente âme à toucher, d'une âme éclairée de la lumière des lettres humaines, mais aveuglée encore sur les vérités de la foi. Elle ne se borna pas cette fois à un de ces billets qu'elle m'adressait du fauteuil où la retenait la souffrance. Le temps était court ; le zèle lui fit surmonter la faiblesse ; elle se fit porter chez moi. Arrivée au pied de mon escalier, elle s'assit sur la première marche, où, averti qu'elle m'attendait, je la trouvai épuisée, et reçus sa pressante invitation et la confiance de son objet. Je fus ému d'une telle charité autant que découragé par la difficulté pour moi d'y correspondre, sachant par expérience tout ce qu'il y a d'insuffisance et souvent de dan-

ger dans la controverse pour toucher une âme. Toutefois, comptant sur la bénédiction que Dieu devait attacher à sa démarche, je me rendis à son appel.

Rien ne parut de notre conjuration ; la conversation s'engagea naturellement, à l'occasion de mes écrits, sur les matières religieuses, où j'attendis d'être provoqué. Celui dont il était question était assez travaillé pour éprouver le besoin de justifier sa résistance. Je ne le pressai que modérément. Je me bornai à quelques vérités générales dont la portée vague était loin de satisfaire l'attente de celle qui nous avait rapprochés. Cependant comme mon interlocuteur paraissait s'autoriser de ma réserve, se prévalant toujours de ses bonnes intentions, répétant qu'il ne demandait pas mieux que de croire ; mais que la foi était un don, sans lequel la pratique qu'elle devait inspirer ne saurait se concevoir, et qu'il ne pouvait que l'attendre, je finis par lui dire : Vous convenez donc que si vous aviez la foi vous devriez la pratiquer ? — Assurément, répondit-il. — Eh bien ! repris-je, ne l'avez-vous à aucun degré ? ne croyez-vous pas à Dieu, à une loi morale, peut-être même à l'Évangile comme code de cette loi ? Que si vous avez la foi à un degré quelconque, la pratiquez-vous à ce degré-là ? Si vous ne le faites pas, vous désertez votre propre principe ; et comment alors pouvez-vous prétendre à une foi plus grande, infidèle que vous êtes à celle que vous avez déjà ? N'est-ce pas une défaite que de vouloir attendre de l'avoir entière pour commencer à en

tenir compte dans la portion que vous avez, et n'est-il pas juste que Dieu vous refuse ce que vous-même négligez ? Soyez fidèle à votre règle : pratiquez ce que vous croyez, et méritez par là de croire ce que vous devez pratiquer.

Ainsi pressé sur son propre terrain et *ad hominem*, mon adversaire ralentit son feu et laissa tomber la conversation sur ce sujet. Je le laissai moi-même s'y dérober, espérant qu'il emportait le trait qui paraissait l'avoir touché. Je ne me trompai pas. On se mit à parler de toute autre chose, et la soirée se prolongea jusqu'au thé, après lequel, comme j'étais sur le point de me retirer, il me dit à haute voix et devant tout le monde, avec un accent de bonne foi qui m'émut profondément : « Monsieur, vous m'avez
« dit tantôt en terminant notre conversation une
« chose qui m'a paru digne de considération : j'y
« réfléchirai. »

Depuis lors, Dieu a achevé son œuvre. Cet excellent homme est mort dans des sentiments de foi et de piété admirables, que sa notoriété littéraire a rendus publics ; et la sainte dame dont la charité apostolique avait ménagé notre rencontre, est allée en recevoir la récompense dans le ciel.

Et maintenant, puisse la même vérité, fortifiée par cet exemple, opérer le même effet sur le lecteur.

Comme toutes les vérités du Christianisme, c'est une vérité de haute raison autant que d'expérience. En matière de sagesse, l'étude devient stérile, je

dirai même nuisible, si elle ne tourne pas à la pratique. Rappelons-nous la conclusion de toute la philosophie de Platon dans le traité de *Clytophon* qui la termine. « Que faut-il penser, mes amis, de ces belles exhortations de Socrate à la vertu ? y est-il dit. Est-ce là tout ? Ne faut-il pas en venir à la pratique et mettre la main à l'œuvre ?... Faut-il que toute la vie se passe en beaux discours ? Ne faut-il pas demander à Socrate et vous demander à vous-mêmes : *Qu'y a-t-il après cela ?*... Pour moi, je répéterai toujours, dis-je à Socrate, que, pour celui qui n'a point été exhorté à la vertu, tu es le plus précieux des hommes, mais pour celui qui l'est déjà, tu serais presque *un obstacle* à ce qu'il parvînt au véritable but de la vertu. »

Ce qui est ainsi vrai de la vertu naturelle, combien plus doit-il l'être de la vertu surnaturelle et de la foi ?

Toutes les choses pratiques ont ce caractère, qui est le propre de l'économie qui se fait voir dans les œuvres de la nature et qu'on retrouve dans le Christianisme, c'est que tout y est action et réaction : c'est le jeu en quelque sorte de tous les rapports qui sont dans la nature des choses. Tel est le caractère des vérités précédemment exposées : — Il faut connaître pour aimer ; mais il faut aimer pour connaître. — Il faut *désaimer* les créatures pour aimer Dieu ; mais il faut aimer Dieu pour désaimer les créatures. — Il faut croire pour pratiquer ; mais il faut pratiquer pour croire. — Tout cela est logi-

que sous l'apparence d'une certaine contradiction, et la pratique est plus savante en cela que le raisonnement¹. « C'est pourquoi, » dit justement Maine de Biran, « il faut agir, pratiquer la loi morale pour avoir en soi quelque chose de supérieur à la science... Ce sont les œuvres, dit-il encore, qui font naître l'amour, et l'amour les croyances. » — « Le sentiment religieux ne vient que par la pratique des actes qui sont seuls en notre pouvoir, *quels que soient les sentiments intérieurs.* »

Ces dernières paroles paraîtront fortes, et je n'aurais pas osé les dire pour mon compte, quelque convaincu que je sois de leur vérité, de peur qu'on ne les attribuât à un zèle trop peu philosophique. Mais sous la plume d'un philosophe comme Maine de Biran, faisant de la philosophie sur l'expérience de son âme, je dois les relever.

Quoi, dira-t-on, *quels que soient les sentiments intérieurs*, qu'on ait ou qu'on n'ait pas la foi, qu'on ait de l'attrait ou de la répugnance, se livrer machinalement à la pratique des actes, demander le sentiment religieux à ce qui ne peut se faire sans ce sentiment ?

Un mot que j'ai déjà dit répond à cet étonnement.

¹ « Qu'on ne nous reproche point ici de cercle vicieux. Tout est plein, dans la nature, de pareils exemples. Je porte le bâton sur lequel je m'appuie : Les chairs lient et couvrent les os qui les soutiennent ; et tout s'aide mutuellement dans l'univers. » (Bossuet dans sa célèbre conférence avec Claude.) « Il en est ainsi de l'Eglise et de l'Ecriture, » concluait Bossuet. Il en est ainsi, concluons-nous, de la croyance et de la pratique.

Ne confondons pas la foi avec le sentiment de la foi. Surtout ne marchandons pas à Dieu et à Jésus-Christ un retour qui a été prévenu par tant de témoignages et par tant de grâces. C'est à force d'en avoir abusé, à force d'avoir laissé s'éteindre, d'avoir étouffé même la foi au dedans de nous par une vie toute contraire à son esprit que nous ne la sentons plus. Nous ne pouvons donc nous autoriser de la perte de ce sentiment, et il est logique autant que juste que nous le rachetions par des actes qui, à leur tour, le préviennent.

Il en est de la foi comme d'un édifice où le fondement est affermi par les constructions mêmes qu'il supporte. « Insensés, dit Bossuet, ne voyez-vous pas que ce fondement attend l'édifice pour être lui-même consolidé ; que ce commencement de la foi demande sa perfection par la bonne vie, et que ces murailles à demi élevées qui se ruinent parce qu'on néglige de les achever, rendent hautement témoignage contre notre folle et téméraire conduite¹ ? »

On est généralement disposé à attendre d'avoir toute la somme de foi voulue pour se mettre à la pratiquer. C'est une illusion du mauvais vouloir. On ne croirait jamais à ce compte ; car la foi est l'effet d'un progrès incessant chez les croyants mêmes. C'est une culture. Or ce n'est pas la culture qui doit attendre le développement : c'est le développement

¹ *Panegyrique de sainte Catherine.*

qui attend la culture. Ainsi le germe de la foi étant donné, germe qui existe toujours au fond de l'âme où il a été déposé par l'Auteur de la nature et par la grâce de Jésus-Christ, ce n'est pas la pratique qui doit attendre la foi : c'est la foi qui attend la pratique.

Remarquez bien d'ailleurs, pour suivre la même image, qui est parfaitement juste, que la foi est *une*, quoique successive et progressive dans son développement ; et qu'avoir la foi en germe, c'est avoir implicitement toute la foi. Le chêne est dans le gland. Ainsi, à moins d'être absolument dépourvu de tout germe de foi, de tout besoin, de tout désir, de toute impression de vie supérieure, ce qui n'a lieu, j'ose le dire, chez aucune âme, pour peu qu'on soit religieux, c'est-à-dire homme, on est croyant, on renferme un chrétien, on est chrétien en puissance ; et on le voit bien ordinairement à l'heure de la mort.

Au point où nous sommes parvenus dans cet ouvrage, après nous être scrutés et reconnus dans le besoin de croire et dans la raison de croire, croire en réalité n'est plus qu'une question de croître ; de passer de l'enfance à la jeunesse, et de la jeunesse à la virilité de la foi : de cultiver en nous l'homme spirituel, le chrétien. C'est ce que l'Apôtre écrivait aux Éphésiens, bien plus neufs que nous dans la foi : « Ne soyons plus, leur disait-il, flottants comme des
« enfants, nous laissant aller çà et là à tout vent de
« doctrine, au gré de la malice des hommes astu-

« cieux à nous circonvénir de leurs erreurs ; mais
 « pratiquant la vérité dans la charité, *croissons par*
 « *tous les moyens* en celui qui est notre chef, le
 « Christ, jusqu'à ce que nous parvenions tous à
 « l'unité d'une même foi et d'une même connais-
 « sance, à l'état d'homme parfait, à la pleine me-
 « sure de l'âge du Christ¹. »

La sûreté de cette méthode a pour elle l'expérience de la vie religieuse chez tous les chrétiens. J'aime à rappeler ici l'excellent langage de l'un d'entre eux, langage catholique quoique sorti d'une bouche protestante, tant cette méthode prévaut sur toute dissidence, *nous faisant rencontrer tous*, comme dit l'Apôtre, *dans l'unité d'une même foi* :

« La foi dans son principe, dit M. Ernest Naville,
 « dans un de ses beaux *Discours sur la Vie éternelle*,
 « est le plus souvent une faible lueur qui paraît au
 « fond de la conscience. C'est cette pensée qui nous
 « vint un jour que l'Évangile pourrait bien être la
 « vérité ; c'est ce besoin de pardon qui tourna nos
 « regards vers le Rédempteur ; c'est cet étonnement
 « que nous fit éprouver la rencontre d'un vrai chré-
 « tien. C'est la lueur blanchissante de l'aube mati-
 « nale qui, si elle est reçue dans une conscience
 « droite et suivie par une volonté bonne, ira gran-
 « dissant peu à peu jusqu'à la splendeur du midi.
 « Et, pour marcher dans ces voies, il y a une mé-
 « thode indiquée par Jésus-Christ, et recommandée

¹ *Ad Ephes.*, iv, t. 4, 13.

« par l'expérience de ses disciples. Elle se ramène à
 « ces deux prescriptions : la pratique des œuvres
 « chrétiennes qui ne procède pas encore de la foi,
 « mais du désir de la foi ; la prière qui ne repose pas
 « encore sur la certitude d'être exaucé, mais sur le
 « désir d'être exaucé. »

Le doute, le désir, qui est-ce qui ne l'a pas ? C'est même là ce qu'on oppose à nos appels. On dit qu'on est encore dans le doute : on proteste de son désir de la foi, on envie le sort de ceux qui la possèdent et on en attend le don. Voilà l'état des âmes de ce temps, errantes et flottantes sur les rives de la foi. Mais le doute est un crépuscule de foi : il participe autant du jour que de la nuit, de l'affirmation autant que de la négation. Le désir pareillement est un crépuscule de charité. Cela suffit logiquement et moralement pour autoriser l'épreuve ; cela y oblige même en une matière qui est toute d'action.

Écoutez là-dessus Bossuet parlant aux *spéculatifs* ; c'est une page remarquable de sens pratique et évangélique :

« Parce que Jésus-Christ est une lumière, dit Bossuet, ils s'imaginent peut-être qu'il suffit de la
 « contempler et de se réjouir à sa vue ; mais ils devraient penser, au contraire, que *cette lumière n'est*
 « *claire que ceux qui la suivent, et non simplement*
 « *ceux qui la regardent.* Qui me *suit*, nous dit-il, et
 « non qui me *voit*, ne marche point dans les ténèbres : *qui sequitur me non ambulat in tenebris...* Pourquoi ne connaît-on point Jésus-Christ ? Parce qu'on

« ne le connaît point tel qu'il est : je veux dire qu'on
 « le connaît comme la vérité; mais on ne le connaît
 « pas comme la voie; et Jésus-Christ, comme vous
 « savez, est l'une et l'autre. Je suis, dit-il la voie et
 « la vérité : *Ego sum via et veritas*; vérité qui doit
 « être méditée par une sérieuse contemplation;
 « mais voie où il faut entrer par de pieuses prati-
 « ques. — C'est donc une maxime infaillible que la
 « science du Christianisme tend à la pratique et à
 « l'action, et qu'elle n'illumine que pour échauffer
 « la connaissance, que pour exciter les affections¹. »

Tous ces développements se résument dans cette
 brève et substantielle parole de la Vérité même que
 je ne saurais trop rappeler : « *qui facit Veritatem ve-*
*nit ad Lucem*². »

« Rien n'est plus aimable que la vertu, dit Rous-
 « seau; mais il en faut jouir pour la trouver telle.
 « Quand on la veut embrasser, semblable au Protée
 « de la Fable, elle prend d'abord mille formes ef-
 « frayantes, et ne se montre enfin sous la sienne
 « qu'à ceux qui n'ont pas lâché prise. » S'il en est
 ainsi de la simple vertu humaine, combien plus de
 la vertu de la foi qui, plus éminente et plus sainte,
 effraye d'autant plus notre faiblesse par les formes
 sous lesquelles elle lui apparaît, et ne se laisse voir
 dans toute sa beauté qu'à ceux qui engagent résolû-
 ment la lutte avec elle. Lutte salutaire, où notre divin
 adversaire ne se livre d'abord qu'à demi, dans une

¹ *Panegyrique de sainte Catherine*. Premier point.

² Joan.

lumière suffisante pour le saisir, et néanmoins mystérieuse afin de nous provoquer, de nous forcer à nous dépouiller, à nous détacher de nos entraves, à le suivre sur son terrain, à y déployer nos forces, à y recevoir les siennes, à le conquérir par ces forces mêmes que nous recevons de Lui.

C'est la lutte de Jacob dans l'ombre de la foi, *du soir de cette vie jusqu'au matin de l'éternité*¹ ; où nous grandissons dans l'épreuve ; où nous *forçons Dieu de nous bénir*² et de se révéler à nous ; où, *forts contre Dieu, nous le sommes bien davantage contre les hommes*³ et contre nous-mêmes ; et d'où nous sortons en nous écriant avec l'Athlète sacré : « J'ai vu « Dieu face à face, et mon âme a été sauvée⁴ ! »

¹ Genèse, xxxii, 24.

² *Id.*, *ibid.*, 26.

³ *Id.*, *ibid.*, 28.

⁴ *Id.*, *ibid.*, 30.

— — —

CHAPITRE VII

PRENDRE DE L'EAU BÉNITE, ETC.

Voici un moyen qui paraîtra bien peu *philosophique* dans le sens spéculatif de ce mot, parce qu'il est pratique, conforme à la nature humaine, qu'il ne la flatte pas, qu'il est vrai, partant réellement philosophique.

Pascal a scandalisé les libres penseurs par la crudité d'un mot profond jeté dans ses notes immortelles. C'est ce mot que je voudrais justifier et faire accepter par tout esprit capable de supporter la vérité.

Pascal lui-même m'aidera à cet effet : il ne s'agit que de le lire dans les différentes parties de son dessein, pour y trouver le sens philosophique autant que chrétien de sa pensée.

« Il ne faut pas se méconnaître, a-t-il dit, nous sommes *automate* autant qu'esprit ; et de là vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait n'est pas la seule démonstration. Combien y a-t-il peu de choses démontrées ! Les preuves ne convainquent que l'esprit. *La coutume* fait nos preuves les plus fortes et les plus crues ; elle incline l'automate qui entraîne l'esprit sans qu'il y pense. Il

« faut avoir recours à elle *quand une fois l'esprit a vu*
 « *où est la vérité*, afin de nous abreuver et de nous
 « teindre de cette créance qui nous échappe à toute
 « heure ; car d'en avoir toujours les preuves pré-
 « sentes, c'est trop d'affaire. Il faut acquérir une
 « créance plus facile, qui est celle de l'habitude, qui,
 « sans violence, sans art, sans argument, nous fait
 « croire les choses et incline toutes nos puissances à
 « cette croyance, en sorte que notre âme y tombe
 « naturellement. Quand on ne croit que par la force
 « de la conviction, et que l'automate est incliné à
 « croire le contraire, ce n'est pas assez. Il faut donc
 « *faire croire nos deux pièces* : l'esprit, *par les raisons*
 « qu'il suffit d'avoir vues une fois en sa vie ; et l'au-
 « tomate *par la coutume*, et en ne lui permettant pas
 « d'incliner au contraire. »

Si prendre la nature humaine comme elle est, et en tenir compte dans sa direction, est le propre du bon sens, cette doctrine nous paraît en porter le caractère.

Elle nous donne l'explication du mot de Pascal contre lequel on s'est tant récrié :

« Vous voulez aller à la foi, et vous n'en savez pas
 « le chemin ; apprenez-le de ceux qui le savent et
 « qui y ont passé avant vous. Suivez la manière par
 « où ils ont commencé ; c'est en faisant tout comme
 « s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en fai-
 « sant dire des messes, etc. Naturellement cela vous
 « fera croire et vous abêtira. »

Cela vous *abêtira* ? Oui, vous abêtira à la façon de

Pascal, de Bossuet, de Newton, de Leibnitz ; de Newton, qui se découvrait chaque fois qu'il prononçait le nom de Dieu ; de Leibnitz, qui disait : « Je ne puis partager la pensée de ceux qui, sous prétexte d'adorer en esprit et en vérité, bannissent du culte divin tout ce qui tombe sous les sens, tout ce qui excite l'imagination, ne tenant pas assez compte de l'infirmité humaine. Quiconque réfléchit, en effet, sur la nature de notre esprit, tel qu'il est en fermé aujourd'hui dans le corps, reconnaîtra aisément que, s'il nous est possible de nous former des idées intérieures des choses qui ne tombent pas sous le sens, nous ne pouvons cependant ni fixer sur elles notre attention, ni les graver dans notre esprit, sans y joindre quelques signes extérieurs... et ces signes sont d'autant plus efficaces qu'ils sont plus expressifs¹. »

Cela vous *abétira*, et partant vous *assagira* : « Il nous faut en effet *abestir* pour nous *assagir*, » dit Montaigne. Ne comprend-on pas cette antiphrase et sa contre-partie : *Qui veut faire l'ange fait la bête* ? Qui a plus fait la bête que les philosophes, eux qui, pour ne pas avoir voulu associer les sens aux prérogatives de l'âme, ont ravalé l'âme aux ignominies des sens, comme le leur reprochait l'Apôtre : *Tradidit illos Deus in immunditiam : ut contumeliis afficiant corpora sua in semetipsis*². N'avons-nous pas vu le

¹ *Systema Theologicum*.

² *Ad Romanos*, 1, 24.

divin Platon lui-même professer que les hommes ne sont qu'un *troupeau*, et que l'*accouplement* des sexes doit se faire à la *manière des chiens* ? Voilà où en était l'humanité, lorsque le genre humain s'étant perdu par cette orgueilleuse et ignominieuse sagesse, il a plu à Dieu de le sauver par l'humble et sainte folie de l'Incarnation. Comme celle-là ravalait les hommes à la condition des bêtes, la folie de Jésus les élève à la condition des Anges.

Et comment ? En nous ramenant précisément à la notion et au sentiment de notre infirmité réelle ; en nous faisant descendre de la fausse hauteur de nous-mêmes à l'humble sentiment de notre bassesse trop oubliée, pour nous relever de cette même bassesse, trop acceptée, à la grandeur même de Dieu.

Voilà pourquoi il faut prendre de l'eau bénite, faire dire des messes, etc., c'est-à-dire vous plier à toute la pratique *sensible* du Christianisme, si vous voulez arriver à la foi.

Pascal ajoute : « Pour vous montrer que cela y mène, c'est que cela diminuera vos passions qui sont vos grands obstacles. » — Comment cela ? — « Parce que cela fera croire *vos deux pièces* : l'esprit y étant *déjà* porté par les raisons, l'automate le sera par la coutume, ne lui permettant pas d'incliner au contraire. »

On ne peut mieux faire la part des deux éléments de notre nature, ni les mieux associer à sa régénération. Nous le disons et nous l'éprouvons tous les jours, il y a dans chacun de nous l'esprit et les sens,

l'ange et la bête ; celle-ci a une grande part dans notre conduite. Nous sommes, comme on le dit vulgairement, des *animaux d'habitude*. Pendant que l'esprit est mû par la raison, l'automate, comme dit Pascal, l'est par la coutume. Et quelle coutume ordinairement ! La coutume du monde, de la sensualité, des passions qui sont nos grands obstacles, non-seulement à la foi, mais à la simple raison. Ce sont deux coursiers dont le plus vil l'emporte trop souvent sur le plus noble, et entraîne le char de l'âme dans les plus pitoyables écarts. Vouloir faire tourner et entrer ce char dans le sentier difficile de la foi rien que par le coursier de l'esprit, sans y intéresser et y plier celui de la coutume, ou même en le laissant tirer en arrière, c'est se méconnaître ; c'est vouloir une contradiction entre nos *deux pièces* ; c'est laisser même à la moins noble le privilège de retenir ou de détourner la plus digne. Que diriez-vous si, sans tenir compte de celle-ci, sans donner à l'esprit aucune raison, je voulais l'entraîner à la foi par la seule coutume ? J'ai encore plus le droit de me récrier, de ce que, sans apporter à cette coutume aucun changement de direction, vous la laissez prévaloir contre les plus nobles tendances de l'esprit, au lieu de les lui faire épouser. De sorte que pour ne vouloir pas en dépendre en bien, vous en dépendez en mal.

Que si vous prétendez n'en dépendre aucunement, vous tombez dans deux erreurs graves : la première c'est que vous en dépendez nécessairement ; la seconde c'est qu'il est salubre que vous en dépendiez

religieusement pour corriger l'orgueil de l'esprit, premier principe de tout égarement. « Il faut donc
 « que l'extérieur soit joint à l'intérieur, conclut Pas-
 « cal ; c'est-à-dire que l'on se mette à genoux, prie
 « des lèvres, etc., etc., afin que l'homme orgueilleux
 « qui n'a pas voulu se soumettre à Dieu soit mainte-
 « nant soumis à la créature. Attendre de cet exté-
 « rieur le secours est superstition ; ne vouloir pas le
 « joindre à l'intérieur est être superbe. »

Par ce dernier motif, il est plus nécessaire au philosophe qu'au charbonnier de prendre de l'eau bénite, de *se signer*, de plier le genoux, etc., pour contre-peser l'orgueil de l'esprit. « Les esprits supé-
 « rieurs ont encore plus besoin de piété que le
 « peuple, » a dit madame de Staël ; et un homme qui était tout esprit, Joubert, a dit pareillement :
 « Pour être pieux, il faut qu'on se fasse petit. Les
 « attitudes qui, en nous faisant ployer nos membres,
 « en amoindrissent le volume ou en abaissent la
 « hauteur, sont favorables à la piété. Aussi dit-on
 « que la piété nous porte à nous anéantir devant
 « Dieu ¹. »

Chose admirable ! ces mêmes pratiques profitent en sens inverse aux esprits supérieurs et aux simples : aux simples, elles donnent de l'élévation ; aux esprits supérieurs, de la simplicité : à tous, de la piété, partant de la noblesse.

Chose plus admirable encore ! dans le même

¹ *Pensées*, cxi.

homme, si elles humilient l'esprit, elles spiritualisent les sens ; et elles affranchissent ainsi l'âme et de l'orgueil et de la concupiscence. L'esprit et les sens ne gagnent pas à faire divorce. L'esprit en est plus vain, les sens plus grossiers. Les sens n'accordent alors à l'esprit qu'une liberté spéculative et illusoire, et la lui font payer souvent par des compositions humiliantes, quand ils ne le font pas servir aux raffinements de leur désordre et de sa propre dégradation.

La Piété chrétienne, au contraire, en faisant concourir *les deux pièces* au plus grand acte de l'âme humaine, n'assujettit l'esprit à la participation des sens que pour les lui soumettre, et ne les lui soumet que pour les élever à sa dignité, que pour en faire les ministres d'un commerce où lui-même s'enrichit de l'hommage même qu'il rend à Dieu, puisqu'il y devient participant de la vie de Dieu lui-même. Ainsi les ailes de l'Aigle, portées par lui, le portent aux splendeurs de la lumière.

Les signes réagissent sur les sentiments qu'ils expriment et les développent en les témoignant. Cela est vrai de tous les sentiments, mais surtout de la piété et de la foi catholique ; parce que le Christianisme est précisément adapté à cette naturelle disposition de l'âme humaine. C'est un système d'Incarnation divine qui appelle une incarnation spirituelle. Les sens forment comme une enveloppe qu'il faut rompre, ou plutôt qu'il faut plier aux mouvements de l'âme pour la mettre en communication avec les

moyens extérieurs de la religion, en communion avec la vie sacramentelle de l'Église.

Car ces signes de la piété catholique ne sont pas seulement des signes. Ils ne renferment pas seulement un sens profond, mais une vertu surnaturelle. Ils sont esprit et vie. Ils donnent ce qu'ils signifient. Ils spiritualisent, ils sanctifient.

Voulez-vous donc arriver à la foi par un court chemin, *prenez la chose par le bon bout*, comme disait Frédéric Bastiat, *par l'humilité*, par la simplicité. Suivez la manière par où ceux qui croient ont commencé; c'est en faisant comme s'ils croyaient : prenez de l'eau bénite, pliez les genoux, priez des lèvres; faites comme le commun. Il y a bien d'autres raisons que celles que je vous ai dites qui justifient cette conduite. Mais ce qui la justifie plus encore que les raisons, ce sont les effets, sans lesquels on ne comprendra jamais bien les raisons.

Ce ne sont pas d'ailleurs les autorités qui manquent; et si vous aviez encore la faiblesse de vous croire supérieur devant Dieu aux simples gens qui s'agenouillent, voyez tout ce qu'il y a eu de vraiment grand dans l'humanité s'incliner plus profondément dans la poussière. Entendez Pascal, cet *effrayant génie*, comme l'appelait Chateaubriand, ce *vainqueur de tant d'esprits*, comme disait Voltaire, entendez-le vous dire :

« Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sa-
« chez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à
« genoux auparavant et après, pour prier cet Être in-

« fini et sans parties, auquel il soumet tout le sien,
« de se soumettre aussi le vôtre pour votre bien et
« pour sa gloire ; et qu'ainsi la force s'accorde avec
« cette bassesse. »

CHAPITRE VIII

LA PRIÈRE

La Prière n'est pas un des moyens de croire : c'est le moyen des moyens. Par elle, nous expirons à la vie mauvaise en exhalant son souffle empesté, et nous aspirons la vie de la grâce, le souffle de l'Esprit d'en haut. C'est la Prière qui, après avoir introduit cette vie spirituelle dans notre âme, la renouvelle, la développe, en répare les pertes, en accroît la flamme, et la fait circuler dans nos facultés et nos puissances, jusqu'à nous l'assimiler. Sans elle, toutes nos autres dispositions sont stériles : elles attendent la céleste rosée, l'eau qui jaillit jusqu'à la vie éternelle parce qu'elle en descend par la prière. Aussi tout est fait de prière dans la Religion ; parce que la prière est le commerce même de l'âme avec Dieu, reconnaît sa majesté, soumet l'âme à ses opérations, y attire ses grâces, le fléchit et le vainc en se faisant une arme de sa Miséricorde et de son Amour contre sa Justice et sa Puissance. La foi est promise à la Prière, et jamais elle n'a fait défaut à son appel.

Or, il se trouve que ce souverain moyen est le plus rationnel et le plus facile ; que si les autres nous laissent sans raison dans notre refus, celui-ci nous laisse

même sans prétexte, et que ne pas prier c'est ne vouloir pas croire.

I. Qu'opposons-nous, en effet, à tous les autres moyens, sinon qu'ils supposent la foi que nous n'avons pas et qui est un pur don de Dieu? Nous avons réduit cette objection à sa juste valeur dans un chapitre précédent. Mais ce qui achève de la détruire, ce qui la retourne même contre ceux qui la font, c'est que la vérité dont il y est fait abus prescrit la prière. Plus la foi sera un don en effet, plus on devra reconnaître la dépendance où nous sommes de Dieu pour l'acquérir; plus on sera inexcusable de ne pas prendre l'attitude de cette dépendance, de la prière.

Dira-t-on que la prière elle-même suppose la foi?

Soyons sincères, et, pour ne pas vouloir devenir meilleurs, ne nous faisons pas pires que nous sommes.

Qui est-ce qui a si peu de foi qu'il n'en ait assez pour la demander? De tous les moyens d'avoir la foi, la demande de la foi est évidemment celui qui la suppose le moins. Une telle prière est le cri même du besoin, du vide de la foi; mais d'un besoin senti, d'un vide douloureux, du désir... Ne pas la demander, c'est ne pas la désirer : allons plus au fond, c'est la craindre à cause de ses conséquences; c'est l'avoir par cela même; car c'est lui reconnaître une vertu qu'appréhende notre faiblesse. De telle sorte que ce n'est pas parce qu'on n'a pas assez de foi pour la désirer, mais parce qu'on en a assez pour la craindre, qu'on s'abstient de la demander.

S'il en était autrement, si nous la désirions sincèrement, ce simple désir suffirait pour la prière, serait déjà la prière. Ce qu'il faut de foi pour ce désir est si peu, qu'il n'y a pas d'âme humaine qui ne l'ait en soi. Car il n'est pas nécessaire pour cela de connaître Dieu, ni même de croire qu'il y a un Dieu. Il suffit de croire qu'il peut y en avoir un. Il suffit du simple doute, de l'ignorance même, pourvu qu'on en souffre.

« Le doute est le commencement de la foi, comme
 « la crainte est le commencement de la sagesse, dit
 « très-bien le P. Lacordaire; et cette foi com-
 « mencée, nous ne l'arrachons pas aisément de no-
 « tre cœur. Dieu l'y a rivée avec le diamant; c'est la
 « foi à l'état vague qui passera à l'état de conviction,
 « si nous le voulons; qui n'y passera pas, si nous ne
 « voulons pas. Tous nous pouvons donc prier, parce
 « que tous nous croyons ou nous doutons. Insectes
 « d'un jour perdus sous un brin d'herbe, nous nous
 « épuisons en vains raisonnements; nous nous de-
 « mandons d'où nous venons et où nous allons;
 « mais ne pouvons-nous pas dire ces paroles : O toi
 « qui nous as faits, daigne me tirer de mon doute
 « et de ma misère ! Qui est-ce qui ne peut pas prier
 « ainsi ? Qui est-ce qui est excusable, s'il n'essaye
 « pas de fonder sa foi sur la prière ? »

Malebranche caractérise très-bien les trois dispositions de piété, de simple ignorance, ou d'impiété qui se rencontrent par rapport à la prière, et il le fait sous forme de prière :

« Que ceux qui vous connaissent, ô mon Dieu,

« dit-il, comme incessamment appliqué à eux, agissant en eux, les éclairant, les exhortant, les corrigeant, les consolant, vous rendent grâce incessamment des faveurs que vous leur faites, afin qu'ils en méritent de nouvelles et que vous les rendiez enfin dignes de vous posséder éternellement. — Que ceux qui ne sentant pas l'opération secrète par laquelle vous agissez en nous ne connaissent point l'Auteur de leur être, ni celui qui leur donne à tous moments le mouvement et la vie, recherchent leur bienfaiteur de toutes leurs forces, avec amour, empressement, persévérance, et qu'ils dressent un autel au *Dieu inconnu*, jusqu'à ce que vous vous découvriez à eux. — Mais malheur aux insensés qui recherchent la perfection de leur être dans ce qui est au-dessous d'eux, la lumière de leur esprit dans les objets visibles, la cause de leur félicité dans les corps, le mouvement et la vie dans des créatures mortes et incapables d'aucune action ! Malheur encore aux superbes qui se contentent d'eux-mêmes, qui pensent pouvoir se rendre sages ou heureux par leurs propres forces¹... »

Fénelon nous donne aussi ce parfait modèle de la prière que peut et doit faire un homme dépourvu de foi, mais qui la désire :

« Oh ! s'il est vrai qu'il y ait au-dessus de l'homme quelque être puissant et meilleur que lui, duquel il dépende, je conjure cet être par sa bonté d'em-

¹ *Méditations chrétiennes. 11^e méditation.*

« ployer sa puissance à me secourir! il voit mon
« désir sincère, ma défiance de moi-même, mon re-
« cours à lui. O être infiniment parfait! s'il est vrai
« que vous soyez, et que vous entendiez les désirs de
« mon cœur, montrez-vous à moi, levez le voile qui
« couvre votre face, préservez-moi du danger de vous
« ignorer, d'errer loin de vous, et de m'égarer dans
« mes vaines pensées, en vous cherchant! O vérité, ô
« sagesse! ô bonté suprême! s'il est vrai que vous soyez
« tout ce que l'on dit, et que vous m'ayez fait pour
« vous, ne souffrez pas que je sois à moi, et que
« vous ne possédiez pas votre ouvrage; ouvrez-moi
« les yeux, montrez-vous à votre créature¹! »

Voilà une prière qui n'engage pas à plus de foi qu'on n'en a quand on en a [le moins, et qui ne peut manquer d'être exaucée. Il n'est personne qui ne puisse dresser un autel au *Dieu inconnu*.

II. Mais à combien de mes lecteurs ne serait-ce pas faire injure d'admettre qu'ils n'aient pas plus de foi que n'en suppose cette prière, qui fut faite pour l'âme du Régent? Après tant de raisons de croire au *Dieu connu*, et alors qu'il ne s'agit que de tourner, si je peux ainsi parler, ces raisons en prière, qui est-ce qui n'est pas en situation d'invoquer ce Dieu par le divin Médiateur, de redire la sublime Oraison que lui-même nous a enseignée, et d'attirer par là sur son âme le même esprit de foi qui a renouvelé la face du monde?

¹ *Lettres sur la Religion.*

Que si nous ne le faisons pas, que si, incessamment préoccupés des raisons de croire, nous voulons qu'elles nous dispensent des moyens, alors qu'elles ont précisément pour but de nous y déterminer par une juste proportion de lumière suffisante mais non irrésistible, confessons alors que le Christianisme est trop sage et trop raisonnable pour nous ; qu'il a tort, après tout, de vouloir nous rendre meilleurs au prix d'une coopération quelconque que nous ne voulons pas y apporter : abdiquons la dignité d'êtres religieux, c'est-à-dire la dignité d'hommes, en restant au-dessous, par la licence de l'incrédulité, ou par la servilité d'une foi qui ne serait pas accordée, mais imposée.

Telle est l'âme qui se refuse à la prière. Elle s'excommunie elle-même de toutes les relations qui constituent sa dignité. Elle rompt avec Dieu d'où elle vient et où elle va, préférant la contrainte de la Justice au commerce de l'Amour ; elle rompt avec l'humanité dont la prière est l'attribut distinctif et comme le souffle qui de Dieu retourne à Dieu, après avoir vivifié la terre ; elle rompt avec la nature entière qui prie à sa manière en nous invitant à prier ; elle rompt enfin avec elle-même, avec sa vie supérieure dont la prière est comme la respiration.

III. La prière est tellement le propre de notre condition, que, par une choquante anomalie, cette même prière que nous refusons à l'Être infini est incessamment sur nos lèvres dans nos rapports avec nos sem-

blables. Dieu n'a pas voulu que nous puissions nous suffire à nous-mêmes ; et il a voulu en même temps nous donner de quoi suffire aux besoins les uns des autres, de manière que nous eussions toujours sujet de prier et d'être priés. Toute la société des hommes repose ainsi sur la prière. La prière en forme comme la trame. Elle va incessamment de l'un à l'autre, nouant entre nous des liens de sympathie, d'obligation, de gratitude, de réconciliation, de condescendance réciproque. Elle est la messagère, la négociatrice, la réparatrice universelle du genre humain. Couverte d'humbles habits, le front baissé, la main tendue, elle protège l'univers de sa majesté suppliante.

On connaît la belle image dont Homère a revêtu cette vérité : « Les Prières, dit-il, sont nées au sein
« du Dieu suprême ; s'avancant d'un pas chancelant,
« couvertes de rides, l'œil baissé et le regard sup-
« pliant, elles suivent incessamment l'Injure ; l'In-
« jure altière et rapide qui parcourt la terre en fou-
« lant aux pieds les hommes : elles viennent réparer
« ses torts. Celui qui les écoute est seul écouté
« d'elles. Si quelqu'un rejette ces filles de Jupiter,
« lui-même en fait la vengeance, en faisant retom-
« ber l'injure sur la tête de l'inexorable et le livrant
« au châtiment. »

Cette conception n'est pas seulement poétique, elle est éminemment religieuse. Elle exprime cette vérité, dont toute l'Antiquité était si pénétrée, que les prières des hommes entre eux venaient de Dieu

et retournaient à Dieu ; qu'elles venaient de Dieu par voie de délégation et qu'elles retournaient à Dieu par voie de sanction ; qu'elles étaient tout imprégnées de la Divinité et comme armées de sa puissance, par la commune dépendance où nous sommes tous du souverain Arbitre de nos destinées, dont nous relevons également par la prière.

La prière religieuse est ainsi au fond de toutes les prières humaines, dont elle est comme la substance céleste. Elle en fait la dignité et l'autorité. Elle en est comme la valeur d'échange, en rendant Dieu exorable envers nous dans la mesure où nous le sommes envers nos frères : et si les prières réciproques forment comme le flexible tissu de la sociabilité humaine, on peut dire que la Prière religieuse en est comme le nœud. Une société d'où celle-ci viendrait à disparaître se dissoudrait bientôt dans la barbarie.

IV. Prier l'homme et ne pas prier Dieu ! quel contre-bon-sens ! Aussi, ne pas être religieux, ne pas prier, était une marque d'*irrationalité* chez les Anciens. Tout y était prière. La prière était tellement considérée comme le propre de l'homme, qu'elle prenait son nom, *Oratio*, de celui de bouche, *Os*, comme si la principale destination de celle-ci était la prière.

Il est vrai qu'elle y était prostituée à toutes les créatures divinisées, et que tout y était prière comme tout y était dieu. C'était là une perversion du sens

religieux. Mais les termes seuls étaient faussés ; le rapport restait véritable. Au lieu d'être priées, les créatures devaient prier par l'homme, et prier le seul Dieu. C'est ce qui nous apparaît, par opposition avec le polythéisme, chez le peuple juif. Dans les cantiques religieux de ce peuple, si justement nommé *Peuple de Dieu*, tous les objets de la Création : la terre, le soleil, l'air, les nuages, la foudre, la mer, etc., ne sont pas plus étrangers à la religion qu'ils ne l'étaient chez les païens ; seulement, au lieu d'être divinisés et priés, ils sont humanisés et prient dans l'homme et par l'homme le commun Créateur : *Benedicite omnia opera Domini Domino : Laudate et superexaltate eum in sæcula... Benedicite sol et luna Domino ; Benedicite stellæ cæli Domino*, etc., et toute la suite de ce beau cantique et de tant d'autres où toute la Création est passée en revue, dans l'ordre où Moïse et la science attestent qu'elle est sortie du néant, et où elle bénit et loue le Seigneur par le sacerdoce de l'homme.

C'est là une vérité sublime dont la conservation chez un seul peuple, au sein des ténèbres universelles de l'erreur, témoigne de l'intervention de Dieu, maintenant lui-même sa notion et son culte chez ce peuple, d'où il devait reprendre possession du genre humain par une intervention plus merveilleuse.

Cette vérité, c'est que tout ce qui existe dans la nature, depuis l'élément le plus inerte que nous foulons aux pieds jusqu'à ces mondes lumineux qui roulent sur nos têtes, doit un tribut de prière et

d'adoration au Créateur. « Mais la nature ne pouvant connaître, dit saint Augustin, tout ce qu'elle peut, c'est de se présenter elle-même à nous pour être du moins connue, et pour nous faire connaître son divin Auteur. » Elle ne peut voir, elle se montre ; elle ne peut adorer, elle nous y porte ; et ce Dieu qu'elle n'entend pas, elle ne nous permet pas de l'ignorer. C'est ainsi qu'imparfaitement et à sa manière, elle glorifie le Père céleste. Mais l'homme, animal divin, plein de raison et d'intelligence, est mis au milieu du monde afin que, contemplant l'univers entier et le ramassant en soi, il le rapporte à Dieu, si bien qu'il n'est le contemplateur de la nature visible, qu'afin d'être l'adorateur de la nature invisible qui a tout tiré du néant.

L'homme, en effet, est le sommaire de la Création. Elle atteint en lui le terme le plus avancé de son développement, depuis l'inertie de la matière jusqu'à l'instinct le plus élevé de l'animal. Elle est douée en lui d'une faculté de plus : la pensée. La pensée par laquelle l'homme, à la différence de tous les êtres inférieurs qui n'existent que pour eux-mêmes sans s'occuper de ce qui se passe autour d'eux, réfléchit sur ses impressions, réagit sur la nature entière sans être accablé par son poids, embrasse l'Univers de sa contemplation, et le soulève, si j'ose ainsi dire, de son enthousiasme. Il est le spectateur-né de ce grand spectacle qui sans lui ne serait montré qu'à la solitude.

Mais à cela ne se borne pas la supériorité de

l'homme ni sa fonction. Il n'a pas seulement conscience de la création qui l'entoure. Assez grand pour la contempler, il y est trop anéanti pour la rapporter à lui seul et s'en croire la fin suprême. Aussi a-t-il l'idée et le sentiment d'un Être souverain, immuable, parfait, indépendant ; auteur, coordonnateur et conservateur de ce grand Ouvrage. Il la tire, cette idée de Dieu, de la Création même qui le lui révèle, et de sa propre pensée par laquelle il sait l'y voir, et qui est à elle-même une image de ce Dieu supérieure à tout le reste. Son âme alors, avec toutes ses facultés d'intelligence, d'imagination, de pénétration, d'admiration, d'amour, recevant ces impressions de sagesse, d'ordre, de beauté, de bonté, de perfection, dont l'Idéal lui apparaît derrière toutes les merveilles de ce monde, est comme le sanctuaire sonore du temple général de la nature, où tout prend une voix d'adoration et monte en prière vers l'Éternel. La prière universelle des êtres est proprement la fonction de l'homme institué pontife de la Création.

Qu'est-ce donc qu'un homme qui ne prie pas ? Ce n'est pas seulement un être qui se manque à lui-même et à ses semblables : c'est un être qui manque à tous les êtres ; qui est infidèle à sa nature et à la nature entière autant qu'à son Auteur. Ce n'est plus l'homme ; c'est un animal, et un animal dépravé.

Aussi l'abandon de la prière est une défaillance propre à notre temps, et une sorte de crise morale qui ne trouve pas d'exemple antérieur dans l'humanité. La prière a pu être pervertie, mais elle n'a

jamais et nulle part fait défaut dans le monde ; et elle y rentre, grâce à Dieu, chaque jour, rappelée par l'excès même de l'impiété qui l'a proscrite.

V. Et voyez à quel point nous sommes infidèles à notre caractère et à notre constitution en nous y refusant ! On comprendrait jusqu'à un certain point que la prière fût délaissée si son objet était ignoré ou perverti comme il l'était chez les Anciens, qui, ainsi que nous l'avons vu dans le *Second Alcibiade* de Platon, ne savaient que demander à Dieu ni comment l'honorer. Ils en étaient réduits à ne pas oser prier de peur d'être exaucés. Cependant plutôt que de ne pas prier, ils avaient fait une prière de la confession même de cette impuissance. « Puissant Jupiter, disaient-ils, donne-nous les vrais biens, que nous les demandions ou que nous ne les demandions pas, et éloigne de nous les maux quand même nous te les demanderions ! » Prière admirable de sagesse, mais qui ne l'est que parce qu'elle confesse l'aveuglement humain dans la prière.

Cependant, comme la nature humaine a besoin de savoir ce qu'elle doit désirer, et une prière négative ne répondant pas aux ardeurs de l'âme, qui doit puiser dans la prière même les lumières et les secours nécessaires à sa direction, Socrate reconnaît l'insuffisance de cette prière, conseille à Alcibiade d'attendre la venue de Celui qui devait nous apprendre à prier, et allume en lui le désir de le connaître et la résolution de le suivre.

Ce divin Maître de la prière est enfin venu à l'humanité qui l'attendait. « Un jour, comme il était lui-même en prière, après qu'il eut cessé, ses Disciples « lui dirent : Maître, apprenez-nous à prier. — Et il « leur dit : Vous prierez de cette manière :

« Notre Père qui êtes dans les Cieux, que votre « nom soit sanctifié; Que votre règne arrive; Que « votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel; « Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque « jour; Pardonnez-nous nos offenses, comme nous « pardonnons à ceux qui nous ont offensés; Et ne « nous laissez pas succomber à la tentation; mais « délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il ¹. »

Voilà la Prière véritable introduite dans le monde, et qui n'a cessé d'y porter des fruits de vie et de salut. Comment y a-t-il une seule bouche qui lui soit fermée, qui ne la redise avec la confiance et la joie de posséder en elle le secret de sa grandeur morale et de sa félicité!

Outre la certitude que nous avons de ne pas nous égarer dans nos désirs et dans nos vœux en la redisant, remarquez toute la valeur qu'elle reçoit de la bouche divine qui nous l'a enseignée. Non-seulement, en effet, Jésus-Christ n'a pas pu se tromper en nous la traçant, mais il nous a donné un gage qu'elle serait infailliblement exaucée, en se chargeant lui-même de la faire recevoir, plus encore, en priant lui-même avec nous et en donnant à nos prières la valeur infinie qui leur manquait.

¹ Matth., vi, 8-14. — Luc, xi, 1-13.

Si noble en effet que soit l'homme par rapport à la nature inférieure dont il est l'organe devant Dieu, il a trop juste sujet de se croire indigne de la Majesté Souveraine par son néant, de craindre même la Justice par ses prévarications et par ses crimes. Comment oser parler à Dieu et aborder sa sainteté formidable ? Comment oser lui dire « Notre Père, » et lui parler avec la familiarité d'un fils ? Le voici : le Fils même de Dieu, égal à son Père par sa nature divine, égal à nous par sa nature humaine, se porte Médiateur entre Dieu et nous. Il prie à notre tête. Il prie non-seulement par sa bouche, mais par son sang. Il rend à la Majesté et à la Justice divines, par son adoration et par son immolation, un hommage infini comme Elles. Il force en quelque sorte les portes du céleste Royaume, et nous communique les mêmes droits qu'il a lui-même à l'héritage de l'éternité. Il nous rend enfants adoptifs.

Voilà le trésor de prière qu'il nous a ouvert et que nous négligeons.

Il a fait plus encore. Il ne s'est pas borné à nous gratifier de ce trésor d'une manière générale, ni à lui donner par sa vie et par sa mort cette valeur infinie qui en fait la surabondance. Il a versé sur le monde, et il nous a laissé dans l'Église son propre Esprit, qui est en même temps l'Esprit de son Père, et qui devient celui de notre adoption ; qui non-seulement nous apprend à prier, *mais qui prie dans nos cœurs et qui y crie : Mon Père* ¹ ; c'est-à-dire qui nous éclaire

¹ *Ad Galat, iv, 6.*

et nous échauffe de sa flamme, qui nous pénètre de son onction, qui nous infuse son amour et sa vertu, et nous rend vrais fils, et Dieu vrai Père.

VI. Voilà ce qui vous attend, âme déshéritée de la foi ; voilà ce que vous éprouverez du moment où vous vous soumettrez à la divine opération par la prière, et que, fidèle aux inspirations que vous y recevrez, vous entrerez généreusement dans la pratique des autres conditions de la foi chrétienne.

C'est ce que tous les maîtres, c'est ce que tous les disciples de la Vie spirituelle vous attestent ; c'est ce que de simples chrétiens aussi bien que de grands philosophes, du sein de la foi où ils pénètrent par la prière, vous affirment en des termes qui portent avec eux la garantie irrécusable non d'une vérité théorique, mais d'une vérité de fait et d'un *état*.

J'ai déjà beaucoup cité Maine de Biran, mais ici l'accent de cette âme de philosophe s'étudiant elle-même dans son passage à la foi, et décrivant le phénomène de la prière au moment même où il en ressent les effets, a une telle autorité, que je ne peux frustrer le lecteur de ce vivant et frappant témoignage.

« Un moment de recueillement, d'amour et de présence de Dieu fait plus voir et entendre de vérité que tous les raisonnements du monde... La présence de Dieu s'annonce par cette lucidité d'idées, cette force de conviction, ces intuitions vives, pures et spontanées auxquelles s'attache, non pas seu-

« lement la vue, mais le sentiment intime de la vé-
« rité. Ce n'est pas seulement une conception, une
« entente de paroles, c'est de plus une suggestion
« intérieure de leur sens le plus profond et le seul
« vrai, sans aucun mélange de sensible ou d'imagi-
« naire ; c'est ainsi que Jésus-Christ dit : *Veniet Para-*
« *cletus qui suggeret vobis omnia quaecumque dixero*. A
« en juger par ce que j'éprouve, et ne considérant
« que le *fait psychologique* seulement, il me semble
« qu'il y a en moi un sens supérieur et comme une
« *face de mon âme* qui se tourne par moments vers
« un ordre de choses ou d'idées supérieures à tout ce
« qui est relatif à la vie vulgaire. J'ai alors le senti-
« ment intime, la vraie suggestion de certaines vérités
« qui se rapportent à un ordre invisible, à un mode
« d'existence meilleur et tout autre que celui où nous
« sommes. Mais ce sont des éclairs qui ne laissent
« aucune trace dans la vie commune... C'est cette
« disposition, qui paraît spontanée ou dépendante
« de certaines conditions organiques, qui est ce qu'il
« y aurait de plus essentiel à cultiver en nous, si
« nous pouvions en connaître les *moyens*... Il y a un
« régime physique comme un régime moral qui s'y
« approprie : la *prière*, les exercices spirituels, la vie
« contemplative ouvrent ce sens supérieur, dévelop-
« pent cette face de notre âme tournée vers les choses
« du ciel, et ordinairement si obscurcie. Alors nous
« avons la présence de Dieu, et nous sentons ce que
« tous les raisonnements des hommes ne nous ap-
« prendraient pas.

« Pour naître à cette vie supérieure de la foi, deux
 « conditions : 1° *Désirer*, sentir ses besoins, sa mi-
 « sère, sa dépendance et faire effort pour s'élever
 « plus haut; 2° *Prier*, afin que vienne l'Esprit de sa-
 « gesse qui n'arrive qu'autant que la voie lui est pré-
 « parée, qui n'éclaire que le sens disposé à recevoir
 « impression : *Optavi (conatus sum) et datus est*
 « *mihi sensus. Invocavi et venit in me Spiritus Sa-*
 « *pientiae.* »

Tout cela est parfaitement observé et pris sur le fait, *le fait psychologique et non pas de foi seulement.* Tous ceux qui pratiquent la prière reconnaissent là ce qui se passe en eux. On est autre. On s'est agenouillé pesant, faible, abattu, matériel; on se relève léger, fort, supérieur, spiritualisé, refait ¹.

Une autre âme partie d'aussi loin que Maine de Biran, mais à qui de plus grands égarements inspirèrent un plus humble sentiment de repentir, nous a laissé un exemple plus pratique encore de la prière et un témoignage plus expressif de ses effets. Je veux parler du conventionnel Isnard. J'ai rapporté dans le second volume de mes *Études* le récit si émouvant de sa conversion tracé par lui-même. Je n'en rappellerai ici qu'un passage dont chaque mot devrait être souligné.

« Je m'aperçus d'abord qu'en matière religieuse,
 « la solution de la vérité dépend moins de l'effort de
 « notre esprit que de la disposition de notre cœur;
 « que sur ces questions, qui tiennent autant au sen-

¹ Voir d'admirables témoignages des effets de la prière dans le *Journal d'Eugénie de Guérin*.

« timent qu'à l'intelligence, l'aveugle raison s'égare
« et tombe si elle veut marcher seule d'un pas pré-
« somptueux; qu'il faut que la vertu lui prête le
« ferme appui de son bras; et que la charité seule
« peut délier le bandeau que le vice et l'erreur
« retiennent sur nos yeux. Je reconnus que, dans la
« nuit obscure de la métaphysique religieuse, la
« vérité ne se montre que par éclairs qu'il faut saisir,
« et comme une flamme que l'humble prière allume
« et que l'orgueil éteint. C'est pourquoi tant de per-
« sonnes sont si peu propres à cultiver cette science,
« tandis qu'elles sont si habiles dans toutes les
« autres. Je commençai donc par prier; et plus en
« rapport avec Dieu, je devins meilleur, plus calme,
« plus au-dessus de l'infortune, plus apte à discerner
« la vérité. »

Voilà le moyen de croire, vous qui me le demandez : voilà la clef d'or qui vous ouvrira le monde de la foi. Comment y a-t-il une seule âme si peu soucieuse ou même curieuse de son vrai bien qui hésite à se le donner par un procédé tout à la fois aussi certain et aussi facile !

VII. Facilitons-le plus encore par quelques règles de direction empruntées à la céleste Sagesse :

« Lorsque vous voudrez prier, — entrez dans votre
« chambre, et la porte étant fermée, priez le Père
« céleste en secret, et votre Père, qui voit dans le
« secret, vous le rendra ¹. »

¹ Matth., vi, 6.

La première démarche de la prière est la retraite, la clôture, la solitude. « J'attirerai l'âme dans la solitude, dit le Seigneur, et là je l'allaiterai, je lui parlerai au cœur ¹. »

C'est déjà un grand bien que cette trêve aux agitations et aux préoccupations du dehors, véritable *trêve de Dieu* que nous ne savons pas assez interposer dans le tumulte des affaires. Toujours aux autres, rarement à nous, jamais à Dieu. Quel bénéfice nous reviendrait déjà de cette suspension de la roue d'Ixion, de cette paix, de ce silence, de cette revendication de notre personnalité dans un lieu et dans un moment qui soit à nous, pour que nous puissions y être à nous-mêmes, et bientôt à Dieu !

Mais ce n'est là que le premier pas. Le second, c'est d'entrer dans le cabinet plus intérieur de notre âme et de fermer sur nous notre porte, je n'entends plus celle de notre chambre, mais dans notre chambre même celle de nos sens. Dans la solitude la plus profonde, en effet, on peut n'avoir encore qu'une vie extérieure, et être aussi loin de soi qu'on l'est au milieu du monde. A la place d'objets, d'impressions frivoles, on s'entretient d'idées frivoles qui promènent notre esprit dans un monde de phénomènes, d'illusions et de fantômes, en l'éloignant de plus en plus des réalités immuables et des vrais et solides

¹ *Ecce ego lactabo eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus.* (Osée, cap. II, 14.)

biens qui sont au dedans de nous. La retraite matérielle, qui est trop souvent le champ clos de nos préoccupations mondaines et de nos chimères, ne servirait donc de rien sans cette clôture plus étroite des sens, sans cette interdiction de notre porte aux pensées du dehors et aux imaginations même du dedans, par notre retraite en nous-mêmes, dans cet intime, dans ce *secret* où réside, dans sa liberté et dans sa propriété, le vrai *moi* de l'âme.

Retiré là, il faut y évoquer le divin Idéal qui y sommeille, à l'image duquel notre âme a été créée, et qui en est *le Père*. Il faut nous mettre et nous tenir en sa présence, en présence de cet Idéal de justice, de sainteté, de bonté, de vérité, d'amour, d'absolue perfection. Il faut nous exposer à ses impressions, nous soumettre à ses opérations.

Nous n'y serons pas longtemps sans éprouver un sentiment de plus en plus profond de notre misère, de notre corruption et de notre néant. Une lumière nouvelle, supérieure à celle de la raison et de la conscience, luira en nous, pénétrera toutes les retraites et tous les détours de notre cœur, et nous révélera à nous-mêmes. A cette lumière de Dieu, nos lumières propres nous sembleront ténèbres, et dans cette lumière nous verrons la Lumière même : nous découvrirons Dieu. Nous le pénétrerons, et il nous pénétrera. Des horizons inconnus, des perspectives célestes de vérité, de beauté, de pureté, de sagesse, de paix, apparaîtront, s'ouvriront à nos regards. Le monde des divines réalités surgira en nous et y précipitera

celui de nos vanités et de nos chimères. Mais cette lumière ne sera pas seulement clarté, elle sera chaleur, elle échauffera notre volonté, elle lui fera concevoir de nobles dégoûts de ce monde, de saints désirs, de pures aspirations, de suaves attraits pour le monde supérieur. Ces sentiments prendront une voix en nous, une double voix : la voix de notre âme et la voix de Dieu. Un colloque secret, un épanchement intime, ineffable s'établira entre Lui et nous : nous verserons en Lui nos faiblesses, nos langueurs, nos indignités, nos impuissances, notre néant ; et il versera en nous sa force, son onction, sa pureté, sa vertu, son être... *Il allaitera notre âme, et nous parlera au cœur* ; et ce saint commerce commencé par la vérité se consummera par l'amour.

Voilà la prière dans son essence. Elle incline le cœur, le vide de lui-même, et le remplit de Dieu.

VIII. Mais nous ne sommes pas toujours en disposition de la pratiquer et de la ressentir ainsi dans sa spiritualité pure. Les sens trop émus et trop indisciplinés nous en distraient. C'est pourquoi il faut les y employer et les y faire participer par la prière orale. Il faut s'y assujettir avec une noble simplicité et une scrupuleuse fidélité. Il faut non-seulement articuler les paroles, mais s'agenouiller, prendre de l'eau bénite, etc. Par cette pieuse gymnastique les sens seront à l'âme comme le battement des ailes, lui faisant quitter terre, jusqu'à ce qu'elle plane d'elle-même dans les hauteurs de la spiritualité où elle les

emportera, par la réaction même du mouvement qu'elle en aura reçu.

J'ai toujours été profondément attristé et comme effrayé de voir des hommes d'ailleurs honnêtes, bons, intelligents, finir et commencer la journée comme l'animal qui se couche et se relève sur sa paille sans autre souci que celui de la vie d'ici-bas ; entrer dans le tombeau du sommeil et en sortir sans remercier ou invoquer l'Auteur de leur existence, sans s'honorer et se prémunir par la prière. Et encore « le bœuf connaît à qui il est, et l'âne l'étable de son maître : mais ma créature ne m'a point connu, dit le Seigneur, et mon peuple a été pour moi sans intelligence... Cieux, écoutez, et toi, terre, prête l'oreille : j'ai nourri des enfants, je les ai élevés, et après cela ils m'ont méprisé ¹ ! »

Est-il possible que l'oubli de Dieu et de soi puisse dégénérer ainsi en habitude, et que nos journées se succèdent et nous précipitent à travers tant d'écueils à une éternité qui ne nous les rendra pas, sans que nous les y rattachions par la prière ! Il ne s'agit pas ici d'être dévot, mais, je le redis, de ne pas être animal. Combien l'homme simple, le bûcheron, l'humble femme, le petit enfant qui s'acquittent de cette sublime fonction de la prière, l'emportent-ils en sagesse et en dignité sur le savant illustre, sur le dignitaire éminent qui vivent dans une si grossière incurie de leur âme et de Dieu !

¹ Isaïe, 1, 2, 3.

Que fait-on du reste en cela que vouloir s'émanciper de la plus inévitable de toutes les puissances, et pour ne vouloir pas en embrasser la bonté d'en amasser sur soi la justice : la plus insigne de toutes les folies ? Il ne faut pas se le dissimuler, si nous faisons quelque figure, encore bien éphémère, devant les hommes, qui sont si peu, que sommes-nous devant cette Puissance qui nous enveloppe infiniment de toute part, qui dispose de tous les cheveux de notre tête comme de tous les souffles de notre âme, qui fait de notre destinée un miracle continu de sa Providence, et de laquelle nous ne pouvons sortir d'aucun côté... ! « Où irai-je pour me dérober à votre
« esprit ? Où m'enfuirai-je de devant votre face ? Si
« je m'élève vers le ciel, vous y êtes ; si je descends
« dans les profondeurs de la terre, je vous y trouve ;
« si je prends des ailes dès le matin pour aller me
« réfugier aux extrémités de la mer, c'est votre main
« même qui m'y conduira, et votre droite qui me
« portera. Et j'ai dit : peut-être que les ténèbres me
« cacheront ? mais la nuit même devient toute lumi-
« neuse, et ses ombres sont comme le plein midi à
« vos yeux : car vous êtes le maître de mes reins,
« mes os sont pour vous à découvert ; vous m'avez
« formé et reçu dès le ventre de ma mère, et toutes
« mes voies sont inscrites dans votre Livre¹. » Ne
pas compter avec cette Puissance, de laquelle seule
nous tenons cette liberté de lui refuser nos hom-

¹ Ps. cxxxiii.

mages en cette courte vie, à charge nécessairement de régler avec l'ordre éternel qui les réclame, alors qu'elle est aussi exorable qu'elle est formidable, et que de notre Juge nous pouvons en faire NOTRE PÈRE, quelle démente !!!

« Dieu est esprit et vérité ; il voit tout, il sait tout, « il contient en lui toutes choses. Dieu est Justice : « il punira toutes les fautes. Dieu est Bonté : il pardonne au repentir. Enfin Dieu est Miséricorde : il « a pitié de tous nos maux. Chaque jour il faut le « prier, attacher sa pensée sur cette lumière qui « épure, sur ce feu qui consume nos corruptions, « sur ce modèle qui nous règle, sur cette paix qui « calme nos agitations, sur ce principe de tout être « qui ravive notre vertu¹. »

IX. Indépendamment de la prière domestique, dont le pied de notre couche doit être comme l'autel, il ne faut pas négliger *la maison de la prière*, nos églises catholiques, soit dans l'exercice collectif de la prière, soit dans la solitude qui succède, et qui est si favorable ou à la piété profonde qui s'y recueille dans une adoration solitaire, ou à la langue d'une foi convalescente qui vient y respirer plus librement les souffles vivifiants de l'Esprit de Dieu. Comment ne pas se sentir saisi dès le seuil et

¹ Joubert, *Pensées*. — « Le prie-Dieu est un meuble indispensable au bon ordre ; où il n'est pas, il n'y a point de pénates, point de respect. (*Id.*, *ibid.*)

pénétré de plus en plus de ce divin Esprit en avançant dans ces nefs, sous ces voûtes, le long de ces piliers bronzés en quelque sorte par la prière, dont les pierres même s'élancent ou se courbent, ce semble, en prières ? Comment ne pas se sentir attiré vers ces autels sanctifiés, vers ces sanctuaires mystérieux dont le silence et l'ombre font taire en nous les bruits du monde et dissipent ses illusions ? Ne vous refusez pas à ces saintes impressions ; allez les chercher souvent ; allez-y baigner votre âme comme dans une essence divine où elle se sentira renaître. Recueillez toutes les inspirations que vous y recevrez ; obéissez-leur : laissez aller votre cœur et vos genoux à la prière : priez, en union avec la foi des vieux âges, en union avec ce qu'il y a de meilleur sur la terre, en union avec le Ciel ! Puisez surtout dans ces saintes visites des résolutions généreuses de revendication de vous-même, d'affranchissement de vos passions, de recours à la grâce de Dieu dans les fontaines sacrées où elle se distribue. Gardez-vous de la religiosité, plus encore peut-être que de l'incrédulité. Celle-ci accuse au moins : celle-là trompe. Allez jusqu'au bout ; soyez logique et pratique comme le veut la raison non moins que la foi, comme le veut la vérité.

X. Pour cela, pratiquez la prière articulée et accoutumez-y vos lèvres. Adoptez de préférence les prières de l'Église. Personne n'a mission de composer des prières. L'Esprit-Saint seul, dans l'Église,

dans les Saints, ou en nous-mêmes, inspire la prière, prie Lui-même. Les prières diocésaines tracées dans les catéchismes pour les différents actes de la vie se recommandent par leur exactitude doctrinale. Les psaumes dans le texte latin, sont admirables. C'est la prière dans tous ses accents et ses élans les plus appropriés aux besoins de l'âme et aux attributs de Dieu. Un verset, un mot de ces chants inspirés font sur l'âme l'effet de ces touches sous lesquelles vibrait la harpe royale d'où ils prirent leur essor, et font résonner en nous toutes les cordes de la nature et de la grâce dans un accord merveilleux.

Les prières liturgiques ont des droits particuliers à votre attention et à votre fidélité. J'entends par là celles qui concernent chaque dimanche, chaque fête de l'année : l'Introït, la Collecte, le Graduel, la Secrète, la Préface de chaque messe, les Antiennes de l'Office du soir, l'Office de la Semaine sainte, celui des Morts, et les diverses prières propres à chacun des Sacrements qui sanctifient la vie humaine. La majesté, la profondeur, la suavité, la force, l'élévation, la précision autant que l'ampleur de ces prières, sont incomparables. Ce serait magistral, si ce n'était pas simplement divin. Et ce qui oblige à y voir ce dernier caractère, c'est que personne ne peut en revendiquer la création. C'est l'œuvre de l'Église par divers organes qui y sont effacés dans un souffle unique et supérieur. La divinité de la Religion pourrait être établie sur cette

seule preuve. Aussi l'étude pratique de ces prières est-elle un des meilleurs moyens de croire, parce qu'elles instruisent en même temps qu'elles touchent, qu'elles portent dans l'esprit des lumières et dans le cœur des grâces, qu'elles sont à la fois raison et moyen en répondant au besoin et en faisant goûter déjà le bonheur de croire.

Mais pour bien les apprécier, il faut les lire dans les diverses solennités auxquelles elles se rapportent. Elles reçoivent alors de l'esprit de ces solennités, des cérémonies, des chants, du symbolisme de tout le culte une valeur qu'elles-mêmes leur prêtent. Quelle sublimité touchante, quelle beauté profonde n'offrent pas nos pompes catholiques à une âme intelligente et dont le goût n'a pas été dépravé par des fadeurs ou des stupidités théâtrales !

Il est vrai que c'est un monde nouveau qui se révèle à celui qui y est demeuré étranger. C'est une langue qu'on ne parle nulle autre part ; mais dont la savante précision, la logique, la justesse, la concordance, le lien et le nerf, non moins que le souffle et la flamme, forment un corps vivant de doctrine, attestent un fonds d'idées et de sentiments des plus arrêtés et des plus riches, qui ne paraissent étrangers qu'à force qu'ils sont profonds, qu'ils sont sublimes, qu'ils sont absolus de perfection, c'est-à-dire divins, dans le milieu terrestre et relatif où s'agitent nos existences. Mais comme l'âme, au fond, est faite pour Dieu, elle se retrouve bientôt, dans ce monde de la foi que lui

ouvre la prière, comme dans un domaine paternel où on reviendrait vieilli d'un long exil. Chaque objet, chaque mot, chaque accent, d'abord incompris et insignifiant, se fait reconnaître à l'âme, s'ouvre à mesure qu'elle s'y applique, restitue le patrimoine divin qu'il recèle, et rend un son natal. Bientôt on y est chez soi, comme si on n'avait pas cessé d'y être, avec la joie de plus d'y être rentré.

XI. Il ne faut pas d'ailleurs, pour essayer cet effet, plus de foi qu'on n'en a dans le fond ; car Dieu seul en esprit et en vérité est l'objet de tout le culte. C'est la religion naturelle réalisée. Jésus-Christ, avec sa grâce et ses sacrements, y occupe une grande place, il est vrai, y est tout en un sens ; mais non comme fin, seulement comme moyen, comme Médiateur, par qui tout vient de Dieu et tout retourne à Dieu. C'est Dieu même abaissé jusqu'à nous, pour nous relever jusqu'à Lui. Aussi est-ce Dieu seul qui y est toujours invoqué *par Jésus-Christ*, prêtre et victime de ce grand culte. Et loin de le rapetisser, c'est là ce qui en fait la sublimité : puisque Dieu y est rehaussé en raison de l'hommage qu'il y reçoit, et que cet hommage étant rendu par Jésus-Christ qui valide tous nos hommages, le culte de Dieu y est porté à une hauteur tout à la fois accessible à l'homme, Jésus-Christ étant homme, et infini en valeur, Jésus-Christ étant Dieu.

C'est là ce qui fait de la prière catholique, le moyen de croire par excellence, parce qu'elle s'ap-

puie sur la foi première en Dieu pour nous faire sentir et expérimenter la foi en Jésus-Christ, à ce caractère infaillible qu'elle nous rend plus parfaits adorateurs de Dieu. Cette foi en Dieu innée, mais languissante, qui est inhérente à l'âme humaine, étant fortifiée et vivifiée par la foi en Jésus-Christ, lui rend le témoignage qu'elle en reçoit : nous reconnaissons le Fils par le Père, en connaissant mieux le Père par le Fils.

XII. Et le lien de cette connaissance réciproque, c'est Celui qui les unit eux-mêmes ; c'est leur Esprit commun, qui vient et qui va de l'un à l'autre comme le souffle de leur unique Essence, comme la flamme de l'Éternel Amour. C'est cet Esprit qui nous fait participer à la vie même de Dieu, à sa respiration céleste, à l'unité de son Être d'où il sort et où il retourne par la Charité, qui nous unit *comme le Père et le Fils sont unis ; qui nous fait tous un comme ils sont un*¹. Les effets de ce divin Esprit de la prière sont sensibles. Du moment où il pénètre en nous, il nous décharge de la grossièreté des sens et de tout ce poids de la terre que nous traînons après nous comme un boulet d'esclavage. On dirait que nous déposons notre corps. Allégée de son fardeau, l'âme alors prend son vol et remonte vers la région d'où elle est venue. Ce sont là ses instants d'aise et de liberté : elle s'échappe un instant

¹ Joan., XVII, 22, 23.

de sa prison et va respirer l'air natal. Mieux encore, la prière élève le corps à cette spiritualité de l'âme ; elle en fait le Temple de l'Esprit-Saint. Tout notre être devient alors comme cette Échelle mystérieuse du songe de Jacob où les Anges de Dieu, qui sont les saintes pensées, montent et descendent ; ou bien comme une Lyre mélodieuse, dont toutes les cordes montées par un Artiste divin au diapason céleste, rendent, sous sa touche intérieure, les suaves accords de ses inspirations.

Mais vaines images ! Venez vous-même, Esprit de mon Dieu, justifier dans ceux qui me lisent tout ce que je leur dis si imparfaitement de Vous !

Envoyez-leur des hauteurs célestes un rayon de votre splendeur !

Père des déshérités de la foi, venez ! Venez les enrichir de vos dons surnaturels ! Venez, flamme des cœurs !

Consolateur ineffable, doux hôte de l'âme, suave rafraîchissement !

Repos dans le travail, calme dans la tourmente, consolation dans les pleurs !

O lumière bienheureuse ! Remplissez de vos clartés l'intime des cœurs fidèles !

Sans votre grâce, il n'est rien dans l'homme, rien qui soit innocent.

Lavez nos souillures ! Arrosez nos aridités ! Guérissez nos infirmités !

Attendrissez nos duretés ! Réchauffez nos froids ! Redressez nos égarements !

Donnez à tous ceux qui s'abandonnent à vos saintes opérations les sept dons de votre grâce !

Donnez les mérites de la vertu, une bonne fin à cette vie, et l'éternel bonheur¹ !

¹ Prose du *Veni sancte Spiritus*.

CHAPITRE IX

ÉCOUTER JÉSUS-CHRIST, VERBE NATUREL ET SURNATUREL DANS L'ÂME HUMAINE

A la prière, Dieu répond. Il répond toujours. Aussi la prière consiste-t-elle à écouter, autant et plus encore qu'à parler.

Elle a alors deux effets qui se correspondent : l'un naturel, l'autre surnaturel.

Son effet naturel est, en nous isolant des objets du dehors, en faisant taire les bruits qu'ils font au dedans, en nous recueillant dans cet isolement et ce silence des préoccupations terrestres, de donner plus de sonorité à notre âme pour y entendre cette voix intérieure que nous connaissons tous, ce verbe naturel de la raison et de la conscience que nous ne consultons d'ordinaire qu'à l'occasion de nos actes, que nous accommodons trop souvent à nos intérêts et à nos passions, mais auquel nous ne donnons jamais pleinement audience, que nous n'honorons jamais d'un culte direct et recueilli d'attention et de religion.

Si nous le faisons, ce verbe naturel de la raison et de la conscience nous conduirait bientôt au Verbe

surnaturel de la foi et de la grâce, par le rapport étroit qui existe entre ces deux verbes.

I. L'un et l'autre, en effet, viennent de Dieu, sont Dieu.

« Dieu est près de nous, dit Sénèque. Il est en nous. Oui, un Esprit saint habite en nous, *Sacer inter nos Spiritus sedet*, qui observe et note nos bonnes et nos mauvaises actions. Comme nous l'avons traité, il nous traite à son tour. De lui nous viennent les nobles conseils, les hautes inspirations. Dans le cœur de tout homme de bien habite un Dieu. Quel est-il ? on l'ignore. »

Ce passage de Sénèque est extrait de son admirable lettre XLI, *Dieu réside dans l'homme de bien*. C'était la doctrine de l'Antiquité, mais parvenue à une précision et à une expression où tout le monde a reconnu l'influence si ce n'est l'écho du Christianisme, et en particulier de ces paroles de saint Paul aux Romains et aux Corinthiens¹ : *Nescitis quia templum Dei estis et Spiritus Dei habitat in vobis*²; *quicumque Spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei*³.

Cette doctrine, qui entraît alors dans le monde comme un souffle de vie, atteignit toute sa hauteur en même temps que toute sa précision dans la Gé-

¹ Voir les notes du Sénèque de Panckoucke, où se trouve le rapprochement de nombreux passages de Sénèque avec ceux de saint Paul.

² *I Corinth.*, III, 16.

³ *Rom.*, VIII, 14.

néalogie céleste du Verbe qui ouvre l'Évangile de saint Jean, et qui était si fort admirée des Platoniciens.

Il résulte de cette doctrine que cette lumière de la raison et de la conscience qui luit en nous, *quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum*, est le Verbe de Dieu résidant en Dieu, d'où il darde ses rayons dans l'âme humaine, de même que les rayons du soleil touchent il est vrai la terre, mais résident au lieu d'où ils sont envoyés, *quemadmodum radii solis contingunt quidem terram, sed ibi sunt unde mittuntur*, dit encore Sénèque¹.

II. Mais ce qui est admirable et au-dessus de toute conception, c'est que ce Verbe de Dieu, ce rayon divin, lumière naturelle de notre âme, soit le même qui, pour reluire dans cette âme où il était obscurci, est venu sous un mode humain. « Et le Verbe s'est fait chair, et il est venu habiter parmi nous, et nous avons vu sa gloire comme Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité. » Écoutons là-dessus Malebranche :

« Ne savez-vous pas, Ariste, que la Raison elle-même s'est incarnée pour être à la portée de tous les hommes, pour frapper les yeux et les oreilles de ceux qui ne peuvent ni voir ni entendre que par leurs sens? Les hommes ont vu de leurs yeux la Sagesse éternelle, le Dieu invisible qui habite

¹ *Epist.*, VII.

« en eux. Ils ont touché de leurs mains, comme
 « dit le bien-aimé disciple, le Verbe qui donne la
 « vie, la Vérité intérieure a paru hors de nous,
 « grossiers et stupides que nous sommes, afin de
 « nous apprendre d'une manière sensible et palpable
 « les commandements éternels de la loi divine...
 « C'est toujours la Vérité intérieure qui nous ins-
 « truit, il est vrai, mais elle se sert de tous les
 « moyens possibles pour nous rappeler à elle et
 « nous remplir d'intelligence¹... »

Le Platon chrétien a enrichi tous ses ouvrages des trésors de cette doctrine; il ne se lasse pas de la présenter : « La lumière qui éclaire tous les hommes,
 « dit-il ailleurs, luisait dans leurs ténèbres sans les
 « dissiper; elle n'était plus perceptible à leurs sens
 « grossiers; il fallait que la lumière intelligible se
 « rendît visible; il fallait que le Verbe se fît chair,
 « et que la Sagesse inaccessible aux hommes char-
 « nels les instruisît d'une manière charnelle... Il
 « fallait que cette Sagesse se présentât devant nous
 « sans toutefois sortir hors de nous... afin de nous
 « apprendre par des paroles sensibles et par des
 « exemples convaincants le chemin pour arriver à
 « la vraie félicité². »

III. Ce besoin de l'Incarnation n'était pas primitif. Dans l'orgueil que lui inspira le grand don de la raison, le premier homme se détacha de son Prin-

¹ Malebranche, 5^e *Entretien*, nomb. ix.

² Idem, *Recherche de la Vérité*, liv. VI, 2^e partie.

cipe. Semblable à Dieu, il voulut se poser l'égal de Dieu et tomba dans les ténèbres. Ce ne fut pas là seulement une chute, ce fut une offense à la Majesté divine. De sorte que l'Incarnation du Verbe, convenable pour rétablir le rapport de l'homme avec Dieu, rompu par le péché, le fut aussi pour réparer le péché en tant que péché, et dut revêtir par là un mode d'expiation et de sacrifice. « Nous n'avons
« accès auprès de Dieu que par la Raison univer-
« selle, la Sagesse éternelle, le Verbe divin qui s'est
« fait chair à cause que l'homme est devenu char-
« nel, et par sa chair s'est fait victime, à cause que
« l'homme est devenu pécheur, et par le sacrifice
« de sa victime s'est fait Médiateur, la Raison pu-
« rement intelligible n'étant plus dans l'homme
« corrompu, qui ne peut plus la consulter ni la
« suivre, le lien de la société entre Dieu et lui¹... »

Mais au fond c'est toujours la Raison, le Verbe de Dieu en nous qui est l'objet de notre culte, et ce n'est que pour mieux nous conformer à cette divine Lumière que nous devons la reprendre sous forme de remède et à l'état de foi : d'où vient que les premiers philosophes convertis au Christianisme, saint Justin, Clément d'Alexandrie, appelaient le Christianisme la religion de la Raison. « La Raison, en
« s'incarnant, n'a rien changé en effet de sa nature,
« elle est la seule loi inviolable des esprits. La foi
« n'est pas contraire à l'intelligence de la vérité :

¹ Malebranche, *Traité de Morale*, t. II, ch. vi.

« *elle y conduit* ; elle unit l'esprit à la Raison, et ré-
 « tablit par elle, pour jamais, notre société avec
 « Dieu. Il faut se conformer au Verbe fait chair,
 « parce que le Verbe intelligible, le Verbe sans
 « chair, est maintenant une forme trop abstraite,
 « trop sublime et trop pure, pour former ou refor-
 « mer des esprits grossiers ou des cœurs corrompus.
 « Mais l'intelligence succédera à la foi ; et le Verbe,
 « quoique uni pour toujours à notre chair, nous
 « éclairera d'une manière purement intelligible ¹. »

IV. On ne se lasse pas d'exposer cette sublime philosophie du Christianisme, tant elle est belle, et tant aussi elle est inconnue ou incomprise. Elle choque par ce qui la recommande le plus : *le Verbe fait chair ; Jésus crucifié* ; l'Incarnation et la Rédemption. Je dis que c'est ce qui la recommande le plus ; et ce qui la recommande quoique cela nous choque : je devrais dire *parce que* cela nous choque.

Les abaissements du Verbe fait chair, la nécessité de recevoir la Raison et la Vérité à l'état de foi choquent en effet l'orgueil ; et l'immolation du Verbe incarné, la nécessité de participer à son sacrifice choquent la concupiscence. L'orgueil et la concupiscence sont ainsi heurtés de front par le Christianisme. Mais l'orgueil et la concupiscence ne sont-ils pas les deux grandes causes de nos folies et de nos vices, les deux grandes plaies de l'esprit

¹ Malebranche, *Traité de Morale*, t. II, ch. IV.

et du cœur? N'est-ce pas par là, comme par deux grandes brèches, que l'erreur et la corruption avaient débordé sur le monde? Qui ne le sait en grand? Qui ne le sait en particulier?... Par contre, l'humilité et la pureté ne sont-elles pas comme les deux ailes de l'âme, l'aile de l'esprit et l'aile du cœur, sur lesquelles, nous dégageant de l'étroite prison de nous-mêmes et de la boue des sens, nous prenons notre essor vers les champs lumineux et purs de la Vérité et de l'Amour? Les vrais disciples du Verbe fait chair et du Crucifié ne sont-ils pas par excellence des hommes *spirituels*, des Anges dans des corps mortels?... « Il a offert sa chair aux sages, dit excellemment saint Bernard, sa chair, par laquelle ils apprendraient la sagesse et ce qui est esprit. » *Obtulit carnem sapientibus, carnem, per quam discerent sapere et spiritum*¹. L'homme est déraisonnable parce qu'il est superbe et qu'il est charnel; et c'est parce qu'il est charnel et superbe qu'il répugne aux abaissements de l'Incarnation : celle-ci ne faisant le Verbe chair que pour nous tirer de la chair, que pour nous refaire esprit. Aussi le faisons-nous esprit pour rester chair. C'est là tout le jeu de notre résistance à la foi qui n'est qu'une résistance à la raison, dont la foi chrétienne est le mode réparateur.

V. La raison et la foi sont donc deux langages du

¹ *Sermo VI, in Cantic.*

même Verbe, deux émissions de la même lumière correspondant à deux états différents de la nature humaine : l'état de santé et l'état de maladie.

Toutefois, ces deux modes doivent être soigneusement distingués ; car l'un est le verbe naturel, et l'autre le verbe surnaturel.

La raison naturelle est cette lumière dont il a été dit : *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine*, « la lumière de votre visage est imprimée sur nous, Seigneur¹. » C'est une image, un *fac-simile* de Dieu en nous, conformément à ce plan de notre formation originelle : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram*. Mais c'est une lumière dont nous ne voyons pas naturellement le foyer, c'est un verbe dont nous ne voyons pas l'organe, c'est la lumière et le verbe de « ce Moniteur qui est « derrière nous, et qui projette seulement sa clarté « et ses oracles, pour nous montrer la voie dans la- « quelle nous devons marcher, » comme dit le Prophète : *Aures tuæ audient verbum post tergum Monentis : Hæc est via, ambulate in ea*².

Jésus-Christ est ce même Verbe surnaturellement intervenu dans le monde pour y rétablir et y dilater son règne, le règne de la Raison, le Royaume de Dieu. Ce divin Moniteur n'est plus derrière nous, il s'est fait voir devant, comme il avait été prédit par le même prophète : *Erunt oculi tui videntes Præceptorem*³. Il nous a apparu plein de grâce et de vérité

¹ Ps. iv, 7.

² Isaïe, xxx, 20. — ³ Id., *ibid.*, 21.

sous notre forme humaine : « Nous avons ouï, « nous avons vu de nos yeux, nous avons contemplé, nous avons touché de nos mains le « Verbe de vie, » *quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, et manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ*¹, comme dit le Disciple qui a reposé la tête sur la poitrine même du Verbe. Ce n'est plus la lumière et la voix, c'est la Personne même de la Raison faite homme, vivante, aimante et nous disant : « Moi-même qui parlais « autrefois, me voici présente ; » *Ego ipse qui loquebar, ecce adsum*. Elle ne dit plus : *Hæc est via*, « Voilà « la voie ; » mais : *Ego sum Via*, « Je suis la Voie. »

Tel est le second mode, le mode surnaturel de communication du Verbe, de la Raison. Ce mode assujettit d'abord l'esprit humain à la foi ; mais son objet étant la Raison même, c'est l'ennoblir et l'affranchir que de le soumettre ainsi. C'est le plonger en quelque sorte et le retremper dans son foyer, c'est éclipser sa lumière par son propre accroissement, c'est l'introduire par un défilé dans la plaine.

La raison humaine le voit bien elle-même quand elle est dans la foi ; car elle s'y retrouve et s'y dilate comme dans son domaine. De ce centre mystérieux de la foi, la raison de toute chose apparaît. On reconnaît que Jésus-Christ n'est qu'un avec la Raison, et qu'il en est la plénitude. Cette raison humaine si incertaine, si affaiblie, dont les oracles ne sont plus

¹ Joan., 1. °

que des échos dégénérés en opinions ou en erreurs, qui ne saisit la vérité qu'en abstraction et par échappées, participe alors de la Vérité vivante, de la Vérité en personne ; et nous expérimentons cette parole de Clément d'Alexandrie : « Il y a une différence
« essentielle entre ce que chacun dit de la vérité, et
« ce que la Vérité dit elle-même. Autre chose est
« une opinion, une idée de la vérité et la Vérité
« elle-même, comme autre chose est la ressemblance
« d'un objet et cet Objet même. »

C'est la différence qu'il y avait entre la Samaritaine, redisant à ses concitoyens la parole de Jésus-Christ, et Jésus-Christ même venant à eux, et les convainquant de sa présence et de sa personne.
« Nous croyons à lui maintenant, disaient-ils à cette
« femme, mais ce n'est plus par l'effet de vos rap-
« ports : c'est que nous l'avons entendu Lui-même,
« et que nous savons, à n'en pas douter, qu'il est
« vraiment le Sauveur du monde ¹. » La Samaritaine,
dit saint Thomas, c'est notre raison ; et Jésus-Christ,
la Raison même.

VI. Il dépend de chacun de nous de passer de l'une à l'autre, de la Samaritaine à Jésus-Christ, du verbe naturel au Verbe surnaturel ; et pour cela, il ne faut pas aller bien loin : il faut, au contraire, revenir de loin et rentrer en soi. Ce Verbe de Dieu, si nous écoutons bien ce qu'il en reste en nous, si nous le

¹ Jean, iv, 42.

suscitons et l'attirons par ce recueillement religieux de la méditation et de la prière, qui est la disposition nécessaire pour une telle communication, nous révélera Lui-même toute la sagesse de la foi par son affinité essentielle avec la raison, et d'une voix secrète qui coulera en nous l'onction en même temps que la lumière de la vérité :

« Rentre en toi-même, nous dira-t-il, et écoute-moi. Compare ce que je vais te dire avec ce que t'apprend la religion... Je suis la Sagesse de Dieu même, la Vérité éternelle, immuable, nécessaire. Et quoiqu'il n'y ait que mon Père qui me possède entièrement, je fais néanmoins mes délices d'être avec les enfants des hommes. Je me communique à tous les esprits autant qu'ils en sont capables; et par la raison que je leur donne, je les unis entre eux et même avec mon Père; car ce n'est que par moi que les esprits peuvent avoir quelque liaison et quelque commerce. — Mais les hommes sont devenus si misérables, qu'au lieu de rentrer en eux-mêmes pour m'écouter, ils se répandent au dehors par leurs sens et par leurs passions. Comme ils ne me consultent plus, ils deviennent déraisonnables, ils ne peuvent plus avoir de société véritable avec personne, ni avec eux-mêmes, ni encore moins avec Dieu : car les hommes peuvent bien par les mêmes passions se lier entre eux pour quelque temps ; mais on ne peut avoir de société durable, on ne peut avoir de société avec Dieu que par mon moyen. Cependant j'ai eu pitié d'eux.

« Comme ils sont devenus sensibles, grossiers,
« charnels, je me suis rendu visible pour les ins-
« truire par ma parole et par les exemples de ma vie
« humaine ; et comme ils ne veulent plus rentrer en
« eux-mêmes, je me suis présenté devant eux, et,
« par des miracles qui ont frappé leurs sens et qui les
« ont surpris, je les ai obligés de m'écouter : je leur
« ai enseigné par ma patience à conserver la société
« parmi les hommes, et je leur ai fait comprendre,
« par les maux que j'ai soufferts, que le pécheur ne
« peut rentrer en grâce avec Dieu que par une sé-
« rieuse pénitence. C'est ainsi que j'ai enseigné d'une
« manière sensible, et qui est à la portée des plus
« simples et des plus stupides, comment les hommes
« doivent établir entre eux et avec Dieu une société
« éternelle ; et je leur ai encore mérité par la di-
« gnité de ma personne un oubli général de leurs
« péchés : car je suis le Sauveur des hommes, et je
« les délivre sans cesse, non de leurs maux présents,
« qui leur sont nécessaires, afin que, étant pécheurs,
« ils rentrent dans l'ordre, mais de leurs péchés qui
« les empêchent d'avoir accès auprès de Dieu et de
« se réconcilier avec leur Père.

« — Quoi, mon Jésus ! c'est donc vous-même qui
« me parlez dans le plus secret de ma raison ! c'est
« donc votre voix que j'entends ! Que vous venez de
« répandre en un instant de lumières dans mon es-
« prit ! Quoi ! c'est vous seul qui éclairez tous les
« hommes ! Hélas ! que j'étais stupide lorsque je
« pensais que vos créatures me parlaient, quand

« vous me répondiez ! Que j'étais superbe lorsque je
« m'imaginai que j'étais ma lumière à moi-même,
« quand vous m'éclairiez ! Que j'étais insensé lors-
« que je voulais rendre aux intelligences le culte et
« la reconnaissance que je ne dois qu'à vous ! O mon
« unique Maître ! que les Anges même vous adorent
« avec tout ce qu'il y a d'esprits, puisque vous êtes
« seul leur raison et leur lumière ; et que les hommes
« sachent que vous les pénétrez de telle manière,
« que lorsqu'ils croient se répondre à eux-mêmes et
« s'entretenir avec eux-mêmes, c'est vous qui leur
« parlez et qui les entretenez ! Oui, Lumière du
« monde, je le comprends maintenant, c'est Vous
« qui nous éclairez, lorsque nous découvrons quel-
« que vérité que ce puisse être ; c'est Vous qui nous
« exhortez lorsque nous voyons la beauté de l'ordre ;
« c'est Vous qui nous corrigez lorsque nous enten-
« dons les reproches secrets de la raison ; c'est Vous
« qui nous punissez ou nous consolez lorsque nous
« sentons intérieurement des remords qui nous de-
« chirent les entrailles, ou ces impressions de paix
« qui nous remplissent de joie. Vous venez tout
« d'un coup de m'éclairer l'esprit, et je comprends
« clairement qu'il n'y a que Vous qui soyez notre
« Maître, que vous êtes seul le vrai Pasteur de nos
« âmes ; que vous êtes non seulement la sagesse de
« Dieu. mais encore la véritable lumière qui éclaire
« seule tous les hommes... Si je ne suis étroitement
« uni à vous, je vois bien que je ne serai jamais
« parfaitement raisonnable. O mon unique Maître,

« mettez-moi donc, je vous prie, désormais au
« nombre de vos fidèles disciples et de vos servi-
« teurs¹ ! »

¹ Malebranche, *Méditations chrétiennes* (fin de la seconde.)

CHAPITRE X

S'ATTACHER A JÉSUS-CHRIST, VÉRITÉ ET AMOUR

Après avoir entendu Jésus-Christ, il ne faut pas laisser tomber sa parole : il faut s'attacher à Lui par un commerce assidu qui prévale sur tout autre commerce. Il faut se livrer à Lui par la pratique de ce grand Art dont l'auteur de l'*Imitation* a dit : *Magna Ars est scire conversari cum Jesu, et scire Jesum tenere magna prudentia.*

Car tout n'est pas dit, et tout n'est pas fait. Ce n'est que le début. On n'est pas au terme : mais dans la voie. On n'a pas la pleine vue de la vérité : on est à son école. On n'est pas au sein de la vie : on en tient l'aliment. On n'est pas en possession définitive de l'héritage et de la conquête : on est affilié à la famille, on est enrôlé dans la milice qui y prétend. On n'est pas au ciel, en un mot : on est sur la terre.

Mais appréciez tout ce qu'il y a déjà de sécurité dans cet état. Car, en Jésus-Christ, c'est le terme même qui s'est fait la voie ; c'est la Vérité en personne qui est le docteur ; c'est la Vie en substance qui est l'aliment ; c'est le Fils unique qui nous communique ses droits à l'héritage, et le Vainqueur même qui nous tend la main.

Qu'importe après cela tout ce qui nous reste à faire de marche, à comprendre de vérité, à acquérir de vie, à opérer de conquête ? N'est-ce pas implicitement avoir tout que d'être uni à celui-là qui renferme tout ? « Que recherchez-vous, ô Mortels, après « le témoignage de ce divin maître, s'écrie Bossuet, « osez-vous lui demander des raisons ou vous « plaindre de ce qu'il vous oblige de croire ce que « vous n'entendez pas encore ? Je voudrais entendre, « je voudrais savoir ! saint Augustin va vous satis- « faire : « C'est être savant, nous dit-il, que d'être « uni à Celui qui sait. » *Non parva scientia est scienti « conjungi.* Celui-là a les yeux de l'intelligence ; nous « avons les yeux de la foi : *Ille habet oculos agnitio- « nis, tu fidei.* Je ne prétends rien davantage. Je ne « me plains pas de l'obscurité des maximes de « l'Évangile. Si je n'ai pas de lumières propres, j'ai « celles de Jésus-Christ qui me dirigent ; je n'ai pas « la science en moi-même, mais j'ai celle du Fils de « Dieu qui m'assure ; et je crois hardiment où je ne « vois rien, parce que je vois Celui qui voit tout¹, » et ce qu'il faut ajouter avec saint Augustin, Celui qui me communique tout, et, à proportion de ma foi, me donne l'intelligence.

I. Tel est l'état de toute âme chrétienne. La plus humble est en possession d'autant de vérité et de sagesse que la plus éclairée. Elle a même sur celle-ci

¹ Sermon sur la soumission due à la Parole de Dieu.

l'avantage d'être, par son humilité même, plus immédiatement abouchée, si je peux ainsi dire, à la Vérité; d'opposer moins de préjugés et de résistance à ses enseignements : comme ces élèves qu'un maître éminent préfère cultiver de première main, plutôt que d'avoir à déraciner en eux de fausses notions, ou à rencontrer des dispositions présomptueuses.

Le Maître ici n'est pas au dehors mais au dedans. Il agit immédiatement sur l'esprit et sur le cœur, avec la double puissance de la lumière et de l'amour, et c'est là un caractère d'enseignement qui ne ressemble à aucun autre.

La science et la sagesse qui nous viennent du dehors et par les voies humaines n'agissent que médiatement et indirectement sur notre intelligence et notre volonté. Comprendre et vouloir pour l'élève ne dépendent pas seulement du maître, ne dépendent pas même toujours de l'élève. L'intelligence et les dispositions de l'âme tiennent à un agent plus intime, avec lequel nous coopérons, mais sans lequel nous resterions stériles.

Quel est-il? L'Antiquité profane n'aurait pas hésité à répondre. A chaque page d'Homère, de Pindare ou de Platon nous lisons que l'intelligence et la sagesse nous viennent de Dieu, qui les donne ou les retire à son gré. Ils sont d'accord là-dessus avec l'Antiquité sacrée : « D'où vient la sagesse et quel est le lieu de l'intelligence ? se demande le sage de l'Idumée. « Leur siège est en Dieu. *Apud ipsum est sapientia* : « *Ipsa habet intelligentiam*. Je m'attendais qu'elles

« étaient le fruit de l'expérience et de la vieillesse ;
 « mais, à ce que je vois, c'est l'Esprit qui est dans
 « les hommes, et c'est l'inspiration du Tout-puis-
 « sant qui donne l'intelligence. *Sed, ut video, Spi-*
 « *ritus est in hominibus, et Inspiratio Omnipotentis dat*
 « *intelligentiam*¹. » « Le Verbe de Dieu au plus haut
 « des cieux, dit pareillement l'*Ecclésiastique*, est la
 « source de la sagesse... et ceux à qui elle se dé-
 « couvre l'aiment aussitôt qu'ils l'ont vue. *Fons sa-*
 « *pientie Verbum Dei in excelsis... Quibus autem appa-*
 « *ruerit in visu, diligunt eam in visione*². » Et le jeune
 Daniel ayant pénétré les énigmes de Cyrus bénissait
 le Roi du ciel, disant : « De toi viennent la sagesse
 « et la clarté, et je ne suis que ton pauvre servi-
 « teur. *Abs te est sapientia et claritas, et ego servus*
 « *tuus sum.* »

Mais ce qui est ainsi vrai dans l'ordre de la nature, combien l'est-il davantage dans l'ordre de la Religion. Ici Dieu même étant l'objet de la science, c'est de Lui que doivent venir la lumière qui le révèle et l'attrait qui le fait aimer. Comme c'est de Lui seul qu'est venue la révélation générale des vérités de la foi à tous les hommes, c'est de Lui qu'en viennent l'intelligence et le goût en chacun d'eux. C'est ce Prédicateur invisible que la plus haute éloquence humaine ne peut suppléer, et qui n'a eu besoin pour convertir l'univers que de la parole des Apôtres. Bossuet, l'éloquence même, se sentait impuissant sans

¹ Job., xxxii, 8.

² Eccles., i, 5.

cet orateur secret, seul persuasif. « Je ne puis parler qu'aux oreilles, disait-il à son auditoire, et c'est dans le cœur que vous êtes attentifs, où ma parole n'est pas capable de pénétrer. Ce n'est point le son de ma voix qui a été capable de vous délecter. Faible instrument de l'Esprit de Dieu ; discours fade et insipide ; éloquence sans force et sans agrément ; c'est ce qu'on peut par soi-même. Ce qui vous a nourris, ce qui vous a plu, ce qui vous a délectés, c'est la vue de la Vérité¹. »

Tous les appareils de la science, les propositions, les déductions, les raisonnements, les figures, les mouvements, les grâces et les foudres de la parole, même quand ils opèrent par l'action secrète de la vérité, opèrent moins encore que cette Vérité seule dans le silence de l'âme attentive et recueillie. La parole du Maître *est esprit et vie*. Il opère ce qu'il dit. Le moyen ici est dans l'objet même, sans autres moyens. « J'instruis, dit-il dans le livre de l'*Imitation*, sans bruit de paroles, sans choc d'opinions, sans faste de science, et sans appareil d'argument, et j'élève un esprit humble au point qu'il pénètre en un instant plus de secrets de la vie éternelle qu'un autre n'en apprend en dix années d'étude dans les écoles². »

— « Qu'ils se taisent donc et que je m'attache à Vous seul, inspirateur et illuminateur de vos Apôtres et de vos Prophètes : car vous seul pouvez

¹ IV^e sermon pour la fête de tous les Saints.

² De *Imit. Christi*, lib. II, cap. III. •

« sans eux me pénétrer de votre vérité, au lieu que
 « sans vous ils ne sauraient y parvenir. Ils peuvent
 « bien faire entendre des paroles ; mais ils n'en don-
 « nent pas l'esprit. Ce qu'ils disent est beau ; mais
 « si vous ne parlez ils n'échauffent point le cœur. Ils
 « enseignent la lettre ; mais vous en découvrez le
 « sens... Ils montrent la voie ; mais vous donnez la
 « force d'y marcher. Ils n'agissent qu'extérieure-
 « ment ; mais vous instruisez et éclairez les cœurs...
 « Que ce ne soit donc pas eux, mais vous seul, Sei-
 « gneur, qui parliez, parce que vous avez les paroles
 « de la Vie éternelle ¹. »

II. De la vie éternelle, et par là même de la vie présente qui a la vie éternelle pour fin.

Il n'y a qu'une vérité qu'il importe absolument de savoir et sans laquelle la science de toutes les autres vérités serait vaine : cette vérité, c'est la Vérité substantielle et vivante, Jésus-Christ. Quand on adhère à Jésus-Christ on est au centre. On est par cela même à tous les points de la circonférence, qui n'en est que le rayonnement ; tandis que les rayons séparés du centre, qui n'en partiraient pas et ne s'y rapporteraient pas, seraient illusoires.

Le simple chrétien peut ne pas être chimiste, astronome, juriste, politique, etc. ; mais il a le premier et le dernier mot de toutes les sciences, qui est nécessairement Dieu, et par là il en sait plus que les

¹ *De Imit. Christi*, lib. II, cap. III.

divers savants qui s'arrêteraient aux vérités intermédiaires sans les rapporter à leur principe et à leur fin. Ces vérités amusent et flattent l'esprit qui les découvre ; elles servent sans doute aussi aux besoins de cette vie, et en cela elles sont estimables et dignes de nos applications ; mais elles ne vont pas jusqu'au bout de la curiosité, de la soif de connaître, du besoin de conclure. Puis elles ne mettent à nos dispositions que des moyens ou des instruments bons ou mauvais, selon l'usage qu'on en fait, et qui réclament dès lors la science de cet usage, la science de la vie et de la conduite humaine, la sagesse, science des sciences, qui s'inspire de la Vérité même, au-dessus de toutes les vérités.

C'est cette Vérité-Principe que nous possédons en Jésus-Christ, et à laquelle nous devons nous attacher comme à l'arbre de la science d'où partent toutes les branches ; sur laquelle nous devons nous appuyer comme sur la base de toutes nos opérations. « A toutes les opérations d'esprit comme de corps, a dit un savant de beaucoup d'esprit, il faut un point fixe, un centre de repos d'où partent tous les mouvements. Un ressort n'agit d'un côté qu'autant qu'il est fixé par l'autre. La foi est l'unique point fixe des esprits dans les sciences humaines autant que dans les divines... Toutes les fois que vis-à-vis d'un mystère ou d'une difficulté de science, j'ai commencé par dire : *Credo*, j'éprouve constamment une très-grande liberté de raisonner et de comprendre ¹. »

¹ Le Père Castel, qui fut l'ami de Fontenelle et de Montesquieu,

Schiller était donc bien inspiré quand il disait :
 « Que je puisse, ô mon Dieu, reconnaître Jésus-
 « Christ que tu nous as envoyé : car là est la vérité
 « qui fortifie le cœur et élève l'âme. Si j'ai la vérité,
 « j'ai Jésus ; si j'ai Jésus, j'ai Dieu ; si j'ai Dieu, j'ai
 « tout ¹. »

« Heureux donc celui que la Vérité par elle-même
 « instruit, non par des figures et des voix qui pas-
 « sent, mais en se montrant telle qu'elle est... De ce
 « Verbe unique tout procède ; et tout proclame, en
 « s'y référant, sa souveraine unité. Il est le *Principe*
 « qui parle au dedans de nous, dit-il lui-même. Sans
 « Lui, nul ne peut entendre les choses ni en bien
 « juger. Celui, au contraire, à qui toutes choses sont
 « une, qui les ramène toutes à cette unité, et qui les
 « voit toutes dans cette unité peut avoir l'âme en
 « repos et demeurer paisible en Dieu. O Vérité-Dieu,
 « faites-moi donc un avec vous par l'éternel Amour ² ! »

III. Par l'éternel Amour : cette union de l'âme à Jésus-Christ-Vérité ne va pas en effet sans amour. Jésus-Christ agit sur l'âme selon ce qu'il est ; or il est Amour autant que Vérité : il agit dès lors sur le cœur aussi bien que sur l'esprit, ou plutôt sur ce centre de l'âme où tout communique. Comme il est

et qui assista celui-ci à ses derniers moments. — Il disait aussi très-justement : « La foi ne captive que les esprits ou les cœurs rebelles. Elle met en grande liberté les bons esprits qui ne sont pas *les dupes du cœur*. »

¹ Ode de la jeunesse de Schiller.

² *De Imit. Christi*, lib. I, cap. III.

tout, il agit sur le tout ; comme il est un, il agit uniquement. Il est lumière et ardeur, et il se fait voir et goûter tout ensemble.

Cependant, ici-bas, c'est l'amour qui a le pas, et c'est par le goût qu'il mène à la vue, *gustate et videte*. Comme c'est par le goût dépravé que nous nous déterminons en toutes choses dans le mal, il a fallu que ce fût par le goût purifié que nous fussions ramenés au bien, et que l'onction fût opposée à la concupiscence. « Comme c'est le cœur qui doute dans la plupart des gens du monde, observe Vauvenargues, quand le cœur se convertit, tout est fait, il les entraîne. »

« C'est pourquoi, dit admirablement le disciple de l'Amour, celui qui n'aime point ne connaît point Dieu ; car Dieu est amour ; et quiconque demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu en lui... Quant à vous, vous avez reçu l'Onction du Saint, et vous connaîtrez toutes choses. Vous n'avez pas besoin que personne vous enseigne. L'Onction que vous avez reçue du Fils de Dieu vous enseigne elle-même toutes choses¹. »

Combien cette parole est-elle vraie et doit-elle être reconnue des âmes chrétiennes ! Aux autres, qu'en dirai-je pour la leur faire concevoir ? Je dirai que cette *Onction* est Dieu même, qui, étant aussi vérité, pénètre l'âme de sa lumière en même temps que de

¹ 1 Joan., II, 27.

son amour par l'indivisibilité de son essence. On se trouve éclairé en étant touché, parce qu'on est touché de la Vérité même.

IV. Mais cette lumineuse Onction, comment nous est-elle donnée en Jésus-Christ ?

C'est un sentiment surnaturel accommodé au cœur de l'homme. Ce cœur avait déjà reçu de Dieu une délectation naturelle pour les nobles et saintes choses, pour le beau et le bien. Mais cette délectation s'était pervertie en se prostituant aux choses créées, jusqu'à ne plus rien sentir pour Dieu qui devait en être le premier objet. Alors l'éternel Amour pour nous ramener à Lui, a conçu de se faire sentir à nous par un attrait surnaturel, sous un mode sensible.

Pour cela qu'a-t-il fait ? Recueillez ici votre attention pour suivre les merveilleuses inventions de cet Amour et ses délicatesses.

*Il nous a aimés le premier*¹. Et, entre tous les témoignages d'amour qu'il pouvait nous donner, il a choisi *le plus grand*, comme il l'a dit lui-même, *qui est de donner sa vie pour ceux qu'on aime*². Et comme cela ne pouvait se faire dans sa nature divine et impassible, il s'est fait homme, pour pouvoir souffrir et mourir, et pour nous donner par là cet insigne témoignage de son amour qui ravirait le nôtre. En choisissant ce moyen de nous racheter de la mort

¹ 1 Joan., iv, 10.

² Joan., xv, 13.

éternelle au prix de son sang, il nous obligeait, par la reconnaissance, à apprécier la vraie vie qu'il nous obtenait, et à la puiser dans son sacrifice. Prenant l'âme humaine par ce qui lui restait encore de meilleur, il a fait ainsi de notre plus grand intérêt, auquel notre aveuglement nous rendait trop insensibles, une question de générosité, une question d'amour. Il a voulu que nous nous sauvions pour l'amour de lui, en retour de ce qu'il faisait pour l'amour de nous. « Jésus-Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus à eux-mêmes, mais vivent à celui qui est mort pour eux¹. »

Mais ce n'est pas tout. Ce n'est encore là que le mode naturel, humain et sensible de ressaisir le cœur de l'homme ; ce n'est que l'enveloppe en quelque sorte, et il faut aller plus au fond pour trouver l'*Onction* que j'ai dit être surnaturelle.

L'amour naturel en nous est en effet si appauvri pour Dieu, par son détournement aux choses créées, qu'il n'eût pas suffi pour répondre même à un tel témoignage. Alors Dieu a fait plus. Il nous a donné surnaturellement de son propre amour pour que nous puissions nous-mêmes l'aimer. Il a fait de son sacrifice, où il nous donne ce grand témoignage de son amour, le foyer où viendrait s'allumer le nôtre. C'est de la Croix, en effet, que découle cette Onction divine qui nous pénètre pour Jésus-Christ du même

¹ II *ad Corinth.*, v, 15.

amour qui s'y déploie. C'est un arbre d'amour dont le fruit produit en nous l'effet de sa provenance. *La charité est de Dieu*, dit saint Jean ; et Bossuet ajoute : « L'Esprit-Saint n'est pas plutôt dans nos âmes, que « les embrasant de ses feux, il y coule un amour « qui lui est en quelque sorte semblable. Étant le « Dieu de charité, il y opère la charité. C'est pour- « quoi l'apôtre saint Jean, considérant le ruisseau « dans sa source et la source dans le ruisseau, pro- « nonce cette haute parole, que qui demeure en « charité demeure en Dieu, et Dieu en lui¹. »

V. L'amour que nous inspire le sacrifice de Jésus-Christ, et que ce divin sacrifice est si bien fait pour provoquer et susciter dans l'âme humaine, est donc surnaturel. Il ne se passe pas cependant de nos sentiments naturels, il agit sur eux et il les enflamme. Il fait sur le cœur ce que la lumière révélée fait sur l'esprit et sur la raison.

« Je suis venu mettre le feu à la terre, dit Jésus-Christ, et que veux-je sinon qu'il l'embrase ! » Comme ce miroir d'Archimède qui, ramassant dans son foyer les feux de la voûte céleste, les renvoyait au loin sur les mers, et incendiait à distance les flottes de l'ennemi, ainsi peut-on dire que le cœur de l'Homme-Dieu a dardé du haut de la croix les flammes du céleste Amour, et qu'il en a embrasé la terre.

¹ Panégyrique de saint François de Paule.

De là tous les prodiges de cet Amour dans le cœur des hommes depuis Jésus-Christ; de là ces légions de Martyrs, d'Apôtres, de Confesseurs, de Vierges, de Saints de toutes sortes : un saint Jean, un saint Paul, un saint Augustin, un saint Bernard, un saint François d'Assises, une sainte Thérèse, un saint Vincent de Paul, un saint François-Xavier, et, à des degrés divers, tous les croyants fidèles qui sentent quelque étincelle de cet amour : sentiment totalement nouveau, absolument inconnu à la terre en dehors du Christianisme : nouvel élément introduit dans le monde, étranger à la nature terrestre qu'il transforme en l'élevant à la nature céleste.

Quand on en est atteint, quoique surnaturellement, on comprend toutes les raisons naturelles qu'on a d'aimer Jésus-Christ comme il nous a aimés. On comprend, comme étant dans la logique du cœur, qu'on ne vive que pour celui qui est mort pour nous; qu'on lui donne tout son être, qu'on sacrifie jeunesse, beauté, fortune, gloire, bien-être, pour se vouer à Lui seul, pour lui gagner des âmes; qu'on soit emporté par cet amour jusqu'aux extrémités du monde pour aller y planter la croix parmi les peuplades les plus sauvages, et que là, exposé à la faim, à la soif, à mille dangers, à mille morts, on puise, par un regard jeté sur cette Croix, une suavité d'âme qui est en raison de tous ces sacrifices bravés pour son amour, et par lesquels on répond à l'Amour infini dont elle est le théâtre.

Qui est-ce qui ne ferait cela pour la mémoire et la

gloire d'un ami qui serait mort pour nous ? Qu'est-ce donc pour l'Ami par excellence, alors qu'il enflamme tous ces sentiments de son propre amour, à mesure que nous nous unissons à son sacrifice ?

Mais il faut que nous recevions de Lui-même cet amour que nous lui portons. Les âmes qui en sont touchées ne sont pas comprises de celles qui ne se sont pas mises en état de le recevoir, et réciproquement ne comprennent pas cette insensibilité. Comment se fait-il en effet que tant d'âmes, qui valent les premières par les facultés dont elles sont naturellement douées ; qui sont belles, nobles, aimantes, généreuses, n'éprouvent rien pour Jésus-Christ ? Bien plus : d'où vient que la même âme, comme on le voit si souvent, passe tout à coup de cette froideur à cette folie si raisonnable de l'amour pour Jésus-Christ, répondant à la folie de sa croix ?

C'est qu'on n'aime pas par raison, même quand l'amour est raisonnable. C'est que l'amour s'enseigne lui-même, et que celui de Jésus-Christ est trop pur, trop délicat, trop noble, trop grand pour naître naturellement d'un cœur resserré à la créature et à lui-même. Les raisons n'y manquent pas certes ! elles sont infinies ; mais il faut l'*Onction* sans laquelle, si convaincantes et si considérables qu'elles soient, elles sont mortes. Elle les illumine, elle les enflamme. On ne voit ces raisons qu'au feu de l'amour. La foi et la charité vont ensemble. La charité même est le principe comme l'objet de la foi : c'est l'amour qui croit à l'amour.

Alors cet arbre d'ignominie et de souffrance où Jésus-Christ est attaché s'embellit de toutes ses horreurs et s'éclaire de tous ses obscurcissements : il devient ce qu'il est devenu en réalité dans l'univers, un arbre de gloire, un arbre d'amour. Alors on le comprend, alors on le goûte par l'effet de l'intelligence et de l'amour même qu'on en reçoit. Alors on s'écrie avec Bossuet :

« Nous trouvons à la Croix l'attrait qui nous gagne
 « par l'amour de Dieu, si grand pour le monde,
 « qu'il lui a donné son Fils unique¹. La Croix nous
 « présente le conquérant du monde : *Et ego si exal-*
 « *tatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum*². De
 « la Croix découle ce baume et ce parfum céleste
 « qui adoucit toutes nos peines et nous fait marcher
 « avec un saint transport. *Trahe me post te, curre-*
 « *mus in odorem unguentorum tuorum*³. Suavité,
 « chaste délectation, attrait immortel, plaisir céleste
 « et sublime ! La Croix en est la source, et elle nous
 « les fait éprouver à mesure que nous nous unissons
 « à elle plus intimement. Rien de plus doux, de
 « plus aimable que le règne du Sauveur ; c'est par
 « les charmes de sa beauté et l'éclat de sa majesté,
 « dont il se sert comme d'un arc pour soumettre
 « ceux qui lui sont opposés, qu'il triomphe de nos
 « résistances : *Specie tua et pulchritudine tua in-*
 « *tende*⁴... »

¹ Joan., III, 16.

² *Ibid.*, XII, 32.

³ Cant., I, 3.

⁴ Ps. XLIV, 5. Sermon sur les Souffrances.

VI. Cet effet de Jésus-Christ sur les âmes qui s'attachent à lui dans le même esprit de sacrifice qui l'a fait se donner à nous est constant à divers degrés, et révèle en lui la présence de l'Amour même.

C'est là le trait qui porte la foi dans le cœur, qui persuade l'esprit de la vérité de tous les mystères du Christianisme, qui lui en donne la clef, et les lui fait pénétrer de plus en plus, comme étant les mystères de l'Amour infini, que l'amour seul peut comprendre.

Voici un exemple bien remarquable de l'efficacité de ce moyen :

La Princesse Palatine, immortalisée par l'éloquence de Bossuet, était douée de beaucoup d'esprit, et cet esprit ne lui servait qu'à se railler de la foi. « Lorsqu'on parlait des mystères de la Religion, « elle avait peine à retenir ce ris dédaigneux qu'exci-
« tent les personnes simples, lorsqu'on leur voit
« croire des choses impossibles : et, disait-elle,
« c'eût été pour moi le plus grand des miracles
« que de me faire croire fermement le Christia-
« nisme... »

Ce miracle se fit cependant : il lui fut donné de recouvrer *ce sens qui manque aux incrédules*, ce sens « que Dieu nous a donné pour connaître le vrai Dieu « et pour être en son vrai Fils : » *Dedit nobis sensum, ut cognoscamus verum Deum, et simus in vero Filio ejus*, comme dit saint Jean, ce sens de la vue en matière de foi, qui est le sens de l'amour. Cela

se fit par le moyen d'un songe mystérieux où un aveugle lui apparut croyant à la lumière du soleil sur l'effet de sa chaleur, et se donnant pour exemple de cette vérité « qu'il y a des choses très-excellentes
« et très-admirables qui échappent à notre vue, et
« qui n'en sont pas moins vraies ni moins désira-
« bles quoiqu'on ne les puisse ni comprendre ni
« imaginer. » Et l'effet s'opérant en elle par l'impression de cet exemple, elle éprouva ce qu'elle rêvait : « Par une soudaine illumination elle se sentit
« si éclairée, il se répandit dans son cœur une joie
« si douce et une foi si sensible, qu'il n'y a point de
« paroles capables de l'exprimer... Elle s'éveilla
« dans ce même état, ses actions étaient mêlées
« d'une joie et d'une activité extraordinaires. « Tout
« ce que je lisais sur la Religion, disait-elle, me
« touchait jusqu'à répandre des larmes. » Le mystère de l'Amour infini résidant sur nos autels, qui lui paraissait le plus incroyable, devint celui qui la touchait le plus : « Il me semblait sentir, dit-elle, la
« Présence réelle de Notre-Seigneur, à peu près
« comme l'on sent les choses visibles, et dont l'on
« ne peut douter. » — « Il lui parut bien croyable
« qu'un Dieu qui aime infiniment en donne des
« preuves proportionnées à l'infinité de son amour
« et de sa puissance, et que ce qui est propre à la
« toute-puissance d'un Dieu doit passer de bien
« loin la capacité de notre raison. — Depuis qu'il
« a plu à Dieu, conclut-elle, de me mettre dans le
« cœur que son amour est la cause de tout ce que

,

S.

« nous croyons, cette réponse me persuade plus que tous les livres¹. »

Voilà l'*Onction qui enseigne toutes choses et qui persuade plus que tous les livres.*

VII. Me sera-t-il permis de consacrer ces pages par un autre exemple de ce céleste amour dans une âme des plus propres à le faire ressortir, par l'absence de toute prédisposition naturelle, et qui s'est épanouie sous mes yeux, je n'ose dire sur mon cœur?

« Ah! » écrivait cette jeune âme, du milieu de la dissipation et de la corruption de nos écoles, à un confident de ses sentiments secrets, « que ne puis-je
« aimer assez Jésus! Mais, hélas! combien je suis
« tiède et indifférent dans son amour! C'est là une
« des choses qui m'étonnent le plus, de voir que
« l'homme puisse être aussi insensé, aussi privé de
« raison et des sentiments du cœur, que de ne pas
« se consumer d'amour pour Jésus! A m'entendre
« parler, tu croirais peut-être que je l'aime beaucoup;
« mais tu te trompes : je sens combien je
« suis indifférent et froid; et c'est pour m'exciter à
« l'aimer, que je parle de la sorte; mais j'ai confiance
« dans Celui-là même que j'offense par mon
« ingratitude, et qui daignera bien exaucer les
« prières incessantes de toi et de moi, et de tous
« ceux qui s'intéressent quelque peu à ma pauvre

¹ *Oraison funèbre de la Princesse palatine.*

« personne. Car il est Amour : il m'aime ; car Jésus aime surtout les pécheurs, et il les aime jusqu'à leur communiquer une part de son amour, afin qu'ils puissent eux aussi l'aimer. »

— « Mais, dans tout cela, il faut nous proposer toujours l'amour ! l'amour de Jésus. C'est un puissant levier que l'amour ; il nous fait faire des choses dont notre propre nature est incapable par elle-même. Mais, avec Jésus, de quoi ne serions-nous pas capable ? Puissé-je voir mon âme dégagée de toutes les pensées et de tous les désirs terrestres ! Puissé-je ne m'occuper entièrement que du ciel, de Jésus et de la sainteté qu'il réclame de moi ! Oh ! que je sens bien, toutes les fois que je me laisse aller à quelque désir ou à quelque plaisir humain, que je sens bien que je ne suis pas dans la vérité ! Que je sens bien que c'est erreur et folie ! Oui, c'est une grande grâce que Dieu me fait de sentir et de comprendre tout le vide et le néant des choses terrestres ! Je le vois clairement, et je n'agis pas en conséquence, en ne les rejetant pas assez loin de moi : je suis donc un insensé ; oui, un insensé, de ne pas m'attacher à Jésus seul, qui est tout, le seul bien véritable, foulant aux pieds tous ces autres prétendus biens de la terre qui ne sont que vanités. »

— « Je partage bien toutes vos peines et vos ennuis, écrivait-il encore à un de ses émules, en ne voyant pas se réaliser tous vos désirs de perfection, mon cher ami ; mais que voulez-vous ? c'est la

« condition humaine : ce n'est pas de ne pas tomber
« qui fait le juste, mais de se relever, fût-ce sept
« fois le jour. Quelle consolante doctrine ! C'est là
« l'esprit de Notre-Seigneur Jésus, qui n'est pas
« venu pour les justes, mais pour les pécheurs.
« C'est lui-même qui nous dit qu'il abandonne les
« quatre-vingt-dix-neuf brebis du troupeau pour
« courir après la centième égarée. C'est nous, cher
« frère, qui sommes cette brebis de prédilection.
« Ah ! quel honneur et quelle joie ! Jésus nous
« cherche, sans cesse et partout, pour nous charger
« sur ses épaules, nous placer dans son cœur et nous
« ramener au bercail au milieu du troupeau de ses
« élus. Eh quoi ! fuirons-nous devant ses pas ? Cher-
« cherions-nous à nous soustraire au feu de son
« amour ? Non, Jésus, je veux aller moi-même à
« votre rencontre, afin de hâter l'instant ineffable où
« je retrouverai ce bon Pasteur, que ma folie et ma
« lâcheté m'avaient fait perdre. J'irai moi-même au
« foyer de l'amour, je reposerai mon cœur sur le
« vôtre, et alors je *vivrai* ! »

Ce langage est sans doute d'un prédestiné, et se ressent du ciel où allait en remonter la flamme ; et cependant, j'atteste que c'était le jeune homme le plus sympathique aux sentiments et aux activités de cette vie, qu'il avait été longtemps sans ressentir une étincelle de ce céleste amour, et qu'il n'a eu d'autre maître en cet art que Jésus-Christ lui-même.

A cette haute école, on peut aller vite et loin ; et combien d'âmes à qui tout ceci paraît imaginaire ou

excessif sont faites pour le ressentir et le ressentiront, je l'espère!

Pour cela, attachez-vous à cet unique Maître des esprits et des cœurs, à la Vérité et l'Amour mêmes, à Jésus-Christ.

Attachez-vous à Lui d'abord par le détachement de ce qui lui est contraire; le détachement extérieur de tout ce qui expose votre faiblesse ou l'entretient; le détachement intérieur des biens sensibles; le détachement plus intérieur encore de vous-mêmes. Dans cet état, exposez-vous par la méditation et la prière à Jésus-Christ, à ses impressions, à ses opérations, à son onction, comme Marie « assise aux pieds de Jésus » et écoutant sa parole; » et bientôt comme Madeleine imprimant des baisers sur ces pieds sacrés, et les arrosant de ses larmes.

CHAPITRE XI

SUIVRE JÉSUS-CHRIST, VOIE ET GUIDE DE L'ÂME

Écouter Jésus-Christ, verbe naturel et surnaturel de l'âme humaine, *s'attacher* à Jésus-Christ, vérité et amour, ne suffit pas, et ne se soutiendrait même pas, sans une autre condition que la raison prescrit à tout esprit logique, à tout cœur résolu à tenter l'entreprise de la foi dans sa décisive expérience : cette condition, c'est de *suivre* Jésus-Christ.

I. *Sequere Deum*, tel était, nous l'avons vu, le mot de ralliement de la philosophie antique. Mais ce n'était qu'un témoignage stérile de l'âme humaine, qu'un cri perdu dans la nuit et le désert de cette âme, attestant à la fois et la vérité et la nécessité du Christianisme, qui seul y a répondu.

« En cette vie, dit Bossuet, il faut en partie que
« Dieu descende à nous ; c'est ce qu'il fait pour la
« Révélation. Il faut aussi que nous montions à lui ;
« c'est ce que nous faisons par la foi. Sans cela nous
« n'aurions jamais de société avec Dieu : cette bonté
« inestimable demeurerait comme resserrée en elle-

« même ; et l'homme resterait éternellement dans « son indigence ¹. »

Cette nécessité naturelle se compliquait encore de l'événement de notre déchéance qui avait mis le péché entre nous et Dieu.

Pour suivre Dieu, il fallait donc que Dieu commençât par descendre, par nous *suivre* en quelque sorte le premier dans notre égarement et notre misère, pour nous en retirer, pour s'y faire notre *voie* de retour à lui, notre chef de retraite vers la patrie, à travers les dangers de l'exil ; il fallait que, *nous attirant pour que nous courions après lui* ², il nous fît reprendre d'assaut le céleste Royaume, dont il se ferait pour nous le premier conquérant, en nous criant du haut de son sacrifice où il a cloué l'ennemi : *Confidite, ego vici mundum* ³ !

En lui-même il est *la Vérité et la Vie*, le Bien même à conquérir, Dieu ; mais il ne l'est entièrement pour nous qu'au terme de la conquête et à proportion que nous en approchons. Il fallait donc qu'il se fît préalablement notre *Voie*, et dans cette voie notre Chef, notre Libérateur et notre Sauveur.

C'est ce qu'il est devenu en se faisant homme.

Comment dès lors nous affranchir d'un moyen dont il a constitué la nécessité en s'y assujettissant ? Comment y aurait-il une autre voie d'aller à la Vérité que celle que la Vérité même a établie ?

¹ *Pensées chrétiennes.*

² *Cantic. cant.*, I, 3.

³ *Joan.*, XVI, 33.

Or Jésus-Christ, Vérité et Vie, en tant que Dieu, n'est la Voie de l'âme qu'en tant qu'homme ; que dans sa chair et par sa chair vivifiante et sanctifiante ; que dans sa vie évangélique et par sa mort ; que par les sacrements qui nous communiquent sa grâce et qui sont l'extension de son incarnation à chacun de nous.

Prétendre à Jésus-Christ Dieu ne suffit donc pas et serait vain, si l'on ne suit Jésus-Christ homme ; comme s'attacher à Jésus-Christ homme ne suffit pas si on ne tend à Jésus-Christ Dieu, et par lui à Dieu seul en esprit et en vérité. Le Verbe incarné n'est qu'une voie, qu'un passage, mais nécessaire, et les plus spirituels sont ceux qui s'y assujettissent le plus.

Le judicieux Nicole a sagement exposé cette vérité : « Jésus-Christ, dit-il, voulut que l'action
« du Saint-Esprit fût accompagnée de ses actions
« corporelles, pour nous faire entendre que la guéri-
« son de nos âmes ne s'opère pas par la foi de Dieu
« considéré en lui-même, mais par la foi de Dieu
« revêtu de notre chair. On ne va à Dieu que par
« Jésus-Christ homme. On ne guérit de ses maladies
« qu'ayant recours à Jésus Christ homme. C'est un
« degré nécessaire et sans lequel on ne saurait
« passer de la mort à la vie. On n'entend la voix de
« Dieu que par Jésus-Christ, c'est-à-dire par le
« Verbe incarné. L'homme devenu charnel, et plongé
« dans la chair par sa chute et par son péché, ne s'en
« relève que par la chair toute pure de Jésus-Christ qui

« le rapproche de Dieu. C'est l'économie de la sagesse
« de Dieu à laquelle il se faut assujettir. Autrement
« c'est vouloir arriver à Dieu sans médiateur, c'est
« renoncer à l'incarnation de son Fils. C'est se croire
« plus sage que lui, et prétendre se sauver par une
« autre voie que la sienne. Gardons-nous de toutes
« ces spiritualités déréglées, qui, sous prétexte d'at-
« tacher l'âme à Dieu seul, la séparent de Jésus-
« Christ, et prétendent s'unir à lui par une autre
« voie que celle de Jésus-Christ homme ¹. »

C'est par cette voie commune que Jésus-Christ s'est fait suivre, non de quelques philosophes, mais des multitudes, de l'univers entier, et qu'il a *tiré tout à Lui*. Nous voyons dans l'Évangile que tous les convertis de sa grâce le suivaient : c'est une image de ce qui devait se passer dans la suite des âges ; et il n'y a pas d'exemple d'une seule âme qui ait pu s'en dispenser. Quelques-uns l'ont tenté par orgueil, dès l'origine du Christianisme, et ils n'ont fait que marquer l'écueil par leur naufrage : naufrage non-seulement de la foi, mais de la moralité, tombant dans toutes les ignominies de notre chair pour avoir voulu se passer de celle de Jésus-Christ ; tandis que de grands docteurs, humbles disciples du Verbe incarné, prenaient l'essor de l'aigle, et s'élevaient à la spiritualité la plus angélique.

II. Or, suivre Jésus-Christ, qu'est-ce à dire ?

¹ *Essais de morale.*

Tout l'Évangile retentit de cette parole du Sauveur des hommes : *Sequere me ; — si quis vult venire post me, abneget semetipsum, et tollat crucem suam et sequatur me ; — et qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest esse discipulus meus.* « Suivez-moi ;
« — si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se
« renonce lui-même, qu'il porte sa croix et me
« suive ; — celui qui ne prend pas sa croix sur ses
« épaules et ne me suit pas, ne peut pas être mon
« disciple. »

Suivre Jésus-Christ, c'est donc le suivre sans réserve, le suivre jusqu'au bout, qui est la croix. C'est même anticiper la rigueur de cette croix, et la prendre sur soi dès le début pour la porter à la suite de Jésus-Christ et comme il l'a portée.

On ne peut séparer Jésus-Christ Dieu de Jésus-Christ homme, avons-nous dit : on ne peut pas plus séparer Jésus-Christ homme de Jésus Christ crucifié et le détacher de sa croix. S'attacher à Jésus Christ docteur serait donc encore une chimère si l'on ne suit Jésus crucifié, et si l'on ne prend sur soi cette croix qui est le propre caractère du Maître, et par conséquent du disciple.

III. Maintenant que faut-il entendre par cette croix ?

C'est la régénération par le sacrifice volontaire, par l'acceptation de toutes les épreuves de la vie dans cet esprit de sacrifice en union avec Jésus-Christ ; c'est l'observance de tous les commande-

ments divins, de toutes les pratiques du Christia-
nisme ; c'est la rupture avec tout ce qui est contraire
à l'esprit de l'Évangile : en un mot, c'est une disci-
pline.

Cela répugne à la nature corrompue sans doute ;
car c'est se gêner, se détacher de ce qui plaît, se
quitter soi-même, s'assujettir enfin à toute cette dis-
cipline évangélique et catholique qui se présente à
nous, dans l'ensemble de ses prescriptions, comme
une cotte de mailles où tout s'enchaîne et dont on ne
peut rien retrancher. Mais c'est là le propre de toute
armure, de toute milice, de toute discipline. La vie
honnête est un combat ; la vertu est une conquête.
Mais à qui s'en prendre ? Est-ce à l'honnêteté et à la
vertu, ou à la corruption et à la malice de notre na-
ture ? Jésus-Christ nous appelant à l'honnêteté et à
la vertu par excellence, au Royaume même de
la Vérité et de la Justice, ne pouvait nous y conduire
que par la valeur. « Le Royaume de Dieu souffre
« violence, et il n'y a que les déterminés qui l'em-
« portent ¹. »

Cela est logique, cela est sincère, cela est noble,
cela est divin ; cela est surtout salulaire.

Quoi que nous fassions, nous ne pouvons éviter
le combat ; c'est la vie même : nous sommes ici-bas
en pays ennemi. Vouloir l'éviter, c'est le subir. Ne
pas suivre, c'est être traîné, et traîné dans la boue.
Le combat isolé avec nos propres forces n'est pas

¹ Matth., xi, 12.

une moindre chimère : on y succombe à chaque pas. Il faut marcher en colonne et en convoi. C'est une entreprise qui veut une discipline et qui réclame un chef. Où les trouver ailleurs que dans Jésus-Christ et son Église ? De quel prix ne doit pas être pour nous un tel secours, secours infaillible, qui a pour garantie la victoire remportée par ce divin Chef sur le monde et sur l'enfer ? Le combat, même incertain, même désespéré, est chose noble, et le cœur de l'homme en aime les hasards et les périls : il y grandit par le sacrifice et en savoure jusqu'aux horreurs. Combien donc le combat par excellence, qui a pour lui, outre le charme du plus beau sacrifice, la certitude de l'éternel succès : succès dont Jésus-Christ donne le gage et l'avant-goût, dans l'action même, par les énergies surnaturelles et les suaves délices dont il remplit les combattants !

L'Évangile, le Catholicisme, qui par ses saintes rigueurs en soutient toute la vérité, se recommande donc excellemment, par ces rigueurs mêmes, au cœur de l'homme et à la situation de l'âme ici-bas.

Il se recommande surtout à la conscience par sa haute sincérité, et devrait convaincre au moins par ce qui le prive de séduire. Il ne flatte pas, il ne biaise pas : il heurte même. Il ne parle d'abord que de croix. Il promulgue des mystères accablants : la Trinité, l'Incarnation, l'Eucharistie. Il prescrit des humiliations et des sacrifices : le détachement, la mortification, la pénitence. Il veut la foi et l'obéissance. C'est ainsi qu'on repousse : ce n'est pas ainsi

qu'on trompe. Et cependant, qui plus que lui a le droit de parler de lumière, de consolation, de liberté, de félicité, de tout ce qui peut attirer les âmes? Il en parle, mais discrètement. Il s'étudie, en quelque sorte, à cacher ses fleurs sous les épines, l'onction de ses fruits sous la rude écorce de sa croix. Tant il ne veut pas séduire! tant il est honnête! tant il est croyable! Et malgré cela, avec cela, il s'est fait suivre de toute la terre : tant il est divin!

Croyez donc à ses effets, d'autant qu'il vous paraît moins attrayant par ses moyens. Suivez Jésus-Christ dans son apparente obscurité, et vous verrez bientôt qu'il est *la Lumière*¹; et que *celui qui le suit ne marche point dans les ténèbres, mais qu'il a la lumière de la vie*². Prenez son joug sur vous, et vous trouverez que *son joug est suave et son fardeau léger*³. Portez la croix, et vous vous sentirez bientôt porté par elle.

IV. Remarquez bien d'ailleurs, que, dans cette entreprise, Jésus-Christ, tout Dieu qu'il est, s'est exécuté le premier. Et c'est là un autre caractère incomparable de la véracité de sa parole. Ce n'est pas du haut du ciel qu'il nous prescrit ses commandements : ce n'est pas même du haut d'une chaire, ou de l'abri d'une retraite commode : c'est du sein de l'épreuve; c'est du fort du combat; du fond de

¹ Joan., ix, 5.

² Id., viii, 12.

³ Matth., xi, 20, 30.

l'humiliation et de la souffrance. C'est du haut de la croix qu'il nous appelle à la croix. « Il nous a précédés portant sa croix, et il est mort pour nous sur cette croix, pour que vous aussi portiez la croix et que vous désiriez mourir sur la croix¹. »

Qui ne se fierait à une entreprise où il ne donne pas sa parole seulement, mais son sang ? Qui même ne comprend pas déjà tout ce qu'il doit y avoir d'attrait à passer par où il a passé, ou plutôt à y être avec Lui et à partager sa fortune ? Qu'importent les épreuves et les souffrances si on y est avec la Source des consolations ? Qu'importe la mort si on la traverse avec le Maître de la vie, *Non timebo mala quoniam Tu mecum es*². Et c'est bien Jésus-Christ qui, présentant sa croix à l'âme incertaine, peut lui dire ce mot de la Romaine : *non dolet* !

Qui ne voit surtout que *le disciple ne saurait être plus que le Maître* ; que le soldat ne doit pas s'épargner là où le Capitaine se dévoue ; que c'est une entreprise commune, et que « qui n'est pas à la peine ne saurait être à l'honneur ? »

Voulez-vous donc être à l'honneur : soyez à la peine ; *et si socius fueris pœnæ, socius eris et gloriæ*³. Voulez-vous arriver à la splendeur de la vérité : marchez dans la voie du sacrifice. Voulez-vous connaître et posséder Jésus-Christ dans la lumière : suivez-le dans la foi. Comprenez que cette foi est conve-

¹ *De Imitat. Christi*, lib. II, ch. XII.

² *Ps.*, XXII, 4.

³ *De Imitat. Christi*.

nable, nécessaire, comme faisant partie du sacrifice, comme étant l'élément essentiel, je dirai même unique du sacrifice : si bien que, ce voile écarté, l'évidence de l'intérêt et l'attrait du bien qu'il y a à suivre Jésus-Christ nous feraient courir à tous les autres sacrifices et nous les feraient savourer.

C'est ce qui a lieu à proportion qu'on suit Jésus-Christ ; mais ce qui ne peut avoir lieu avant, dans un état d'indignité volontaire, incompatible avec la régénération de l'âme, antipathique même à la simple vertu.

V. C'est ce qui ne peut avoir lieu par conséquent si on ne suit Jésus-Christ entièrement et généreusement.

Le suivre à demi et mollement, se réserver soi-même dans le sacrifice, serait se placer gratuitement dans le faux, le faux logique et le faux moral. Le système admis, l'entreprise résolue, les résultats ne sont qu'au prix des moyens. C'est tout ou rien.

Jésus-Christ lui-même a formulé cette intégrité de son entreprise en des termes et des images de vérité nette.

Comme il venait de réprimer le zèle intempérant de deux de ses disciples qui demandaient que le feu du ciel tombât sur un bourg qui n'avait pas voulu le recevoir, leur disant : « Vous ne savez pas à quel esprit vous êtes : le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les hommes, mais pour les sauver, » un homme, attiré sans doute par sa mansuétude, lui

dit : « Seigneur, je vous suivrai partout où vous irez. » — Jésus lui répondit : « Les renards ont des « tanières, et les oiseaux du ciel ont leur nid ; mais « le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » C'est-à-dire, voyez à quoi vous vous engagez, et quel est l'esprit de celui que vous voulez suivre : c'est un esprit de détachement et de sacrifice, qui ne permet pas même qu'on se réserve en propre le nid de l'oiseau et la tanière du renard, voire même une pierre pour reposer sa tête. — « Il dit à un autre : « Sui- « vez-moi. » Et celui-ci lui répondit : « Seigneur, « permettez-moi d'aller auparavant ensevelir mon « père. » Jésus lui repartit : « Laissez aux morts le « soin d'ensevelir les morts. » Un autre lui dit : « Seigneur, je vous suivrai ; mais permettez-moi « de disposer auparavant de ce que j'ai dans la « maison. » Jésus lui répondit : « Quiconque ayant « mis la main à la charrue, regarde derrière soi, « n'est point propre au Royaume de Dieu¹. »

Remarquez combien ces exemples (qui du reste n'engagent que par leur esprit, qui dans cet esprit seul sont un précepte, et dans leur lettre ne sont qu'un conseil) sont expressifs pour faire ressortir la leçon. Ensevelir son père est un soin pieux et un soin final ; disposer de ce qu'on a dans la maison, c'est s'en dépouiller pour être plus disponible. Mais que Jésus-Christ connaissait bien ce cœur de l'homme qu'il venait réformer ! Si pieux et définitif que

¹ Luc, IX, 57 à 92.

soit le soin d'ensevelir son père, c'est un *soin* ; si conforme qu'il soit au détachement de disposer de tout ce qu'on possède, c'est une *disposition* : ce n'est pas le détachement absolu, le détachement du détachement même pour ainsi parler. C'est une manière de *regarder derrière soi* après avoir mis la main à la charrue, de se reprendre en se quittant. Le divin Laboureur ne dit pas : *Qui retourne*, mais *Qui regarde*. Ce ne sont pas les pas, mais les regards mêmes qu'il veut retenir : tant il demande de fidélité et de suite ! *Mettre la main à la charrue*, s'attacher à Jésus-Christ, généreuse résolution que l'âme prend souvent, par un bon mouvement de désenchantement du monde, de dégoût de soi et d'aspiration à l'idéal évangélique : mais enfoncer incontinent le soc, pousser en avant et creuser le sillon, sans s'arrêter aux épines ni aux fleurs, et le regard tendu sur Jésus-Christ, jusqu'à l'extrémité du champ de la vie, voilà ce qu'on ne fait pas. On regarde tout aussitôt en arrière, pour dire adieu aux créatures et à soi-même ; et cet adieu est un revoir. Ou bien on s'arrête à telle ou telle prescription, à tel assujettissement, à tel sacrifice. On n'a pas l'énergie de passer outre, de suivre Jésus-Christ là surtout où il a imprimé le plus sa trace par son sang, mais où il a versé le plus sa grâce. Ou bien enfin on s'écarte dans des manières de voir personnelles, dans des sentiers perdus de religiosité ; on se suit soi-même. Et on se plaint après cela de ne pas avoir la foi qui est l'épi germé dans le sillon évangélique !

Jésus-Christ juge toutes ces conduites d'un mot. Quiconque agit ainsi *n'est pas propre au royaume de Dieu*. Il ne dit pas : n'y parviendra pas ; mais n'y est pas même *propre*.

« Cette *Voie* en effet, dit saint Augustin, veut des « hommes qui marchent. » *Via ista ambulantes quærit*. « Elle ne peut souffrir trois sortes d'hommes, « ajoute-t-il : Ceux qui retournent ; ceux qui s'arrêtent ; ceux qui s'écartent. » *Tria sunt genera hominum quæ odit : retrò redeuntem ; remanentem ; aberrantem*.

Combien y a-t-il de ces sortes d'hommes de nos jours ! Combien qui ont une impression de foi, une approximation de conversion, mais à qui le cœur manque, et entraîne l'esprit en arrière : *Redeuntem !* Combien qui, faussant ce céleste mouvement, s'écartent dans un Christianisme à eux, se font un Christ à leur guise, un fantôme de Christ, un *Pseudo-Christ*, qui les égare d'autant plus qu'ils le suivent : *Aber-rantem !* Combien, surtout, qui, sachant bien où est le vrai Christ, et parce qu'ils le savent, n'ayant ni le bon courage de le suivre, ni le triste courage de le renier, s'arrêtent à l'entrée de la voie, prennent de l'Évangile ce qui leur coûte le moins, ce qui leur profite le moins par cela même, et assistent, étrangers, aux merveilles du Christianisme : *Remanentem !*

Ceux-ci sont en un sens les moins avancés, parce qu'ils sont immobiles dans le rapprochement. Quand on est éloigné, on peut être pris d'un bon mouvement, dont cet éloignement même fait sentir la né-

cessité, et la distance même donne du champ pour s'élancer par delà l'obstacle. Mais quand on s'est assez rapproché pour être au pied de l'obstacle sans le franchir, alors on ne voit que la difficulté et on est comme lié par l'impuissance. On est comme ce paralytique de l'Évangile, qui était au bord de la piscine, et qui depuis trente-huit ans, attendait qu'on l'y plongeât.

Situation bizarre et malheureuse ! On est poussé et retenu. Ainsi qu'on le faisait dire dernièrement à une notoriété sénatoriale qui a noblement désavoué ce propos comme une injure à sa foi, et qui l'a surtout heureusement démenti depuis par une mort des plus chrétiennes : « On ne manquerait pas la messe « pour un million, et on ne se confesserait pas pour « un empire. » Chrétiens hybrides, qui participent des fidèles et des croyants, qui ne s'approchent de Jésus-Christ que pour avoir peur de lui, que pour ignorer ses attraits divins, que pour rester stériles aux sources mêmes de la grâce et de la vie !

Combien fut autre ce vaillant homme que j'ai eu le bonheur de connaître, le commandant Marceau, qui, après avoir laissé une trace si brillante dans le génie maritime, en a laissé une si profonde dans la vie chrétienne, et qui me disait un jour : « Quand on revient « à la foi, il faut savoir d'abord franchir au pas de « course cet espace interlope de broussailles et de « fausses difficultés qui sépare le monde de Jésus-Christ, et le mettre entre sa vie nouvelle et sa vie « ancienne. »

VI. Il faut en un mot *brûler ses vaisseaux*. « Il ne
 « faut pas, comme dit parfaitement Tertullien, que
 « la vie des chrétiens soit une vie de regret et de tris-
 « tesse. *Leur choix est fait* : ils ont sacrifié la chair à
 « l'esprit, les biens sensibles et passagers aux biens
 « éternels ; ils peuvent donc se réjouir et trouver une
 « source de vrais plaisirs dans ce qui plonge les autres
 « hommes dans la tristesse. Cette tristesse ne provien-
 « draît pour eux que des murmures de la chair qui
 « n'est pas encore assez soumise. »

Leur choix est fait ! Admirable parole que doivent
 se dire souvent les chrétiens et à laquelle doivent
 tendre ceux qui veulent le devenir ! Parole qui met
 un terme aux inquisitions stériles, à ces recherches
 de l'esprit tournant sur lui-même, qui, passé une
 certaine mesure, n'éclaircissent plus rien et obscur-
 cissent même ce qu'elles ont éclairci. C'est à faire
 passer la vérité de son esprit dans son cœur, et de
 son cœur dans sa vie, d'où elle remonte plus écla-
 tante dans l'esprit, qu'il faut dès lors s'attacher,
 comme on se nourrit du pain sans l'analyser.

VII. Il faut s'engager ainsi dans la voie, sans re-
 tour, sans écart, sans arrêt. *Inceptum est, retrò habere
 non licet* ¹. Il faut se roidir et tendre en avant, en
 haut. Il faut aller du mal au bien, du bien au mieux,
 du mieux au mieux. Qui ne tend pas n'avance pas ;
 qui n'avance pas recule ; qui recule tombe. On tombe

¹ *De Imitatione Christi.*

sans doute aussi dans cette voie ardue et glissante ; mais on tombe endedans. Abattu, on combat encore, *on combat à genoux* selon la belle expression de Sénèque, *etiam si ceciderit, de genu pugnat*. Et puis, on se relève plus humble, et partant plus fort, parce qu'on l'est de la force de Celui qui combat en nous. On se dépouille, par la nécessité même de passer par cette voie étroite, de tout ce qui serait un poids et un empêchement, et on se revêt à proportion de la vertu et de la vie d'en haut, de la vertu et de la vie mêmes de Jésus-Christ. Cette vie divine devient nôtre : *Mihi vivere Christus est* ¹ Vie large, libre, forte, dominante, maîtresse de nous-même et des passions.

VIII. Sans doute, tous ne sont pas appelés au même degré dans cette vie supérieure ; mais tous sont appelés à cette vie même. « Il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste ; » mais *dans la maison*. Et pour atteindre la moindre de ces demeures, il faut tendre plus haut. Il faut croître, ou plutôt il faut que Celui qui est *la Vie* croisse en nous, et que notre vie propre diminue : *Oportet illum crescere, me autem minui* ².

Quand la lumière est basse à l'horizon, les ombres des corps s'allongent sur la terre. C'est l'image de notre situation par rapport à la Vérité divine. Quand nous tournons le dos à sa lumière et qu'elle est basse sur notre âme, alors les biens et les avantages de ce

¹ *Ad Philipp.*., 1, 21.

² *Joan.*, III, 30.

monde nous paraissent considérables. Notre importance propre, surtout, s'accroît, s'allonge en quelque sorte à nos yeux. Nous nous croyons de grands personnages, parce que nous faisons beaucoup d'ombre sur la terre. C'est cette ombre de vie qui doit diminuer et se raccourcir en nous, par l'ascension croissante de Jésus-Christ, Soleil de Justice, sur notre âme, jusqu'à ce que, inondés de sa clarté, vivifiés par sa chaleur, embrasés par son amour, « nous ne « soyons plus des ombres, mais nous soyons nous-mêmes lumière en Jésus-Christ, et que nous marchions comme des fils de lumière. » *Eratis enim aliquando tenebræ, nunc autem lux in Domino. Ut filii lucis ambulate* ¹.

¹ *Ad Eph.*, v, 8.

CHAPITRE XII

FRÉQUENTER JÉSUS-CHRIST AUX SACREMENTS DE PÉNITENCE ET D'EUCCHARISTIE

I. Quelle que soit la demeure à laquelle nous soyons appelés dans la maison du Père céleste, avons-nous dit, et si inférieure qu'elle soit, il faut tout au moins être *de la maison*.

Or, pour être de la maison, il faut deux choses : premièrement, se réconcilier avec le Père ; secondement, participer à la Table de famille.

Sinon, on a beau se mêler aux fidèles, assister à la célébration des saints Mystères, une muraille plus épaisse que celle du temple nous en sépare : on est *du dehors* ; et tout ce qu'on fait pour se tromper à cet égard ne fait qu'accuser davantage. On assiste à sa condamnation.

II. Et qu'on n'impute point cette exigence à l'Église, en séparant ses commandements de ceux de Jésus-Christ ; car, d'abord, l'Église et Jésus-Christ ne font qu'un ; Lui-même le déclare expressément : « Je suis avec vous ¹, a-t-il dit à l'Église ; celui qui vous

¹ Matth., xxviii, 20.

« écoute m'écoute; celui qui vous méprise me mé-
 « prise, Moi et le Père qui m'a envoyé ¹. » Puis, les
 commandements et les excommunications de l'Église
 sont expressément et directement, sur ce point, les
 commandements et les excommunications de Jésus-
 Christ lui-même : « Ce que nous avons appris direc-
 « tement de Jésus-Christ et ce que nous vous ensei-
 « gnons, dit saint Jean, c'est que si nous disons que
 « nous avons société avec Lui autrement que par
 « son sang qui nous purifie de tout péché, nous
 « mentons; — si nous disons que nous sommes
 « sans péché, nous nous abusons nous-mêmes, et la
 « vérité n'est point en nous. Mais si nous *confessons*
 « *nos péchés* il est fidèle et juste pour nous les re-
 « mettre ². » — Nous les remettre, comment? — Par
 le ministère de ceux auxquels Lui-même a dit :
 « Ceux à qui vous remettrez les péchés, leurs péchés
 « leur seront remis; ceux auxquels vous les re-
 « tiendrez, ils leur seront retenus ³; » ce qui im-
 plique logiquement le discernement de l'état des
 âmes, et dès lors leur confession aux ministres de ce
 pouvoir.

Quant à la Communion, tout l'Évangile retentit des
 commandements de Jésus-Christ : « Qu'il est le Pain
 « vivant descendu du ciel; que ce Pain, c'est sa
 « chair. » — *En vérité, en vérité*, je vous le dis!
 « ma chair est *vraiment* viande, et mon sang *réri-*

¹ Luc, x, 16.

² Jean, i, 9.

³ Id., xx, 23.

« *tablement* breuvage ; et si vous ne mangez la chair
« du Fils de l'homme, si vous ne buvez son sang,
« vous n'aurez pas la vie en vous ¹. » Paroles dont la
solennité d'affirmation s'accroît encore de la circon-
stance où elles furent prononcées, alors que Jésus-
Christ les opposait à la révolte des Juifs qui se refu-
saient à les prendre à la lettre, et qui se scandalisaient
de leur crudité.

Il faut donc renoncer à ébranler la vérité de ces
deux commandements et à s'abuser sur ce sujet. C'est
à prendre ou à laisser ².

III. Aussi n'en disconvient-on pas généralement ;
seulement on estime que c'est par là qu'il faut finir,
alors que c'est par là qu'il faut commencer.

Dissipons cette autre illusion.

Toute religion positive consiste dans le Christia-
nisme ; tout le Christianisme consiste dans l'applica-
tion des mérites de Jésus-Christ à l'âme humaine, au
moyen des Sacrements qui en font découler sur nous
la vertu. Jésus-Christ n'est venu et n'est mort que
pour cela : pour nous ouvrir une source de régéné-
ration dont les deux canaux essentiels, après le Bap-
tême, sont la Confession, où nos péchés nous sont
remis, et l'Eucharistie, où la grâce reçue s'alimente
de son principe ; la Confession, qui est comme le
vulnérable, et l'Eucharistie comme le *cordial* de

¹ Jean, vi, 52 à 55.

² Voir dans mes *Études* les deux chapitres sur la *Confession* et
l'*Eucharistie*, t. III, où ces deux sujets sont traités à fond.

l'âme; l'une et l'autre qui constituent le jeu organique de la vie surnaturelle.

C'est donc par là que doit commencer cette vie nouvelle à laquelle nous naissons en Jésus-Christ. C'est par là qu'il faut *mourir* au péché et *renaître* à la grâce, deux opérations concomitantes qui ne laissent pas la douleur de mourir sans la joie de naître. Il faut donner entrée à la grâce par l'ouverture même par où sortent nos péchés, par ce vide salutaire que laisse en nous leur confession. et qui, sous l'influence de cette grâce, devient dégoût de nous-mêmes, humilité, repentir, amour et foi. Puis il faut tout aussitôt attacher ce nouvel être à la mamelle de la Charité divine qui l'a enfanté, pour qu'il y prenne sa sustentation eucharistique en s'y allaitant de la substance même de Jésus-Christ.

IV. C'est par là, dis-je, qu'il faut commencer : c'est par là aussi qu'il faut continuer en y recourant fréquemment.

L'état de grâce est une vie nouvelle. Toute vie demande, non-seulement le souffle premier qui l'inspire, mais son renouvellement et son entretien; plus encore, sa croissance et son développement. Qu'est-ce donc de la vie surnaturelle, qui a contre elle tout ce milieu pestilentiel que nous respirons ici-bas, qui est sujet à tant d'atteintes, à tant d'appauvrissements!

Il faut donc réagir incessamment contre ce milieu de la nature par le milieu de la grâce. Alors même

que nous ne commettrions pas formellement le mal, il se fait une déperdition incessante de foi et de grâce en nous, qu'il faut incessamment réparer par une nutrition spirituelle, par une réfection et une alimentation célestes. Il en est de cette vie, en un mot, comme de toute vie, comme de la vie du corps. Le *Pain quotidien* que nous demandons au Père céleste, dans la sublime prière que nous a enseignée son divin Fils, doit s'entendre du pain spirituel non moins que du pain matériel, *de ce Pain vivant descendu du ciel pour donner la vie au monde.*

C'est là le régime de l'âme. Inutile de chercher à avoir la foi et d'espérer la conserver en dehors de ce moyen. Par là seulement ce bien inestimable nous est assuré et ses trésors nous sont acquis. Est-il possible qu'une telle source soit ouverte au milieu de nous et que nous errions et languissions sur ses bords sans nous y plonger et nous y abreuver!

V. Mais écoutons ce qu'on oppose, je ne dirai pas de raisons, mais de spécieux prétextes, de trompeuses évasions.

On objecte à la Confession la *dignité* qui souffre à s'y soumettre; et à la Communion l'*indignité* qui ne saurait en approcher. Le premier de ces sacrements nous abaisse trop, le second nous élève trop à nos propres yeux.

Ces deux objections suffiraient à s'entre-détruire. Car comment peut-on s'estimer si haut et si bas? Mais elles deviennent la plus belle justification de ce

qu'elles ont pour objet de décliner. On ne saurait mieux démontrer la supériorité divine de ces deux Institutions qu'en témoignant ainsi à quel point elles entrent dans le vif des deux grandes plaies de l'âme humaine : la présomption et la défiance.

Cette matière, vraiment philosophique, est riche et belle. Essayons de la traiter le moins mal possible ; et pour plus de clarté divisons-en l'étude en quatre paragraphes.

§ I

On l'a fait remarquer depuis longtemps, l'homme porte en soi un double sentiment de sa grandeur et de sa misère ; et toutes ses erreurs intellectuelles et morales viennent de la fausse notion qu'il en a. Il se sait grand par sa nature première et par sa destinée ; et il se sent misérable par une propension fatale de cette nature au mal et par son impuissance à s'en relever. Il est fier et honteux de lui-même. De là une présomption qui n'a d'égale que sa défiance. Toute l'Antiquité a trébuché à ces deux abîmes, dans l'ignorance de la cause et du remède de cet état : la Chute et la Rédemption. En religion, l'homme, hors du Christianisme, est partout en proie ou à l'idolâtrie de lui-même sur les autels de la Divinité, ou à une terreur religieuse qui lui fait inonder ces mêmes autels de sang. En philosophie, toutes les sectes tournent ou au Stoïcisme qui met l'homme au-des-

sus de Dieu, ou à l'Épicurisme qui le met au-dessous de la bête : l'équilibre entre ces deux états est en vain cherché par le Pyrrhonisme.

Le Christianisme seul les démêle, dénoue le nœud de leur implication, sans les sacrifier l'un à l'autre, et y remédie de concert avec une sagesse et une efficacité qui ne peuvent être que surhumaines. Un esprit attentif à ce seul point y verra resplendir la Divinité.

Épictète qui, aux premières lueurs du Christianisme, avait aperçu le problème, a dit cette profonde parole : « Il n'y a que deux choses à ôter aux hommes, la présomption et la défiance¹. »

C'est bien dit : mais du dire au faire il y a tout l'intervalle qui sépare la philosophie, qui n'a pu que fomentier et compliquer ces deux dispositions, et la sagesse céleste qui les a corrigées et harmonisées dans l'âme humaine.

Encore, le problème est-il mal posé. *Oter* en effet ces deux dispositions ne suffirait pas. Ce serait même impossible sans détruire l'homme. C'est le fait de l'empirisme qui supprime le sujet pour guérir le mal.

Aussi le Christianisme n'a-t-il pas ôté ces deux instincts de grandeur et de misère en nous. Loin de là, il les a développés, mais en les mettant à leur place.

Il a accru le sentiment de notre indignité natu-

¹ *Nouveau Manuel*, xxvi.

relle en nous découvrant l'abîme du mal où nous étions tombés et la colère céleste que nous avons encourue, à ce point qu'il a fallu le sacrifice et l'immolation non d'hécatombes, non de victimes humaines, non de la nature angélique, mais de Dieu lui-même en Jésus-Christ pour nous racheter ; — et il a accru le sentiment de notre dignité jusqu'à nous élever par ce divin Médiateur à la filiation, à l'héritage, à la vie même de Dieu. Et le même mystère qui accroît ainsi ces deux sentiments les concilie avec une simplicité telle, que la même Croix où il s'est opéré est tout à la fois un divin idéal de Justice qui nous anéantit, et d'Amour infini qui nous déifie. Le plus misérable lit son pardon, et le plus parfait son jugement, dans cette Croix au pied de laquelle la Pécheresse et la Vierge, Madeleine et Marie fraternisent dans une même fidélité.

Le génie de Montesquieu avait entrevu cela, et il en a fait le sujet de l'un des plus beaux chapitres de son *Esprit des Lois* : « La religion païenne, dit-il, « qui ne défendait que quelques crimes grossiers, « qui arrêtait la main et abandonnait le cœur, pouvait avoir des crimes inexpiables : mais une Religion qui enveloppe toutes les passions ; qui n'est « pas plus jalouse des actions que des désirs et des « pensées ; qui laisse derrière elle la justice humaine « et commence une autre justice ; qui est faite pour « mener sans cesse du repentir à l'amour, et de « l'amour au repentir ; qui met entre le juge et le « criminel un grand Médiateur, entre le juste et le

« médiateur un grand Juge : une telle religion ne
« doit point avoir de crimes inexpiables. Mais quoi-
« qu'elle donne des craintes et des espérances à
« tous, elle fait assez sentir que, s'il n'y a pas de
« crime qui soit inexpiable, toute une vie peut
« l'être; qu'il serait très-dangereux de tourmenter
« sans cesse la miséricorde par de nouveaux crimes
« et de nouvelles expiations; qu'inquiets sur les
« anciennes dettes, jamais quittes envers le Sei-
« gneur, nous devons craindre d'en contracter de
« nouvelles, de combler la mesure, et d'aller jus-
« qu'au terme où la bonté paternelle finit¹. »

Ces sentiments ne font pas moins d'honneur au cœur de Montesquieu que ces vues à son esprit. Il caractérise parfaitement sans se l'être proposé, tant cela résulte de la nature du sujet lui-même, les deux Sacrements dont nous étudions les effets, qui sont « de nous
« mener sans cesse du repentir à l'amour, et de l'a-
« mour au repentir. » C'est là l'économie de toute la Religion chrétienne : d'abord dans le mystère de la Croix, qui est comme le cœur de tout le système ; puis dans les Sacrements qui sont comme les canaux par où le sang divin qui s'y répand nous est approprié : dans le sacrement de Pénitence pour nous purifier, dans le sacrement d'Eucharistie pour nous nourrir ; dans l'un pour rabattre notre présomption, dans l'autre pour exciter notre confiance : pour nous départir ainsi ces deux grands effets de grâce et de régénération qui nous sont octroyés.

¹ *Esprit des Lois*, liv. XXIV, chap. XIII.

Appréciez maintenant plus spécialement, et par rapport à chacun d'eux, combien les deux objections de dignité et d'indignité qu'on fait à ces deux Sacrements les justifient.

§ II

La dignité, dit-on, souffre d'avoir à se soumettre à la Confession. La dignité? oui; mais la fausse dignité, la présomption : ce qu'il faut précisément rabattre en nous, pour y substituer une dignité véritable, une grandeur reconquise.

I. La dignité en effet a été perdue par la faute et elle se recouvre par la confession. C'est quand on a failli, que cette dignité dont on est si jaloux a fait naufrage, et on l'a bien senti alors. Croit-on que la faute s'est amoindrie depuis avec ce sentiment? Croit-on que le temps quelconque qui s'est écoulé sur elle l'ait atténuée, ou même qu'une vie rangée ait fait autre chose que la recouvrir? Croit-on qu'il suffise de ne plus pécher pour ne pas avoir péché? C'est ignorer la conscience. Un païen, qui avait le sentiment du juste, nous l'a déjà dit : *Animi labe, nec diuturnitate evanescere, nec omnibus ullis eludi potest.* « La tache de l'âme ne peut disparaître avec le temps, et tous les fleuves du monde ne la sauraient laver¹; » et une autre conscience de nos jours, sincère au moins dans le désordre, a poussé ce cri qui doit réveiller des échos dans bien d'autres :

¹ Cicéron, *De Legibus*, XI, 10.

Ah ! malheur à celui qui laisse la débauche
Planter son premier clou sous sa mamelle gauche !
Le cœur d'un homme vierge est un vase profond :
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense et la tache est au fond !

II. La dignité ne se relève donc pas de la perte que lui fait éprouver une première faute. Bien plus, cette perte ne fait que s'accroître. Elle s'accroît de l'accumulation de nos fautes, elle s'accroît de leur dissimulation, elle s'accroît de leur ignorance, elle s'accroît de leur ancienneté qui n'en diminue l'impression qu'en en augmentant l'empreinte, elle s'accroît par-dessus tout de l'orgueil qui recouvre cette grande perte et qui la consomme par une fausse dignité, en faisant de nous des *sépulcres blanchis*, selon l'expression évangélique². Porter en soi une âme impure, en se le dissimulant à soi-même et aux autres, et, ce qui est pis, avec dignité, est une suprême indignité.

« Si nous disons que nous sommes sans péché, »
« dit l'Apôtre de la vérité, nous nous séduisons nous- »
« mêmes et la vérité n'est point en nous, nous »
« sommes des menteurs³. »

III. Que faut-il donc faire au moins en cet état de fausseté si l'on veut recouvrer la dignité, si ce

¹ Alfred de Musset.

² Matth., xxiii, 27.

³ I Jean, ii, 4.

n'est rétablir en nous la justice, et la vérité dont elle est inséparable ?

« Rétablir la vérité sur notre compte, à nos propres
« yeux et même aux yeux des autres, voilà les sen-
« timents qui naîtraient d'un cœur qui serait plein
« d'honnêteté et de justice, dit Pascal. Que devons-
« nous donc dire du nôtre, en y voyant une dispo-
« sition toute contraire?... En voici une preuve qui
« fait horreur. La religion catholique n'oblige pas à
« découvrir ses péchés indifféremment à tout le
« monde : elle souffre qu'on demeure caché à tous
« les autres hommes ; mais elle en excepte un seul à
« qui elle commande de découvrir le fond de son
« cœur, et de se faire voir tel qu'on est. Il n'y a que
« ce seul homme au monde qu'elle vous ordonne de
« désabuser, et elle l'oblige à un secret inviolable,
« qui fait que cette connaissance est dans lui comme
« si elle n'était pas. Peut-on imaginer rien de plus
« charitable et de plus doux ? Et néanmoins, la
« corruption de l'homme est telle, qu'il trouve en-
« core de la dureté dans cette loi, et c'est une des
« principales raisons qui a fait révolter contre l'Église
« une grande partie de l'Europe... Que le cœur de
« l'homme est injuste et déraisonnable, pour trouver
« mauvais qu'on l'oblige de faire à l'égard d'un
« homme ce qu'il serait juste en quelque sorte qu'il
« fît à l'égard de tous les hommes ! Car est-il juste
« que nous les trompions ? »

Ainsi, se confesser, c'est sortir du faux et rentrer dans le vrai sur notre compte. C'est faire acte d'hon-

nêteté et de justice, et par conséquent de véritable dignité.

IV. Il y a plus : dans la Confession, c'est le coupable qui est son propre accusateur. Il n'est humilié par personne : c'est lui-même qui s'humilie. Autant l'accusateur est au-dessus du coupable, autant il s'élève au-dessus de lui-même en s'accusant. Il reprend sa conscience abaissée ; il la dresse en tribunal intérieur, dont le tribunal extérieur n'est que l'auditoire ; et de ce siège où il monte, il s'accuse, il se juge, il se condamne, il s'exécute. Il exerce la suprême magistrature : la magistrature de l'âme. Et cela avec d'autant plus de grandeur et de dignité que nul ne l'y contraint ; que lui seul a l'initiative de cette justice, et que c'est *d'office* qu'il agit : contre lui-même et sur lui-même, il est vrai ; mais ce qui, loin de diminuer sa dignité, l'élève jusqu'à l'héroïsme. Aussi savez-vous, au dire de tous les ministres du sacrement de Pénitence, quel est le sentiment qui domine dans leur âme à ce grand spectacle auquel ils ne peuvent jamais s'habituer ? C'est l'admiration ; l'admiration de l'âme humaine, d'autant plus grande en ce moment qu'elle a été plus pécheresse, et l'admiration d'une religion qui opère une telle merveille. Le dirai-je ? ils en sont édifiés et presque humiliés ; et c'est en mêlant des larmes de respect et de tendresse aux larmes d'humilité et de repentir que verse le pénitent, qu'ils imposent leurs mains sacrées sur sa tête et la délient du joug du péché.

Laissez-moi vous rappeler ces paroles de Royer-Collard, si nobles en leur simplicité : « Quand j'ai
« reçu votre lettre, je descendais mon escalier pour
« aller rue Cassette; vous savez comment on y est
« est reçu ! J'y suis retourné hier, et dans un second
« entretien tout s'est accompli de part et d'autre.
« J'ai été sincère ; je n'ai rien retenu, rien déguisé,
« rien accommodé à ma vanité. Je ne triomphe pas,
« je n'en ai pas le sujet, mais j'en éprouve une vé-
« ritable satisfaction. J'ai fait tout ce qui dépend de
« moi, je suis rentré dans l'ordre pour n'en plus
« sortir... »

Rentrer dans l'ordre ! voilà qui est digne ; voilà qui ne laisse qu'un regret, qui est d'*avoir été trop loin et trop longtemps dans la mauvaise voie*, comme l'ajoute ce grand caractère ; voilà qui n'inspire pour l'avenir qu'un sentiment : *la résolution de vivre désormais dans l'ordre, soumis, repentant, reconnaissant, et renvoyant l'irréparable à la miséricorde !* Voilà la dignité reconquise, la seule vraie qui convienne à l'homme pécheur, à tout homme ici-bas.

V. Et ce n'est là encore que le point de vue psychologique. Qu'est-ce donc si nous envisageons la Confession au point de vue sacramentel ! Car alors, non-seulement nous dépouillons nos indignités, mais nous nous revêtons de justice. A ce sacré Tribunal *qui justifie ceux qui s'y accusent*, selon la belle expression de Bossuet, l'âme non-seulement se relève par le repentir, mais elle est surnaturellement

régénérée par la grâce. *Ses péchés lui sont remis* : ce que le simple repentir ne saurait faire, et ce qui ne peut être que l'œuvre de la Justice même, de Dieu, suprême objet de l'offense, et qui seul peut la remettre : d'où vient que dans le Christianisme seul, comme dit Montesquieu, il n'y a pas de crimes inexpiables. Et admirez encore ! Cette remise de l'offense n'est pas gratuite, mais soldée ; soldée par une rançon surabondante, par le sang de Jésus-Christ, par ses mérites divins qui deviennent les nôtres. Plus de crainte ! j'ose dire même plus de honte ! Nous sommes libérés, nous sommes quittes envers la Justice la plus rigoureuse et la plus sainte. « Je ne triomphe pas, je n'en ai pas sujet, » disait Royer-Collard. Ce sentiment de triomphe lui venait au cœur, et il le refoulait ; il avait à s'en défendre : tant l'Âme est relevée par son abaissement même dans ce divin Sacrement, où elle entre repentante et d'où elle sort triomphante ; triomphante de sa faiblesse, triomphante du péché, triomphante de Dieu même, à qui elle ne doit réellement plus rien, par la Grâce de Jésus-Christ, qu'un éternel amour, dont la suavité la pénètre de délices inexprimables !

Voilà avec quel art tout divin, par quelle économie merveilleuse d'exigence et de révérence le Christianisme traite l'Âme humaine, et rabat sa présomption en relevant sa dignité, dans le sacrement de la Confession, justifiant cette parole de nos Saints Livres : *Cum magna reverentia disponis nos !* « Vous

« nous traitez, ô Dieu, avec un grand respect ¹ ! »

Mais ce n'est là encore que le début de la grandeur chrétienne.

§ III

Autant dans la Confession la présomption est corrigée sans préjudice de la dignité, autant dans la Communion la confiance est excitée sans danger de présomption.

I. Le sentiment de son indignité, qui succède si aisément dans le cœur de l'homme à celui de la présomption, semble devoir être porté au plus haut point par l'éminence de ce Sacrement où Dieu même, non plus par son esprit, non plus par sa grâce, c'est-à-dire par une émanation et un écoulement de sa Sainteté; mais en Personne, dans la propre chair et le propre sang qu'il a pris au sein d'une Vierge et qu'il a immolés sur la croix, dans sa Divinité trois fois sainte devant laquelle se voilent les Anges au plus haut des cieux, veut qu'on l'approche, qu'on lui prépare en soi une demeure, et qu'on le reçoive dans un corps mortel, dans une âme misérable, tant de fois et si longtemps souillée par le péché. Qui ne reculerait devant cette exigence d'une bonté si formidable? La foi même, le respect,

¹ Sap., xii, 48.

la crainte, l'adoration qu'on doit à Dieu ne défendent-ils pas d'en approcher? N'est-ce pas commettre un sacrilège que d'oser le faire? Quelle merveille que d'amener l'homme à passer outre, sans tomber dans la présomption!

C'est ce que fait encore le Christianisme par un art tout divin.

II. D'abord il ne diminue en rien ce sentiment : il l'accroît même par tous ses enseignements et toutes ses prescriptions. Il faut *s'éprouver soi-même de peur de boire son propre jugement et de manger sa propre condamnation*¹. Malheur à celui qui s'assoit à la table du festin sans être *revêtu de la robe nuptiale*!

« Comment êtes-vous entré ici? lui dira le Roi. Liez-lui les mains et les pieds, et jetez-le dans les ténèbres extérieures; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents². » Même pour celui qui est revêtu de la robe nuptiale et à qui il est donné d'approcher, ce n'est qu'en se frappant la poitrine et qu'en disant comme le Centenier : « Seigneur! je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison; mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie! » Assurément si l'indignité pouvait être une excuse et une dispense, ce sentiment serait plus que justifié : il serait commandé. Comment donc ne peut-on pas s'en autoriser?

C'est qu'il y a un faux et un vrai sentiment d'in-

¹ I Corinth., xi, 21.

² Matth., xxii, 2 à 13.

dignité par rapport à la Communion, comme il y a un faux et un vrai sentiment de dignité par rapport à la Confession.

Le faux en écarte, le vrai en rapproche.

Le faux sentiment d'indignité fait qu'on prend son parti de l'indignité, qu'on s'y complaît et qu'on s'y retranche par une lâche infidélité, qu'on ne la sent que pour l'accroître en s'enfonçant dans sa misère, et pour tomber même, en reculant, dans la plus folle présomption : celle de croire pouvoir se passer de Dieu. — Le vrai sentiment d'indignité fait qu'on souffre de cet état, qu'on s'en humilie profondément, qu'on tend à en sortir. Il produit des efforts héroïques de vertu, et finalement fait passer outre par obéissance, par confiance, foi et amour.

Jésus-Christ, pour mieux exciter la confiance, en fait une loi. De telle sorte que ce serait accroître l'indignité par la désobéissance que de ne pas en surmonter le sentiment par la confiance. Et il fait une loi de la réception Eucharistique non pas à titre de mérite et de récompense, ce qui serait contraire au juste sentiment de notre indignité ; mais à titre de remède et de secours, ce qui abonde dans ce sentiment ; ce qui nous convainc davantage de notre faiblesse qui ne peut s'en passer : excitant ainsi au plus haut point la confiance sans inspirer la présomption.

Puis, comme il faut cependant être dans un état de dignité aussi grand que possible, comme il faut s'éprouver soi-même, comme il faut, si souillé qu'on

ait été, avoir repris *la robe nuptiale*, et pouvoir conjurer les foudres qui atteignent le sacrilège qui boit et mange sa propre condamnation, une assurance nous est ménagée à cet effet, assurance qui est à la hauteur de la crainte parce qu'elle a le même fondement : c'est celle tirée de la remise de nos fautes, et de notre dignité reconquise par la vertu du sang de Jésus-Christ. Ce même sang, dans le sacrement de Pénitence, nous rassure au sacrement d'Eucharistie. Il nous rend dignes de lui-même.

Il ne faut pour cela que deux conditions : le repentir au sacrement de Pénitence, et l'amour au sacrement d'Eucharistie : deux sentiments, autant qu'on peut les distinguer, qui s'engendrent réciproquement, qui nous font aller de la piscine à l'autel et de l'autel à la piscine, en mettant, comme dit Montesquieu, entre le juge et le criminel un grand Médiateur, et entre le juste et le médiateur un grand Juge.

III. Mais c'est surtout par l'amour que le Christianisme concilie toute chose dans ce sacrement de l'amour.

L'amour a des privilèges incomparables en tout et partout. Qu'est-ce donc de l'Amour même dans son propre sacrement ! Son but est d'unir : aussi ce sacrement s'appelle-t-il *Communion*. Et l'action d'unir étant en raison de la distance, plus il y a de distance, plus l'amour exerce son action. Il se plaît à joindre les extrêmes : c'est le triomphe de sa pas-

sion. Plus Dieu est grand, plus l'homme est humble, et plus ce Dieu qui *est amour* se plaît à opérer la communion. Pour cela, voyez tout ce qu'il fait de démarches, le premier ! Il quitte le ciel ; il se fait homme ; dans cette condition d'homme déjà si rapprochée de nous, il ne se présente pas en monarque, mais en sujet ; sujet à toutes nos misères : enfant, pauvre, travailleur, souffrant, victime ; et tout cela par amour. Ce n'est pas assez. Il ne se contente pas de descendre à ce dernier degré de l'humanité : il dépouille encore celle-ci ; il la voile au sacrement de son amour sous les obscures et humbles apparences de l'aliment le plus commun et le plus familier :

In cruce latebat sola Deitas,
At hic latet simul et humanitas ¹.

Croyez-vous qu'il ait fait toutes ces démarches, et qu'il se soit à tel point rapproché de nous pour que le sentiment de notre indignité nous tînt éloignés de Lui ? N'est-ce pas là une invitation qui ne souffre pas de distance ? *Nulla major ad amorem invitatio*, dit justement saint Bernard, *quam prævenire amando*. N'est-ce pas lui faire injure plutôt qu'honneur que de n'oser l'approcher ? Pour que nous n'en doutions pas, pour que le respect ne soit point un prétexte à l'indifférence, il nous commande de venir à Lui ; il nous en fait ainsi une loi de respect même. Il prend

¹ Hymne *Ave verum* composée par saint Thomas d'Aquin.

sur lui tout ce que, après nos efforts de vertu, il reste en nous d'indignité. Invitation, commandement, supplément, il use de tout pour venir à ses fins : *Ego sum qui vocavi, Ego jussi fieri, Ego supplebo quod tibi deest. Veni et suscipe me*¹.

Ah ! si le sentiment de notre indignité était éclairé ou sincère, s'il n'était pas complice de notre infidélité, comme nous répondrions à cet appel ! comme nous comprendrions que notre Dieu n'étant pas là sur un trône de Majesté, mais d'Amour, ce n'est pas tant à la crainte qu'à l'amour à l'honorer, et à l'honorer comme l'amour honore, en s'unissant. Voyez la Pécheresse publique de l'Évangile, cette indigne créature qui était la honte de la cité : elle ose se présenter chez Simon le Pharisien, l'austère, le rigide observateur de la Loi. Elle brave les foudres de ses regards et le soulèvement de tous les convives de ce banquet qu'elle souille de sa présence ; et elle va droit, à qui ? à Celui qui le sanctifiait de la sienne, au Maître, au Saint, à Jésus : et elle applique ses lèvres prostituées sur ces pieds que les Anges révèrent de loin. Que se passe-t-il alors ? Jésus est-il souillé ? Non. C'est Madeleine qui est purifiée ; purifiée par l'amour. *Il lui est beaucoup remis, parce qu'elle a beaucoup aimé* ; parce qu'elle a compris le vrai caractère de Jésus-Christ et l'objet des abaissements du Verbe mieux que le Pharisien, en l'honorant, non par le faste du respect, mais par l'abandon de l'amour.

¹ *De Imit. Christi*, iv, 12.

Remarquez bien encore, chose admirable ! que Dieu lui-même nous honore de cette sorte, et que ce serait le mépriser que de nous mépriser trop. L'Amour divin élève à soi son objet : il le dignifie. Nous ne sommes pas dignes par nous-mêmes, mais nous le sommes par Lui. Nous valons tout ce que nous lui avons coûté : son sang. Si j'ose ainsi dire, nous Le valons. Puisque, par la double grandeur naturelle et surnaturelle qu'il a mise en nous, il attache tant de prix à notre amour, assurément c'est que notre amour vaut ce prix. Et en effet, dès lors qu'il nous a faits capables de l'aimer en nous élevant à Lui, et qu'il s'est rendu capable d'être aimé en s'abaissant à nous, il n'y a plus d'inégalité, il n'y a plus de distance : l'amour réciproque supprime tout cela. « Je ne vous appellerai plus désormais du nom de serviteurs, » nous dit Jésus-Christ lui-même à la Cène, « mais de celui d'amis ; » et entre amis tout est commun.

L'amour d'ailleurs est chose si grande qu'il est à lui-même son prix. « L'amour, dit excellemment Bossuet, plaît par lui-même et pour l'amour de lui-même. L'amour est lui-même et son mérite et sa récompense. Il ne demande point d'autre motif, ni d'autre fruit que lui-même : son fruit, c'est son usage. J'aime parce que j'aime : j'aime pour aimer. En vérité, l'amour est une grande chose, « pourvu qu'il retourne à son principe ; et que remontant à sa source, par une réflexion continuelle, « il y prenne des forces pour entretenir son cours. » Que le monde qui parle tant d'amour, et qui en

compose tous ses romans et tous ses drames, en le ressentant si mal, le reconnaisse à ces caractères, qu'il vienne l'apprendre en le goûtant à l'école de Jésus-Christ.

Figurez-vous une fille déchue d'une haute condition, mais en qui des restes de grandeur se laissent voir dans une distinction que son abaissement n'a pu effacer. Son souverain la recherche, et voilant lui-même sa gloire, pour n'exercer qu'un attrait tout personnel, il se fait aimer d'elle ; puis il la dote de ses richesses, il l'embellit de son éclat, et l'élève au partage de son trône et de son lit. Croyez-vous que cette fille, devenue épouse et reine, se retirera par respect, et qu'elle ne trouvera pas dans son seul amour de quoi acquitter dans l'époux tout ce qu'elle doit au souverain ? Croyez-vous que cet amour ne lui constituera pas une dignité propre et supérieure à tout, à raison de lui-même et du prix que ce royal époux y a attaché ? Après tout, qu'on soit riche ou pauvre, dieu ou homme, on donne autant quand on donne tout, quand on se donne.

Écoutons encore Bossuet traitant ce beau sujet en son beau langage : « Il ne faut pas craindre que
« l'inégalité des personnes affaiblisse aucunement
« la conformité des volontés, parce que l'amour n'a
« pas tant d'égard au respect. Le mot d'amour vient
« d'aimer, non pas d'honorer. Que celui-là se tienne
« en respect, qui frissonne, qui est interdit, qui
« tremble, qui est saisi d'étonnement : tout cela n'a
« point de lieu en celui qui aime. L'amour est plus

« que satisfait de lui-même ; et quand il est entré
 « dans le cœur, il attire à soi toutes les autres affec-
 « tions et se les assujettit. C'est pourquoi celle qui
 « aime s'applique à l'amour, et ne sait autre chose ;
 « et celui qui mérite d'être honoré, respecté et ad-
 « miré, aime mieux néanmoins être aimé : l'un est
 « l'époux ; l'autre est l'épouse... Ajoutez qu'ici celui
 « qui est l'époux n'est pas seulement épris d'amour :
 « il est l'Amour même. Mais n'est-il point aussi
 « l'honneur ? Pour moi, je ne l'ai point lu : j'ai bien
 « lu que « Dieu est charité ; » mais je n'ai point lu
 « qu'il soit honneur ni dignité. Ce n'est pas que
 « Dieu rejette l'honneur, lui qui dit : « Si je suis
 « Père, où est l'honneur qui m'est dû ? » mais il le
 « dit en qualité de Père. Que s'il veut montrer qu'il
 « est *Époux*, il dira : Où est l'amour qui m'est dû ?
 « Car il dit aussi au même endroit : « Si je suis Sei-
 « gneur, où est la crainte qui m'est due ? » — Dieu
 « donc veut être craint comme Seigneur, honoré
 « comme Père, aimé et chéri comme époux.

« De tous les mouvements, de tous les sentiments
 « et de toutes les affections de l'âme, conclut hardi-
 « ment Bossuet, il n'y a que l'amour qui puisse ser-
 « vir à la créature pour *rendre la pareille* à son
 « Auteur, sinon avec égalité, du moins avec quelque
 « rapport... Par exemple, si Dieu se fâche contre
 « moi me fâcherai-je contre lui ? Non certes, je trem-
 « blerai... S'il me juge, je n'entreprendrai pas de
 « le juger ; mais plutôt de l'adorer. S'il domine, il
 « faut que je serve ; s'il commande, il faut que j'o-

« béisse.... Mais il n'en est pas de même de
« l'amour, car quand Dieu aime, il ne demande
« autre chose qu'un retour d'amour : parce qu'il
« n'aime que pour être aimé; sachant bien que ceux
« qui l'aiment sont rendus bienheureux par l'amour
« même qu'ils lui portent ¹. »

Voilà les vrais sentiments de l'âme à l'égard de Jésus-Christ : ce ne sont pas des sentiments d'éloignement, mais de fréquentation.

J'oserai en compléter la justification d'une considération importante que j'ai déjà présentée ailleurs et que je me bornerai à rappeler : c'est que l'amour que nous rendons à Jésus-Christ est d'autant plus digne de Lui dans ce sacrement que c'est de Lui qu'il procède et qu'il ne fait que retourner à son Principe surnaturel. Ce n'est pas notre amour naturel, infirme, terrestre et bas, cet amour dont nous aimons les créatures, que nous appliquons à Jésus-Christ : c'est un amour du même ordre que Lui, surnaturel, divin, son propre amour dardé par lui dans nos cœurs pour nous aider à l'aimer, pour faire de nous des réverbérateurs de sa propre flamme :

Quo redametur amans, et amor quem conserit ipse est ².

IV. Vous donc qui, lisant ceci, ne ressentez aucun mouvement de cet amour qui doit surmonter en vous le sentiment de votre indignité, allez à son

¹ *Discours de l'union de Jésus-Christ avec son épouse.*

² Saint Prosper, *De Ingrat.*

foyer, d'abord par foi et par obéissance, et vous ressentirez bientôt son onction et son ardeur !

Ce sont les traits de la beauté qui sont les flèches de l'amour. Dieu qui est la Beauté par essence a bien des traits par lesquels il peut nous embraser d'amour : sa Vérité, sa Sagesse, sa Sainteté, sa Majesté, sa Justice même ; toutes les beautés, les harmonies, les grâces, les sublinités répandues dans la nature, et tout ce qu'il découvre à l'âme de perspectives intellectuelles et morales par lesquelles il allume en elle l'amour de l'Idéal. Mais ici sa beauté c'est son amour : d'autant plus faite pour exciter l'amour qu'elle est amour, qu'elle nous pénètre de sa grâce ; qu'elle établit entre Lui et nous comme un flux et reflux de ses délices, sur le rivage de cet Océan dont la plénitude abreuve les Élus dans le ciel.

Voilà ce que nous opposons à l'objection d'indignité dont on se fait une raison d'abstention.

Mais ce sentiment d'indignité est-il donc mauvais et ne faut-il pas en tenir compte, et grand compte ? n'est-il pas louable, n'est-il pas même commandé et rappelé en termes foudroyants dans tous les préludes et tous les abords de ce Sacrement formidable ?

Assurément. Mais est-ce pour rabattre l'amour ? Loin de là : c'est tout au contraire pour l'exalter en faisant sentir davantage la grandeur de son objet. Aussi le sentiment de notre indignité est-il bien plus grand dans ceux qui approchent que dans ceux qui reculent : seulement, comme une digue, il est

inondé par le flot qu'il fait monter et qui le recouvre. Il est au fond.

Il est au fond et recouvert, comme la Majesté terrible qui en est l'objet est au fond du sacrement et recouverte par les voiles eucharistiques. De même que Dieu a franchi en quelque sorte cette Majesté, a franchi son Humanité même pour satisfaire sa charité infinie envers nous, de même nous devons franchir de notre côté l'indignité et la crainte pour répondre par l'amour. C'est cette voix et cette démarche de l'époux, qui passe par-dessus les montagnes, qui franchit les collines pour rejoindre sa bien-aimée, et provoquer en elle un pareil empressement : *Vox Dilecti mei; ecce Iste veniet saliens in montibus, transiliens colles*¹.

§ IV

Concluons.

C'est ainsi, par ces deux admirables sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, que la présomption est rabattue sans préjudice pour la dignité, et la confiance excitée sans préjudice pour le juste sentiment de notre misère. C'est ainsi que balançant ces deux sentiments inhérents au cœur de l'homme, la religion de Jésus-Christ nous mène et nous ramène sans cesse du repentir à l'amour, et de l'amour au repentir, et nous élève, comme sur deux ailes, à la plus haute perfection.

¹ *Cant. cant.*, II, 8.

Voilà le moyen héroïque de croire.

Direz-vous que c'est trop fort pour qui n'a pas déjà toute la foi ? Comment cela, puisque c'est là même qu'on la puise ? Comment faudrait-il avoir toute la foi, c'est-à-dire l'effet, pour le demander à la cause ? Il suffit d'un commencement de foi, ou même qu'on ait le désir de la foi : le désir, entendez- le bien, et non pas la peur de la foi, comme nous appelant, par la rupture de nos chaînes, à la liberté des enfants de Dieu. Que si nous aimons nos chaînes, alors assurément c'est trop fort !

Mais pour les âmes généreuses, loin que ce soit une difficulté, c'est un secours contre la seule difficulté qui passe nos forces : celle de sortir de notre misère. C'est une grâce qui ne demande d'abord que la bonne volonté, puis la fidélité à ses inspirations par la prière qui l'attire et le recours aux sacrements d'où elle jaillit. Si nous faisons le moindre effort, elle le centuple par l'énergie qu'elle nous communique. Elle fait éclater la foi en nous avec une puissance fulminante.

Nous avons tous assez de foi pour y recourir dès l'abord. En voulez-vous la preuve ? Vous ne voudriez pas mourir sans sacrements. Personne aujourd'hui ne meurt sans sacrements. Or, ces sacrements, on y croit assez pour les recevoir à la mort : c'est avoir plus de foi qu'il n'en faut pour les recevoir dans la vie.

C'est croire en effet plus qu'on ne doit, peut-être, que de se flatter de leur efficacité dans ce dernier

moment où nous ne nous appartenons presque plus, et où nous ne donnons à Dieu que ce qu'il nous a déjà retiré. Franchir en un instant l'écart de toute une vie! se trouver à droite quand on a toujours été à gauche! être en sécurité quand les Saints sont en alarme! Je ne dis pas que ce soit impossible, assurément. Même alors, il peut se faire des miracles de repentir et d'amour. Cela se voit heureusement. A ce moment suprême, Jésus-Christ entre souvent dans une âme, *les portes closes*, comme il le fit après sa résurrection dans le cénacle où étaient ses disciples. Dieu a des éclairs de Miséricorde plus rapides encore que les coups de sa Justice, et une minute peut prévenir l'Éternité. Mais ce miracle de grâce auquel vous vous confiez est plus grand que tous ceux auxquels vous refusez de croire. Et pour combien cette confiance n'est-elle pas illusoire! Combien de fois, où les sacrements manquent au mourant, ou le mourant manque aux sacrements!

L'Évangile, si plein d'appels de miséricorde, ne l'est pas moins de sentences de forclusion contre ceux qui ne répondent pas en temps voulu; et son terrible *Nescio vos* contre ceux qui se laissent surprendre par l'arrivée de Celui qui vient comme un voleur, éclate dans mille paraboles. La raison ne s'étonne pas moins que la foi qu'on fasse tant de difficulté à croire pendant la vie, alors qu'on en fait si peu à la mort. Étrange aveuglement de l'homme qui, tout penchant qu'il est à la mort, ne veut prendre qu'à l'extrémité les sentiments d'un mourant

qu'elle inspire! Misère d'une incrédulité qui hausse ou qui baisse avec la santé et la vie, et dont on pourrait demander le secret au médecin : comme le philosophe Bion, dont parle Montaigne, qui « avait
« été longtemps se moquant des hommes religieux,
« mais la mort le surprenant, il se rendit aux plus
« extrêmes superstitions ; comme si les Dieux s'ô-
« taient ou se remettaient au gré de l'affaire de
« Bion ! »

Sans aller jusque-là, il en est plusieurs qui comptent sur le refroidissement de l'âge pour venir à la pratique de la foi, comme par une pente qui leur en épargne la difficulté.

Qu'ils me permettent de le leur dire, il y a encore là un écueil sous une illusion. La foi est un don de soi à Dieu. C'est un mouvement généreux. Ce n'est pas par calcul, mais par élan qu'on y arrive. La mort au moins, parmi tous les hasards qu'elle fait courir à l'âme, lui offre la matière d'un grand sacrifice, par lequel on peut racheter une longue infidélité. Mais l'âge retire la flamme et n'y apporte pas d'aliment. Ce n'est pas par refroidissement qu'on va à Dieu. La foi est ardeur, et la jeunesse y est en un sens plus propre que la vieillesse. Sans doute celle-ci n'a pas les mêmes illusions ; mais elle en a qui lui sont propres. Si elle a le malheur d'être infidèle aux conseils de l'âge, elle y devient sourde de plus en plus. Si elle ne profite pas du courant qui, à un moment donné, doit la faire entrer au port, elle reste échouée sur les récifs. A une incrédulité fébrile succède une incré-

dulité sénile. Quand la liqueur de la vie n'est pas épurée et renouvelée au temps voulu, la qualité baisse en même temps que la quantité. Dans la jeunesse c'est l'écume qui déborde du vase, dans la vieillesse c'est la lie qui reste au fond.

Heureux qui, soucieux de ce vase de son âme, le purifie et le sanctifie fréquemment, en le trempant aux eaux de la grâce et le passant aux feux de l'amour; en le purgeant des créatures, pour l'offrir en calice à Jésus-Christ; et qui, au lieu de ces « vases « de colère que Dieu souffre avec une patience « extrême, préparés qu'ils sont pour la perdition, en « fait un vase de miséricorde où les richesses de la « gloire resplendiront! » *Sustinuit in multa patientia vasa iræ, apta in interitum, ut ostenderet divitias gloriæ suæ in vasa misericordiæ, quæ præparavit in gloriam*¹.

¹ *Ad Romanos*, ix, 22, 23.

CHAPITRE XIII

RECOURS A LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE

La raison de croire doit nous porter à tous les moyens de croire qui rentrent dans le cercle de la foi chrétienne. Il en est qui sont indispensables. Il en est d'autres qui sont facultatifs. Mais ceux même qui sont facultatifs, en ce sens qu'on peut y recourir plus ou moins, ne le sont pas en ce sens qu'on puisse les mépriser, ou même s'en abstenir systématiquement.

La raison ne s'offenserait pas moins d'une telle conduite que la foi.

La foi étant un régime d'adhésion à une doctrine proposée, ne souffre pas de partage. C'est un tout qui repose sur la même base : l'Autorité divine. Il n'y aurait pas plus de raison de corriger cette doctrine sur un point que de refuser sa foi à tous les autres points. Le système étant d'ailleurs parfaitement lié dans toutes ses parties, en éliminer une seule serait par là même porter atteinte à toutes les autres. On comprendrait plutôt qu'on rejetât le tout. Mais dès lors que la raison nous l'a fait accepter, cette même raison ne nous permet pas d'en rien retrancher.

Quant à la foi, il ne faudrait plus en parler après

ce retranchement. Qui dit foi dit confiance : aussi les mots *fides* et *fiducia* sont-ils indifféremment employés dans l'Évangile. Or la confiance ne se divise pas. Si vous ne croyez pas à ma déclaration ou à ma conduite sur un point, toute la véracité, toute l'autorité de mon caractère est entamée et s'écroule dans votre créance. Vous me faites même plus injure que si vous n'en acceptiez rien ; parce que ce partage suppose une investigation où vous m'auriez pris en défaut.

I. Ce serait donc faire injure à la raison et à la foi, ce serait faire injure à Jésus-Christ dans son Évangile et dans son Église, et à Dieu qui l'a envoyé, que de ne pas avoir foi dans le crédit attribué par lui à la Très-Sainte Vierge. Ce serait lui faire injure dans cette Mère auguste par qui il a voulu se donner à nous, et qu'il a signalée à notre vénération et à notre culte filial par tant de prérogatives prodigieuses qui ne peuvent avoir eu d'autre but : sa Virginité immaculée, sa Maternité glorieuse ; la participation éclatante et intégrante de cette divine Mère aux autres grands mystères du salut : la Visitation, la Présentation, la Fuite en Égypte, la soumission de Jésus durant trente ans à Nazareth, le premier miracle anticipé pour elle à Cana, et enfin la Rédemption où elle est *transpercée du même glaive de douleur* que la Victime du salut humain qui expire en nous donnant à Elle pour fils et en nous la léguant pour Mère.

Tout cet ensemble de témoignages évangéliques,

et les déclarations dogmatiques de l'Église qui en a déduit le culte d'intercession de la Très-Sainte Vierge, font de ce culte un article de foi, et nous le recommandent comme un des plus puissants moyens d'acquérir la foi même.

II. Ce moyen a un caractère que j'ai appelé facultatif quant à la mesure de son usage. Il est laissé à notre dévotion et à notre attrait. Mais en cela il n'est que plus méritoire, et il ne porte que plus de fruit. Il se recommande d'autant plus qu'il nous assujettit moins :

Remarquez bien, en effet, que c'est le culte de Jésus-Christ dans sa sainte Mère : culte d'autant plus affectif qu'il est moins contraint ; d'autant plus délicat qu'il est moins direct ; d'autant plus humble qu'il est moins immédiat. En effet :

Le culte de Jésus-Christ est mêlé d'amour et de crainte, parce que Jésus-Christ n'est pas homme seulement, mais Dieu. Cette crainte, en nous faisant sentir la distance que Jésus-Christ a franchie pour nous, est le principe de l'amour dont le triomphe est de la faire disparaître. Or c'est cet amour pur de crainte, n'ayant d'autre mobile que le cœur, que nous témoignons à Jésus-Christ dans sa Mère.

Il est indirect, il est vrai, mais en cela même, ai-je dit, il est plus exquis. Aimer en effet quelqu'un en lui-même est le commun de l'amour ; mais l'aimer dans un autre, et cet autre à cause de lui, en est la délicatesse.

Enfin cet amour, chose admirable, tout exempt de crainte qu'il est, est cependant plus humble. Il est dit de Madeleine dans l'Évangile, qu'elle se tenait derrière Jésus, à ses pieds, les arrosant de ses larmes et y répandant des parfums. Ne trouvez-vous pas que ce témoignage, pour ne s'adresser qu'aux pieds du Sauveur, est plus humble et plus touchant que s'il se fût adressé à la partie supérieure de sa personne ? N'êtes-vous pas pareillement ému et ravi du témoignage de foi et de respect de cette autre femme qui, s'approchant aussi de Jésus par derrière, toucha seulement *la frange de son vêtement* pour en obtenir sa guérison ? Or, la Sainte Vierge n'est que le vêtement, et la frange du vêtement de Jésus. Elle est aussi la partie la plus humble par laquelle son humanité confine à nous ; moins que ses pieds : l'escabeau de ses pieds. C'est donc honorer Jésus-Christ d'un culte plus humble, autant que plus affectif et plus délicat, que de l'honorer ainsi dans sa Mère, comme dans la pénombre de sa Divinité.

III. Sans doute, c'est honorer cette Mère au plus haut point. Mais, outre que cet honneur lui appartient par les titres glorieux qu'elle a reçus de la grâce de Jésus-Christ, il revient à Jésus-Christ lui-même. M. Renan, dans sa *Vie de Jésus*, disait : « Il est doux qu'on arrive jamais à fixer les places où l'humanité voudrait venir baiser l'empreinte de ses pieds. » Ce culte d'amour et de respect exprimé par l'impiété même à l'égard de Jésus, dans l'empreinte maté-

rielle et inanimée de ses pieds sur une terre insensible, nous donne la mesure de celui auquel il a droit dans cette terre vivante et immaculée de laquelle il a voulu tirer sa propre chair, dans ce sein virginal où il a voulu être conçu à la vie humaine, par une opération toute divine de l'Esprit-Saint, et par une coopération méritoire de Marie elle-même, en qui il a laissé bien plus que l'empreinte de ses pieds : l'empreinte de sa sainteté et de sa grâce ; et qu'il a associée d'une manière si privilégiée à tous les mystères de sa vie et au grand mystère de sa mort.

C'est pourquoi les plus grandes grâces sont attachées pour nous au culte de la Très-Sainte Vierge.

IV. Considéré plus particulièrement en lui-même, ce culte est par excellence un culte de grâce, je dirai même un commerce de grâce de Dieu à nous, et de nous-mêmes à Dieu.

J'ose dire, en effet, que c'est un culte de grâce de nous envers Dieu, en m'autorisant de cette expression de saint Pierre, en un autre sujet : *Hæc est gratia apud Deum* ¹ ; c'est-à-dire, comme il l'entend, que ce qu'il y a de moins obligatoire quand nous le faisons pour Dieu lui est d'autant plus agréable. Le culte de la Sainte Vierge, en ce qu'il a de facultatif, devient donc de notre part un culte *gracieux* envers Dieu.

Par cela seul on peut déjà concevoir que Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, et de qui

¹ *Epist.*, II, 20.

nous-mêmes tenons cette délicatesse qui nous porte à rendre grâce pour grâce, fasse du culte de sa divine Mère un culte tout particulier de grâce envers nous.

Ce culte a en outre une puissance attractive de grâce, comme étant le culte des humbles, le culte de l'humilité par excellence. Il se rapporte à Dieu, il est vrai, au Très-Haut; mais par une créature, par une femme, et la plus humble des femmes, par sa *servante*. Le culte de Jésus-Christ nous abaisse déjà de l'adoration du Dieu spirituel et invisible à l'adoration de l'Homme-Dieu : mais combien plus le culte de la Vierge qui, tout exempt d'adoration qu'il soit, est, dans une femme, le plus grand honneur qui puisse être rendu à une créature, même angélique, et le premier, après celui qui n'est dû qu'à Dieu seul ! On croit que ce fut là l'épreuve à laquelle succombèrent les Anges apostats. Ils ne purent envisager sans révolte, dans le Plan divin, qu'une créature inférieure à eux par nature, fût élevée au-dessus d'eux, par grâce, à une Royauté dont ils seraient les sujets. Ils se révoltèrent par là contre leur propre principe à eux-mêmes, qui est la grâce. Quelque chose de cette révolte se fait sentir aux esprits superbes à l'égard de l'humble culte de Marie. Ce culte est donc celui qui exerce le plus l'humilité. Or, s'il est un sentiment je ne dis pas catholique, mais religieux dans le sens le plus général du mot, un sentiment dont l'humanité, même dans les temps païens, ait été partout convaincue et pénétrée, c'est celui

que « Dieu résiste aux superbes, mais qu'il accorde sa grâce aux humbles ¹. » Et le mot *grâce* tout seul n'implique-t-il pas l'humilité ? N'est-ce pas ce sentiment seul qui peut la recevoir, qui l'obtient à proportion qu'il est plus profond, qui l'attire, qui l'arrache en quelque sorte. L'humilité est la plus grande puissance après celle de Dieu : elle triomphe de Dieu lui-même, en honorant, plus que toute autre vertu, sa Souveraineté.

Quel plus grand témoignage de cette vérité que Marie elle-même ! Je n'en veux d'autre expression que son sublime cantique : « Mon âme exalte le Seigneur, et mon esprit tressaille en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante. C'est pour cela que toutes les générations à venir m'appelleront bienheureuse, parce que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. » Et, généralisant l'extension de ces *grandes choses* à l'humanité tout entière, en vertu de la même loi, elle ajoute : « Et sa miséricorde s'étend de race en race sur ceux qui le craignent. Il a déployé la puissance de son bras : il a dissipé les superbes, il a déposé les potentats de leur trône et il a exalté les humbles. Il a rempli de biens ceux qui manquaient de tout, et il a renvoyé les riches vides, etc. » On le voit, c'est le chant de triomphe de l'humilité en Marie et par Marie.

Et cette grâce dont elle a été comblée, ces *grandes*

¹ Prov., III, 34 ; — I Pierre, v, 5 ; — Jacq., IV, 6.

choses qui ont été faites en elle par l'attrait, par l'empire de son humilité sur le Très-Haut, qu'est-ce ? C'est le Très-Haut lui-même la couvrant de son ombre, c'est l'Esprit-Saint survenant en elle, c'est le Verbe éternel descendu et incarné dans son sein pour devenir le Principe régulier de la grâce dans le monde, en la comblant, la première, de cette grâce au-dessus de toute autre créature : *Gratia plena !*

C'est ainsi, par l'humilité d'abord de Marie, que la grâce a été attirée aux hommes. Elle a été le moyen immédiat de l'Incarnation, et le moyen médiat de ses effets : comme un vase d'humilité qui, rempli le premier de la grâce, l'a épanchée sur le monde. Elle en est même restée, par son union avec la source, la dispensatrice spéciale. « Dieu, dit Bossuet, ayant une
« fois voulu que la volonté de la Sainte Vierge
« coopérât efficacement à donner Jésus-Christ aux
« hommes, ce premier décret ne se change plus, et
« *toujours* nous recevons Jésus-Christ par l'entre-
« mise de sa charité. »

Quand cette femme malade de l'Évangile dont je parlais il y a un instant eut touché la frange du vêtement de Jésus, au même instant elle fut guérie de son mal, et Jésus dit : « Quelqu'un m'a touché ; car
« j'ai reconnu qu'une vertu est sortie de moi ¹. » Le Sauveur, qui ordinairement faisait attendre la vertu secourable de sa grâce à ceux qui la lui demandaient directement, et qui en soumettait le don à une opéra-

¹ Luc, VIII, 46.

tion visible de sa puissance, semble ici se la laisser dérober par l'humilité qui n'ose pas l'aborder en face, mais qui par derrière se borne à toucher la frange de son vêtement. Ainsi une *vertu* sort de Jésus-Christ lorsqu'on se met en rapport avec lui par l'entremise de Marie.

V. On comprendra davantage la vertu de ce moyen si on observe de quelle manière admirable il rentre dans ce procédé du Christianisme si justement admiré par Montesquieu, et que nous avons étudié dans le chapitre précédent, d'exciter la confiance en rabattant la présomption dans le cœur de l'homme.

L'humanité antique, rappelons-le, se sentant sous le coup d'une malédiction héréditaire, avait la terreur de Dieu ; terreur qui a été la principale source du tragique chez les Grecs, et qui a fait de la vengeance de quelque divinité le nœud de tous les poèmes : la terre entière était un autel de sacrifices où les victimes ne suffisaient pas.

D'autre part, l'outrecuidance humaine était montée dans les philosophes jusqu'à poser le sage à l'égal et au-dessus même de la Divinité. « Jamais le sage ne craint Dieu ¹. » — « Il sait qu'on n'a presque rien à redouter des hommes, et rien de Dieu. ². » — « Je ne redoute pas le jugement, dit-il ³. » — « A l'im-

¹ Deum nemo sanus timet (Sénèque, *De Benef.*, iv, 9).

² Scit non multum esse ab homine timendum, a Deo nihil (*Id.*, *ibid.*, vii, 1).

³ Non reformido Judicium (*Epist.*, xxvi. — Comme la philosophie avait reculé depuis Platon!).

« mortalité près, il est Dieu ¹. » — « Parvenu au faite, il est l'égal des Dieux, non leur suppliant ². »
 « Lui seul est bon ³. » — « Dieu ne l'emporte pas sur le sage en félicité, bien qu'il l'emporte en âge. Le sage voit avec tout autant de tranquillité et de dédain que Jupiter les richesses; il a *même cet avantage sur Jupiter*, que ce dieu ne peut pas en user, tandis que lui, sage, ne le veut pas ⁴. »

La superbe humaine pouvait-elle monter plus haut?

Voilà où en était l'humanité, en même temps qu'elle portait en elle cette terreur sauvage de la Divinité qui lui faisait arroser les autels de sang humain.

La religion véritable avait à résoudre le problème qui ressortait de ces deux dérèglements, en conciliant l'humilité la plus profonde avec la confiance la plus familière, dans les rapports de l'homme avec Dieu.

Nous avons déjà vu comment elle le fait par les deux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Mais il faut admirer sa sagesse dans le plan général du Christianisme, et particulièrement le rôle de la Très-Sainte Vierge dans ce plan.

La simplicité l'y dispute à la perfection; car ce

¹ Excepta mortalitate, similis Deo (*De Const. Sap.*, viii).

² Quod si occupas, incipis Deorum socius esse, non supplex (*Epist.*, xxi).

³ Nemo bonus nisi sapiens (*Id.*, *ibid.*, v. — C'est le contre-pied de l'Évangile : *Nemo bonus nisi unus Deus*).

⁴ Deus non vincit sapientem felicitate, etiam si vincit ætate... tam æquo animo omnia apud alios videt contemniture quam Jupiter, et hoc se magis suspicit quod Jupiter uti illis non potest, sapiens non vult (*Epist.*, lxxiii).

n'est pas par deux moyens différents, c'est par le même moyen qu'elle rabat et qu'elle relève l'âme humaine.

Cette âme n'y a pas de rapport immédiat avec le Dieu invisible. Entre elle et Lui il faut un médiateur, et un médiateur victime. Ce Dieu *Trois fois Saint*, dont la justice offensée voulait une satisfaction, est si grand, que cette satisfaction ne pouvait lui être donnée que par l'anéantissement d'un Dieu comme Lui. Mais il est en même temps si bon, que c'est Lui-même dans ce Dieu, distinct seulement quant à la Personne, qui se réconcilie le monde, *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi*¹; qui a aimé le monde à ce point qu'il lui a donné son Fils unique, lequel, rivalisant avec son Père d'amour pour l'homme, s'est offert volontairement pour notre rançon.

Voyez-vous déjà la conciliation des deux principes de justice et de miséricorde en Dieu, et par suite des deux sentiments d'humilité et de confiance en nous, s'opérer par le seul moyen de Jésus-Christ ! Des hauteurs des cieux où il est égal à son Père, il descend ; il s'anéantit dans le sein d'une femme ; il naît, il souffre, il meurt comme nous et pour nous. Quel hommage rendu à la Sainteté et à la Justice célestes qu'un tel anéantissement, et comme il rabat et répare la folie de cet orgueil par lequel l'homme se posait, de son chef, l'égal et le rival de Dieu ! Mais en même temps, quelle pacification

¹ Il *ad Corinth.*, v, 19.

entre ce Dieu et nous, et avec quelle confiance nous pouvons désormais, du chef de Jésus-Christ, nous approcher de sa Majesté formidable, couverts que nous sommes de cette satisfaction, infinie comme Dieu, et humaine comme nous ! Comme ces deux extrémités, ces deux hostilités si inconciliables se rapprochent, s'unissent, s'embrassent dans l'unique Médiateur !

Mais cette solution devait atteindre un degré plus achevé encore de délicatesse.

Le moyen même, en effet, par lequel elle s'opère se ressent encore en quelque chose des deux difficultés qui y sont surmontées. Jésus-Christ est Dieu, tout Sauveur qu'il est. Il est Juge. Le même *Fils de l'homme* qui s'est montré plein de mansuétude dans les campagnes de la Judée, apparaîtra armé de foudres sur les nuées du ciel. Même durant sa vie mortelle, toute de miséricorde ce semble et de pardon, par combien de paraboles et de figures n'a-t-il pas réservé et fait pressentir la sévérité finale de ses jugements ; et combien de foi ne les a-t-il pas déjà fulminés par ces terribles *Væ* ! « malheur à vous ! » qu'il faisait éclater sur la tête des profanateurs et des superbes ! Il y a donc place encore, même auprès de Jésus, à la crainte : crainte salutaire assurément, mais qui peut intimider trop une nature aussi craintive que celle de l'homme. — Et d'autre part, il peut y avoir place aussi à la présomption et au mépris. Jésus-Christ est homme autant qu'il est Dieu ; il est même le dernier des hommes par sa naissance, par

sa vie et par sa mort. Ce devait être là sa condition de victime. Il a parfaitement rempli sous ce second aspect, comme sous le premier, les prophéties qui le représentaient tout à la fois glorieux et avili : « Les yeux superbes seront humiliés, la hauteur des grands sera abaissée, dit Isaïe, le Seigneur paraîtra grand en ce jour-là... Mon Juste sera élevé, exalté, glorieux extrêmement; il régira les nations, et les rois se tiendront devant Lui dans le silence, etc. » « Il paraîtra néanmoins sans gloire, il montera comme une frêle plante et une languissante tige d'une terre desséchée, conspué, le dernier des hommes, homme de douleur et qui sait ce que c'est que souffrir. Son visage a été comme obscurci par le mépris, au point que nous n'en avons fait aucun cas, etc. ¹ » C'est ce qui a eu lieu. Deux choses principalement ont avili Jésus-Christ dans l'opinion du monde : sa naissance et sa mort, Marie et la Croix. Marie, cette *terre desséchée* de laquelle il est sorti comme une *languissante tige*, et sur le sein de laquelle il a rampé, pour ainsi dire, pendant trente ans : voilà d'abord ce qui a valu le mépris à Jésus-Christ. » N'est-ce pas là ce charpentier, ce fils de Marie que nous avons connu ? » disaient ses contemporains; et ils se scandalisaient de lui ². Quant à la Croix, on sait à quel point elle a été *scandale aux Juifs et folie aux Gentils*.

Ainsi donc, Jésus-Christ qui a ôté de l'âme humaine

¹ Isaïe, LIII.

² Matth., XXIII, 53; — Marc, vi, 2; — Jean, vi, 42.

et la peur et le mépris de Dieu, en reste lui-même à quelque degré l'objet dans sa double nature divine et humaine ; et dans un système achevé de sagesse, qui avait à réserver et à régler tout à la fois la confiance et la crainte, il fallait aller plus loin.

C'est ce qui s'est fait par le culte de Marie.

Ce culte, en effet, relève Jésus-Christ comme homme, et le désarme comme Dieu.

Une sagesse humaine aurait dissimulé ce qui était un sujet de mépris et rejeté dans l'ombre Marie et la Croix, comme des accidents et des expédients éclipsés dans le succès de l'entreprise, et ne pouvant que compromettre son éclat. — Il y avait un moyen plus triomphal de relever Jésus-Christ du mépris, mais un moyen dont l'invention ne pouvait appartenir qu'à une sagesse, et l'exécution qu'à une puissance surhumaines : c'était de faire du sujet de ce mépris un objet de gloire.

C'est ce que nous voyons dans la Croix. Jésus-Christ n'a pas rougi de sa Croix. Cet infâme instrument de supplice, exécution du monde ancien qui le réservait pour ses esclaves, n'a pas été pour lui un accident et un inconvénient : ç'a été un moyen de choix et un objet de triomphe, à ce point qu'il l'a plantée sur la couronne des rois, qui en décorent eux-mêmes la poitrine des braves, comme le signe dominant et rayonnant de la gloire et de l'honneur. Il a retourné les pôles du monde dans la Croix. Cela seul me ferait tomber à genoux au pied de cette Croix.

C'est ce qui a eu lieu aussi pour Marie.

Elle déshonore Jésus-Christ dans l'esprit des superbes, plus encore que la croix. Celle-ci, en effet, par là même qu'elle est le théâtre de la souffrance, peut l'être de la force, de la grandeur d'âme, de la justice victorieuse par la constance et par la patience. Aussi, Platon avait deviné la grandeur morale du juste expirant sur la croix. Mais l'anéantissement d'un Dieu au sein d'une femme du dernier rang, sa naissance dans une crèche et sa vie obscure dans un atelier ; un Dieu qui vagit, un Dieu qu'on allaite, un Dieu qui végète trente ans soumis à cette femme : voilà le grand écueil ; voilà qui est compromettant ; voilà ce qu'il faut dissimuler dans un système humain de faiblesse et d'accommodement : voilà donc, dans un système tout divin de vérité et de puissance, ce qu'il faut montrer, ce qu'il faut glorifier et exalter.

C'est ce qui a eu lieu dans le culte de Marie. *Pour cela même*, dit Marie elle-même dans son cantique, *ex hoc*, « toutes les générations à venir m'appelleront « bienheureuse... et les superbes seront confondus « dans la pensée de leur cœur. » Et voici que, après dix-huit siècles d'accomplissement prodigieux de cette prophétie, la gloire de Marie monte encore, et scandalise les prudents et les sages de son excès. La Maternité de Marie, terme de l'anéantissement de Jésus, devient le plus haut point de toute dignité créée ; et, pour avoir fourni le sein immaculé où il a pris la nature humaine, l'humble Vierge de Nazareth est élevée au-dessus de la nature angélique.

Voilà comment le culte de Marie relève Jésus-Christ comme homme, et le venge, si j'ose ainsi dire, du mépris de son incarnation.

Il ne l'incline pas moins comme Dieu, en nous donnant auprès de Lui un accès de grâce ; et c'est en cela surtout qu'il s'offre à nous comme moyen de croire.

Si incliné en effet qu'il soit vers notre faiblesse, le Fils de Dieu, nous l'avons dit, laisse entre nous et Lui une place à la crainte, crainte salutaire, sans laquelle ses miséricordes n'auraient pas de prix, mais qui souvent les met hors de la portée de notre fragilité, en diminuant la confiance que nous devons avoir en elles. Notre extrême misère demandait une miséricorde tellement grande, que, non-seulement Dieu, mais Jésus-Christ lui-même, ce semble, ne pouvait nous la faire immédiatement sans supprimer la crainte qu'il importait de maintenir dans l'âme humaine, en la sauvant du désespoir. Il fallait ainsi tout à la fois réserver cette crainte et épancher cette miséricorde.

Il convenait, pour cela, au plus haut point, que, dans cette merveilleuse économie du Christianisme où rien n'est heurté, une nouvelle puissance, toute de miséricorde, sans aucun mélange de justice, fût ménagée entre Jésus-Christ et nous, comme il est Lui-même interposé entre nous et Dieu ; qu'elle fût médiatrice auprès de ce grand Médiateur, pour fléchir ce qui reste en Lui de justice, dissiper ce qui reste en nous de crainte, et porter à son dernier

terme ce plan admirable de condescendance dont chaque degré rachète la pente et maintient la grandeur divine en l'inclinant.

Tel est le ministère de la Très-Sainte Vierge. Elle y répond admirablement, soit de notre côté, soit du côté de son divin Fils, soit en elle-même.

De notre côté, en effet, elle n'a absolument rien qui soit à redouter. C'est une pure créature, c'est une femme ; nous pouvons donc recourir à elle sans aucune crainte, et commencer par elle l'apprentissage en quelque sorte de notre confiance envers son Fils.!

Du côté de ce Fils, tout par Marie est à espérer, car elle est la plus parfaite et la plus élevée des créatures, ayant un rapport incomparable avec Dieu, et n'étant, si j'ose ainsi dire, guère moins unie à l'humanité de son divin Fils, que cette humanité l'est à la Divinité.

En elle-même enfin elle est Mère, et, merveilleuse ressource ! Mère des deux côtés : Mère de Dieu, Mère des hommes : pouvant tout obtenir comme Mère de Dieu, voulant tout accorder comme Mère des hommes ; et d'autant plus autorisée autant qu'intéressée à concourir à notre salut, que c'est à cette unique fin qu'elle a été choisie, qu'elle n'est Mère de Dieu que pour être Mère des hommes, et qu'elle nous doit cette glorieuse Maternité. Admirable convenance ! harmonieux dessein !

« Pour pouvoir nous être secourable, dit Bossuet, « il fallait deux conditions : que sa grandeur l'ap-

« proche de Dieu, que sa bonté l'approche de nous.
« La grandeur est la main qui puise, la bonté la
« main qui répand ; et il faut ces deux qualités pour
« faire une parfaite communication. Marie étant la
« Mère de Notre Sauveur, sa dignité l'élève bien
« haut auprès du Père éternel ; et la même Marie
« étant notre Mère, son affection la rabaisse jusqu'à
« compatir à notre faiblesse et l'intéresser à notre
« bonheur¹. »

Résumons ce plan admirable :

Au sommet, la *Divinité pure* du Père céleste dont l'adoration en esprit et en vérité est l'objet de toute la Religion. Pour nous concilier cette Majesté inaccessible par son essence et offensée par le péché, la *Divinité* et l'*humanité* personnellement unies en Jésus-Christ, Médiateur souverain, Sauveur et Rédempteur de la race humaine. Au pied de cette hauteur, l'*humanité* pure de Marie, Mère de Jésus-Christ, et par lui notre Mère. — Dieu est le terme, Jésus-Christ est la voie, Marie est le seuil de tout le culte. — Sans la voie, nul ne peut aller au terme ; et cette voie participant de la Divinité et de l'humanité qu'elle relie, de Dieu et de Marie, dont Jésus-Christ est le commun Fils, nous est ouverte par Marie. Quelque aplanie qu'elle soit par l'humanité du Fils de Dieu, la voie étant encore escarpée par sa Divinité, il est conforme à tout le système d'user de cette admirable facilité du seuil ménagé à notre fai-

¹ Deuxième sermon sur la *Fête de la Nativité*.

blesse dans la pure humanité de Marie, en qui la divine miséricorde se montre exempte de justice, pour conjurer la justice mêlée à la miséricorde en Jésus-Christ, et, par Jésus-Christ, pour désarmer la souveraine Justice.

Le culte de Marie incline ainsi la divinité de Jésus-Christ pour les humbles, autant qu'il relève son humanité pour les superbes, comme le marchepied d'un trône, qui, en le rehaussant, en facilite l'accès.

Aussi voit-on à ses pieds les âmes les plus virginales et les âmes les plus criminelles, Marie étant tout à la fois la Reine des anges et le Refuge des pécheurs.

VI. Le culte de Marie est cependant réputé abusif par certains esprits, comme attentatoire à celui de Jésus-Christ et à la pureté spirituelle du Christianisme.

C'est ignorer le fondement et l'objet de ce culte, et méconnaître tout le système chrétien qui s'y trouve engagé.

Rien n'est plus simple et plus admirablement lié que ce système.

Achevons de le montrer par rapport à cette objection :

La grandeur de Jésus-Christ est une grandeur de *nature*. Il est grand par lui-même : le seul Grand, le seul Saint, le seul Seigneur : *Tu solus Sanctus, tu solus Dominus, tu solus Altissimus Jesu Christe*¹.

¹ Hymne de la Messe.

La grandeur de Marie est une grandeur pleine de *grâce*. Elle n'est grande que de ce qu'elle a reçu : *Fecit mihi magna qui Potens est* ; et elle n'a tant reçu que parce qu'elle était humble, *quia respexit humilitatem ancillæ suæ*. La grâce chrétienne étant en effet en raison de l'humilité qui la reçoit, plus Marie reçoit d'honneurs à raison de cette grâce, plus elle exalte le Dieu tout puissant qui la lui fait : *Magnificat anima mea Dominum*.

Mais il y a plus. Cette grandeur de grâce ne s'arrête pas à la Très-Sainte Vierge. C'est une grandeur proportionnelle qui s'étend à tous les Saints, à tous les Élus, à tous les Chrétiens ; à l'édifice entier du Christianisme qui n'est qu'un édifice de grâce, dont Jésus-Christ est la pierre angulaire, dans la structure duquel nous entrons tous comme la Très-Sainte Vierge, et où elle a seulement une place de choix.

De là de belles conséquences : c'est que le culte d'honneur et d'intercession que nous rendons aux Saints n'est pas un honneur particulier seulement, mais un honneur commun, un honneur solidaire. C'est l'honneur du corps. Tous sont donc intéressés à ce qu'il ne soit pas dénié, à ce qu'il soit fidèlement rendu. Et comme, tout commun qu'il est, il n'est pas égal entre les membres qui y participent, mais proportionnel au rapport de chacun d'eux avec le Chef, il s'ensuit que le corps, que le système tout entier est intéressé, non-seulement à ce qu'il soit rendu, mais à ce qu'il soit rendu dans cette

juste et complète proportion. Ne pas rendre aux Saints, selon le degré de gloire où ils sont élevés par la grâce, tout l'honneur qui leur est dû, ne pas rendre par conséquent à la Très-Sainte Vierge le comble de cet honneur, c'est y porter atteinte dans le dernier des fidèles; c'est troubler, c'est affecter le corps tout entier. Il faut, ou nier le principe, c'est-à-dire le Christianisme, ou le suivre jusqu'à cette conséquence : conséquence d'ailleurs si admirable de justesse et d'harmonie qu'elle réfléchit sur le principe un éclat de vérité et de beauté.

VII. Et admirez encore ces caractères dans leur application pratique, à laquelle il faut en venir comme conclusion.

Le culte de la Vierge comme celui des Saints a un double objet. C'est un culte d'honneur et d'intercession. Nous leur rendons hommage, et ils nous obtiennent grâce. Ils s'intéressent à nos besoins et à nos maux sur la terre, en retour de l'intérêt que nous prenons à leur félicité et à leur gloire dans le ciel. Et dans cette généralité du culte de *Dulie*¹, l'honneur que nous rendons à ces serviteurs de Dieu se référant plus spécialement aux grâces propres qui ont fait leur mérite par la fidélité avec laquelle ils y ont répondu, et à celles dont ils ont été les instruments, ils sont par là nos exemples, nos *Patrons*. Ils sont nos Patrons dans le double sens de modèle et de

¹ De δούλος, serviteur.

protecteur : Dieu se plaisant à faire passer par l'exemple même, la grâce de l'imitation.

Et maintenant, comprenez toute la grandeur et toute la puissance du culte de la Très-Sainte Vierge. La première elle a reçu et réuni en plénitude toutes les grâces qui ont été réparties au monde. Ainsi *pleine de grâce*, elle a conçu, enfanté, donné au monde l'Auteur même de la grâce. Et, par une consommation de ce privilège et de ce ministère insignes, elle n'a pas seulement coopéré à cet avènement de la grâce par la naissance de Jésus-Christ, mais à son application au monde par sa mort. Elle a enfanté les membres au Calvaire, après avoir enfanté le Chef à Bethléem : *Fils, voilà votre Mère !*

La Très-Sainte Vierge est donc la plus grande capacité de grâce reçue. Elle en est l'Océan. Et la gloire étant dans la proportion de la grâce, quand la fidélité la transforme en mérite, nous ne saurions trop la glorifier.

Nous ne saurions pareillement trop l'invoquer et avoir trop de confiance dans son intercession. Car elle est l'instrument générateur de la grâce. C'est là son ministère. Elle est Mère de la grâce ; Mère uniquement, étant vierge : et Mère pour nous.

Mais, entre toutes les grâces, elle dispense plus particulièrement la grâce première de la foi ; et le recours à son intercession est un des moyens les plus assurés d'obtenir cette grâce.

De toutes les vertus, en effet, qui ont fait sa grandeur, celles qui s'offrent le plus à nous sont : la

pureté, comme Vierge ; l'humilité, comme Servante ; et la charité, comme Mère du Seigneur : trois grâces, trois vertus génératrices de la foi : la pureté qui dégage le cœur ; l'humilité, qui l'incline ; la charité, qui l'enflamme. Ces trois impressions seules, que ne peut manquer de faire sur nous le culte de la Sainte Vierge, vivifiées par la grâce dont elle est la dispensatrice, opéreront en nous la foi.

Mais, en outre et plus directement, la foi a été la grâce et la vertu par excellence de la Très-Sainte Vierge, sortant comme un fruit de toutes ses autres vertus, et opérant le salut du genre humain.

La première, elle a cru à Jésus-Christ devant naître par un prodige inconcevable de son sein virginal. *Comment cela se fera-t-il ?* dit-elle à l'Ange, *car je ne connais point d'homme.* Et sur l'explication de l'Ange, explication plus incroyable que le fait, et qui ne rassure sa virginité qu'en éprouvant davantage sa foi, elle prononce ce fameux *Fiat* de foi et d'acquiescement qui opère le salut du monde.

Aussi ce qui domine, parmi tant de sentiments, dans l'hommage que lui rend peu après Élisabeth, c'est cette parole qu'ont redite et rediront à jamais les générations chrétiennes : « Bienheureuse *Vous* « *qui avez cru* ; parce que les merveilles qui vous ont « été annoncées de la part du Seigneur s'accompli-
« ront ! » Et Calvin lui-même, tout hostile qu'il était systématiquement au culte de la Très-Sainte Vierge, a dit sur ce passage : « Elle est nommée Bienheu-
« reuse, d'autant que, recevant *par foi* la bénédic-

« tion qui lui était offerte, *Elle a ouvert le chemin à Dieu pour accomplir son œuvre*¹. »

Paroles d'une grande force, et dont l'application se fait toute seule. Ainsi Marie, par la grâce et par le mérite de cette foi héroïque qui a introduit toute foi dans le monde, l'introduira dans votre âme : elle *ouvrira le chemin à Dieu dans votre cœur pour accomplir son œuvre*.

Recourez donc à la Très-Sainte Vierge, honorez-la d'un culte particulier, fidèle, persévérant, surtout confiant et naïf. N'abandonnez jamais ce culte dans vos plus lointains égarements ; recourez-y dans vos premiers retours ; réservez-le toujours comme le lien de votre filiation à la foi de votre berceau pour qu'elle soit celle de votre tombe. Ce culte a cela de favorable, qu'il n'engage à rien de plus que ce que le plus découragé et le plus craintif peut faire ; et qu'en même temps il est presque infailible dans ses effets. Il abrège et simplifie le travail de la croyance en la faisant entrer dans l'esprit par la porte du cœur, comme il advint à ce célèbre converti de Marie qui, pour expliquer le miracle de son passage subit des plus aveugles préventions à la persuasion la plus éclairée, disait : *Elle ne m'a rien dit, et j'ai tout compris*.

C'est là un miracle sans doute, mais miracle qui, extérieur ou intérieur, est de tous les jours ; et dont

¹ Calvin, *Comment. sur l'harm. évang.*, p. 21.

celui obtenu par Marie de son divin Fils aux noces de Cana est un emblème et un gage. Elle n'eut qu'à dire au Souverain Maître des éléments et des cœurs : *Ils manquent de vin*, et à ceux qui servaient : *Faites ce qu'il vous dira*; « et le premier des miracles de Jésus-Christ se fit; et il manifesta sa gloire; et ses disciples crurent en Lui¹. »

¹ Jean, II, 3.

CHAPITRE XIV

CHARITÉ ENVERS LES VIVANTS

I. La Charité est un seul sentiment, un seul amour et un seul feu, soit qu'elle s'adresse à Dieu, soit qu'elle s'adresse aux hommes, soit qu'elle s'applique aux vivants, soit qu'elle s'applique aux morts.

Ce sentiment, c'est l'éternel Amour : non cet amour, même légitime, dont nous nous aimons naturellement sur la terre ; mais l'Amour procédant immédiatement de Dieu et y remontant, surnaturel, divin.

L'amour naturel, qui unit les époux, les parents, les frères, les amis, est une faculté d'attachement et de sympathie qui nous est propre comme toutes les autres facultés de notre nature. Nous le tenons bien de Dieu, mais seulement comme image et ressemblance de son propre amour, pour l'exercice de nos rapports sur la terre. Il ne s'inspire pas immédiatement de Dieu et il n'y tend pas. Aussi à la différence de la Charité, est-il corruptible. Resserré entre le cœur et son objet mortel, trop souvent il s'y consume et nous dévore.

La Charité transforme cet amour naturel sans le détruire. Dans son vaste sein, toutes les affections légitimes sont conservées avec leur caractère propre,

et en même temps surnaturalisées. Elles lui sont subordonnées, il est vrai; mais c'est par là même qu'elles sont vivifiées, étant purifiées et alimentées par ce saint amour. Elles participent alors de sa nature divine et immortelle; et comme nous sommes nous-mêmes immortels, nos affections contractent par là une conformité de destinée avec les êtres chéris qui en sont l'objet. Elles les suivent à travers tous les accidents de la vie et par delà les ombres de la mort. S'aimer en Dieu, c'est s'aimer en Celui qui est *le lieu des esprits, comme l'espace est le lieu des corps*, et non-seulement le lieu, mais le foyer; et comme il est partout et toujours, partout et toujours nous nous retrouvons et nous nous aimons, plus étroitement par Lui, malgré les obstacles sensibles qui nous séparent, que, sans Lui, dans le plus sensible rapprochement.

II. Mais, outre cette transformation de nos affections privées, nous acquérons, par la Charité, un sentiment d'amour pour ceux-là mêmes qui sont hors du cercle de ces affections. Ce sentiment n'était pas totalement inconnu à l'humanité païenne, par un reste de charité primitive; mais il était si rare qu'on n'en rapporte qu'une ou deux expressions, célèbres par cette rareté même.

Homo sum : humani nihil a me alienum puto,
a dit Térence. Et Cicéron a dit aussi quelque part :
*Caritas generis humani*¹.

¹ Beuchot a contesté à Voltaire l'exactitude de la citation de ce

Mais ce n'était là qu'une charité à peine même nominale, et totalement impuissante à prévaloir sur l'esprit d'hostilité, d'inhumanité et de férocité, qui, en dehors des affections de famille, de caste ou de patrie, divisait les hommes et inspirait les institutions, les mœurs, les lois, la philosophie et la religion. La miséricorde y était réputée faiblesse et presque vice ; et on sait que le plus grand sujet d'étonnement que le Christianisme produisit dans la société païenne fut la charité dont les chrétiens s'aimaient entre eux.

Le Christianisme a fait révolution dans l'âme humaine et dans le monde par ce divin sentiment devenu aujourd'hui naturel, bien que tenant toujours à son principe surnaturel dans le Catholicisme. Il a retourné le genre humain de l'hostilité à la charité. Tellement que ceux-là même qui étaient le plus en butte au mépris, à l'exploitation, à la haine, à la cruauté : les petits, les faibles, les pauvres, les esclaves, les étrangers, sont devenus les privilégiés de la Charité, par laquelle nous nous aimons en raison même de la distance. *L'étranger*, par elle, devient le *prochain*.

Le Christianisme a fait de son Dieu, mort le premier par son infinie charité pour toute la race hu-

mot de Cicéron. Cicéron n'a jamais dit cela, dit-il. Il se trompe : Cicéron l'a dit *de Finibus bon. et mal.*, lib. V, nomb. 23. Mais quand Voltaire prétend que Cicéron l'a dit *plusieurs fois*, il amplifie ; et quand il veut opposer ce *mot*, unique, à la *chose* si manifestement apportée par le Christianisme, il ne parvient qu'à faire ressortir ce qu'il veut effacer.

maine, le chef d'un seul corps dont nous sommes tous membres; qui comprend tous les vivants; et non-seulement les vivants sur la terre, mais les saints dans la gloire, et ceux qui achèvent de le devenir dans le Purgatoire, se prêtant mutuellement assistance par une correspondance de charité qui est comme le sang mystique de ce corps circulant du cœur aux extrémités et de celles-ci au cœur.

III. Cette charité étant unique dans ses différentes applications, il s'ensuit que, de quelque côté qu'elle s'allume, elle se communique à l'ensemble. L'amour de Dieu nous porte à aimer les hommes, et l'amour des hommes, à son tour, nous porte à aimer Dieu, et devient ainsi un des moyens les plus efficaces de croire. « O mon Dieu, s'écrie Bossuet, qui ne vous
« louerait dans l'opération de votre grâce! En même
« temps que vous attirez mon cœur à votre bonté
« infinie, vous m'apprenez à répandre sur mon pro-
« chain le chaste et pur amour qui m'unit à vous :
« je ne puis plus demeurer désuni d'avec aucun de
« mes frères, ni en froideur ni en indifférence avec
« les plus petits. Que ne puis-je, à l'exemple de saint
« Paul, me donner moi-même à mes frères, qui sont
« vos enfants et les membres de votre Fils! Et en
« effet, comme disait le disciple bien-aimé : « Si je
« n'aime pas mon frère que je vois, comment aime-
« rai-je Dieu que je ne vois pas? » Attendez mon
« cœur sur les maux et les besoins temporels et spi-
« rituels de mes frères. Heureux progrès du saint

« amour, qui de nos frères s'élève à Dieu, et de Dieu
« se répand encore avec une nouvelle douceur sur
« nos frères ! »

De là une belle conséquence :

Si j'aime mon frère que je vois, je parviendrai à aimer Dieu que je ne vois pas, mais qui se fera sentir à moi dans mon frère par cette sainte contagion de la Charité, laquelle, unique dans son essence, fait sentir sa source dans son cours, et reflue de son cours à sa source.

Aussi la Charité même, promulguant sa loi, après avoir dit : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de
« tout votre cœur, de toute votre âme, et de tout
« votre esprit, c'est là le premier commandement, » continue ainsi : « Et voici le second, *qui est semblable*
« à celui-là : Vous aimerez votre prochain comme
« vous-même ¹. »

Sur quoi Grotius fait cette réflexion : « *Semblable*,
« parce qu'il procède du même principe et qu'il en
« est l'extension : d'où vient que ce que le Christ dit
« de ces deux préceptes, en allant du premier au
« second, saint Paul le dit du second par rapport au
« premier, à cause de leur cohérence. Car qui aime
« Dieu observe ses préceptes, parmi lesquels est
« l'amour du prochain ; et celui qui aime le pro-
« chain, il s'ensuit qu'il aime Dieu, parce que les
« vertus s'entre-suivent, comme disent les Grecs, et
« que c'est un effet du même naturel, comme dit

¹ Matth., xxii, 38, 39.

« Philon, d'être pieux et aimant, et qu'on trouve
« ordinairement jointes ensemble la piété envers Dieu
« et la charité envers les hommes ¹. »

Joignez à cela une considération importante : c'est que la vie surnaturelle n'étant pas totalement éteinte dans la plupart des hommes, il s'agit moins de l'allumer que de la rallumer. De sorte que, au souffle de l'amour du prochain, l'amour de Dieu s'enflamme, par la similitude de ces deux amours.

Quand Jésus-Christ, dans l'admirable parabole du Samaritain, donne la palme de la charité à cet hérétique, et la refuse au Lévitte inhumain, on doit comprendre qu'il n'en détache pas la charité envers Dieu qu'il vient de promulguer comme inséparable de la première. Et il faut en conclure que ce Samaritain n'était hérétique que de nom, qu'il appartenait à la vraie foi par la vraie charité, et que c'est le Lévitte qui était un infidèle. De là cette parole de saint Jean qui s'applique au Samaritain : « Nous reconnaissons à
« l'amour que nous avons pour nos frères que nous
« sommes passés de la mort à la vie ²; » et cette autre parole qui s'applique au Lévitte : « Si quelqu'un dit :
« j'aime Dieu et ne laisse pas de haïr son frère,
« celui-là est un menteur ³. »

Grotius dit à ce sujet cette juste parole : *Nam qui commendantem amat, amat et commendatum*, « car

¹ *Annot. ad Matthæum.*

² I Jean, III, 14.

³ *Id.*, *ibid.*, IV, 20. — Aussi la vraie foi, la foi catholique, se reconnaît-elle à ce grand caractère de la charité.

celui qui aime le prescrivait aime le précepte ; » ce qui implique la réciproque : *qui amat commendatum, amat et commendantem*, « celui qui aime le précepte aime le prescrivait. »

Comment en effet aimer le prochain, aimer les pauvres, les secourir, les visiter, les honorer, sans en venir à aimer celui dont le caractère propre a été *d'évangéliser les pauvres*, de se faire pauvre lui-même jusqu'à partager la paille, les sueurs, les douleurs du pauvre ; celui qui est le Pauvre par amour étant le Riche par nature, et de qui se sont épanchés sur le monde les inspirations, les consolations, les trésors et les sacrifices de la Charité. C'est Lui-même dans les pauvres que nous rencontrons. Nous allons souvent à ceux-ci mus par l'amour du prochain, et nous en revenons émus de l'amour de Jésus-Christ.

Et cet amour de Jésus-Christ nous inspire la foi à Jésus-Christ.

Toutes les vertus s'enchaînent et s'engendrent ; plus particulièrement la Foi, l'Espérance et la Charité. Dans quelque ordre qu'on les place, elles sont inséparables : mais la Charité est le principe et la fin de toute vertu surnaturelle, plus particulièrement de la Foi.

Cela se conçoit, même philosophiquement :

La pratique de la charité nous arrache aux sensualités et nous met en contact avec les misères : double préparation à la foi. En effet, le détachement des sensualités nous purifie le cœur et le dégage ; nous fait prendre sur ce fonds de corruption le secours réclamé

par la charité, et nous délivre en quelque sorte de ce que nous donnons. La charité engendre ainsi la pureté, et il est d'expérience qu'elle est le meilleur antidote de la concupiscence et de la volupté, concentration de l'égoïsme. — En nous mettant en outre en contact avec les misères humaines, elle dissipe les illusions de la vie et le charme mensonger du monde : elle nous en fait voir le fond. Elle nous dégrise de ses fausses joies et de ses folles chimères, et nous les fait prendre en mépris, nous en fait même un remords, quand nous voyons ce qu'elles recouvrent, ce qu'elles méconnaissent, ce qu'elles produisent de misère.

En un mot la charité ne se faisant pas sans sacrifice, sacrifice non-seulement de nos biens, mais de nos goûts, de notre temps, de nos personnes, nous délivre de l'égoïsme, nous détache de nous-mêmes, nous allège de la personnalité, nous élargit de toute la part que nous prenons aux maux d'autrui, nous affranchit de tout ce que nous foulons aux pieds pour lui obéir : nous met enfin dans toutes les dispositions morales de la Foi.

La Foi et la Charité se pénètrent. Comme il y a de la Charité dans la Foi, il y a de la Foi dans la Charité. Qu'est-ce que la Foi chrétienne en effet ? C'est croire à l'amour que Dieu a eu pour nous. Nous sommes des pauvres que Dieu a visités, comme à son exemple et à son impulsion nous visitons nous-mêmes les pauvres. Il suit de là que notre charité envers ceux-ci nous fait comprendre et goûter la pre-

mière charité de Dieu envers nous et nous y fait croire. C'est cette onction qui nous enseigne toutes choses ; c'est ce *baume qui nettoie la vue*¹. Les larmes dont la Charité mouille les yeux ont une vertu clarifiante.

Je n'en veux pour preuve que le fait. Les plus charitables sont les plus croyants ; et les plus croyants sont les plus charitables. Quand le Christianisme parut sur la terre, c'est à ce caractère qu'on connut ses disciples, c'est ce qui dénonçait les chrétiens, en accomplissement de cette parole de leur Dieu : « Je vous donne un précepte nouveau : que vous vous aimiez les uns les autres comme le premier je vous ai aimés. C'est à cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples si vous vous aimez d'un amour mutuel². »

Et aujourd'hui même, après dix-huit siècles d'infusion du Christianisme dans l'humanité, la Charité est restée inséparable de la Foi, et elle en partage toutes les vicissitudes. Quelles que soient ses contrefaçons, nul ne me démentira lorsque je dirai qu'elle est le privilège et le divin secret du Christianisme, et encore du Christianisme intégral, du Catholicisme : c'est encore à cela, comme au premier jour, qu'on connaît les disciples de Jésus-Christ. C'est la foi pratique qui est le foyer où s'enfantent ses œuvres et où s'allument ses inspirations. La Société de Saint-Vincent de Paul, pour ne nommer qu'une seule de

¹ Apocal., III, 8.

² Jean, XIII, 34, 35.

ces œuvres, la gloire de notre siècle, est une Société de foi autant que de charité, à peine comprise, presque raillée, et finalement persécutée par ceux à qui la foi n'en donne pas l'intelligence.

Pour moi, je ne connais pas de moyen plus abrégé et plus infailible d'acquérir la foi ou de s'y fortifier que de s'affilier à cette grande œuvre. C'est une vérité banale, à force d'être ressentie, qu'elle fait plus de bien aux *visiteurs* qu'aux *visités*, qu'elle rend en foi ce qu'elle prend en charité, qu'on y acquiert plus qu'on ne donne, et que le contact du pauvre enrichit.

Soyez miséricordieux, et vous croirez à la Miséricorde. Montez au galeas du pauvre, et vous vous élèverez au-dessus des causes de l'incrédulité : l'attachement aux aises de ce monde et l'amour trop personnel de vous-même. Voyez le pauvre, asseyez-vous à son foyer éteint, remuez la paille de son grabat, touchez sa misère infecte ; et à travers ses haillons, dans ses membres amaigris, dans ses traits altérés, dans son regard creusé et profond, vous verrez apparaître Jésus-Christ, ses pieds et ses mains percés, sa tête déchirée d'épines, son côté ouvert : tout ce qu'il s'est fait pour vous. Vous vous y verrez aussi vous-même : l'image de votre âme, votre misère morale, votre dénûment de vertus, vos souillures spirituelles ; vous verrez que *c'est vous qui êtes malheureux et misérable, et pauvre, et aveugle, et nu*¹. Et cette double vue, ces deux sentiments de votre misère et de Jésus-

¹ Apocal., III, 7.

Christ en cet état pour vous en guérir se pénétrant l'un l'autre, vous vous sentirez illuminé, purifié, transformé ; la bénédiction du pauvre, ses larmes de reconnaissance, ses épanchements de confiance, les expressions de son amour et de son dévouement deviendront les vôtres à l'égard de Jésus-Christ, et vous vous en retournerez croyant à l'amour que Dieu a eu pour nous ; à tous ses miracles et à tous ses mystères.

CHAPITRE XV

CHARITÉ ENVERS LES MORTS

La mort de nos proches est un moyen plus violent de croire; un moyen qui s'impose, et qui par cela même nous demande moins d'initiative; qui nous saisit souvent dans l'oubli le plus profond de nos devoirs envers Dieu pour nous y ramener par les sentiments mêmes qui quelquefois nous en détournent. Ici ce n'est pas nous qui allons visiter Dieu dans ses membres : c'est Dieu qui vient nous visiter dans les nôtres. Visite terrible, où la mort force la porte, où elle intervient fatalement, où elle pénètre à travers tous les retranchements et toutes les résistances de nos affections pour nous en ravir les objets avec cette inexorable puissance que Bossuet exprimait si éloquemment quand il disait : « En vain Monsieur, en
« vain le Roi même tenait Madame serrée par de si
« étroits embrassements. Alors ils pouvaient dire l'un
« et l'autre avec saint Ambroise : *Stringebam brachiis,*
« *sed jam amiseram quem tenebam.* » Je serrais les bras,
« mais j'avais déjà perdu ce que je tenais. » La prin-
« cesse leur échappait parmi des embrassements si

« tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevait
« entre ces royales mains¹. »

I. Cette affreuse nécessité de la mort « introduite
« dans le monde par le péché, et qui a passé dans
« tous les hommes par celui en qui tous l'ont com-
« mis², » devient dans les mains de Dieu, si nous
nous prêtons à son opération, de coup de justice, ins-
trument de salut. Ce Dieu lui-même, en se soumet-
tant volontairement pour nous à la mort, lui a en-
levé son aiguillon : il a donné à ses victimes une force
de résignation, une suavité même d'acceptation qui
en font dominer toutes les horreurs et goûter, pour
ainsi parler, toutes les amertumes. — *Siccine separat
amara mors!* « La mort amère sépare-t-elle ainsi! »
dit la nature. — *Fortis ut mors dilectio.* « L'amour
est fort comme la mort, » dit la grâce de Jésus-Christ.
« Je suis ta mort, ô Mort, » *ero mors tua, ô Mors,*
dit-elle encore. Plus encore, je la convertis en gain;
car si elle sépare pour un temps de ce qu'on est tou-
jours menacé de perdre, elle unit à jamais à Celui-
là seul qui est la vie, et qui fait désirer de mourir
par l'attrait de sa possession : *Mihi vivere Christus
est, et mori lucrum; cupio dissolvi et esse cum Christo.*

Ces sentiments ne sont pas imaginaires. Les morts
chrétiennes sont le triomphe sensible de la grâce de
Jésus-Christ. La nature et la mort y sont visiblement
vaincues, et le surnaturel y resplendit. C'est là un

¹ Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre.

² Ad Roman., v, 12.

spectacle à déconcerter et à convaincre les plus incrédules ; et un philosophe connu de ce temps, le considérant trop indiscretement à ce point de vue de spectacle, ambitionna un jour la faveur d'être admis à le contempler, dans la personne d'un Juste dont toute la vie avait fait présager la sainte mort.

Et ce ne sont pas seulement ceux qui ont fait de toute leur vie une préparation à la mort qui offrent ce phénomène, mais, chose admirable ! des jeunes gens à qui tout sourit encore dans la vie, des épouses sous les fleurs encore de leur union, des mères heureuses au sein des objets de leur affection, des chefs de famille sur lesquels repose tout l'avenir d'une maison, surpris souvent par la mort, se trouvent tellement prémunis et armés contre elle par la grâce de Jésus-Christ et la vertu de ses sacrements, qu'ils en sentent les douceurs surnaturelles plus que les déchirements sensibles, comme si tout ce qu'ils quittaient était au delà. On dirait qu'ils traversent la mort plutôt qu'ils n'y succombent, qu'elle s'écarte en quelque sorte et qu'elle ne les touche pas. Ils paraissent mourir, mais ils sont dans la main de Dieu et entrent dans sa paix : *Justorum animæ in manu Dei sunt, et non tanget illos tormentum mortis. Visi sunt oculis insipientium mori, illi autem sunt in pace*¹.

II. Mais que leur mort est amère pour nous qui

¹ Sapiënt., III, 1-3.

leur survivons ! c'est là vraiment la mort. Elle est de notre côté plus que du leur, et son aiguillon qui ne les a pas vaincus reste enfoncé dans notre âme. Le saint courage et le céleste sourire avec lesquels ils l'ont reçue nous laissent, il est vrai, un sujet fortifiant de consolation ; mais cela même leur a imprimé je ne sais quelle grâce de victime qui nous attendrit plus profondément sur eux, comme si nos regrets étaient doublés par tous ceux qu'ils se sont refusés.

Et puis, cette image de destruction qu'ils nous ont laissée, toutes ces apparences de vie dont ils sont privés et que nous continuons à goûter sans eux semblent renouveler leur mort et en retourner le trait dans nos entrailles. C'est nous vraiment qui sommes morts en eux, comme dans la partie la plus chère de nous-mêmes, et ils achèvent de mourir en nous. Nous embrassons alors la douleur de leur perte comme si elle nous tenait lieu de leur personne et que nous les fissions revivre en les pleurant.

Ah ! vous pleurer est le bonheur suprême,
Mânes chéris de quiconque a des pleurs !
Vous oublier c'est s'oublier soi-même ;
N'êtes-vous pas un débris de nos cœurs ?

En avançant dans notre obscur voyage,
Du doux passé l'horizon est plus beau ;
En deux moitiés notre âme se partage,
Et la meilleure appartient au tombeau !

Dieu de pardon ! leur Dieu ! Dieu de leurs pères !
Toi que leur bouche a si souvent nommé,
Entends pour eux les larmes de leurs frères !
Prions pour eux, nous qu'ils ont tant aimé !

Ils t'ont prié pendant leur courte vie.
Ils ont souri quand tu les as frappés !
Ils ont crié : Que ta main soit bénie !
Dieu, tout espoir ! les aurais-tu trompés ¹ ?

Ce serait une impiété de le penser : une impiété à l'égard de Dieu qui nous a donné sa propre mort pour gage de nos espérances ; une impiété à l'égard de ces êtres chéris qui se sont endormis dans sa foi et dans son amour ; une impiété envers notre propre douleur, qui s'indigne des limites de ce monde et qui les franchit ; une impiété enfin envers la foi universelle du genre humain, qui a toujours prophétisé l'immortalité des âmes et leur réunion dans un monde meilleur.

Ici tout est mystère, et on n'a que le choix des croyances : ne pas croire à la vie future, c'est croire au néant. Or, le néant de l'âme humaine, qui se nourrit de la vérité éternelle ; qui rêve d'avenir et s'en fait des chimères plutôt que de se résigner au présent ; qui se perfectionne ou se dégrade, selon qu'elle croit ou ne croit pas à l'immortalité ; qui, toujours occupée d'un monde supérieur comme de son origine, aspire par tous ses bons instincts à y retourner ; le néant de cette âme humaine que nous

¹ Lamartine, *Harmonies poétiques et religieuses*, livre XI ; *Pensées des Morts*.

voyons dominer la mort par des lumières sublimes et des sentiments héroïques, et la traverser en laissant derrière elle son corps comme sa *dépouille* ; le néant de cette Âme, dis-je, serait un mystère, non-seulement incompréhensible, mais inconcevable, contre lequel la nature humaine a toujours protesté. Une raison bien faite ne saurait y croire ; et, pressée de se prononcer par les sentiments les plus impérieux du cœur, sous le coup de la mort de nos proches, elle embrasse la croyance à l'immortalité.

« Il faut croire les traditions antiques, dit Platon, « particulièrement sur. l'Âme, lorsqu'elles nous « disent qu'elle est totalement distincte du corps, et « que c'est elle qui est le moi ; que notre corps n'est « qu'une espèce de fantôme qui nous suit ; que le « moi de l'homme est véritablement immortel ; que « c'est ce que nous appelons ÂME, et qu'elle rendra « compte à Dieu, comme l'enseigne la loi ; ce qui « est également consolant pour le juste et terrible « pour le méchant. Nous ne croirons donc point « que cette masse de chair que nous enterrons soit « l'HOMME, sachant que ce fils, ce frère, que nous « croyons inhumer, est réellement PARTI pour un « autre pays, après avoir terminé ce qu'il avait à « faire dans celui-ci. — Cela est certain, quoique la « preuve exige de longs discours ; et il faut croire « ces choses sur la foi des législateurs et des traditions « antiques, A MOINS QU'ON N'AIT PERDU L'ESPRIT¹. »

¹ Platon, *Des Lois*, liv. XII. — Voici un fragment bien remarquable qu'on attribue à Aristophane : « Il convient de pleurer mo-

Tout le genre humain, dans ses deux Antiquités, sacrée et profane, est unanime à professer cette vérité. Seulement, alors qu'elle est sobrement affirmée dans l'Antiquité sacrée parce qu'elle n'y faisait pas question étant toute de foi, elle était un thème de dissertation dans l'Antiquité profane et y faisait souvent naufrage. Mais elle flottait toujours sur l'océan du doute universel, comme une épave, par un invincible instinct de notre nature réagissant contre sa négation. Aussi c'était surtout en face de la mort, qui semble la contredire, qu'elle se relevait le plus.

« Ne pleurez pas le bonheur d'un frère, écrivait
 « Sénèque : il repose ; il est enfin libre, immortel. Il
 « a pris son vol de cette humble et basse région
 « vers le séjour mystérieux qui ouvre aux âmes dé-
 « gagées de leurs fers ses demeures bienheureuses...
 « Détrompez-vous, il ne peut point perdre la lu-
 « mière, il en respire une plus paisible vers laquelle
 « nous nous acheminons tous. Il ne nous a pas
 « quittés, il a pris les devants... Et nous devons
 « d'autant plus montrer de résignation, que nous
 « suivons celui que nous venons de perdre... des
 « intervalles nous séparent, le but nous réunit¹... »

Il y a dans Sénèque, placé sur les confins des

« dérément nos morts. Cette route que nous suivrons tous infailli-
 « blement, ils l'ont prise les premiers; bientôt nous aussi nous les
 « rejoindrons au même rendez-vous, pour y vivre en commun d'une
 « autre vie. »

¹ *Epist.*, xcix.

deux mondes, comme deux souffles : un souffle qui éteint, et un souffle qui allume ; un souffle païen de négation, et un souffle chrétien d'affirmation et d'immortelle espérance. Au revers de telle page où il professe le néant de l'âme, il fait éclater le cri de son immortalité.

Après avoir fait le portrait touchant des vertus virginales d'un jeune Romain enlevé prématurément à sa mère, il écrivait à cette mère cette consolation qu'on dirait sortie d'une plume chrétienne :

Que votre fils renaisse à vos yeux de la contemplation de ses vertus : il vous semblera que maintenant il se communique plus librement à vous... Plus de sollicitudes, plus de chagrin à ressentir pour lui. Toutes les douleurs que pouvait vous causer cette âme vertueuse, vous les avez épuisées : tout écueil est franchi ; il ne vous reste qu'une satisfaction sans mélange, si vous savez jouir d'un tel fils, si vous savez reconnaître ce qu'il y avait en lui de plus précieux. Ce n'est point lui que la mort a frappé : c'est sa représentation ; et encore bien imparfaite. Désormais immortel, il est en possession d'un état meilleur. L'enveloppe humaine n'est pour l'âme qu'entrave et que ténèbres. Elle offusque et souille l'intelligence, la détourne du vrai, son domaine, et la plonge dans le faux : toutes ses luttes sont contre cette chair qui lui pèse, qui voudrait comprimer son essor vers sa première patrie, où, loin du chaos et de la nuit, l'attendent l'éternelle paix et la pure lumière. —

« Ce n'est pas au tombeau de votre fils qu'il faut
 « courir. Là ne gît qu'une grossière dépouille...
 « Sans rien perdre, rien laisser de lui, il a fui
 « cette terre, il s'est envolé tout entier ; et, après
 « avoir quelque temps séjourné sur nos têtes pour
 « se purifier des vices inhérents à toute vie mortelle,
 « et se laver de leur longue souillure ¹, il est monté
 « au plus haut des cieux, où il plane entre les âmes
 « fortunées, dans la société sainte de ceux qui, mé-
 « prisant la vie, ont trouvé dans la mort leur affran-
 « chissement. Là, quoique tous ne soient qu'une
 « même famille, votre père surtout s'unit à votre
 « fils... « Ici, vous disent-ils, toutes les âmes ne
 « forment qu'une âme ; et nous voyons, hors de
 « l'épaisse nuit qui vous environne, que rien, chez
 « les hommes, n'est comme ils le pensent, ni dési-
 « rable, ni élevé, ni magnifique : tout y est bassesse,
 « misère, anxiété ; et quel mince reflet vous recevez
 « de notre lumière ² ! »

III. Cette consolation, si belle qu'elle soit, manque cependant de deux caractères que le Christianisme est venu imprimer à la douleur de la séparation de nos proches : elle manque de naturel et de surnaturel ; elle fait trop bon marché du corps, et elle ne donne pas à la destinée de l'âme un objet défini où nous puissions la retrouver et communiquer avec elle.

¹ Profession remarquable du dogme du Purgatoire, surtout s'appliquant à une âme si pure que celle de ce jeune Romain.

² *Consolation à Marcia.*

Ce mépris trop absolu de notre dépouille, cet éloignement du tombeau qui la garde n'est pas dans la nature. « Il s'est envolé *tout entier*, » n'est pas dans la vérité. L'homme n'est pas pur esprit. Le Christianisme qui, tout en combattant la chair, l'associe par le dogme de la résurrection aux destinées de l'âme, répond mieux à leur association naturelle. Il consacre le deuil humain et l'horreur de la mort par cet adorable exemple de Jésus-Christ versant des larmes et ressentant des frémissements à l'approche du tombeau de son ami Lazare, que cependant il allait ressusciter. *Infremuit, turbavit seipsum et lacrymatus est Jesus... ergo rursus fremens in semetipso, venit ad monumentum*¹. Le culte des morts comme morts est donc consacré par le Christianisme.

Mais il l'est surtout comme vivants. La nature humaine ne se contente pas de ce vague philosophique d'immortalité où flottent les âmes. Elle se demande où est le siège de cette immortalité, quel en est l'objet précis, ce qui constitue leur félicité et le rapport que nous pouvons avoir avec elles, *quel est le prix de cette autre vie*, comme disait si bien Euripide². Le Christianisme seul répond : Dieu. « Moi-même je « serai votre récompense, grande infiniment, » dit Dieu à ses serviteurs ; *Ego ero merces tua magna nimis*³. « Il les abreuvra du torrent de ses délices, »

¹ Joan., xi, 26.

² Revoir ci-dessus, t. I, p. 403.

³ Genes., xv, 1.

*torrente voluptatis tuæ potabis eos*¹, des délices de la Vérité, de la Beauté, de l'Amour, de la Vie qui, dès ici-bas, sont l'objet de l'aspiration de l'Âme, et qui sont en Dieu, qui sont Dieu même. Bien plus ce Dieu, sortant de l'invisible, est venu se montrer à nous, se communiquer à nous, en Jésus-Christ. C'est Lui qui est *la Vie* autant que *la Voie* qui y conduit; et non-seulement la vie des âmes, mais la résurrection des corps. Ceux qui croient en Lui, fussent-ils morts, vivent réellement : *Ego sum Resurrectio et Vita, et qui credit in me, etiam si mortuus fuerit, vivet...* En se montrant à nous sous notre chair, en la dépouillant dans la mort, en la reprenant par sa résurrection, et en l'élevant dans la gloire, il nous a donné un gage, et comme un spécimen de notre destinée véritable. Il a confirmé cette foi et cette espérance dont tressaillait Job sur son fumier, quand il s'écriait : *Scio quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terrâ surrectus sum : et rursum circumdabor pelle meâ, et in carne meâ videbo Deum meum; quem visurus sum ego ipse, et oculi mei conspecturi sunt et non alius : reposita est hæc spes mea in sinu meo.*

« Je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'il
 « doit me relever de la terre au dernier jour; que
 « derechef je serai environné de ma peau, et qu'en
 « ma propre chair je verrai mon Dieu. Moi-même,
 « je le verrai; moi-même, de mes propres yeux,
 « je le contemplerai, et non un autre. C'est là mon

¹ Ps. xxxv, 9.

« espérance : elle repose dans mon sein ¹. » Voilà qui est précis et formel ; voilà qui est tout à la fois sensible et spirituel, naturel et surnaturel, intégralement vrai.

IV. Ce n'est pas cependant tout. Si heureuses que soient ces chères âmes qui nous ont quittés, si consolante que soit l'espérance de les rejoindre et de les retrouver en Dieu, nous en sommes séparés jusqu'à là ; et la nature en souffre cruellement : elle s'élance en quelque sorte pour les ressaisir ou pour les suivre. Le Christianisme satisfait encore en nous cet instinct de la nature par un commerce surnaturel. Ce même Dieu, ce même Médiateur, le Christ, qui est la Vie, vivifie à la fois de cet même vie les habitants des deux mondes, les trépassés et les survivants ; et les unit ainsi au sein profond de sa Charité infinie. On vit en Lui de la vie de l'âme en deçà comme au delà de la tombe ; et on vit par là même en commun ; on participe au même aliment. Cet aliment d'immortalité qui réside sur nos autels et qui nous est offert à la Table eucharistique, est le même en substance dont se nourrissent nos frères dans l'autre vie : aliment de grâce pour nous ; aliment de gloire pour eux. Le Tabernacle qui le contient, ouvre pour ainsi parler sur les deux mondes. En Lui nous nous touchons par l'âme, par l'amour ; nous *communions* au même amour, au même corps mystique. Nous en sommes

¹ Job., xix.

les membres, plus unis à travers la mort, par la Charité, que nous ne le sommes dans cette vie par les rapports les plus sensibles. C'est ce que l'Église catholique appelle *Communion des Saints* : communion qui comprend les âmes de la terre, du ciel et du purgatoire. La même vie, quoique dans des états différents, état de lutte, de triomphe ou d'expiation, circule dans les âmes. Le saint Sacrifice où se renouvelle la Victime adorable de cette bienheureuse communication en est le rendez-vous sublime. C'est là qu'est ce corps dont il a été dit : *Ubi fuerit corpus, illic congregabuntur et aquilæ*. « Là où sera le corps, » « là les aigles s'assembleront ¹. » C'est au sein renaissant du divin Pélican de la Charité que de la terre, du purgatoire et du ciel se rassemblent et communiquent toutes les âmes. Les prières de la Messe répondent admirablement à cette doctrine. On y fait mémoire en Jésus-Christ, « des fideles de la terre » « pour la rédemption de leurs âmes, l'espérance de » « leur salut et de leur préservation ; » — « des » « saints dans le ciel afin qu'ils daignent y intercéder pour nous, pendant que nous faisons mémoire d'eux sur la terre ; » — « et enfin des défunts » « qui nous ont précédés avec le signe de la foi, » « pour que, dans le Christ et par sa grâce, ils » « parviennent au lieu du rafraîchissement, de la » « lumière et de la paix. »

Par ce Médiateur souverain, par les mérites divins

¹ Matth., xxiv, 28 ; — Luc, xvii, 37.

de son sacrifice, la mort est supprimée pour les âmes ; et si elle détient les corps, ce n'est encore que pour les rendre. Écoutez ce chant d'immortalité appelé la *Préface* du sacrifice, que la foi catholique fait entendre sur la dépouille de nos frères : doctrine universelle du genre humain, partout ailleurs si vague, si incomplète, si chancelante, élevée ici à son plus haut degré de vérité, de précision et d'expression. Après ce prélude admirable de mélodie et de mouvement, où le pontife et l'assemblée se répondent, s'excitent mutuellement à élever leurs cœurs, et à les tenir vers le Seigneur, comme chose juste et digne, le prêtre reprend ainsi :

« Vraiment cela est digne et juste, équitable et
« salulaire que partout et toujours nous vous ren-
« dions grâce, ô Seigneur Très-Saint, Père Tout-
« Puissant, Dieu Éternel, par le Christ Notre Sei-
« gneur, en qui vous nous avez départi l'espérance
« de la bienheureuse résurrection ; pour que, tandis
« que la nature s'attriste de l'inévitable nécessité de
« mourir, la promesse de notre future immortalité
« console notre foi. Car pour vos fidèles, Seigneur,
« mourir n'est pas perdre la vie, c'est l'échanger ; et
« lorsque cette maison qui nous sert d'habitation
« terrestre vient à se dissoudre, ils en acquièrent
« une dans le ciel qui dure éternellement...? »

Voilà la foi commune des hommes, mais dans le Catholicisme seul épurée, assurée, réalisée. Cette croyance se relie tellement à tous les autres articles de notre foi, à tous les mystères de la religion ; elle y

trouve si bien son fonctionnement, qu'elle emporte la foi tout entière.

Le pas de la foi est franchi dès lors qu'on croit à l'immortalité, et tout le reste suit dans le Catholicisme.

V. Or, la mort de nos proches nous met précisément en demeure de franchir ce pas. Le plus grand nombre hésite entre la foi et le doute, chancelle entre le ciel et la terre; la mort de nos proches nous fait poser le pied dans la foi, dans la voie du ciel.

Eh! comment pourrait-ce être autrement? Comment voir ces âmes, si étroitement unies aux nôtres par des liens d'amour et de sang que nous ne pouvons les démêler de nous-mêmes, si ce n'est comme en étant la partie la plus chère à laquelle nous sacrifierions mille fois celle qui nous reste, comment les voir, dis-je, s'épurer dans la souffrance, se dégager dans l'épuisement du corps, atteindre le faite de la vie spirituelle et morale dans la destruction des sens, et partir à travers les ruines de leur prison terrestre, nous faisant jusque dans les ombres de la mort des signaux d'immortalité et d'espérance, et ne pas y répondre par la même foi, et ne pas saisir l'instrument divin où ils l'ont puisée et déposée, ce Crucifix, que leur main nous abandonna chaud de leurs baisers, comme le correspondant fidèle de notre mutuel amour à travers la tombe!

La foi ici se greffe tellement sur la nature, que ce serait manquer à celle-ci que de ne pas embrasser celle-là. La fable d'Orphée forçant les portes de la mort, écartant les ombres et fléchissant jusqu'aux divinités inexorables du Ténare pour en obtenir l'objet de son amour, est le symbole poétique de cette charité envers les morts et de sa puissance. Le Christianisme, par la grâce du véritable Orphée qui a forcé la Justice divine offensée en descendant dans la mort pour retirer l'âme humaine de la damnation et la ramener à la vie céleste, établit entre ces chers morts et nous une communication véritable.

Si nous y sommes fidèles nous en ressentirons bientôt les effets. En échange de nos larmes et de nos prières, ils nous obtiendront des grâces et des consolations. Ils nous attesteront leur vie supérieure en nous la communiquant. Ils nous feront mourir aux vanités et aux sensualités qui sont la vraie mort de l'âme, et ils nous feront vivre à la vérité et à la charité qui en sont l'immortalité. Ces vanités et ces sensualités que nous n'aurions pas le courage de sacrifier pour nous-mêmes, nous les sacrifierons pour eux comme une injure d'oubli et d'infidélité envers leur mémoire, et nous épouserons les dispositions et les sentiments surnaturels qui les animent, pour leur ressembler. Notre deuil deviendra fécond : il ne sera pas sombre, mais transparent, doux, tendre, consolé, serein, participant de leur joie céleste.

Je dis céleste, alors même que les faiblesses de leur vie ne nous permettraient pas de croire à leur

félicité consommée; parce que, même dans l'état d'expiation où ils peuvent se trouver, ils ont un fond de paix qui s'accroît de leurs souffrances mêmes, souffrances qui les unissent de plus en plus à Dieu.

VI. Le secours que nous pouvons leur apporter dans cet état est un stimulant de plus pour notre charité envers eux. Et combien cette considération doit-elle avoir de puissance sur notre cœur pour nous faire sortir d'une incrédulité qui leur serait funeste! S'ils pouvaient revenir dans cette vie avec les lumières de l'autre, comme ils s'efforceraient d'acquitter les dettes qu'ils ont contractées envers la Justice divine, par toutes les œuvres de foi et de charité qui ont cette vertu d'indulgence et de rémission! Eh bien! ce qu'ils ne peuvent plus, nous le pouvons pour eux. Ce que nous ferions pour l'honneur de leur mémoire sur la terre en ne la *laissant pas en souffrance* par les réclamations de leurs créanciers, comment ne le ferions-nous pas pour leur âme, bien autrement en souffrance par les réclamations de la Sainteté et de la Justice auxquels ils sont redevables et qui se satisfont sur eux jusqu'à complète libération! Il n'y a pas de miséricorde dans l'autre vie; la miséricorde n'est que dans ce monde-ci. Mais, chose admirable! elle y est non-seulement pour nous, mais par nous pour les âmes du Purgatoire. Nous pouvons la faire pénétrer dans ce lieu d'expiation. Nous pouvons, par des œuvres insuffisantes par elles-mêmes, mais auxquelles

les mérites de Jésus-Christ donnent un prix infini, agir sur le sort de nos proches, et hâter leur délivrance. Si nous écoutons bien des oreilles de la foi et de la charité, nous les entendrons, ces chères âmes, nous en supplier elles-mêmes par cet appel à notre ancienne affection : *Miseremini mei, saltem vos amici mei!* « Ayez pitié de moi, vous au moins qui m'avez aimé¹! » Et nous ne le ferions pas! Et nous ajouterions à leur souffrance par notre infidélité! Et nous creuserions entre elles et nous une séparation plus funeste que celle de la mort, sans souci de leur destinée ni de la nôtre! Est-ce donc là cet amour qui nous les faisait tant chérir sur la terre et dont elles emportèrent les protestations et les serments? Ah! que la nature, si passionnée dans ses affections, est cruelle dans ses délaissements!

VII. Je n'en voudrais pour preuve que ce que le cœur humain devient bientôt à l'égard des morts. « C'est faiblesse que d'aimer, a dit La Bruyère, et souvent une autre faiblesse que de guérir. On guérit comme on se console. Il devrait y avoir dans le cœur des sources inépuisables de douleur pour certaines pertes; mais l'on est si faible ou si léger que l'on se console! On n'a pas dans le cœur de quoi toujours pleurer et toujours aimer²! »

¹ Job, xix, 21.

² La Bruyère, *Du Cœur*.

Que cela est vrai ! et que cela est triste et humiliant pour notre nature ! On ne peut pas assez et on peut beaucoup trop pour soutenir la mort des siens ; pas assez dans les premiers moments, où la douleur a précisément besoin d'être tempérée ; beaucoup trop dans la suite, où elle se dissipe si facilement.

On fait beaucoup de bruit, et puis on se console.

Les deux écueils de la douleur, et qui sont trop souvent en raison l'un de l'autre, c'est le désespoir d'abord, et l'oubli ensuite : l'oubli, qui est la vraie mort, la vraie tombe des êtres chéris que nous avons perdus, sur laquelle renaissent et croissent les fleurs de la vie plus vite encore que celles des champs sur la terre qui couvre leurs corps. Être consolé ainsi ! non ! non ! *Noluit consolari quia non sunt !* Et cependant, on a beau ne pas le vouloir, le temps fait son œuvre : œuvre impie. Et encore, la légèreté du cœur devance le temps !

A la foi seule, à la seule religion de Jésus-Christ, il appartient de mettre notre nature d'accord avec elle-même, et de la maintenir, en ceci comme en tout le reste, dans sa dignité et dans sa fidélité. C'est sa vertu, témoignage irrécusable de sa vérité, de sauver cette nature qu'on lui oppose et qu'on lui dispute de ces pauvretés de cœur, de ces infidélités humiliantes pour les êtres qui nous ont été les plus

chers, et de revendiquer leurs droits dans notre âme. Elle seule peut exaucer cette belle parole qui résume toute la piété d'un deuil vertueux : « Priez Dieu
« d'accroître mon courage et de me laisser ma dou-
« leur ! »

Quelle religion que celle qui fait une obligation du souvenir et une vertu de l'espérance ; qui les consacre et les éternise par des rites aussi touchants et aussi moraux ! Les Anciens embaumaient le corps des défunts : le Catholicisme embaume leur mémoire. Il l'empêche de se corrompre et de s'évanouir, en l'enveloppant de ses commémorations, de ses prières et de ses espérances immortelles. Il amortit le premier coup de la mort de nos proches, et il le fait ressentir quand nous sommes portés à les oublier. Il perpétue la douleur en même temps qu'il la tempère. Il ôte à la fois à notre deuil et ce qu'il a de trop accablant, et ce qu'il a de trop fugitif.

VIII. Surtout il noue à travers la tombe, entre les vivants et les morts, des liens de charité plus étroits que ceux de la nature, et par lesquels il nous sauve mutuellement.

La mort, nécessité de nature, devient instrument de grâce. Dieu, qui veut se faire aimer de nous par amour pour nous qui ne saurions trouver hors de Lui notre félicité, Dieu que nous oublions et pour lequel nous ne réservons rien d'un cœur où il devrait avoir la première place, d'un cœur qui est tout aux

affections terrestres, nous prend par ces affections mêmes pour nous ramener à Lui. Pour cela, il fait comme l'oiseleur, qui enlève les petits pour faire suivre la mère. Il enlève ainsi les objets de nos affections, mais pour nous les conserver et nous les rendre dans son sein, où la mort qui nous y fait entrer ne pénètre pas, et où nos affections sont éternisées.

Sainte Monique, cette grande mère d'un si grand fils, cette âme incomparable de tendresse naturelle transfigurée par l'amour divin, avait bien le sentiment de la nature autant que l'intelligence de la foi, lorsque, expirante, elle écartait les regrets trop humains dont elle était l'objet, et elle disait : « Ce que
« je vous demande seulement, c'est que vous vous
« souveniez de moi à l'Autel du Seigneur, en quelque
« lieu que vous soyez. »

A l'Autel du Seigneur ! Ce n'est que là en effet que l'on se souvient toujours, que l'on se souvient partout. Ce n'est pas au foyer domestique ! Ce foyer, confident de nos tendresses et de nos désolations, s'élèverait contre nous si nous voulions le prendre à témoin de leur durée. Il n'en garde pas longtemps la flamme ; elle s'y éteint peu à peu : d'autres flammes souvent s'y allument. Il s'y fait un si affreux refroidissement à l'égard de ceux-là même qui y ont régné le plus, par la trop cruelle certitude qu'ils ne peuvent plus y revenir, que s'ils y revenaient, en effet, ce foyer même ne les reconnaîtrait plus, selon la trop juste lamentation de Job : *Nec revertetur ultra*

in domum suam, neque cognoscet eum amplius focus ejus.

Non, non : ce n'est pas au foyer domestique que se garde le souvenir des morts les plus chers, c'est à l'Autel du Seigneur, c'est au cœur de Jésus-Christ et au sein de Dieu, foyer des âmes ; parce que c'est là qu'ils vivent réellement et qu'ils font sentir leur présence.

C'est ce qui fait de leur culte un infaillible moyen de croire, un témoignage sensible de la vérité de notre foi, un exercice pénétrant de la charité qui en est l'âme.

On ne peut se défendre d'abord de s'en acquitter par une piété naturelle et une religieuse convenance envers les morts. Ils nous rapprochent par là de Dieu ; ils nous font entrer dans son sein par cette mort même qui les y a introduits, et ils le font pénétrer en nous par la plaie de notre douleur. Bientôt nous sommes reconnaissants à Dieu de nous les conserver et de nous les rendre. Nous l'aimons pour l'amour d'eux. Puis, le temps affaiblissant leur souvenir, nous les aimons à la fin de l'amour de Dieu. Ces deux amours, naturel et surnaturel, agissent et réagissent l'un sur l'autre, et ne font bientôt plus qu'un dans la Charité.

Que si, comme cela arrive souvent, leur mort a été sainte, alors nous entrons plus étroitement dans les sentiments de leur foi, comme dans la voie qu'ils nous ont frayée eux-mêmes, à laquelle ils ont attaché la seule espérance que nous ayons de les re-

joindre, et dont nous ne pouvons nous écarter sans rompre avec eux.

Bientôt enfin introduits ainsi dans la foi, nous y prenons racine, nous nous pénétrons de sa sève surnaturelle, et nous ressentons par nous-mêmes qu'en deçà comme au delà de la tombe, elle est la *Terre des vivants*.

Voilà l'œuvre salutaire de la mort. De nos jours où les affections de la famille, si elles ne sont pas étendues et traditionnelles comme autrefois, sont du moins concentrées entre ses membres immédiats, et souvent purifiées par la piété de la femme qui en est le nœud, la mort a une action puissante de conversion. Pour un grand nombre, elle est la grande initiatrice à la vie chrétienne. Elle les y fait entrer ou avancer.

Combien qui ne se sont d'abord déterminés à la foi et à ses pratiques que par ce sentiment naturel qui faisait dire au père d'une sainte enfant : « Je veux faire ce qu'elle faisait pour aller où elle est allée, » et qui ensuite, prenant goût à cette religion de la douleur devenue celle de la consolation, fidèles à la nature et à la grâce, convaincus de la vérité de notre foi pour elle-même, dignes, forts, tendres, consolés, éclairés, ont savouré ces sentiments de saint Augustin :

« Heureux qui vous aime, ô mon Dieu, et en vous ceux qu'il aime ! Il est le seul qui ne saurait jamais les perdre, parce qu'il les retrouve en Celui qu'on ne perd jamais. Hors de son Dieu, où peut

« s'arrêter notre âme, si ce n'est sur quelque dou-
« leur ? Tout se flétrit, tout nous échappe ! Ceux que
« tu aimes, mon âme, aime-les donc en Dieu : tu
« ne les posséderas vraiment qu'en Lui ! ¹ »

¹ *Confessions*, liv. IV.

CHAPITRE XVI

LECTURES — PLAN DE VIE — PRATIQUES DE PIÉTÉ

L'influence des lectures sur le tempérament moral est incontestable. Elle est telle que l'Antiquité mettait au fronton de ses bibliothèques cette inscription : *Pharmacie de l'âme*.

Chaque âme, jalouse de sa culture et de son perfectionnement, devrait avoir dans le sanctuaire domestique de ses méditations une pharmacie de cette nature, un choix de livres religieux, dont la vue rappellerait l'esprit, d'où se dégagerait une émanation de lumière et de sagesse, et que la main n'aurait qu'à toucher et qu'à ouvrir pour y trouver des sources de vie.

Au lieu de cela, que voit-on ? Quand on n'a pas une collection de poisons, on a un mélange, une promiscuité de productions qui déconsidère les bons ouvrages, qui les réduit à une valeur toute relative au gré de nos dispositions et trop souvent vaine ou inférieure dans nos préférences. L'âme s'habitue à cet alliage de vrai et de faux, de bon et de mauvais, de frivole et de sérieux ; elle le reproduit en elle ; et riche par la variété de son instruction, elle est d'au-

tant plus pauvre de principes, de jugement et de sagesse. Elle perd cette intégrité de vue et de goût qui est le criterium du vrai et du bien ; elle ne distingue plus, faute de le mettre à son rang, ce *summum bonum* poursuivi par la sagesse antique, cet *unum necessarium* préconisé par l'Évangile, qui répond si bien à la simplicité de l'âme et à l'unité de sa direction, et auquel doivent finalement aboutir, dans lequel doivent se résumer toute sagesse et toute science.

Une âme qui a compris le besoin de se donner cette *tonique* du vrai et du juste que nous avons reconnue ne devoir être que dans la vérité divine, et dont le Christianisme est le diapason, doit donc se monter et se tenir à son unisson par la lecture et la fréquentation des écrits qui en ont le spécial caractère.

I. Et d'abord, elle doit mettre en première ligne devant ses yeux un livre qui est le livre par excellence, et qui pour cela ne s'appelle pas autrement que LE LIVRE, Βιβλίον. Il faut l'avoir avec le texte latin de la Vulgate et une traduction française autorisée.

Dans l'Ancien Testament, après la Genèse, il faut lire de préférence Job, Tobie, les Livres Sapientiaux, les Psaumes, les Prophètes, surtout Isaïe et Daniel ; enfin les scènes de foi et de martyre des Juifs fidèles dans la persécution d'Antiochus, au livre II, chapitres VI et VII des Machabées. Les Psaumes réunissent

tous les caractères prophétique, historique, lyrique, mystique, philosophique de la Religion. On ne saurait trop les goûter et les repasser comme un aliment de vie.

Le Nouveau Testament tout entier. Les Évangiles : tous les jours ; peu à la fois ; en suivant toutefois son attrait, détachant un morceau, un trait, une parole, s'y arrêtant, les pénétrant, ou plutôt les laissant pénétrer en soi, et à la différence des aliments naturels qu'on s'assimile se laisser assimiler soi-même à ce céleste aliment. Tout cela sans contention et par l'action reçue de l'Esprit de Dieu caché dans la lettre, plutôt que par l'action et l'effort de l'esprit humain.

Le livre des *Actes des Apôtres* n'est pas assez lu. On y voit le spectacle le plus curieux et le plus convaincant de la vertu surnaturelle de l'Esprit de Dieu sortant de la Croix de Jésus-Christ et s'emparant du monde. Rien n'est moins légende : c'est le fait historique dans ce qu'il a de plus exact, de plus divin ; c'est un procès-verbal de prodiges, et le nom d'*Actes* lui convient bien.

Les *Épîtres* respirent le souffle et l'onction de ce divin Esprit avec une plénitude, une force, un essor et un accord de doctrine qui témoignent de l'unité de l'inspiration dans la diversité de ses organes ; et les correspondants de ces missives Apostoliques étant déjà des peuples et des nations, elles réalisent, dès le début, cette parole de la prophétie : *In omnem terram exivit sonus eorum* ¹.

¹ Rom., x, 18.

Il faut bien se dire, en ouvrant la Bible, que ce livre étant divin et mystérieux, ne doit ressembler à aucun autre ; qu'il est à part ; que ce n'est pas à notre esprit que nous devons le soumettre, mais que nous devons nous soumettre à son Esprit, et que l'humilité et la foi seules ont le privilège d'en rompre les *sept sceaux*. C'est ce que l'homme le plus sceptique de notre âge, lord Byron, avait compris, et avait ainsi exprimé de sa main sur l'exemplaire de sa Bible :

« Dans ce Livre auguste est le mystère des mystères.
 « Ah ! heureux entre tous les mortels, ceux à qui Dieu
 « a fait la grâce d'entendre, de lire, de prononcer en
 « prières et de respecter les paroles de ce Livre ! Heu-
 « reux ceux qui savent forcer la porte et entrer vio-
 « lement dans les sentiers ! Mais il vaudrait mieux
 « qu'ils ne fussent jamais nés que de lire pour douter
 « ou pour mépriser¹. »

J'ajouterai une recommandation, c'est que la Sainte Écriture demande une lecture régulière. Il faut s'en faire une *tâche* quotidienne : courte mais constante. Ce doit être un régime. Ce n'est pas l'ardeur passagère, mais la régularité soutenue que Dieu bénit. Cette sainte lecture ainsi faite sera un exercice de foi, à raison même des obscurités qu'elle offrira souvent dès l'abord, mais d'où sortiront des lumières et des grâces toutes spéciales. Il me souvient qu'à dix-huit ans, alors que je commençai à en faire l'essai, la lecture quotidienne de l'Évangile faisait dans mon âme

¹ Lord Byron, *Mélanges*, t. II, p. 486.

comme le lever¹ du jour dans une matinée de printemps : elle éveillait en moi mille harmonies célestes, et de ses pages mystérieuses s'élevait comme une vapeur lumineuse qui m'enivrait d'onction et de clarté.

II. Après l'Écriture sainte qui comprend tous les modes et tous les germes de la vérité religieuse, il faut, avec plus de liberté, se prescrire autant qu'on le peut deux sortes de lectures : des lectures de pure instruction, et des lectures de piété proprement dite.

Les lectures d'instruction doivent être des apologies, des hagiographies, des livres d'histoire, des sermons, des livres de philosophie, etc.

Les premiers apologistes : Minucius Félix, saint Justin, Tertullien, Lactance, etc. : on en trouvera une assez bonne collection dans le *Panthéon littéraire* sous le titre de *Choix de Monuments primitifs de l'Église chrétienne* par Buchon, un volume grand in-8°. On y admirera le soleil levant de la raison et de la conscience modernes en face des erreurs et des iniquités du paganisme. On peut y joindre la *Patrologie* de Mœhler, deux volumes in-8°, savante analyse des Pères des premiers siècles.

Puis les *Actes des Martyrs* et les *Vies des Saints*. Les premiers enlèvent l'admiration et font éclater la grâce de Jésus-Christ dans son triomphe sur la nature. C'est un des plus beaux spectacles qu'il soit donné à l'âme de contempler, et qui fait pâlir et la mort de Socrate, et l'*Antigone* d'Euripide, et tous les

dévouements les plus magnanimes de l'Antiquité. Il doit nous toucher d'autant plus que ces martyrs de la foi sont les martyrs de la liberté de la conscience, que de leur sang a germé toute la civilisation dont nous jouissons aujourd'hui et qui disparaîtrait bientôt par le retour du césarisme et du paganisme, si l'Église, dans ses Pontifes et dans son Chef suprême, ne leur opposait le même cœur où ils se sont brisés pour la première fois. Les *Vies des Saints* sont assorties à chaque jour de l'année, et nous offrent un aliment quotidien qui développera les forces de l'âme en lui faisant sentir son infériorité. « Ce sont des coups de « héros qui portent au dévouement, à l'admiration « des choses élevées¹. » Indépendamment des recueils généraux sur ce sujet, tels que ceux de Ribadénéira et du P. Giry, on trouvera un grand charme et un grand profit à la lecture de quelques travaux détachés dus à de bonnes plumes contemporaines : La *Vie de sainte Élisabeth de Hongrie*, les *Moines d'Occident* par M. de Montalembert ; la *Vie de saint Bernard* par l'abbé Théodore de Ratisbonne ; la *Vie de saint Dominique* par le R. P. Lacordaire ; la *Vie de sainte Chantal*, la *Vie de sainte Monique* par l'abbé Bougaud ; la *Vie de saint Vincent de Paul* par M. l'abbé Meynard ; la *Vie de saint François de Sales* par M. Perennès.

L'histoire, soit comme étude, soit comme récit, soit comme critique, doit avoir dans son rayon : les *Césars* de M. Franz de Champagny, et les *Antonins* du même

¹ Eugénie de Guérin, *Journal*.

auteur ; *Judaïsme et Paganisme* par le docteur Döllinger ; *l'Église et l'Empire romain au quatrième siècle* par le prince Albert de Broglie ; *l'Histoire de l'Église* par Alzog ; *l'Histoire d'Innocent III* par Hurter. Je recommande tout particulièrement deux monuments, deux chefs-d'œuvre de critique historique et sociale qui ont eu l'hommage de leurs adversaires eux-mêmes, et à qui appartient le dernier mot sur toutes les questions de cet ordre agitées de nos jours : *Le protestantisme comparé au Catholicisme dans ses rapports avec la Civilisation européenne* par Jacques Balmès, et la *Défense de l'Église contre les erreurs historiques contemporaines* par l'abbé Gorini. Je ne saurais omettre les œuvres de Frédéric Ozanam, qui portent en grande partie sur l'histoire, et d'où s'exhale un suave parfum de science et de foi. Je ne mentionne qu'à vue générale et pour la moyenne des lecteurs. Notre époque d'ailleurs est féconde en écrits catholiques, les seuls, j'ose le dire, qui, grâce à la substance de vérité qui en fait le fond, resteront, à talent égal, des œuvres viables parmi une si grande dépense d'intelligence et de style faite en pure critique, sans originalité et sans création. Enfin, je me reprocherais de ne pas signaler la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ* par M. Louis Veuillot, celui de tous ses écrits qui fait le plus d'honneur à son caractère et à sa foi.

Quant aux livres de doctrine, de métaphysique et de philosophie chrétienne, où reparaît, sous une autre forme, l'apologétique, je n'ai qu'à rappeler les chefs-d'œuvre de l'esprit humain employant à la

défense de la foi les inspirations qu'il en a reçues : tout Bossuet, plus particulièrement la seconde partie du *Discours sur l'Histoire universelle*, intitulée *Suite de la Religion*, la plus majestueuse apologie de la foi ; Fénelon, plus particulièrement son chef-d'œuvre, le *Traité de l'Existence de Dieu*, sans négliger les excellentes *Lettres sur la Religion* qui y sont jointes, et qui sont les pages les plus persuasives qu'on puisse lire sur les raisons d'embrasser la foi ; les *Pensées* de Pascal, matériaux de génie dont chaque pierre est un monument ; le chapitre étincelant des *Esprits forts*, de La Bruyère ; Joseph de Maistre, ce terrible redresseur du dix-huitième siècle, etc. Il est un ouvrage admirable tout à fait tombé dans l'oubli, et qu'on devrait rééditer. Il a été composé, au dernier siècle, d'après les écrits de saint Augustin. On y a dégagé le génie de ce grand esprit de tout ce qui pourrait paraître subtilité de nos jours, et on y a réuni ses plus grandes vues contre l'incrédulité. Je ne sais rien de plus large, de plus éclatant et de plus convaincant. C'est à mettre à côté des *Pensées* de Pascal.

Quant aux Sermonnaires, je n'ai qu'à nommer Bourdaloue, Massillon et Bossuet : le premier, « qui « étala dans la chaire une raison toujours éloquente, « dit Voltaire ¹, qui fut le Corneille de la chaire, « comme Massillon en a été le Racine ², » et Bossuet

¹ *Siècle de Louis XIV*, ch. xxxii.

² Voltaire, *Lettre à M. le duc de La Vallière*. Cette appréciation fait honneur au goût de Voltaire. Il y revient encore dans son *Temple du Goût*, où il représente « Bourdaloue s'entretenant avec Pascal sur « le grand art de joindre l'éloquence au raisonnement. »

l'Homère. Ces trois orateurs catholiques semblent s'être partagé les dons de l'esprit humain appliqués à la foi : Bourdaloue, la raison et la doctrine ; Massillon, le cœur et la morale ; Bossuet, l'âme et la philosophie de la vie. Et tel est l'accord de notre foi avec la nature humaine que cette nature n'a jamais eu d'interprètes plus profonds et de guides plus lumineux que ces trois prédicateurs de l'Évangile, et que c'est à eux et à Pascal qu'il faut toujours revenir quand on veut connaître l'homme et avoir raison des mystères de son être et de son destin.

Telle est aussi l'inépuisable fécondité de cette foi, sa merveilleuse aptitude à suivre l'humanité dans toutes ses transformations, et à la saisir dans son filet évangélique, qu'après tant de tempêtes et de bouleversements qui avaient rompu toutes les traditions et fait surgir un monde nouveau de débris dispersés et d'aspirations écumantes, elle a suscité des entrailles mêmes de ce siècle effréné, un orateur, en avance encore de jeunesse et de nouveauté, et cependant antique comme le froc sous lequel il a paru, organe d'autant plus fidèle en cela de cette foi toujours ancienne et toujours nouvelle, à laquelle immuablement attaché il a ramené les âmes : j'ai nommé la gloire de notre siècle, le R. P. Lacordaire, orateur et écrivain de génie, dont les hardiesses orthodoxes, inspirées du souffle le plus original de l'apostolat, subsistent et subsisteront sans déclin à l'épreuve de la pensée et du temps.

N'est-ce pas encore cette même foi, inspirant toutes

les situations et fleurissant sous toutes les formes, qui s'épanouit en grâces d'intelligence, d'imagination, de sensibilité noble, de direction délicate, d'influence angélique, sous la plume de deux femmes ensevelies dans la modestie de leur sexe et de leur foi, et qui évangélisent après la mort, de leurs pages bénies, pieusement arrachées à l'oubli pour n'y plus rentrer : Madame de Swetchine et Eugénie de Guérin ?

Voilà les livres que tous ceux qui ont à cœur de puiser dans la lecture la délectation du vrai, du bien, du beau coulant de la foi catholique comme de leur source, doivent séparer de la masse de toutes les autres productions, dans une bibliothèque de choix.

III. Les livres de piété et de dévotion doivent avoir dans cette bibliothèque une place réservée et plus fréquentée.

En première ligne L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, livre qui est à lui seul toute une preuve de la divinité du Christianisme. Ce livre, en effet, est en plein surnaturel : c'est Jésus-Christ même dans tout le mystère de sa doctrine, dans toute la rigueur de sa morale, et dans toutes les ardeurs de son amour. L'inspiration en est exclusivement évangélique et même mystique. Et il se trouve cependant que c'est le livre de philosophie par excellence, le livre de l'âme et de l'humanité ; et que ce caractère lui est décerné par l'humanité même instinctivement avide et insatiable de ce livre, de génération en généra-

tion. Je dis l'humanité, car son influence s'étend hors du cercle des dévots et des croyants. Il n'est pas d'âme, à quelque conviction, à quelque culte qu'elle appartienne, qui n'ait ce livre en réserve, et qui ne lui demande, à certaines heures, la consolation, la force, le rafraîchissement et la vie taris autour d'elle, comme à ces puits du désert où l'Arabe altéré vient reprendre haleine dans sa marche ardente vers sa tribu. La destinée de ce livre est un vivant témoignage de l'affinité profonde de notre foi avec l'âme humaine, et par là même de sa vérité. Aussi sa lecture est-elle un des meilleurs moyens de raviver cette foi. Je dis lecture, je devrais dire colloque ; car c'est une voix qui sort de ces pages, avec une opportunité d'application à notre état moral qui en fait un oracle. L'obscurité impénétrable de son auteur ajoutée à ce caractère, en ne laissant en présence que l'âme et Jésus-Christ. On sait l'effet qu'il produisit sur La Harpe. Lui-même l'a raconté ainsi : on se reconnaîtra soi-même dans ce récit :

« J'étais dans ma prison (avril 1789), seul dans
« une petite chambre et profondément triste. Depuis
« quelques jours, j'avais lu les Psaumes, l'Évangile
« et quelques bons livres. Leur effet avait été rapide
« quoique gradué. Déjà j'étais rendu à la foi, je
« voyais une lumière nouvelle, mais elle m'épou-
« vantait et me consternait en me montrant un
« abîme, celui de quarante années d'égarement ;
« je voyais tout le mal et aucun remède. Rien au-
« tour de moi qui m'offrît le secours de la religion.

« D'un côté ma vie était devant mes yeux, telle
« que je la voyais au flambeau de la vérité céleste,
« et de l'autre la mort, la mort que j'attendais tous
« les jours, telle qu'on la recevait alors. Le prêtre ne
« paraissait plus sur l'échafaud pour consoler celui
« qui allait mourir : il n'y montait plus que pour
« mourir lui-même. Plein de ces désolantes idées,
« mon cœur était abattu, et s'adressait tout bas à
« Dieu que je venais de retrouver, et qu'à peine
« connaissais-je encore. Je lui disais : que dois-je
« faire ? que vais-je devenir ? J'avais sur ma table
« l'*Imitation*, et l'on m'avait dit que, dans cet excel-
« lent livre, je trouverais souvent la réponse à mes
« pensées. Je l'ouvre au hasard, et je tombe en l'ou-
« vrant sur ces paroles : *Me voici, mon Fils ! je viens à*
« *vous parce que vous m'avez invoqué.* Je n'en lus pas
« davantage ; l'impression subite que j'éprouvais
« est au-dessus de toute expression, et il ne m'est
« pas plus possible de la rendre que de l'oublier. Je
« tombai la face contre terre, baigné de larmes,
« étouffé de sanglots, jetant des cris et des paroles
« entrecoupées. Je sentais mon cœur soulagé et
« dilaté, mais en même temps comme prêt à se
« fendre. Assailli d'une foule d'idées et de senti-
« ments, je pleurai assez longtemps sans qu'il me
« reste d'ailleurs d'autre souvenir de cette situation,
« si ce n'est que c'est, sans aucune comparaison, ce
« que mon cœur a jamais senti de plus violent et
« de plus délicieux, et que ces mots : *Me voici, mon*
« *Fils !* ne cessaient de retentir dans mon âme et

« d'en ébranler puissamment toutes les facultés. »

Après ou avec l'*Imitation*, je mentionnerai : les *Confessions* de saint Augustin, et ce qui a été compilé de l'essence de ses autres écrits sous les noms de *Soliloques*, de *Méditations* et de *Manuel* de ce grand Saint, en qui la foi et l'amour céleste jaillissent d'une nature qui en fut longtemps privée, et qui est d'autant plus sympathique à cette privation.

Saint François de Sales, si rapproché de nous, de notre faiblesse et de notre tout-aller par la débonnaire familiarité de son langage, et qui nous conduit, sans secousse mais sans relâche, au sommet de la perfection. Il suffit de nommer son *Introduction à la vie dévote*, qui est encore un de ces livres que l'humanité se transmet d'âge en âge comme un viatique de piété et de sagesse ; son magnifique traité de l'*Amour de Dieu* ; plusieurs recueils formés de ses lettres et de ses autres écrits ; surtout le recueil des propos si fins et si *spirituels* dans le double sens du mot, qu'il semait comme des perles dans ses conversations et dans les relations de sa vie apostolique : ce recueil connu sous le nom d'*Esprit de Saint François de Sales* est un vrai trésor d'esprit gaulois trempé d'onction évangélique et de philosophie pratique. On n'aurait à lui reprocher que la profusion des richesses. On a parlé de l'esprit de Voltaire : il en a beaucoup en effet ; mais il paraît encore plus en avoir, parce qu'il n'a pas autre chose, et encore qu'un seul genre d'esprit, et qui n'est pas le meilleur. Combien d'autres écrivains

peuvent lui être opposés sous ce seul rapport : Pascal, La Fontaine, Racine, madame de Sévigné, Fénelon, qui avait de l'esprit à *faire peur*, comme disait Bossuet : mais surtout saint François de Sales. Si on en doute, qu'on lise *l'Esprit de saint François de Sales*, où l'esprit n'est encore que le sel de la sagesse.

Fénelon, que je viens de nommer, si tendre, si intelligent et si pieux dans son *Manuel de piété* composé de ses *Réflexions saintes pour tous les jours du mois*, de ses *Méditations sur divers sujets tirés de l'Écriture sainte*, de ses *Entretiens affectifs pour les principales fêtes de l'année*, et de ses *Instructions et Avis sur divers points de la morale et de la perfection chrétienne*. Une philosophie exquise s'épanouit dans ces divers écrits comme d'une racine céleste et, se ramifiant à tous les états de l'âme et à toutes les situations de la vie, persuade les réformes les plus salutaires et les progrès les plus avancés, par une lumière qui ravit la conviction et une onction qui charme l'âme,

Bossuet enfin, qu'on retrouve dans tous les genres, et qui dans ses *Méditations sur l'Évangile*, ses *Élévations sur les mystères* et le choix détaché de ses *Lettres à la sœur Cornuau*, touche, frappe, pénètre l'âme, l'arrache à ses vanités et à elle-même, et l'enlève sur ses ailes d'aigle aux plus hautes régions de la lumière et de l'amour.

Je me borne à ces maîtres de la vie spirituelle, sans exclure plusieurs autres livres excellents quoique

plus modestes, mais en conseillant toutefois de se tenir en garde contre ces livres de fade et banale dévotion que des plumes sans mission se donnent le droit de proposer au public chrétien, sans se douter des conditions de doctrine et de sainteté qui leur manquent.

Je me reprocherais de ne pas signaler, en terminant cette rapide revue, le livre intitulé : *Office de l'Église*, par madame de Barberey, recueil remarquablement bien composé, enrichi d'un choix d'annotations puisées aux meilleures sources, et suivi de *Prières et élévations à Dieu pour les principales fêtes de l'année, et pour les différents besoins de la vie chrétienne*, extraites des plus grands maîtres et des plus grands saints.

Enfin je n'ai pas besoin de recommander ces nombreux petits traités, substantiels tout à la fois et populaires, qui sortent de la plume si catholique et si française de monseigneur de Ségur, notamment le livre universel qui les a inaugurés sous le titre de *Réponses* : réponses qui enclouent tant d'objections.

Ces lectures de piété, à la différence des lectures de pure instruction, doivent être courtes mais renouvelées. Il faut chaque jour, le matin ou le soir, se réserver un quart d'heure pour remettre son âme au diapason céleste, pour lui donner une impulsion et comme une vibration de foi et de vie qui se communique à tous les actes de la journée, qui neutralise les fausses impressions des sens et les préjugés du

monde, qui répare les déperditions naturelles de la grâce, et qui entretienne la flamme sainte au dedans de nous.

Il faut surtout s'assimiler cet aliment spirituel par un moment de méditation où l'âme, repliée sur cette lecture, en tire le suc divin, se dise à elle-même ce qu'elle lui suggérera, ou plutôt écoute le même Esprit qui a dicté ces écrits et qui parlera mieux encore que tous ses interprètes au dedans de nous. Enfin tout ce travail doit aboutir à son fruit, sans lequel il est vain : des résolutions, des efforts, des coups d'ailes, une ascension spirituelle.

IV. De toutes les objections qu'on peut faire à ce dessein, je n'en connais pas de plus spécieuse que celle du défaut de temps. Sans doute il faut restreindre ces exercices à une proportion mesurée sur les autres devoirs, et dès lors propre à chaque situation. Mais il n'est aucune situation, si remplie qu'elle soit, qui doive les exclure : je dis plus, qui n'y retrouve avec surabondance le temps qu'on y consacrera. Le temps, au point de vue de ce qu'on y fait entrer, ne se mesure pas, en effet, sur sa capacité, mais sur la faculté de son emploi. Or, combien cette faculté, tout intellectuelle et morale, n'est-elle pas accrue par l'énergie de volonté et la liberté d'esprit qu'on acquiert dans ces pieux exercices ! Il en est du temps comme de la fortune, qui s'accroît de ce qu'on en retranche pour la charité, moins prodigue que l'égoïsme, et qui économise toute la dif-

férence entre ce qu'elle donne et ce qu'il prend. Ainsi, en faisant une libation de notre temps à Dieu, nous économisons tout ce que nous en déroberaient notre mollesse ou notre frivolité, et nous fécondons nos heures.

Mais pour cela il faut se faire un plan de vie. Ce plan peut être plus ou moins large, et il le deviendra successivement ; mais ce qui importe par-dessus tout, c'est qu'on y soit fidèle dans la mesure où on l'aura arrêté. A cet effet il vaut mieux qu'il soit simple d'abord, pour qu'on ne soit pas exposé à la difficulté de le suivre et au danger d'y déroger. Il faut se défier de son ardeur autant que de sa faiblesse. Il ne faut pas un zèle d'accès, mais de progrès ; sans précipitation, mais sans recul.

La persévérance dans les moindres exercices vaut mieux que les actes les plus héroïques. *In pauca fidelis*¹ : telle est la devise évangélique du chrétien. C'est le caractère de toute vraie sagesse, à ce point qu'elle peut en être la définition, selon cet excellent mot de Sénèque : « Qu'est-ce que la sagesse ? « C'est la persévérance ; je n'ai pas besoin d'ajouter « dans le bien. » *Quid est Sapientia ? Semper idem velle et idem nolle : licet illam exceptiunculam non adjicias, ut rectum sit quod velis*².

Sénèque, s'il faut l'en croire, pratiquait la persévérance dans un exercice quotidien qui suppose à lui seul un plan de vie des plus sages, je dirai même

¹ Matth., xxi, 25.

² Epist., xx.

des plus chrétiens, et dont aucune âme qui a souci d'elle-même ne saurait se passer, c'est la pratique de l'examen quotidien de conscience : « Quoi de
« plus beau que cette coutume, dit-il, de faire l'en-
« quête de toute sa journée ! Quel sommeil que celui
« qui succède à cet examen ! Qu'il est libre, calme
« et profond lorsque l'âme a reçu sa portion d'éloge
« ou de blâme, et que, contente de sa propre con-
« duite, elle a informé secrètement contre elle-
« même. Telle est ma règle : chaque jour je me cite
« à mon tribunal. Dès que la lumière a disparu de
« mon appartement, et que ma femme, qui sait mon
« usage, respecte mon silence par le sien, je com-
« mence l'inspection de ma journée entière, et re-
« viens, pour les réparer, sur mes discours comme
« sur mes actes. Je ne me déguise ni me passe rien ;
« est-il rien dans mes erreurs que je craindrais d'en-
« visager, quand je puis dire : Tâche de n'y pas re-
« tomber ; pour le présent je te fais grâce, etc. ¹, »
et il entre dans des détails de scrupule à faire honte
à un saint.

Cette pratique toute chrétienne ne fit pas que la vie de Sénèque ne fût abominable ; c'est que l'esprit dans lequel il la faisait était païen, ne rapportant cet examen qu'à lui-même, à sa sagesse propre, à son orgueil, *se faisant grâce*, au lieu de demander cette grâce à Dieu par un esprit de foi et d'humilité qui attire l'Esprit de lumière et de sagesse.

¹ *De Ira*, liv. III, xxxvi.

V. Il est des pratiques surérogatoires de piété et de dévotion dans le détail desquelles je voudrais pouvoir entrer :

Mais à quoi bon parler de ces trésors cachés
A des esprits que Dieu n'a pas encor touchés ?

Elles sont abandonnées à nos dispositions, qu'il faut amender, mais jamais forcer sur ce terrain-là. A cet égard je rappellerai ce mot d'un homme d'esprit : « Chacun a sa dévotion, comme chacun a sa tour-nure. » Seulement il faut bien se garder de mépriser ces pratiques, il faut les estimer d'autant plus qu'elles sont plus humbles, nous pénétrer de leur esprit, et nous réserver de les suivre, à notre pas. C'est le cas de la belle maxime : *Ama, et fac quod vis !* Cet amour même qui nous en dispense nous y portera ; car l'amour est dévot, de sa nature.

Ce plan de vie chrétienne, de lecture, de prière, d'examen de nous-mêmes, de pratique des sacrements à époques fixes, à retours réguliers, tout ce régime philosophique autant que religieux, disciplinera nos dispositions naturelles, préviendra ou réparera nos chutes, développera nos vertus, ajoutera la force de l'habitude et de la coutume à celle de la raison et de la conviction, surtout nous attirera des lumières et des grâces surnaturelles qui nous rendront le joug évangélique suave et léger, nous feront trouver notre repos et notre indépendance dans cette sainte gêne et dans ce noble assujettissement,

nous feront croire pieusement. « La piété, dit Joubert, est une sagesse sublime, qui surpasse toutes les autres, une espèce de génie, qui donne des ailes à l'esprit. Nul n'est sage s'il n'est pieux¹. »

C'est là cette sagesse dont le philosophe sacré a si bien dit :

« Écoutez, mon fils, recevez un avis sage, et ne rejetez pas mon conseil. Mettez vos pieds dans ses fers et engagez votre cou dans ses chaînes. Baissez votre épaule et portez-la, et ne vous ennuyez point de ses liens. Approchez-vous d'elle de tout votre cœur, et gardez ses voies de toutes vos forces. Cherchez-la avec soin et elle vous sera découverte; et quand vous l'aurez une fois embrassée, ne la quittez point : car vous y trouverez à la fin votre repos, et elle se changera pour vous en sujet de joie. Ses fers deviendront pour vous une forte protection et des fondements de vertu, et ses chaînes un habillement de gloire; car il y a dans elle une beauté qui donne la vie, et ses liens sont des bandages qui guérissent. Vous vous revêtirez d'elle comme d'une robe de gloire, et vous la mettrez sur vous comme une couronne de joie². »

¹ *Pensées*, xxxiv.

² *Ecclésiastique*, vi, 24 à 32.

CHAPITRE XVII

DOUTES DE TENTATION ET DOUTES DE RAISON

Il ne faut pas s'imaginer, toutefois, que la foi ainsi acquise, ainsi entretenue soit exempte de doutes, ni s'effrayer de ces doutes quand ils viendront la traverser. Il faut s'y attendre même. Ce qui importe seulement c'est de les démêler du doute de raison, et de les déjouer par une conduite toute différente comme leur origine.

Qu'il y ait des doutes de raison, doutes légitimes, respectables, et auxquels il faille avoir égard, moyennant qu'on ne s'y complaise pas et qu'on travaille à les éclaircir, nous le reconnaissons, et nous leur avons fait une large part dans tous nos écrits par l'exposition et la discussion des raisons de croire. Ce n'est pas que ces doutes soient fondés : ils s'évanouissent à la lumière de la raison bien informée. Mais je les appelle doutes de raison, parce qu'ils sortent de la région purement intellectuelle avant qu'elle soit éclairée, et que tenant à des difficultés, à des préjugés, à des obscurités de raison, ils ont droit à être traités par la raison.

Mais tels ne sont pas les doutes que j'appelle de tentation.

Ceux-ci, qui se mêlent souvent aux premiers et qui leur survivent, procèdent du cœur.

Le cœur joue un grand rôle dans toutes nos dispositions et dans toutes nos directions. On a dit, par dénigrement, de la foi, que c'était une affaire de sentiment, et on a réservé les honneurs de l'intelligence et de la science à l'incrédulité sous le non de philosophie. C'est un leurre. L'incrédulité n'est pas moins affaire de sentiment que la foi. Qui peut méconnaître et qui n'avouera les intérêts du cœur à ne pas croire ? Ils sont évidents. Ils diffèrent même de ceux que nous pouvons avoir à croire en ce qu'ils sont les premiers qui se présentent, qui s'opposent, et qu'il faut faire taire pour écouter la raison : tandis que le sentiment et le goût de la foi ne se font sentir que par la suite. Ils diffèrent en outre de ceux-ci en ce qu'ils sont moins purs, moins généreux, moins désintéressés. Ils sont enfants de la personnalité quand ils ne le sont pas du vice, alors que ceux de la foi le sont du sacrifice et de la sainteté ; et la libre pensée n'est au fond que la morale indépendante.

Vauvenargues l'avait bien compris lorsqu'il disait : « Dans la plupart des gens du monde c'est le cœur qui doute ; aussi quand le cœur se convertit tout le reste suit. » Et la sainte Écriture dans son langage profond de vérité a dit aussi : *Dixit impius IN CORDE SUO : Non est Deus.* « L'impie a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu. »

Le sentiment et la raison sont inséparables comme le coursier et le cavalier. Mais, dans la voie de foi, le

cavalier contient le coursier, tandis que dans l'incrédulité il s'abandonne à son allure.

Il faut donc rabattre beaucoup des doutes de raison dans l'incrédulité, et faire une large part aux doutes de sentiment intéressés ou mauvais, aux doutes de tentation ; que si en cet état on ne les distingue pas, c'est qu'on s'y laisse aller, d'autant plus qu'ils se cachent sous les doutes de raison et les entretiennent.

Mais lorsqu'on a satisfait les doutes de raison, il ne peut y avoir que des doutes de tentation. Telle est la situation d'une âme qui s'est une fois déterminée à croire.

Le doute de raison pour elle a eu son temps. On lui a fait sa part légitime d'étude, d'examen, de réflexion, de résolution. Il a demandé un travail général d'investigation qui a abouti sinon à la foi surnaturelle, qui ne procède pas de la seule raison, du moins à la pratique des moyens qui donnent ou développent cette foi. Ce travail de fond en comble est achevé. La vie ne saurait se passer à le refaire. Il veut des conditions dans lesquelles on ne saurait toujours se tenir, et finalement il faut avoir foi au moins dans sa propre raison quand elle a résolu la question de croire par des raisons qui l'ont déterminée une fois, et qu'on ne saurait avoir toujours présentes.

Que si après cela, dans la vie et dans la pratique de la foi, au moment souvent où on s'y attend le moins, on sent comme des secousses souterraines, et

comme des craquements dans l'édifice de la foi ; si des ténèbres ou des fantômes d'objection et de négation viennent à traverser le ciel de l'âme et à la glacer de leurs formes désolantes, il faut voir dans ces doutes des doutes de pure tentation, comme les tentations contre la chasteté. La chasteté n'est pas moins belle malgré la fausse beauté des séductions qui l'assiègent, la foi pareillement n'est pas moins vraie et moins certaine malgré les fausses apparences d'objections qui viennent la traverser. On le voit bien lorsque la tentation est passée, et que ces objections vous paraissent aussi vaines que ces séductions indignes.

A cela que faut-il faire ?

D'abord ne pas s'en étonner, et surtout ne pas prendre le change entre la tentation et la raison. Si nous sondons bien la provenance de ces doutes, nous remarquerons qu'ils sont ordinairement l'effet d'un affaiblissement moral et comme une surprise faite à la sagesse de l'esprit par la défection de la volonté. C'est le coursier qui veut désarçonner le cavalier. Il ne faut pas s'en émouvoir, mais se porter en avant et faire sentir l'éperon à cette partie inférieure de l'âme.

Il faut bien se dire ensuite que la foi n'est pas la vision ni l'évidence ; que sa lumière est suffisante, mais que sa direction est toute sur le chemin que nous devons suivre, non sur l'horizon que nous aimerions à contempler : qu'elle éclaire dès lors celui qui la suit plutôt que celui qui la regarde. C'est là

une épreuve sans doute; mais la foi est proposée comme telle. C'est l'assujettissement d'une raison révoltée, assujettissement voulu tout à la fois et comme hommage réparateur à son Principe, et comme traitement de la maladie d'orgueil qui l'a pervertie. Que la nature toute pénétrée de cet orgueil regimbe contre cette épreuve, contre cette discipline, contre ce traitement, il faudrait s'étonner que cela ne fût pas; il ne faut pas s'étonner dès lors si cela est. Et pour y remédier, il faut redoubler de soumission, d'humilité, surtout de charité. Je dis de charité, parce que la lumière de la foi a son foyer dans l'ardeur de la charité, et que c'est ce foyer dès lors qu'il faut attiser, pour la faire reluire.

Il faut surtout se garder des scrupules, et ne pas laisser diviser sa foi par ces mille doutes de détail qui surgissent à l'aventure et font perdre cette vue haute et fixe qui seule doit déterminer. La foi est comme le phare de la côte, dont la lumière est assez distincte pour qu'on puisse gouverner sur elle, bien qu'elle disparaisse parfois derrière les vagues et sous les brumes de la mer.

Dira-t-on que toutes ces explications et tous ces conseils ne sont raisonnables et sages que dans un ordre de foi, mais que, dans l'ordre purement rationnel où se produisent les objections, ils ne satisfont pas rigoureusement l'esprit?

Je pourrais répondre que l'esprit éprouvé par les doutes en question est déjà entré dans l'ordre de foi par le travail légitime de l'examen et de l'étude; que

dès lors ces explications et ces conseils vont bien à leur adresse.

Mais je veux bien néanmoins rentrer dans l'ordre rationnel pour envisager ces doutes non par le dedans seulement, mais par le dehors.

Je dirai d'abord qu'ils diffèrent des doutes de raison par ce caractère capital qu'ils ne sont pas philosophiques ; qu'ils ne se produisent que par insinuation ; qu'ils ne surviennent que comme préjugé ; qu'ils n'attaquent que tel ou tel point isolé du dogme ou des fondements de la foi, et qu'ils manquent de cette vue d'ensemble, de cette relation avec toutes les parties du sujet qui sont la condition rationnelle de toute appréciation légitime.

J'ajouterai que la raison toute seule, si nous la consultons bien, après avoir été satisfaite une fois pour toutes dans l'étude des fondements de la foi, nous fournira encore quelques simples raisonnements qui couperont court à ces doutes de retour et de surprise.

I. Et en effet, toutes les fois qu'une proposition (comme la vérité du Christianisme) est prouvée par le genre de preuves qui lui appartient (les preuves de la divinité de Jésus-Christ), l'objection, quelle qu'elle soit, même insoluble, ne doit pas arrêter, à moins que la contradiction ne soit dans les termes. C'est là un principe élémentaire de logique par lequel Voltaire se débarrassait de toutes les objections qu'on

fait à l'existence de Dieu en dehors du Christianisme. « Si on vous prouve une vérité, disait-il, cette vérité « existe-t-elle moins parce qu'elle traîne des consé-
« quences inquiétantes?... » La divinité de Jésus-Christ étant prouvée ainsi par les prophéties, par les miracles, par l'établissement du christianisme, par la transformation du genre humain au contact d'une croix, par les prodiges de vertu et de civilisation dont elle est la source intarissable, par l'impossibilité morale absolue que ce grand ouvrage soit celui d'un simple homme, ou plutôt d'un fou ou d'un imposteur s'il n'était pas ce qu'ils s'annoncent; la divinité de Jésus-Christ, dis-je, étant ainsi, et par bien d'autres raisons, fermement établie, existera-t-elle moins parce que je suis incapable de comprendre ses mystères, parce qu'ils confondent ma raison par leur hauteur et leur profondeur.

Que dis-je? cette mystérieuse obscurité n'est-elle pas le caractère même de l'Infini, et ne convient-elle pas dès lors à la présence de Dieu dans la religion? Ne vient-elle pas couronner plutôt que diminuer la raison de croire? Cependant vous vous choquez des doutes qui en proviennent. Des doutes! mais cela suppose que vous y découvrez quelques clartés, et en cela vous vous choquez d'une faveur et d'une grâce, car vous pourriez n'y rien voir; et au lieu de fortifier votre foi de ces clartés partielles, vous vous scandalisez de ce qu'elles ne sont pas totales! Vous faites un sujet de prétention de ce qui devrait en être un de reconnaissance!

II. Dans le Christianisme, en effet, il y a des choses que je ne comprends pas, et des choses que je comprends : des obscurités et des clartés. Les obscurités peuvent-elles faire ombrage aux clartés ? Aucunement. En effet, « une chose même de l'ordre naturel, peut être démontrée et incompréhensible : l'éternité, les incommensurables, les asymptotes, l'espace. » Cette réflexion est encore de Voltaire. Combien cela est-il plus vrai des choses de l'ordre surnaturel ! Ne pas comprendre ici ne saurait étonner. Cela doit être. C'est la condition même du sujet : tellement que si je comprenais à fond et sans nuage une doctrine qui s'annonce comme celle de l'Infini, ce serait une raison de ne pas y croire, et qu'ainsi c'est cela même qu'on oppose à la Religion qui la recommande. Je ne comprends pas l'éternité des peines : comment la comprendrais-je, en effet, puisque je ne comprends pas la simple éternité ! Je ne comprends pas la Transsubstantiation et la Présence réelle en mille points de l'espace : comment les comprendrais-je, puisque je ne comprends ni la substance ni l'espace mêmes ! Mais ces vérités reposant sur la parole d'un Être qui m'est démontré Dieu, je m'en tiens là. De toutes les objections, la moins philosophique est celle qui est tirée de ne pas comprendre, et, en religion, elle est contradictoire.

III. Troisièmement, dans cet ordre de choses où il ne devrait y avoir que des obscurités pour ma raison

finie et obscurcie, il y a des clartés : c'est cela qui m'étonne. Il y a des clartés magnifiques : cela me ravit. La base de l'édifice, d'abord, présente une masse de preuves tellement larges, tellement solides, tellement évidentes de certitude historique, qu'el'impie même ne peut s'y soustraire ; et qu'elle ne m'offre d'autre alternative, au bout de toute discussion, que la foi ou la déraison. Puis l'édifice même, la doctrine, essentiellement mystérieuse, me saisit cependant par la beauté de son économie ; par la pondération et la liaison des dogmes entre eux et avec la morale ; par l'accord et la cohésion de toutes les parties dans la plus parfaite unité : surtout par sa portée pratique, par son effet admirable de régénération dans l'homme et dans l'humanité. Il y a plus : les mystères contemplés en eux-mêmes attestent la présence de la Divinité qui y réside par deux caractères, deux effets également saisissants : le premier, c'est l'aveuglement dont sont frappés ceux qui s'y refusent, jusqu'à ne pas voir les prodiges les plus sensibles, les preuves les plus convaincantes ; le second, c'est la pénétration dont sont doués ceux qui s'y soumettent, jusqu'à sonder les profondeurs les plus cachées de ces mystères. Les premiers ne voient pas des témoignages qui remplissent toute la terre et tous les siècles ; les seconds sont dans le ravissement de ce qu'il leur est donné d'entrevoir dans le Verbe incarné, dans Jésus crucifié, dans le mystère doublement voilé de nos autels : deux caractères, deux effets surnaturels d'aveuglement ou de

pénétration qui attestent la présence de la Divinité qui les opère ; tellement que, dans la même âme, ces deux effets peuvent se produire plus ou moins, selon le degré de fidélité à l'action divine.

Se scandaliser ou s'alarmer des obscurités qui subsistent dans le Christianisme et en tirer des doutes sur sa vérité serait donc doublement déraisonnable. Ne pas comprendre est ici dans la nature des choses, et les obscurités ne sauraient faire ombre aux clartés. Mais comprendre en partie, être pénétré des lumières qu'il plaît à Dieu de nous envoyer du fond même de ces obscurités, voilà qui doit nous ravir ; et les clartés doivent se projeter sur les obscurités. Elles doivent chasser tous les doutes qui s'y embusqueraient pour nous surprendre, doutes de tentation, comme nous l'avons déjà expliqué, qui n'ont rien de légitime, et que la saine raison, encore moins la foi, ne sauraient écouter.

IV. Une dernière considération vient confondre ces doutes et prouver souverainement la vérité de notre foi : c'est la solidarité de tous les points de cette foi et de toutes leurs conséquences. Si l'on écoutait ces doutes, en effet, où conduiraient-ils ? A la perte de la foi, non-seulement sur l'article qui en est l'objet, mais sur tous les articles de la foi. L'édifice du Christianisme est si bien lié dans toutes ses parties qu'on ne peut en détacher une pierre sans que tout s'écroule. D'ailleurs, cette seule pierre ne reposant pas moins que les autres sur la Pierre

angulaire de tout l'édifice, Jésus-Christ et son Église, c'est renier ce divin fondement que de détacher un seul grain de sable du Monument qui y repose.

Mais il y a plus. Les vérités du Christianisme ne sont que l'achèvement, le perfectionnement surnaturel et comme la clef de voûte céleste de la religion naturelle, du spiritualisme et de la morale, de la raison et de la conscience, de l'être moral tout entier dans l'homme et dans l'humanité. Laisser ébranler cette clef de voûte par le doute, ce n'est plus dès lors perdre la foi seulement, mais voir s'effondrer les soubassements mêmes de la raison et de la conscience. Un tel doute envahit tout, non-seulement la foi à tel ou tel mystère, mais la foi à Jésus-Christ; non-seulement la foi à Jésus-Christ, mais la foi à Dieu, à l'immortalité de l'âme, à l'âme même et à tous les principes spirituels et moraux qui constituent l'être social humain.

J'en conclus qu'un tel doute, ayant une portée aussi irrationnelle et aussi désastreuse dans ses conséquences, est faux et mauvais dès son principe même. La masse de vérités naturelles qu'il détruirait, réagit contre son insinuation, en même temps que celle des raisons surnaturelles l'interdit. Ces ravages l'accusent et le confondent comme ne pouvant être qu'une tentation de l'esprit du mal, et une épreuve de la vertu de foi dans notre âme.

V. Les exemples ne manqueraient pas à l'appui

de cette vérité. Il en est deux célèbres dans notre siècle : Jouffroi et M. de Lamennais.

« La divinité du Christianisme une fois mise en
• doute aux yeux de ma raison, dit le premier, elle
• avait senti trembler dans leur fondement *toutes ses*
• *convictions* (de la raison)... Je sus alors qu'au fond
• de moi-même il n'y avait plus rien qui fût debout;
• que tout ce que j'avais cru sur moi-même, sur
• Dieu, et sur ma destinée en cette vie et en l'autre,
• je ne le croyais plus. »

Ainsi, rien ne lui restait des convictions de la raison même. Il est vrai qu'il appliqua tout aussitôt sa raison à combler ce gouffre par des convictions philosophiques ; mais on sait que son labeur fut aussi vain que celui de Julien l'Apostat à relever le temple de Jérusalem. Il ne put poser une seule pierre de sa philosophie. Le doute universel devint chez lui une maladie ; il mourut à la peine, *sceptique et désolé*, comme dit Pierre Leroux, et rendant ce final hommage à la vérité : *Hélas ! Monsieur le Curé, tous ces systèmes ne mènent à rien. Vaut mieux mille et mille fois un bon acte de foi chrétienne !*

Quant à M. de Lamennais, son exemple est assez sinistre : on sait de doute en doute, de négation en négation, de chute en chute, à quelle fosse il a abouti ! Mais ce qu'on ne sait pas, ce qui trahit vraiment le génie du mal dans le point de départ de cette grande ruine, c'est la pauvreté de l'argument par lequel l'orgueil froissé a ébranlé ce brillant génie et l'a fait sortir de la foi. Monseigneur de Sali-

nis, de chère mémoire, qui avait été son plus intime disciple et son directeur, alarmé et consterné aux premiers bruits de l'apostasie de son maître, courut le voir et savoir de lui-même par quelle illusion il pouvait se détacher d'une foi qu'il avait si éloquemment défendue et glorifiée. Il s'attendait à trouver quelque fantôme spécieux de raison. Mais quelle ne fut pas sa stupéfaction, lorsqu'il vit M. de Lamennais ouvrir une Bible, et aller chercher dans l'Apocalypse un de ces passages énigmatiques dont le vrai sens réservé se cache sous des apparences qui peuvent se prêter à tout, pour y montrer sa raison déterminante et décisive de renier le Christianisme. Des heures de conversation et d'effort à détacher M. de Lamennais de cet unique passage, pour lui faire envisager l'ensemble et les véritables aspects de la question, furent inutiles : il s'y était butté et rétréci, et donnait ainsi le spectacle tristement instructif de la misère de la raison dans la perte de la foi.

Voilà ce que j'appelle un doute de tentation et d'obsession, et tels sont, sous des formes diverses, tous ceux qui se produisent au sein de la foi.

VI. Heureux qui sait rendre cette foi plus méritoire par de tels doutes, et correspondre à l'épreuve à laquelle Dieu soumet certaines âmes.

Il en est pour qui cette épreuve est désolante et qui, travaillées au dedans sans qu'il y paraisse au dehors, en deviennent plus accomplies et plus par-

faitement croyantes. J'en ai connu une qui pourrait servir d'exemple de fidélité admirable dans une telle épreuve. Cette âme, des plus distinguées, s'ouvrit un jour à une autre âme qui lui parut pouvoir la soulager en l'éclairant; il s'ensuivit un échange de lettres que je crois bon de produire ici, comme pouvant profiter à ceux qui se trouveraient dans cet état très-exceptionnel à ce degré-là, et proportionnellement aux autres.

Voici ces lettres :

« MONSIEUR,

« Quand une heureuse circonstance me procura
« l'honneur d'être reçu par vous, vous lûtes bien au
« fond de mon cœur, et les épreuves que je vous
« exposais étaient, en vérité, celles que Dieu m'in-
« flige. Abreuvé de peines, quoique jeune encore,
« placé par la Providence, je veux le croire, dans
« cette situation qui ne permet plus les grandes dis-
« tractions et le plaisir, et incline naturellement l'es-
« prit, même le moins disposé, à la réflexion, j'ai été
« convaincu de la vérité de cette belle pensée de
« Pascal : il n'y a que deux hommes raisonnables,
« celui qui possédant la vérité se repose dans la foi,
« et celui qui ne la possédant pas encore, emploie à
« sa recherche toutes les forces de son intelligence
« et de son cœur. Forcé de travailler pour pouvoir
« supporter les premières années du plus doulou-
« reux veuvage, j'employai la plus grande partie de

« mon temps à l'étude de la Religion. J'étais aidé de
« sages conseils, j'espère l'avoir fait avec simplicité
« et droiture, avec le vif désir d'arriver à la vérité. Il
« ne me fallut pas un temps extrêmement long pour
« arriver à cette conviction que ni la philosophie ni
« l'histoire ne peuvent fournir d'objections sérieuses
« à qui veut aller au fond des choses. A mesure que
« j'avancais, cela devenait pour moi d'une évidence
« plus grande, et j'en suis aujourd'hui à ce point que
« je ne comprends pas la possibilité d'une objection
« qui puisse faire impression sur mon esprit. Je vous
« dis cela, monsieur, sans mauvaise vanité, je l'espère.
« Elle serait d'autant plus mal placée en moi que j'ai
« grand lieu de craindre d'être, en ces choses, victime
« de l'illusion commune aux personnes dont la vue est
« courte, celle de ne pas apercevoir les difficultés. Je
« suis, permettez-moi le mot, au pied du mur, et sous
« quelque point de vue que j'envisage la Religion,
« soit comme explication de l'homme, comme prin-
« cipe de ses actes, révélation de sa fin, soit comme
« fait purement historique, je ne vois rien à opposer
« à ses preuves. Le temps même au milieu duquel
« nous vivons me paraît à lui seul une révélation;
« c'est peut-être une grande grâce pour moi que d'a-
« voir à y passer ma vie. Tel esprit s'élève difficile-
« ment aux preuves métaphysiques qui est vivement
« frappé des preuves de fait qui sautent aux yeux.
« L'Évangile lui-même indique l'*ex fructibus eorum*....
« comme un grand moyen de conviction, et les faits
« n'étant en somme que des conséquences des prin-

« cipes, il sservent de jalons pour conduire à ceux qui
« les ont produits.

« En résumé la belle parole du pieux moine de
« Saint-Victor, — *Domine, si error est, a te decepti*
« *sumus*, — me paraît celle qui doit sortir du cœur
« de tout homme qui, désirant sincèrement la vérité,
« la cherche de toutes ses forces dans l'étude de la
« religion.

« Mais, je l'avoue avec amertume, ce n'est pas là
« une parole de foi, au moins dans le sens dans le-
« quel il m'arrive souvent de la prononcer. Je disais,
« monsieur, que mon intelligence était au pied du
« mur; en un autre sens, cela est encore vrai. Je
« sens que la vérité doit être là; mais un mur épais
« me la cache : il n'y a pas en moi cette vue capable
« de percer l'obstacle au pied duquel le raisonne-
« ment m'a amené.

« Je comprends cependant que la foi doit être un
« don de Dieu. A simple vue l'homme est évidem-
« ment tombé, dégradé, il ne peut pas ne pas l'être.
« Moins complet que tous les autres êtres, il ne se
« suffit pas à lui-même pour être heureux, pour arri-
« ver à sa fin, et, en dehors de ce qu'apprend la
« révélation, rien ne paraît plus rationnel que le
« besoin d'un secours pour lui redonner, au moins
« en partie, ce qui lui manque pour qu'il puisse vivre
« d'une vie complète. Je le sens encore, Dieu, maître
« de ses dons, les dispense comme il lui plaît. Mais
« il donne à tous la liberté de se sauver; on ne peut
« arriver au salut sans la foi : qu'est-ce que la foi

« nécessaire? peut-on donner ce nom aux ténèbres
« dont je vous expose toute la tristesse?

« Permettez-moi, monsieur, de vous parler avec
« un entier abandon. Je n'adresserais cette lettre ni
« à l'obligeance, ni à la bonté de personne, on ne
« parle ainsi qu'à la charité. La vôtre m'est connue
« depuis longtemps et plus encore depuis que vous
« avez bien voulu me permettre d'en faire auprès de
« vous l'expérience.

« Au milieu de ces peines d'esprit, voici ce que je
« me suis dit : Si Dieu est, il existe nécessairement
« une religion, un lien, un commerce entre Lui et
« sa créature. La vérité n'a pu être livrée aux dis-
« putes des hommes. Cela n'est possible, et encore
« en un certain sens, que pour les choses de la terre.
« Le principe protestant est absurde, injurieux à
« Dieu qui, en fait, cela n'est que trop visible, n'a
« pas révélé à chaque individu toute vérité : donc
« une Église doit en être dépositaire et dispensatrice.
« De plus, cela est prouvé par les faits. Conduit à ce
« point par la raison, il ne me reste qu'une voie. Je
« n'ai pas à choisir entre plusieurs églises, et je ne
« puis éviter le reproche de ma conscience de n'avoir
« pas convenablement cherché la vérité, qu'en obéis-
« sant, l'Église me disant d'obéir. Je l'ai fait, bien
« mal sans doute, mais enfin j'ai cherché à le faire.
« Lors d'un assez long voyage que je fis à Rome, on
« me conseilla la sainte Communion tous les quinze
« jours : je n'y ai pas manqué depuis plus de cinq
« ans. Je me suis à peu près obligé à la Confession

« chaque semaine, et quelque répugnance, pardon-
« nez ce mot, monsieur, que j'éprouvasse, j'ai voulu
« obéir aux conseils qui m'étaient donnés par le di-
« recteur auquel je m'adressais. Et cependant, chose
« qui m'effraye, ma foi n'a pas augmenté ! Les ten-
« tations les plus pénibles, non-seulement sur la
« Présence réelle, mais sur l'existence de Dieu, et
« plus encore, ont assailli mon esprit ! Quoi qu'il en
« soit, la vie comparée à l'éternité n'étant rien, et
« toutes les chances (de nouveau pardonnez-moi de
« parler ainsi) étant en faveur de la vérité de la reli-
« gion, confiant en la promesse *qui perseveraverit*
« *usque in finem*...., j'espère avoir la ferme volonté
« de persévérer. Mais est-ce là de la foi ? N'est-ce pas
« simple question de chances, de probabilité ? Est-ce
« croire la vérité ?

« Tel est, monsieur, le bien pénible état de mon
« âme ! Chose qui m'étonne, j'ai fouillé avec soin
« bien des ouvrages pour chercher des conseils pour
« une telle disposition d'esprit : je ne l'ai vue dé-
« peinte nulle part. J'aurai sans doute mal cherché ;
« cependant j'ai été étonné de ne pas trouver plus
« souvent traitée une situation qui doit être celle de
« quelques personnes désirant la vérité, et n'arri-
« vant pas au bonheur de sentir la posséder. Le cri :
« Mon Dieu ! que je serais heureux d'avoir la foi !
« a dû, dans tous les temps, être celui de bien des
« âmes.

« Dans un pareil état, que faire ? Un tel état de
« doute n'exclut-il pas la foi nécessaire pour être

« sauvé ? Désirer la foi n'est pas l'avoir : vous me
« cherchez , et ne me trouverez pas, a dit Notre-
« Seigneur. Je n'ose, monsieur, vous demander une
« réponse à ces questions, mais je serais extrême-
« ment reconnaissant, si vous aviez la bonté de m'in-
« diquer où je la pourrais trouver. »

Voici la réponse qui fut faite à cette lettre :

« MONSIEUR ,

« Je vous remercie de la confiance dont vous vou-
« lez bien m'honorer. J'en sens toute la délicatesse
« et tout le prix. Si je ne la justifie pas par la lumière
« et le conseil, j'y répons de toute ma sympathie, et
« j'en recueille les épanchements avec une religieuse
« émotion.

« Je ne suis cependant pas sans manière de voir
« arrêtée sur l'état que vous m'exposez.

« C'est une épreuve dont le sujet est une illusion
« et une double illusion ; mais enfin une douloureuse
« et pesante épreuve. Les cas n'en sont pas assez gé-
« néraux et assez fréquents pour qu'ils aient été
« traités, que je sache, dans aucun livre. Une direc-
« tion particulière peut y pourvoir ; et, dans ce cercle,
« les exemples n'en sont pas rares.

« Cette épreuve, quand elle se produit au sein
« d'une piété éminente, est un privilège des âmes
« fortes que Dieu fait monter à un haut degré de mé-
« rite pour les rendre dignes par là de la récompense
« toute spéciale qu'il leur réserve. C'est à elles que

« fait allusion notre divin Sauveur par ces paroles :
« Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu :
« Heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru ! »
« Dieu n'attend pas toujours l'autre vie pour récompenser ces âmes fidèles : il vient ordinairement au-devant d'elles dans celle-ci, surtout au moment de la mort, en les inondant de lumière et de consolation à ce moment le plus ténébreux et le plus horrible à la nature, leur donnant alors à la fois l'épargne de toute une vie, à l'inverse de ce qui a lieu souvent pour d'autres âmes qui ont eu le sentiment de la foi durant la vie, et qui sont secouées par les plus affreuses tentations de doute sur leur lit de mort. Pour les unes, comme pour les autres, la bonté de Dieu agit également, quoique diversement, en vue de les élever à une possession de Lui-même plus éminente, en récompense d'une fidélité plus éprouvée.

« La conduite que vous avez à tenir dans cet état, pour correspondre à celle de Dieu, est bien simple. Elle se résume en un seul mot, qui doit être la règle constante de votre vie : *Obéissance*. Vous connaissez la loi de Dieu ; vous savez, par les avis de vos directeurs et par votre propre expérience, en quoi consistent les rapports particuliers que vous devez avoir avec Lui ; vous y avez été jusqu'ici fidèle ; là-dessus la lumière ne vous manque pas : continuez à la suivre à travers les ténèbres ; persévérez dans l'obéissance à travers les assauts ; maintenez-vous dans la volonté de la foi et dans la

« pratique de la foi, et vous serez dans les conditions
 « de la foi suffisante, je dis plus, dans la perfection
 « de la foi suréminente. Tant s'en faut donc que le
 « scrupule que vous avez sur la suffisance de votre foi
 « soit fondé, qu'au contraire, celle-ci est plus sub-
 « stantielle et plus concentrée à raison même des
 « épreuves qui vous font craindre de ne pas l'avoir!

« Ce qui suffirait à me convaincre qu'il en est ainsi
 « et que vous êtes vraiment dans un état d'illusion qui
 « ne s'explique que par un but d'épreuve, c'est que
 « vous, monsieur, qui êtes si parfaitement logique,
 « net et judicieux dans l'appréciation des *motifs* de
 « la foi, vous ne retrouvez plus ces qualités, et vos
 « lumières semblent vous abandonner quand vous en
 « venez aux *conditions* de la foi.

« La foi, il ne faut pas l'oublier, n'est pas la vue,
 « ni par conséquent ne produit pas le même genre
 « de certitude que la vue. Elle ne serait pas foi, c'est-
 « à-dire épreuve, si elle était la certitude *immédiate*.
 « C'est une certitude *médiate*. C'est une lumière;
 « mais la lumière d'une lampe dans des ténèbres
 « qu'elle ne dissipe pas, et dont la destination est
 « uniquement de nous conduire à travers ces ténè-
 « bres, en attendant le jour. Ainsi la définit saint
 « Pierre : *Lucerna lucens in caliginoso loco, donec*
 « *dies elucescat* ¹. C'est la conviction de choses dont
 « nous avons la preuve, mais dont l'objet n'est pas
 « encore découvert : *Argumentum non apparentium*,

¹ II *Petr.*, I, 49.

« comme disait aussi saint Paul ¹. Loin donc que
« les obscurités, loin que la non-évidence soient en
« opposition avec la foi, elles sont la condition même
« de la foi, qui est d'autant plus foi que son objet
« est moins évident, son fondement étant d'ailleurs
« raisonnable.

« Je dis plus, la foi n'est pas le sentiment de la
« foi. Le sentiment va et vient; la foi en est indépen-
« dante, subsistant sur une base plus stable et plus
« logique : la Parole de Dieu et ses témoignages. Elle
« est allégée plutôt qu'augmentée par le sentiment.
« Elle subsiste d'autant plus par elle-même qu'elle
« se soutient et qu'elle agit sans le sentiment. Elle
« consiste au plus haut degré dans l'intention. C'est
« une volonté active de soumission et de fidélité.
« J'ai dit que c'est une lampe qui n'éclaire pas l'ho-
« rizon, mais le chemin; j'ajoute qu'elle n'éclaire
« pas même souvent la main qui la porte : et alors
« elle est dans la plus parfaite condition méritoire
« de la foi.

« Telle n'est pas la foi commune, j'en conviens;
« ordinairement la foi a le sentiment paisible et quel-
« quefois très-vif de son objet et d'elle-même; mais
« la foi qui est dépourvue de ce sentiment n'en est
« que plus ce qu'elle doit être de sa nature, que plus
« méritoire, que plus excellente, que plus agréable à
« Dieu, qui la contemple avec complaisance dans
« l'épreuve qu'il lui fait subir; elle n'est que plus

¹ *Hebr.*, II, 1.

« digne et que plus rapprochée du but dont elle se
« croit indigne et reculée : l'union avec son Dieu.

« Vous dites, monsieur, que, depuis cinq ans que
« vous vous approchez de la Sainte Table tous les
« quinze jours, votre foi n'a pas augmenté. Sachez
« que, pendant dix-huit ans, S^{te} Thérèse a commu-
« nié tous les jours avec *dégoût*. Si je ne craignais de
« blesser l'humble sentiment que vous avez de vous-
« même, vertu par excellence qui est le fruit même
« de votre état, et de vous faire passer du décourage-
« ment à une confiance excessive dont vous êtes si
« loin, je vous dirais que j'admire dans ce qui vous
« désole le caractère d'une foi des plus rares et le
« signe d'une véritable prédestination.

« L'âme à qui Dieu accorde le privilège de cette
« foi héroïque doit s'y maintenir fermement et y per-
« sister résolument, ayant foi non-seulement dans
« l'objet de sa foi, mais ayant foi dans sa foi même,
« malgré les tentations d'incrédulité et les obses-
« sions du doute. *Croyez*, malgré les obscurités, et
« *croyez que vous croyez*, malgré les doutes, écartant,
« surmontant paisiblement les unes et les autres par
« l'intention et la persévérance.

« Jusqu'ici, monsieur, je n'ai pas discuté les
« doutes que vous avez sur la perfection de votre
« foi, et, les admettant comme épreuve, je me suis
« borné à vous convaincre que vous ne deviez pas
« vous y arrêter. Maintenant, permettez-moi de vous
« dire que cette épreuve se réduit à une illusion fa-
« cile à dissiper, que vous croyez parfaitement, et

« par des raisons si justes et si fortes que votre foi
« n'aurait nul mérite sans cette illusion qui vous la
« rend si pesante.

« Il ne vous a pas fallu un temps bien long, dites-
« vous, pour arriver à cette conviction que ni la
« philosophie, ni l'histoire ne peuvent fournir d'ob-
« jections sérieuses à qui veut aller au fond des
« choses. A mesure que vous avanciez, cela deve-
« nait pour vous d'une évidence plus grande, et
« vous en êtes aujourd'hui à ce point que vous ne
« comprenez pas la possibilité d'une objection qui
« puisse faire impression sur votre esprit.

« N'est-ce pas là, monsieur, un fondement solide,
« l'*Argumentum* de saint Paul, le *Lucerna* de saint
« Pierre, la raison d'une ferme foi? Vous vous en
« défiez cependant. « Je crains, dites-vous, d'être
« victime de l'illusion commune aux personnes dont
« la vue est courte, celle de ne pas apercevoir les
« difficultés. »

« Permettez-moi de vous dire que c'est cette
« crainte qui est l'effet d'une illusion. Chacun de
« nous juge les choses avec la portée de son esprit;
« et il faut renoncer à se servir de celui-ci en quoi
« que ce soit si nous devons balancer les raisons que
« nous voyons par la *possibilité* de difficultés que
« nous ne voyons pas. Vous avez de plus en matière
« de foi, contre ces difficultés, simplement possibles,
« l'autorité des grands génies dont s'honore le
« Christianisme, qui les ont vues si elles existent,
« et qui les ont franchies. Une vue plus étendue

« vous découvrirait des difficultés, je le veux bien :
« mais une vue encore plus étendue vous découvri-
« rait leurs solutions, selon le juste mot de Bacon
« que peu de philosophie éloigne de la Religion et
« beaucoup de philosophie y ramène. Les incrédules
« se flattent de mieux voir les difficultés parce
« qu'ils y succombent, dit Bossuet : nous les
« voyons aussi bien qu'eux, et nous les méprisons,
« ajoute-t-il, par des raisons supérieures. »

« Vous êtes, dites-vous, au pied du mur, dans le
« double sens que vous êtes sans réplique aux raisons
« de croire, et que vous êtes borné cependant quant
« à la claire vue de ce que vous croyez. Cela est vrai ;
« mais vous avez par là excellemment défini la logi-
« que de la foi : L'*argumentum*, qui ne vous per-
« met pas de reculer ; et le *non apparentium*, qui ne
« vous permet pas de voir. Mais l'argument doit
« avoir précisément pour effet de vous tenir lieu de
« vue. Quel est-il en effet ? la Parole de Dieu. Quelle
« vue, quelle lumière, quelle évidence humaine
« vaudrait cette Parole divine ? Je vous disais que
« pour vous rassurer sur les difficultés possibles que
« vous ne découvrez pas, et qui cependant vous
« préoccupent, vous aviez l'autorité des grandes in-
« telligences qui les ont vues si elles existent et les
« ont traversées : vous avez bien plus : l'autorité de
« la suprême Intelligence, de la Vérité même, de la
« Lumière éternelle, de Jésus-Christ, qui marche
« devant vous dans ces ténèbres et qui vous garantit
« qu'elles ne recèlent aucune erreur, aucune diffi-

« culté¹. Dès lors ces ténèbres mêmes s'évanouissent par la foi. Jésus-Christ vous tient lieu de lumière. C'est en ce sens qu'il a dit : *Je suis la Lumière, et qui me suit ne marche pas dans les ténèbres* ; » et que le Psalmiste a dit aussi : *Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis*². « Si vous découvriez par vos propres lumières le fond des mystères de notre foi, outre que par cela même ils ne seraient pas infinis et dès lors vraiment divins, vous auriez lieu de vous défier de vos lumières autant et plus que des obscurités de la foi. Mais comment se défier de la Lumière même, de la Vérité même ! Cette Lumière devient votre lumière par la foi, fondée elle-même sur la raison qui en a reconnu le divin caractère. Dans cette Lumière de Dieu vous voyez la lumière, selon la parole du Psalmiste : *In Lumine tuo videbimus lumen*³. Vous ne pouvez pas dire : *Lumen oculorum meorum et ipsum non est mecum*⁴ : Jésus-Christ même devient la lumière de vos yeux ; car c'est

« Ici peut revenir ce que nous avons déjà cité de Bossuet : « Je vous vois éperdu et étonné sur le chemin de la piété chrétienne ; vous n'osez y entrer, parce que vous n'y voyez au premier aspect qu'embarras et que difficultés : vous ne savez si dans ce fleuve il y a un gué par où vous puissiez échapper. Considérez le Sauveur Jésus ; afin de vous tirer, hors de doute, il y est passé devant vous : regardez-le, triomphant à l'autre rivage, qui vous appelle, qui vous tend les bras, qui vous assure qu'il n'y a rien à craindre. Voyez, voyez l'endroit qu'il a honoré de son passage ; il l'a marqué d'un trait de lumière : et n'est-ce pas une honte à des Chrétiens d'avoir horreur d'aller où ils voient les vestiges de Jésus-Christ ? »

¹ *Ps.*, cviii, 105.

² *Id.*, xxxv, 10.

³ *Id.*, xxxvii, 12.

« tout voir que d'être uni à Celui qui voit tout, c'est
« tout savoir que de ne faire qu'un avec Celui-là qui
« sait tout, qui est aussi infaillible que véridique. Qui
« ne préférerait la chance d'être trompé avec un tel
« Guide à celle de ne pas l'être par les vues si
« courtes et si trompeuses de son propre esprit ! Tout
« ceci, bien entendu, en matière de foi et dans
« l'ordre de ses mystères, non dans celui de ses
« fondements tout rationnels. »

« C'est donc avec beaucoup de sens que vous
« concluez vous-même : « En résumé la belle parole
« du pieux moine de Saint-Victor : *Domine, si error*
« *est, a Te decepti sumus*, me paraît celle qui doit sor-
« tir du cœur de tout homme qui, désirant sincè-
« rement la vérité, la cherche de toutes ses forces
« dans l'étude de la Religion. »

« Cet argument emporte tout, en effet : il place
« l'esprit dans l'alternative, ou de croire à la Reli-
« gion, ou de ne pas croire à lui-même et par suite à
« quelque chose que ce soit. La foi à Jésus-Christ a
« de tels fondements de certitude et de vérité, les
« racines de cette foi s'entrelacent tellement à celles
« de votre croyance en Dieu, plus encore, à celles
« de votre croyance en une vérité spirituelle et mo-
« rale, à toutes les facultés de votre entendement
« qui les perçoit, que cette foi ne peut être erronée
« sans que toute croyance le soit, sans que votre
« entendement soit lui-même trompeur, et par con-
« séquent sans que toute vérité s'évanouisse, même
« celle de l'existence des corps et de votre propre

« existence, puisque tout cela n'est admis que par
« le même entendement qui vous fait paraître vrai
« le fondement de la foi. Pour moi, je crois avec
« vous que la Présence réelle est aussi probable que
« votre propre existence. Ce n'est qu'une probabilité
« si vous voulez : mais alors tout n'est que probable
« et rien n'est certain. L'excès même de cette conclu-
« sion n'est-elle pas la plus puissante garantie de la
« vérité de votre foi ; et l'âme qui embrasse cette
« vérité d'une étreinte telle qu'elle n'exclut rien qui
« soit plus certain, n'a-t-elle pas au plus haut degré
« la foi ?...

« En résumé, bien cher monsieur, la préoc-
« cupation et le scrupule dont vous êtes le martyr
« sont une double épreuve : 1^o épreuve de doute par
« rapport à l'objet de la foi ; 2^o épreuve de doute
« par rapport à la suffisance de votre foi elle-même.

« Quant à la première épreuve, je réponds que
« vos doutes n'en sont pas. Leur étendue même qui
« de la Présence réelle va jusqu'à l'existence de Dieu,
« jusqu'à l'existence d'une vérité morale nécessaire,
« est la meilleure marque de leur inanité. Là où rien
« n'est certain tout est certain ; parce que comme
« il est certain qu'il y a quelque chose de certain,
« il est clair qu'un doute qui enveloppe tout est
« une chimère. Un tel doute prouve en outre la
« vérité de notre foi en témoignant qu'elle est in-
« séparable des premiers principes de la théologie
« naturelle et des fondements de toute certitude hu-
« maine.

« Quant à la seconde épreuve, qui consiste à
 « craindre, à raison de ces doutes, de ne pas avoir
 « la foi, je réponds qu'en admettant même ces doutes
 « c'est le contraire qu'il faut conclure. D'abord vous
 « ne les formez pas vous-mêmes et vous ne vous y
 « arrêtez pas : ce sont de véritables tentations qui
 « n'altèrent pas plus la foi que les tentations contre
 « la pureté, quand on n'y acquiesce pas, n'altèrent
 « cette vertu ; qui la supposent et l'exercent par le
 « tourment de sa perte et le désir de son accroisse-
 « ment. L'*Auge fides* ! de l'Apôtre est un cri de foi, et
 « le *Salva nos, perimus* ! est encore un cri de foi dans
 « un cri de détresse, de foi en Jésus-Christ dans notre
 « propre détresse, ce qui est la pure foi. En second
 « lieu, ce que vous croyez être doute ne l'est pas,
 « c'est simplement *non-évidence*, *obscurité*, *incom-*
 « *préhensibilité*, toutes choses qui résultent de la
 « nature et des conditions de la foi ; qui en font
 « une vertu loin d'en supposer la faiblesse. J'ajoute
 « enfin que cette épreuve irait-elle jusqu'à vous pri-
 « ver du sentiment de la foi, celle-ci n'en serait que
 « plus désintéressée et dès lors que plus méritoire.
 « Elle serait précisément *la foi nécessaire* que vous
 « craignez de ne pas avoir.

« Je conclus par deux mots : persévérance et con-
 « fiance. Croyez par l'intention et par les œuvres ; et
 « croyez que vous croyez excellemment en croyant
 « ainsi. Faites le sacrifice continuels de vos doutes et
 « de vos scrupules en les jetant et en vous jetant
 « vous-même dans le sein de Dieu : de Dieu, qui

« vous traite, non avec la mollesse d'une mère, mais
« avec la mâle affection d'un père ; qui vous éprouve,
« qui vous exerce, parce qu'il vous prépare pour
« Lui-même ; qui tient en réserve pour les accroître,
« la lumière et la joie de sa possession, et qui vous
« les fera goûter, n'en doutez pas, dès cette vie,
« en vous rendant, au moment suprême qui la ter-
« minera, la somme de ce qu'il vous aura refusé,
« pour vous en rendre plus digne, pendant son
« cours.

Ces conseils trouvaient un homme trop bien préparé à les recevoir pour ne pas porter leur fruit. Depuis vingt ans sa foi et sa charité n'ont fait que croître, que produire des fruits d'édification et de zèle, relevés par la dignité du caractère et la distinction du talent. Il a fait passer dans sa vie ces beaux sentiments par lesquels il répondit à la lettre qu'on vient de lire :

« Si Dieu se cache à mes yeux, ne se sont-ils pas
« longtemps détournés de Lui : et quel droit ai-je à
« des grâces que j'ai méprisées ? Je comprends toutes
« ces ténèbres, je les accepte, et ne veux que le
« remercier de m'avoir conduit jusqu'à ce point où
« je puis au moins dire, moi aussi, en toute sincé-
« rité, la parole de l'Évangile : *« Où irai-je, Seigneur ?*
« *Vous seul avez les paroles de la vie éternelle !* —
« Arrivé là, il ne me reste d'autre voie à suivre que
« de mettre en pratique les avis que vous avez bien

• voulu me donner, d'obéir avec une soumission
« entière, de faire, avec le secours de la grâce que
« j'implore, le bien qui m'est indiqué, me confiant
« dans la promesse : *Qui facit veritatem venit ad lu-*
« *cem*; et : *Qui perseveraverit usque in finem salvus*
« *erit.* »

CHAPITRE XVIII

UNE ÂME SAUVÉE

Je ne saurais mieux résumer tout ce que je viens d'exposer dans cette partie centrale de l'*Art de croire*, qu'en le montrant en action dans la destinée d'une âme qui me fut bien chère, et dont l'intérêt fut le mobile providentiel qui me mit la plume d'apologiste à la main.

L'histoire de cette âme m'a paru assez instructive pour me faire passer sur la réserve que j'aurais aimé à garder en ce qui m'y est personnel, d'autant que je n'ai recueilli que l'insuccès, dans le principal effort qui me fut inspiré pour elle.

Ce que j'ai déjà dit dans la préface de mes *Études philosophiques sur le Christianisme*, sur la première destination de ce travail, est exactement vrai ; mais le détail, la suite et la fin ont un intérêt qu'on appréciera.

Un ami qui me fut uni par les liens les plus chers, ayant été élevé par une admirable et sainte mère, avait perdu la foi de son enfance à cet âge où le cœur livré aux orages des passions s'autorise de la

faiblesse même de l'esprit pour en obtenir des accommodements systématiques.

Il devint incrédule par licence, n'ayant su être maître de lui-même par raison.

Il grandit dans cette disposition, se dégagea toutefois des faiblesses qui la lui avaient fait contracter, s'établit, et régla sa vie. Mais son âme resta par rapport à la foi dans l'état où elle était entrée par l'écart de son adolescence. Il ne suffit pas de mettre un terme à cet écart moral pour en supprimer les effets intellectuels ; nos fautes cessées restent commises, elles constituent un *pacte* qui ne peut être rompu qu'en revenant sur ce qui l'a formé, rompu par expiation comme il a été formé par licence ; et c'est ce qui fait que l'incrédulité est si souvent affaire de conscience plutôt que de raison.

La discussion des raisons de croire à laquelle je m'essayai quelque temps avec mon ami trouvait donc en lui la place prise par le préjugé moral. La foi ne pouvait y avoir accès tant que cette place ne serait pas *réconciliée*, comme on le dit d'un temple quand il a été profané. Je le sentis et je m'abstins. La prière seule eut son cours ; la prière d'une angélique sœur sur la terre, et d'une sainte mère dans le ciel.

Le malheur vint le visiter. Il perdit un enfant unique. Sous le coup de sa douleur il m'écrivit d'au delà les mers où il était fixé :

« Le malheur porte à la réflexion ; plus que
« jamais j'ai réfléchi sur la religion, et plus que

« jamais j'ai désiré la trouver vraie, surtout sur le
« dogme si consolant, mais si problématique de
« l'immortalité de l'âme. Je t'envoie à ce sujet quel-
« ques pages que je t'écrivais il y a quatre ans et
« qui étaient restées dans mes cartons, afin de pro-
« voquer une réponse quand tu en aurais le loisir.
« Tu ne croiras pas, je l'espère, qu'il s'agisse ici
« d'une vaine discussion. Je désire être éclairé et je
« donnerais tout pour être convaincu que je suis
« dans l'erreur. Que ne gagnerais-je pas, en effet, à
« échanger mes opinions contre tes convictions !
« Mais quoi qu'il en coûte, je ne voudrais pas non
« plus sacrifier une dure vérité à une consolante
« illusion. »

En présence de cet appel, je me sentis comme écrasé par le fardeau d'y répondre. Je ne pouvais décliner cette tâche, moi qui l'avait jadis provoquée, et qui avais tant à cœur le salut de cette âme ; mais je sentais profondément mon insuffisance, ma responsabilité, et aussi, quoique vaguement, que sur le terrain purement rationnel où j'étais appelé, la question ne pouvait aboutir à une issue pratique.

Dieu permit cependant que je m'engageasse sur ce terrain. Je pris la plume, et dans une forme qui ne dépassait pas les proportions d'une lettre mis-sive, je condensai les principales preuves de la Religion.

Ce fut là le germe des *Études philosophiques sur le Christianisme*. Sur le point d'envoyer cette lettre, je jugeai devoir la retranscrire. Mais en le faisant, j'y

introduisis d'abord quelques additions, qui en appelèrent d'autres ; bientôt la plénitude du sujet fit éclater la forme trop étroite dans laquelle j'avais voulu le contenir ; je pris un papier de plus grand format, les feuilles s'accumulèrent sous ma plume : l'intérêt de mon ami fit place à l'intérêt plus immédiat de la vérité qui se déroulait devant moi. J'écrivis durant quatre années sans plus savoir à quelle fin, sentant que je passais la mesure que réclamait l'objet premier de mon travail, n'imaginant pas une destination plus étendue, me satisfaisant seulement moi-même sous l'empire de la vérité qui m'entraînait et que je fixais à mesure : me proposant tout au plus de laisser ce travail à mes enfants comme un testament manuscrit de ma foi, et n'envisageant l'hypothèse lointaine et posthume de sa publication que pour jouir de la justice que je me rendais en ne l'en estimant pas digne.

Sans ce dernier sentiment, une juste préoccupation aurait paralysé ma main. Le but me fut caché comme pour me laisser la liberté de l'atteindre. Ce ne fut que lorsque j'eus à peu près achevé mon travail que ce but me fut révélé par l'événement qui en décida. Un souffle apostolique vint à passer sur ces feuilles, et les enleva.

Le R. P. Lacordaire, revenant de Rome, inaugura sa grande prédication dominicaine en France par sa station de 1842 à Bordeaux. L'effet qu'il produisit dans cette ville d'affaires et de plaisirs fut inexprimable. Il la transforma en un vaste auditoire où la

question religieuse retentit longtemps jusque dans les comptoirs, les cafés et les cercles. La magistrature et le barreau furent plus particulièrement passionnés par sa parole. Je m'ouvris à lui sur mon travail. Comme il l'a dit lui-même, depuis, dans l'admirable lettre qui consacre mon livre d'un reflet de sa gloire, il *leva un coin du voile qui me cachait à moi-même* et m'enhardit à la publicité. A la faveur de l'émotion religieuse qu'il avait laissée à Bordeaux, je hasardai cette publication par simples livraisons de feuilles, et les quatre volumes achevèrent de paraître.

Chose étrange ! cet ouvrage opérait partout, sous la bénédiction de Dieu, des effets de persuasion et de conversion, et cette âme si chère, pour laquelle je l'avais conçu, à laquelle je devais moi-même de l'avoir entrepris, y restait étrangère. Cinq ans s'écoulèrent sans qu'elle l'ouvrît. Ses premières dispositions s'étaient refroidies ; le tourbillon des affaires l'éloignait de cette lecture ; puis elle s'autorisait dans ce retard de son respect même pour cette étude et du besoin, pour s'y livrer, d'un loisir et d'un calme qu'elle ne pouvait se donner. Je gagnais tous les jours des amis et des frères auxquels je ne visais pas, et l'ami, le frère que je m'étais proposé de regagner, restait hors de mon atteinte.

Enfin, au mois de juillet 1850, je reçus de lui une lettre pleine de choses étrangères à cette grande préoccupation de mon âme, à la fin de laquelle se trouvaient incidentellement les lignes suivantes :

« Pour moi, je viens de finir ton ouvrage ces jours
« derniers, mais je veux le relire, afin de ne pas
« céder à l'éblouissement d'une première lecture.
« Je l'ai trouvé admirable et je dois te dire sincère-
« ment qu'il m'a satisfait sur tous les points : mais
« l'esprit de l'homme est si mobile, reflète si facile-
« ment les idées les plus contraires, que je crois
« sage de n'en admettre de nouvelles, quelque
« belles et consolantes qu'elles soient, qu'après un
« laps de temps nécessaire pour mûrir toute grande
« détermination. »

Visiblement il échappait. Il échappait par une défaite qui l'abusait alors, je veux bien le croire, mais qui est bien propre à désabuser ceux qui seraient dans la même illusion.

Il avait ressenti, à un moment solennel, le besoin de croire, sous un de ces coups qui entr'ouvrent la destinée de l'âme humaine et *la rappellent par le malheur à la réflexion*, ainsi qu'il me l'avait écrit lui-même. Cette réflexion toute seule, s'il y avait été fidèle, eût suffi pour le ramener à la foi ; mais après n'en avoir tiré d'autre fruit que l'envoi d'objections pour que j'y répondisse, il n'avait pas entretenu cette disposition salulaire, et, comme Pilate, après avoir demandé : *Quid est veritas?* il s'était éloigné sans attendre la réponse.

Cette réponse arriva trop tard, et la raison de croire ne trouva plus en lui le besoin de croire.

Cette raison n'avait cependant pas moins sa valeur. Il avait la louable bonne foi de le confesser : « Je

« dois te dire sincèrement que ton ouvrage m'a satisfait sur tous les points. »

Que fallait-il de plus pour passer aux *moyens*? Mais non : après n'avoir pas voulu croire *sans raison*, ce qui était juste, il n'aurait voulu croire *que par raison*, ce qui ne l'était pas.

Dans cette disposition , que devait-il arriver? D'abord, une flagrante inconséquence; puis, la perte de cette lumière qui l'avait ébloui.

Quelle inconséquence, en effet, après avoir confessé la raison de croire que de conclure ainsi : « Mais l'esprit de l'homme est si mobile, reflète si facilement les idées les plus contraires, que je crois sage de n'en admettre de nouvelles, quelque belles et consolantes qu'elles soient, qu'après un laps de temps nécessaire pour mûrir toute grande détermination! »

Comment! se défier à ce point de son esprit pour croire, et avoir dans ce même esprit une si grande confiance pour ne pas croire! Mais la foi est-elle donc si séduisante et si dangereuse qu'il faille s'en défier comme d'une sirène? N'est-ce pas plutôt contre l'incrédulité qui flatte l'esprit et le cœur et fait courir le plus grand péril qu'il faut se tenir en garde? Ce laps de temps nécessaire pour mûrir toute grande détermination qu'on oppose à la foi pour y revenir, le prend-on pour la quitter? Y regarde-t-on de si près alors qu'on l'expose, qu'on la joue, qu'on la perd mille fois contre les vanités les plus frivoles ou les intérêts les plus grossiers, et par suite contre les

sophismes les plus spécieux et les illusions les plus chimériques? Ah! si malgré toutes les séductions de l'incrédulité et toutes les exigences de la foi, celle-ci vient à satisfaire notre raison de tout point, ou même à demi, il faut que sa vérité soit bien grande! Loin de nous défier de sa lumière, hâtons-nous d'en profiter comme d'un intervalle lucide, et de la suivre comme un rayon libérateur! Sinon, croyons bien que cette lumière nous sera retirée, et que les ténèbres nous envahiront de nouveau, et peut-être pour jamais.

Voilà ce que j'aurais pu dire dès lors à mon ami. Je m'en abstins. Je le fis par discrétion et par respect pour le travail surnaturel de la vérité dans son âme; mais avec les plus grandes appréhensions du travail naturel de décomposition auquel cette vérité était exposée par son ajournement.

Ces appréhensions se réalisèrent. Un an après, mon ami m'écrivit :

« ... Mais une affaire bien autrement importante
« qui fait le sujet de toutes les lettres que ma bonne
« sœur m'écrit, c'est l'affaire du salut. — Si je me
« renferme toujours dans le silence à cet égard, ce
« n'est certainement pas par indifférence, mais
« seulement parce que je n'aperçois aucun change-
« ment dans ma manière de penser, quoique ton
« ouvrage que j'ai lu attentivement ait fait briller
« plus que jamais à mes yeux tout ce qu'il y a d'ad-
« mirable, et pour ainsi dire de surhumain dans
« l'œuvre du Christianisme. Mais enfin, si malgré

« ces vives clartés et mon désir sincère de partager
« une croyance qui doit être un souverain bien pour
« ceux qui la possèdent, je ne puis parvenir à croire,
« sans cependant trouver dans mon cœur aucun
« obstacle qui s'y oppose, il faut bien se résigner à
« attendre, si la vérité est là, que la foi m'arrive
« comme un don céleste et non comme le résultat
« de mes recherches. Je ne te demande pas de réfuter
« mes doutes ; tu as déjà assez fait pour moi, et
« d'ailleurs je ne vois pas ce qu'on pourrait ajouter
« après ce que tu as déjà écrit avec l'éloquence et
« l'entraînement que donne une profonde conviction ; mais aussi il me semble que je te dois de
« t'exposer ces doutes puisqu'ils ont résisté à tant
« de preuves qui semblent faire du Christianisme
« une œuvre divine. »

Ces doutes, pour en abrégé l'exposition, se réduisaient à ceci : Pourquoi le Christianisme ne serait-il pas un fait purement humain à la proportion près ? Serait-il donc impossible qu'après toutes les agitations de l'esprit humain à la recherche de la vérité, il se soit trouvé un homme qui en ait réuni tous les rayons épars et en ait fait une religion ? L'humanité comblée des bienfaits qui en seraient provenus, aurait-elle le droit de qualifier le Christ d'imposteur parce qu'il se serait fait Dieu ? Numa a-t-il été qualifié d'imposteur pour les conversations qu'il disait avoir avec la nymphe Égérie ?

« Sans doute, concluait-il, comme fait humain, le
« Christianisme me paraît un prodige : comme fait

« divin il me paraît incroyable. — Mais il n'en est
« pas moins vrai que cette situation de mon esprit
« est écrasante, et que je voudrais de toute mon
« âme avoir comme toi une foi vive et sincère. —
« De ceux-là il y en a un sur mille. — Laissons là
« ces réflexions qui ne peuvent que t'attrister et moi
« aussi ! »

On peut comprendre mon découragement. Il n'y avait plus rien à faire. Je regrettai même pour mon ami ce que j'avais fait, puisque mon livre, considéré par lui comme sans réplique, n'ayant pu le convaincre, devenait l'épreuve de son incrédulité. Je pris le parti de ne répondre que par un silence qu'il devait interpréter comme celui de la douleur. Pour rendre ce silence plus expressif, je résolus de lui écrire immédiatement une lettre où je lui parlerais des choses les plus insignifiantes et ne lui dirais pas un mot du sujet principal de nos rapports.

Je commençai cette lettre, et elle était déjà très-avancée, lorsque, comme malgré moi, sous l'empire de l'honneur de ma foi, de ma profonde commisération pour cette âme, et de la secrète confiance que Dieu, qui en avait fait l'occasion du salut de tant d'autres, ne la laisserait pas périr, ma plume tourna à *la grande question*, pour la ressaisir, non plus par la raison, mais par le moyen de croire.

« ... Te suivrai-je, lui dis-je, dans l'appréciation
« de ce que tu m'écris sur la grande affaire ? J'en ai
« à peine le courage, tant je crois avoir épuisé tous
« les moyens humains dont je puis être capable, et

« tant il est douloureux pour nous deux de discuter
« encore, d'un bout du monde à l'autre, sur un sujet
« qui, à travers ces espaces, devrait nous unir ! Ce-
« pendant, je dois te faire entendre encore une fois
« la vérité avant que tu achèves de t'endormir, pour
« te réveiller je ne sais où, sur cet oreiller fatal du
« doute que tu arranges à ton gré de la manière
« suivante : — *« Si malgré ces vives clartés et mon
« désir sincère de partager une croyance qui doit être
« un souverain bien pour ceux qui la possèdent, je
« ne puis parvenir à croire sans cependant trouver
« dans mon cœur aucun obstacle, aucun motif qui s'y
« oppose, il faut bien se résigner à attendre, si la vérité
« est là, que la foi m'arrive comme un don céleste, et
« non comme le résultat de mes recherches. »*

« Tu te méprends, D., tu t'abuses gravement par
« ce bill d'indemnité que tu t'adjuges à toi-même
« et qui suppose l'ignorance ou l'oubli le plus com-
« plet des rapports et des obligations de ton âme
« envers Dieu. Tu n'es pas né incrédule. Tu as sucé
« le *don* céleste de la foi avec le lait. Il t'a été versé
« intérieurement et extérieurement avec abondance
« et profusion par toutes les grâces, par tous les
« soins qui ont pourvu à ta première enfance. Tu
« l'as possédé pleinement ; et il s'est développé avec
« tes facultés jusque dans ton adolescence : j'en
« avais ces jours derniers une preuve touchante sous
« les yeux dans une prière de ta main où tu deman-
« dais la mort plutôt que de cesser d'être fidèle à
« ce don précieux. Il y a eu une époque fatale

« cependant où tu l'as perdu. Comment l'as-tu per-
« du ? La réponse ne saurait être douteuse. Outre
« tes souvenirs auxquels j'en appelle, elle m'est
« garantie par les lois imprescriptibles de l'âme en
« commerce avec la grâce, de la conscience en rap-
« port avec la vérité et avec Dieu. Tu l'as perdu ce
« don que tu te résignes si commodément à attendre,
« par des actes flagrants d'infidélité à ce que tu savais
« alors être la vérité, à ce qui a réclamé longtemps
« dans ta conscience contre cet abandon volontaire,
« et ce qui n'a fini par se taire qu'à force de ne plus
« être écouté. Tu ne trouves, dis-tu, actuellement
« dans ton cœur aucun obstacle, aucun motif qui
« s'oppose à cette croyance. Je veux bien l'admettre.
« Mais remonte à la source, et tu y trouveras de
« nombreux *obstacles* que tu opposais alors à sa con-
« servation ou à son retour C'est là le péché originel
« de ton incrédulité. Tu ne saurais en faire abstrac-
« tion en partageant ta vie en deux, rejetant la pre-
« mière partie, et ne te prenant que dans la seconde.
« Ce que tu es aujourd'hui n'est que la continua-
« tion de la situation que tu pris par rapport à la
« foi dans ces jours mauvais où tu rompis avec elle,
« sous l'empire d'inspirations que tu repousserais
« aujourd'hui, mais dont tu ne peux répudier la so-
« lidarité. Le temps ne fait rien à la chose. Les torts
« que tu as eus alors envers la Vérité divine, envers
« la Grâce, envers Jésus-Christ à qui tu croyais et
« auquel tu n'as cessé de croire que par l'effet de ces
« torts, subsistent au bout de vingt-cinq ans comme

« au premier jour, puisqu'ils n'ont pas été rachetés :
« ils n'ont même été que plus invétérés par cette
« longue négligence.

« — Mais qu'en conclure, enfin ? me diras-tu.

« — Que tu ne saurais être en repos sur tes dis-
« positions actuelles, ni te résigner à attendre que
« la foi t'arrive comme un don céleste en rejetant
« sur Dieu l'obligation de te l'envoyer ; mais que tu
« dois la redemander comme un prodigue, comme
« un coupable à qui il n'est plus dû, et qui doit lui-
« même compte de sa perte. — Je dis plus : tu dois
« repasser, pour rentrer dans la foi, par le même
« chemin que tu as pris pour en sortir : je veux dire
« par des actes redoublés de fidélité qui rachètent
« tes actes anciens d'infidélité, comme tu le ferais
« envers un ami blessé, envers une épouse délaissée
« dont tu rappellerais les faveurs en lui rendant
« tes devoirs.

« — Mais, me diras-tu encore, comment pratiquer
« une foi que je n'ai plus et qu'il faut avoir pour la
« pratiquer ? C'est un cercle vicieux.

« — Je ne te répondrai pas, ce qui est rigoureuse-
« ment vrai cependant, que tu as mérité d'être enfer-
« mé dans ce cercle : cette parole serait trop dure de
« ma part. J'aime bien mieux te dire que ce cercle
« n'est pas sans issue, grâce à la faculté qui nous
« reste toujours dans cette vie de regagner Dieu. En
« quoi consistent, en effet, les actes de fidélité que
« tu dois et que tu peux acquitter envers ton an-
« cienne foi pour la voir naître ?

« En ceci :

« 1° Te défier des dispositions de ton âme, de la
« faiblesse de ton esprit dans tes jugements par
« rapport à la foi ; défiance qui est commandée
« pour tous par la sublimité d'une doctrine qui nous
« dépasse et la sainteté d'une morale qui nous con-
« traint : défiance dont on doit être d'autant plus
« pénétré qu'on est entré dans l'incrédulité par une
« fausse porte, celle des passions ; défiance enfin
« que, par un renversement étrange de la nature des
« choses, tu n'es que trop porté à concevoir lors-
« qu'il s'agit d'adhérer à la croyance, et qui fait
« place à la plus étrange présomption lorsqu'il s'agit
« de t'en affranchir,

« 2° Pratiquer le peu que tu crois pour mériter de
« croire tout ce que tu dois pratiquer. Tu crois à
« Dieu et à ton âme au moins : cela suffit pour con-
« cevoir la convenance, la nécessité d'un rapport
« entre cette âme et Dieu, et pour l'exercer par la
« prière, demandant à ce Dieu, auteur et arbitre de
« ton être qu'il tient dans ses mains, la connais-
« sance plus parfaite de ce rapport, qui est la Reli-
« gion, et la lui demandant, non-seulement avec la
« dépendance d'une créature qui rend à son Prin-
« cipe l'hommage de ce qu'elle en a reçu, mais avec
« les sentiments d'un prodigue qui demande une
« seconde fois sa légitime dissipée dans l'égarement.

« 3° Vouloir réellement devenir meilleur ; puri-
« fier non-seulement ta conduite, mais tes désirs et
« tes intentions de tout ce qui te ferait appréhender

« une Religion qui développe le parfait honnête
« homme, plus que cela, le saint ; désintéresser ton
« incrédulité de toute faiblesse morale, je ne dis pas
« seulement active, mais passive, n'ayant pas seu-
« lement la haine du mal, mais l'amour et l'ardeur
« du bien, et dès lors le désir d'un secours surnaturel
« pour l'atteindre ; aimer une Religion qui t'appelle
« à cette perfection et qui te tend ce secours, en te
« défiant par contre d'une incrédulité qui flatte nos
« faiblesses, tout au moins en leur laissant la liberté
« plus grande de se satisfaire, liberté qui est sou-
« vent plus maligne que son usage. Je laisse à la
« sincérité avec toi-même le soin de démêler ces
« secrètes dispositions de l'incrédulité. Elle doit por-
« ter tout honnête homme qui les découvre, ou
« même seulement qui les soupçonne, à tendre vers
« une croyance qui en exige le sacrifice ; qui fait de
« l'honnêteté une nécessité stricte plutôt qu'un mé-
« rite facultatif, et non-seulement de l'honnêteté,
« mais de la perfection croissante, de manière à
« sevrer notre orgueil de toute complaisance en ce
« que nous avons fait par l'obligation toujours plus
« grande de ce qui nous reste à faire.

« 4° Ils consistent enfin, ces actes de fidélité par
« lesquels tu dois faire retour à ton ancienne foi, à
« cet ami blessé, à cette épouse délaissée, à cette
« mère oubliée (car, je le répète, ton ancienne rup-
« ture avec la foi porte le caractère de tous ces torts
« dont ton incrédulité présente n'est que la suite),
« ils consistent, faut-il le dire, à faire, après vingt-

« cinq ans, ce que tu aurais dû faire le jour même
« ou les jours voisins de cette fatale rupture : à
« renouer au plus tôt anciens tes rapports avec la foi
« par sa pratique, à aller te jeter aux pieds d'un
« Ministre de la Religion, confesser toute ta vie à
« partir du moment où tu as cessé de le faire, et
« retrouver dans cet acte réparateur cette même foi
« que tu y as laissée.

« — Cela n'est pas possible, me diras-tu ; faut-il
« encore croire à cet acte pour s'y livrer !

« — Je te répondrai que s'il faut croire pour pra-
« tiquer, il est également vrai qu'il faut pratiquer
« pour croire ; et que lorsque après avoir eu la foi,
« c'est en cessant de l'exercer qu'on l'a perdue, il
« est logique que ce soit en l'exerçant qu'on la re-
« couvre. Alors l'ancienne foi suffit pour motiver
« l'acte par lequel on y fait retour : par la raison
« que sa perte est précisément le premier de tous les
« torts dont on doit s'accuser, et qu'il ne se peut
« jamais que le tort devienne une dispense.

« Cette ancienne foi d'ailleurs subsiste encore au
« fond de l'âme, ensevelie sous les infidélités qui en
« ont fait perdre le sentiment, lequel se réveille
« par le contact de l'âme avec l'Objet même de la
« foi.

« Je dis par le contact de l'âme avec l'Objet de la
« foi ; et j'ajoute que cela seul justifie la pratique
« comme une épreuve qu'autorise, que prescrit même
« la raison, comme un complément de l'étude de la
« Religion, et sa preuve expérimentale.

« Une comparaison va te le montrer. Figure-toi
« un Personnage mystérieux placé derrière un
« rideau. La Religion nous dit qu'il est là plein de
« faveurs et de grâces, désireux de nous les accorder,
« mais voulant qu'on les lui demande dans des con-
« ditions sans lesquelles nous ne serions pas dignes
« de les recevoir. Les preuves extrinsèques de la foi
« à ce Personnage, preuves nombreuses, considé-
« rables, ont été déjà exposées. Elles consistent en
« ce qu'on l'a vu passer, on l'a entendu parler, on a
« vécu et conversé avec lui pendant plus de trente
« années, on a reçu et on reçoit de lui quand on le
« veut ces grâces précieuses. Des témoignages, des
« faits sensibles, universels, permanents, puissants
« de force et de durée, ne permettent pas d'en dou-
« ter : les Prophéties, les Miracles, l'Établissement
« du Christianisme, la permanence de l'Église à
« travers les révolutions incessantes de l'humanité,
« l'histoire même du monde gravitant autour de ce
« Personnage depuis l'origine des temps jusqu'à
« nos jours : tout atteste ainsi la Présence divine de
« Jésus-Christ sous le voile de ses Sacrements et de
« son Église. Ces témoignages et ces preuves t'ont
« frappé, ébloui, attiré au pied de ce rideau, de ce
« voile. Et cependant tu ne crois pas encore... Le
« Christianisme te paraît surhumain, et tu ne peux
« croire qu'il soit divin, que la Divinité même en
« Jésus-Christ réside derrière ce voile... Dans cette
« situation, quoi de plus simple, quoi de plus ration-
« nel que de t'adresser directement au Personnage

« même qui est encore l'objet de tes doutes, que de
 « l'interroger toi-même, comme l'ont fait les autres;
 « que de te mettre avec Lui dans ce rapport qu'il a
 « indiqué pour ressentir les effets personnels de sa
 « présence?... Véritablement l'incrédulité qui s'y
 « refuse est sans raison. Elle est suspecte par là
 « même de ne reculer devant l'épreuve que par
 « manque de cœur, et de n'être au fond que de l'in-
 « fidélité.

« Si l'Apôtre Thomas avait refusé de mettre son
 « doigt dans les plaies du Sauveur, par le motif qu'il
 « ne croyait pas à sa présence, et que celle-ci n'était
 « qu'une illusion, aurait-il été raisonnable? Eh bien,
 « c'est ce même Sauveur qui te dit : — « Approchez-
 « vous de moi, mon Fils; portez ici votre doigt et
 « considérez mes mains; approchez ici votre main et
 « mettez-la dans mon côté, c'est-à-dire dans mes
 « Sacrements, et ne soyez pas incrédule, mais fidèle¹.

« Tu ne saurais en raison et en conscience te
 « soustraire à cette douce invitation, toi surtout, mon
 « cher D..., qui as connu la voix de celui qui te l'a-
 « dresse, qui as été comblé de ses faveurs, et qui n'as
 « cessé de les recevoir qu'en t'y refusant. Puisses-tu
 « te rendre enfin à cet appel, le dernier peut-être qu'il
 « te fait entendre, et t'incliner bientôt en laissant
 « échapper ce cri de l'amour et de la foi : *Mon Sei-
 « gneur et mon Dieu!*

¹ Jean, xx, 27. — *Fidèle* par opposition à *Incrédule*, parce que, dit Grotius, *Incredulitas habet aliquid de voluntario*. Ce seul mot de l'Évangile caractérise l'incrédulité.

« A ta place, j'irais de ce pas trouver un saint
« prêtre catholique, lui raconter, lui exposer, lui
« confesser ma vie. Je renouerais la chaîne de mes
« anciens rapports avec le Dieu de ma mère et de
« mon enfance, et je le prierais de vouloir bien re-
« devenir le Dieu de mon âge mûr et de mon avenir.
« Tu as assez lu, tu as assez recherché par l'esprit.
« Dieu, sous ce rapport, t'a fait de grandes avances,
« en me faisant composer exprès pour toi un livre
« qui ramène tous les jours les âmes les plus éloi-
« gnées. Ce livre a fait sur toi, dis-tu, tout l'effet
« humain qu'un livre peut produire. Il t'a *satisfait*
« *sur tous les points*, m'écrivais-tu il y a un an. Que
« veux-tu de plus? Veux-tu qu'il te dispense d'agir,
« qu'il te tienne lieu de conscience et de cœur, et
« que la foi t'arrive à l'aventure sans que tu fasses
« aucun de ces *actes* de la volonté qui l'attirent en
« rachetant ceux par lesquels tu l'as jadis repoussée?
« Si tu continuais à rechercher par l'esprit, après la
« mesure de satisfaction qui t'a été donnée, tu ver-
« rais cette vive clarté qui a brillé à tes yeux s'af-
« faiblir, s'éteindre, et des ténèbres plus profondes
« que celles dans lesquelles tu as jamais été plongé
« devenir comme le tombeau de ton âme. Déjà, mon
« cher D..., déjà tu en reviens à comparer Jésus-
« Christ à Numa!... Je t'avoue qu'une telle rechute
« de ton esprit est effrayante. Que dirais-tu de ma
« foi, si, pour l'établir, entre tant de preuves, j'en
« avais produit une seule de cette faiblesse, pour ne
« pas dire plus?..... Je le répète, c'est effrayant; et

« tu ne saurais trop te hâter de clore enfin ces
 « recherches de l'esprit qui le font perdre lui-même
 « quand elles passent la mesure, et quand on veut
 « avoir par lui seul ce qui est à la fin du ressort de
 « la volonté, du cœur, de l'*acte*, et d'un généreux
 « parti.

« Je m'arrête. Je ferais un nouveau livre si je me
 « laissais aller¹. Mais c'est assez ou c'est trop : assez
 « pour te convaincre ; et trop si cela ne te convainc
 « pas. Ma main est à la fois poussée et retenue,
 « tremblante d'augmenter la masse des raisons, de
 « peur qu'elle ne devienne celle de tes torts. —
 « Pardonne-moi la franchise de ce langage, c'est
 « celui de l'amitié la plus dévouée et la plus frater-
 « nelle. »

Quel fut l'effet de cette lettre ?

Grâce à Dieu et à la grande bonne foi de mon ami, elle devint l'instrument de sa conversion. Et avec quel mérite de sa part ! Que ses sentiments et sa conduite furent exemplaires !

Presque à la réception de cette lettre il fut atteint d'une maladie dont il revint. Il accomplit dans cette circonstance un premier acte de réconciliation. « Il
 « paraît, m'écrivit tout d'abord pour lui une main
 « amie, que depuis la réception de votre lettre, son
 « intention bien arrêtée était de joindre des actes

¹ Ce livre est l'*Art de croire*, sorti de cette lettre, comme les *Études* sont sorties de celle que j'avais écrite en premier lieu pour mon ami.

« positifs au désir qu'il avait d'être éclairé par la foi.
« Il a bien dit à son confesseur quel était l'état de
« son esprit, son défaut complet de croyance, et il a
« ajouté que la lettre qu'il avait reçue de son ami
« était la cause déterminante des efforts qu'il allait
« tenter... »

Revenu à la santé, il fut fidèle à sa détermination, et il s'en expliqua ainsi lui-même à moi avec une candeur et une sagesse qui n'ont pas besoin d'être relevées :

« Ta chaleureuse et généreuse lettre du mois de
« décembre n'avait pas manqué de m'impressionner
« vivement, et m'a fait comprendre encore une fois
« la puissance des idées qui font ta force et ton bon-
« heur. J'ai compris aussi qu'en présence de tant
« d'efforts de ta part, je ne pouvais rester indifférent
« à ce dernier appel d'une amitié si vive, ou bien
« qu'alors cette indifférence prendrait, à mes yeux
« même, le caractère d'une obstination coupable.
« Aussi ai-je été heureux de trouver dans ta lettre,
« pour justifier auprès de ma raison la détermina-
« tion que j'allais prendre, cette pensée si raison-
« nable, que s'il fallait croire pour agir, il n'était pas
« moins vrai qu'il fallait agir pour croire, surtout
« dans la situation où je suis. La foi est une grâce, or,
« pour obtenir une grâce il faut la demander, il faut
« prier. Maintenant je vais accomplir de *bonne foi* et
« avec *bonne volonté* les actes que commande la
« croyance que je désire avoir ; et ces actes je les ac-
« complirai tous, et pendant longtemps, parce que je

« pense qu'ils ne peuvent manquer de porter leurs
« fruits, si la foi n'est point refusée à ceux qui la
« demandent sincèrement. Prie pour qu'elle me soit
« accordée. »

Cette confiance ne fut pas déçue. La foi pénétra bientôt son âme jusqu'à faire de lui, non-seulement un converti, mais un apôtre. Il eut occasion de l'être, aux États-Unis où il habitait, contre le chef de la secte des spiritistes J.-A. Davis, auquel il adressa deux longues lettres dans les journaux du pays.

Enfin une nouvelle maladie vint achever de purifier son âme, et il fit *une mort de prédestiné*, m'écrivirent ceux qui en furent les témoins. Dès les premiers jours il fit à Dieu le sacrifice de sa vie avec une résignation toute chrétienne. « Je souffre beaucoup, disait-il, « mais j'en suis content, car j'ai prié Dieu de me « faire souffrir pour expier mes péchés. »

J'ai sous les yeux, tracés par lui au crayon, d'une main qui les dispute à la mort, ces derniers mots, suprême expression de son âme :

« J'ai eu le bonheur de communier trois fois
« pendant ma maladie ; et, dans mes plus grandes
« souffrances, j'ai remercié Dieu du fond... de me
« faire souffrir et me rappeler à lui. C'est l'effet d'une
« grâce particulière, due probablement aux prières
« qui ont été faites pour moi... Je me sens bien
« heureux. »

CHAPITRE XIX

CONCLUSION

J'éprouve le besoin de me taire, au terme de ce livre, pour laisser parler une bouche plus autorisée ; pour que ma parole séculière soit consacrée par celle d'un apôtre de l'Évangile, mieux encore par celle de la conscience humaine et chrétienne dans mon lecteur. La raison et la foi doivent conclure de concert, par une pénétration réciproque qui ne permette pas de les distinguer, et c'est l'âme même dans chacun de nous qui doit se dire la vérité pratique sortant de tout ce qui précède.

C'est ce que je trouve au plus haut degré dans ce langage de l'orateur honnête, raisonnable et chrétien par excellence, Bourdaloue.

Chaque parole ici a un prix d'or, dans sa grave simplicité, et ne saurait être trop pesée et méditée :

« Pourquoi mon Dieu m'a-t-il créé ? pour le connaître, pour l'aimer, pour le glorifier en cette vie, et pour le posséder en l'autre, voilà ma fin.

« Je ne suis point dans le monde pour y établir une fortune temporaire ; je n'y suis point pour

« acquérir de la réputation et de l'estime ; je n'y suis
« point pour y vivre agréablement et à mon aise ;
« tout cela n'est point ma *fin*, ni ne le peut être : j'y
« suis pour chercher Dieu, pour y servir Dieu, pour y
« accomplir les volontés de Dieu. *En cela*, dit le sage,
« *consiste l'homme, tout l'homme.*

« Dieu seul est sa propre fin parce qu'il n'en est
« point de plus excellente que lui-même. Il se con-
« naît, il s'aime, il forme des desseins pour sa gloire,
« et il les exécute dans le temps. Or, en cela il m'a
« créé à son image et à sa ressemblance, car il m'a
« donné un entendement pour le connaître, une
« volonté pour l'aimer, un corps et une âme pour le
« glorifier. J'ai donc, en vertu de ma création, une
« fin aussi sublime que Dieu. *O Seigneur !* s'écrie le
« patriarche de l'Idumée, *qu'est-ce que l'homme pour*
« *que vous l'ayez exalté de la sorte*¹? Reconnais, mon
« âme, reconnais ta dignité, non pas pour en conce-
« voir un vain orgueil, mais pour rendre à Dieu
« l'hommage d'une profonde adoration et pour lui
« offrir le juste tribut de tes louanges. Au contraire,
« quand j'agis pour une autre fin que pour Dieu, je
« m'avilis, je me dégrade, je renonce à l'honneur
« que j'avais d'être fait pour Dieu seul. Quand je me
« recherche moi-même, par une juste punition de
« Dieu, je me trouve moi-même, et en me trouvant
« moi-même je ne trouve que le néant. *L'homme a*
« *oublié Dieu, et en l'oubliant il s'est méconnu, et par*

¹ Job, vii.

« là il est devenu semblable aux bêtes ¹, et même de
« pire condition que les bêtes. Car au moins les
« bêtes, quoique privées de raison, agissent-elles
« conformément à leur fin, et Dieu est toujours leur
« fin, comme il l'est de toute créature ; au lieu qu'il
« n'est plus la mienne quand, par un renversement
« de la raison qu'il m'a donnée à cette unique fin,
« je suis assez aveugle et assez insensé pour m'en
« proposer une autre que Lui-même.

« Grande vérité que je n'ai pas connue jusqu'à
« présent, ou du moins que je n'ai jamais bien
« approfondie ; tellement que j'ai vécu comme si je
« ne la connaissais pas. Car au lieu que j'étais créé
« pour Dieu, par un abus énorme de ma raison, je
« n'ai vécu que pour moi-même, je n'ai été occupé
« que de moi-même, j'ai rapporté tout à moi-même ;
« en un mot, je me suis regardé comme étant moi-
« même ma fin. Ne suis-je pas obligé d'en convenir ?
« Tel est donc l'affreux aveuglement dans lequel j'ai
« passé ma vie, ou la meilleure partie de ma vie. Si
« j'avais bien connu ma fin, et si je l'avais toujours
« eue devant les yeux, toute ma vie aurait été rai-
« sonnable et sainte. D'où sont venus mes égare-
« ments ? De ce que j'ai oublié cette fin ; de ce que
« mille fois, et dans mille occasions essentielles,
« j'ai négligé de faire cette réflexion si salutaire :
« quelle est ma fin ? de ce que dans des affaires capi-
« tales, où la sagesse chrétienne me devait conduire,

¹ Ps. XLVIII.

« je n'ai pas envisagé ma fin. C'est là ce qui m'a
« perdu.

« Il n'y a que votre grâce, ô mon Dieu, qui puisse
« me tirer du déplorable aveuglement où je vis depuis
« tant d'années. Faites-moi connaître ce que je suis,
« et pourquoi je le suis. Donnez-moi une idée vive
« de la fin où je dois aspirer; une idée qui me fasse
« agir, qui m'anime, qui me soutienne. Qu'il paraisse
« dans ma conduite que je suis en effet, non-seule-
« ment persuadé, mais touché de cette fin. Que mon
« unique soin soit de la chercher partout et en tout,
« d'en renouveler tous les jours l'intention et le désir,
« et de me faire incessamment à moi-même le repro-
« che que Jésus-Christ faisait à Marthe : *Vous vous*
« *embarrassez de bien des choses, et il n'y en a qu'une*
« *seule de nécessaire*¹. Or, cette seule chose nécessaire,
« c'est ma fin.

« Quant aux *moyens*, Seigneur, je vous demande
« d'abord cette sainte indifférence relative où vous
« voulez que je sois à l'égard de tout ce qu'il y a
« dans le monde; biens ou maux, grandeurs ou
« humiliations, plaisirs ou afflictions. Et qu'importe
« d'être riche ou pauvre, d'être sain ou malade,
« d'être méprisé ou honoré, pourvu que je sois à
« vous, et que vous soyez éternellement à moi? Que
« m'importe par quelle voie je parvienne à ma fin?
« Sainte indifférence qui bannirait de mon cœur

¹ Luc, x.

« toutes les passions dont il est continuellement
« agité ! Sainte indifférence qui mettrait le calme
« dans mon âme, et qui serait déjà une béatitude
« anticipée.

« Ajoutez, mon Dieu, à cette indifférence une dis-
« position encore plus parfaite, de préférer, entre les
« choses du monde, celles que je connaîtrai encore
« plus utiles, pour m'avancer vers ma fin, à celles
« que je saurai me l'être moins. Car, quoique toutes
« soient des moyens pour aller à vous, il y en a
« qui m'y conduisent plus sûrement et plus infailli-
« blement, et quelque horreur naturelle que je puisse
« avoir de celles-ci, je ne dois pas hésiter à leur
« donner la préférence sur les autres, qui me seraient
« plus agréables, mais dont il me serait plus facile
« et plus dangereux d'abuser. Surtout aidez-moi à
« m'établir et à me fortifier dans la sainte résolu-
« tion où je dois être, d'embrasser généralement et
« sans réserve tous les moyens par où vous voulez
« que j'arrive à cet unique nécessaire qui est ma fin.
« Car s'il y a un seul de ces moyens que j'excepte,
« quand je prendrais tous les autres, dès là je ne
« voudrais plus sincèrement ni efficacement ma fin ;
« et la volonté que j'aurais d'atteindre à cette fin,
« ne serait plus qu'une velléité et qu'une erreur.
« Point de restriction, ô mon Dieu, point de limita-
« tion ni de bornes, quand il s'agit d'une fin aussi
« essentielle.

« Père des Miséricordes, Dieu d'espérance et de

« paix, Seigneur, soyez béni de la sainte résolution
« que votre grâce m'a inspirée et daignez, par cette
« même grâce, m'y confirmer. Je reviens à vous, et
« me voilà à vos pieds, confus et humilié, mais ras-
« suré par vous-même, et comptant sur votre bonté
« Paternelle : car c'est vous-même, ô mon Dieu ! qui
« m'avez fait entendre votre voix pour me rappeler.
« Ai-je à craindre que vous me fermiez votre sein
« pour ne me pas recevoir ? Non, mon Dieu, vous
« m'aiderez, vous me donnerez la main, et vous me
« seconderez dans mon cœur. C'est par votre grâce
« que je vais embrasser une vie toute nouvelle, et
« par votre grâce je la soutiendrai ¹. »

¹ Bourdaloue, *Retraite spirituelle*.

LIVRE QUATRIÈME

BONHEUR DE CROIRE

LIVRE QUATRIÈME

BONHEUR DE CROIRE

CHAPITRE PREMIER

CARACTÈRE ET CONDITIONS DU BONHEUR DE CROIRE

Cet ouvrage ne devait avoir que trois parties.

Comme j'en communiquais le projet à un ami revenu récemment à la foi, et que je lui en indiquais ainsi le plan : Besoin de croire ; — Raison de croire ; — Moyen de croire, — il ajouta d'un accent ému : et *Bonheur de croire !*

Il y avait là plus qu'une indication ; il y avait un témoignage, que je dus recueillir comme une inspiration, et ç'a été là l'origine de ce quatrième Livre.

La réflexion me fit sentir que si cet excellent homme s'était douté, avant sa conversion, de ce bonheur de croire dont l'expression s'échappait si vivement de son cœur et de sa bouche, son retour à la foi aurait eu lieu beaucoup plus tôt ; et que c'est l'ignorance de ce bonheur, ou même la fausse

crainte des tristesses et des rigueurs de la vie chrétienne, qui retiennent une multitude d'âmes hors de la foi. Elles sentiraient le besoin, elles saisiraient les raisons, elles embrasseraient les moyens de croire : mais elles reculent devant les sévérités et les exigences d'une vie dont elles ne voient que les sacrifices, et dont elles ne soupçonnent pas les douceurs ; et par la réaction de ce sentiment, elles éludent les moyens, elles chicanent les raisons, elles trompent le besoin de croire.

On leur parle bien de ce bonheur attaché à la foi, de cette paix, de cette douceur, de ce charme dont la piété chrétienne est pénétrée, elles le lisent bien sur le front, dans le regard, dans la voix et jusque dans le silence des vrais croyants, à ne pouvoir s'y méprendre ; privées elles-mêmes du vrai bonheur qu'elles se fatiguent à poursuivre sans l'atteindre, et qui doit bien se trouver quelque part, puisque la nature nous en a donné l'instinct si violent, elles se prennent à envier le sort des croyants : mais elles l'envient à distance, sans s'y fier, sans en avoir la juste idée, parce qu'elles n'en ont pas le goût ; et elles n'en ont pas le goût, parce que ce bonheur est surnaturel et demande des dispositions surnaturelles. Il y faut un sens épuré. C'est une liqueur qui veut un vase purifié. Elle *surpasse tout sentiment*¹, et c'est sa délicatesse et sa suavité de ne pouvoir être goûtée par des âmes qui n'y sont pas

¹ *Ad Philip.*, iv, 7.

formées, ou dont le goût est dépravé par des appétits mauvais. Comment une même âme pourrait-elle goûter à la fois des choses qui se repoussent : les grossièretés de la chair, et les suavités de l'esprit ; l'égoïsme de la sensualité, et les effusions de la charité ; les illusions de la vanité, et les splendeurs de la vérité ; les amours faux et bas de la terre, et les chastes attraites du céleste Amour ! Non, non : il faut un cœur nouveau à des félicités nouvelles, il faut une *outré neuve pour loger du vin nouveau* ¹. Un cœur même honnête, mais qui ne l'a pas toujours été, qui en est resté sur ses anciennes souillures, et qui en recèle au fond le vieux limon, ce cœur-là est impropre à l'onction céleste ; elle s'y aigrit. Le cœur de l'homme est naturellement dans cet état. Il est imprégné d'une corruption originelle. Il faut qu'il soit refait et recréé par la grâce, pour devenir capable des saintes délectations de la foi.

C'est ce qui fait que ces mots : délices, onction, joie, bonheur, appliqués à la piété chrétienne, paraissent imaginaires, et n'éveillent que fadeur en ceux qui vivent hors de la foi. Ils n'y voient qu'un bonheur négatif, une exemption des troubles du cœur, une diversion de l'âme qui l'empêche de se ronger elle-même et qui trompe sa faim. Que si on leur dit que ce bonheur est réel, sensible, ardent, qu'il peut aller jusqu'au transport et à l'extase, le mot de *folie* se présente tout naturellement à eux

¹ Matth., ix, 17.

pour l'expliquer. Heureuses les âmes saintes, si l'imputation d'*égoïsme* ne vient pas les atteindre au sein des plus héroïques sacrifices, et si la joie qu'elles y goûtent comme fruit de leur renoncement ne leur est pas reprochée comme calcul et comme mobile ! La foi dépouille ainsi pour le monde tout caractère de mérite, et n'apparaît que comme une des variétés de la passion et de l'intérêt.

Assurément, et il y a longtemps qu'on l'a dit de la vertu, ce serait le parti le plus habile si ce n'était le plus généreux. Il est certain que si les âmes étrangères à la foi, qui est la vertu mère, savaient les douceurs qu'elle renferme ; si une goutte de ces douceurs pouvait tomber dans les amertumes et les dégoûts naturels du cœur de l'homme, si ce sentiment céleste pouvait traverser ce cœur au plus fort de ses égarements, soudainement il laisserait là tous les faux biens pour s'attacher à ce Bien véritable qui se ferait reconnaître à lui comme le seul auquel il aspire et pour lequel il est fait. *Si scires donum Dei !* disait Jésus-Christ à la Samaritaine en lui demandant de l'eau : « Si vous saviez le don de « Dieu, et qui est Celui qui vous dit : Donnez-moi « à boire, vous lui en eussiez demandé vous-même ! « Quiconque boit de votre eau a encore soif : au « lieu que celui qui boira de l'eau que je lui donnerai sera désaltéré à jamais, et cette eau deviendra en lui comme une source vive qui rejaillira à « la vie éternelle. » — « Seigneur, lui dit cette « femme, donnez-moi de votre eau afin que je n'aie

« plus soif et que je ne vienne plus à ce puits pour
« en tirer. » Et Jésus-Christ s'étant révélé à elle
comme le Messie attendu, en lui faisant confesser les
désordres de sa vie, elle crut en lui, « et laissant là
sa cruche, » elle fut à la ville communiquer à tous
la joie de sa découverte.

Admirable histoire de l'âme humaine dans cette
femme ! L'eau de cette vie est insuffisante à nous
désaltérer, et il nous faut toujours la tirer de ce puits
de nous-mêmes et des créatures où elle est sitôt tarie
et si souvent corrompue. Si tu savais, ô âme, le don
de Dieu ! Si tu savais ce que c'est que de l'aimer, de
le goûter, jusqu'à se dégoûter de soi-même ! Si, con-
fessant ta misère, tu savais ce que c'est que tremper
ses lèvres à cette eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie
éternelle ! si tu savais ! si tu savais !... tu laisserais là
ta cruche pour te désaltérer à cette source du Sau-
veur, et tu n'aurais plus d'autre soif que de la com-
muniquer et de la répandre. Tu t'écrierais avec l'au-
teur d'*Athalie* :

L'âme heureusement captive
Sous ton joug trouve la paix,
Et s'abreuve d'une eau vive
Qui ne s'épuise jamais.
Chacun peut boire en cette onde,
Elle invite tout le monde;
Mais nous courons follement
Chercher des sources bourbeuses,
Ou des citernes trompeuses
D'où l'eau fuit à tout moment ¹.

¹ Racine, *Cantiques spirituels*, cantique IV, sur les vaines occupa-
tions des gens du siècle.

Mais c'est précisément parce que, par intérêt, nous quitterions tout pour ce don céleste, et qu'il perdrait par là sa haute valeur, qu'il ne nous est pas donné de le connaître avant de l'avoir mérité. Il faut avoir terrassé le lion, comme Samson, pour qu'il se forme dans sa gueule un essaim d'abeilles et des rayons de miel ¹. Le fruit du sacrifice en est la récompense. Il en est ainsi non-seulement pour ceux qui goûtent ce bonheur la première fois, mais pour ceux même qui le connaissent depuis longtemps et qui vivent dans la familiarité de son commerce. Il est toujours caché, pour qu'il soit toujours cherché et toujours mérité. Et alors même qu'on vient de le goûter, Dieu permet qu'on en perde le souvenir à mesure, afin qu'on ne soit jamais déterminé, mais seulement récompensé par sa délectation, jusqu'à ce que, l'épreuve de la foi ayant cessé avec cette vie, « vos
« fidèles, Seigneur, après avoir espéré à l'ombre
« de vos ailes, soient enivrés de l'abondance de
« votre demeure et abreuvés du torrent de vos
« délices, parce qu'en Vous seul est la source de la
« vie ². »

¹ « Et, post aliquot dies, revertens, declinavit ut videret cadaver leonis quem dilaceraverat, et ecce examen apum in ore leonis erat ac favus mellis. » (*Judices*, xiv, 8.)

² « Filii hominum in tegmine alarum tuarum sperabunt. Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ : et torrente voluptatis potabis eos. Quoniam apud te est fons vitæ. » Ps. xxxv, 8, 9, 10.

CHAPITRE II

LES DEUX VOIES

Dieu me garde de farder la face de l'Évangile et d'en dissimuler les rigueurs ! Cette face est sainte, mais elle est hideuse. J'y vois des sueurs, des pleurs, du sang ; j'y vois même des soufflets, des crachats, une couronne d'épines, et finalement la mort dans la plus horrible souffrance et la plus abjecte ignominie : *ecce Homo !* voilà l'Homme, et voilà le type du Chrétien, luttant contre la chair, contre les tentations, contre le monde ; et soutenant la foi, l'espérance et la charité, dans l'épreuve du mystère, de l'attente et du désir.

D'autre part, il ne faut pas dissimuler les plaisirs et les aises qui s'offrent à nous dans la vie opposée à l'Évangile : les satisfactions de l'amour-propre, le charme des illusions, les délicatesses du bien-être, l'indépendance de l'esprit, les rêveries du cœur, les fantaisies de l'imagination, les amorces des sens, sans autre retenue que ce *quid decet* de la convenance, qui filtre le plaisir en écartant l'excès, et qui à toutes ces satisfactions semble ajouter encore celle de la conscience.

Et cependant, le premier et le dernier mot de l'Évangile est *Beati* ! Bienheureux ! — Jésus-Christ ouvrant pour la première fois la bouche, et s'adressant du haut d'une montagne à ses disciples et au peuple qui le suivait, prononça ces étonnantes *Béatitudes* qui heurtaient de front le monde ancien et les inclinations humaines de tous les temps, et qui devaient en triompher : Bienheureux les pauvres ! Bienheureux les humbles ! Bienheureux les affligés ! Bienheureux les chastes ! Bienheureux les miséricordieux ! Bienheureux les pacifiques ! Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice ! Soyez heureux lorsque les hommes vous chargeront et vous persécuteront à cause de moi. Réjouissez-vous alors et tressaillez de joie ¹.

Quelle aberration ! quelle folie ! — Oui ; mais de quel côté ? du côté du monde ou du côté de Jésus-Christ ? — Je réponds que c'est du côté du monde.

Il y a là un immense quiproquo sur cette grande question du bonheur qui préoccupe tout cœur d'homme. Il importe de le vider une fois.

Il faut d'abord rendre cette justice à l'Évangile : la question du bonheur y est de prime abord posée. Il s'ouvre par le mot *Beati*, et en cela du moins il a compris le cœur de l'homme. La nature humaine, naïvement interrogée, répond avec une force irrésistible qu'elle ne peut se défendre d'aspirer au bonheur. En cela tous les hommes se ressemblent. Ils peuvent

¹ Matth., v, 3-11.

dévier tout aussitôt dans les moyens et dans les voies, mais ce qui est certain, c'est que l'aspiration et le but sont les mêmes. C'est là le mobile avoué ou secret, direct ou indirect, mais unique, de tout ce que font les hommes, soit en bien, soit en mal; tellement que tout homme est assuré de ne pas se tromper sur ce point lorsque, par ce qu'il ressent, il juge du sentiment de tous les autres hommes.

Maintenant est-il loisible à chaque homme de se faire son bonheur à sa manière? Se peut-il que cette aspiration unique à un bien unique aussi, puisque nous le voulons tous infini, atteigne sa fin par des voies différentes et même opposées?

On le sait, toutes ces voies se bifurquent en deux principales, à l'entrée desquelles deux invitations contraires se font entendre : Suis ton plaisir, dit l'une : Fais ton devoir, dit l'autre. De là deux sentiments qu'on confond trop souvent : l'égoïsme qui rapporte tout à soi; l'amour ordonné de soi-même qui se rapporte à autre que soi, à l'ordre général, à la loi morale, à Dieu. L'amour de soi est naturel et inaliénable : c'est un instinct commun à tous ; seulement il devient égoïste ou généreux, selon qu'on se recherche ou qu'on se sacrifie ; selon qu'on se propose d'abord le bonheur au prix du devoir, ou qu'on se propose d'abord le devoir au prix du bonheur, et qu'on met celui-ci dans son sacrifice apparent.

Mais ce qui est admirable, c'est que, par une juste loi que nous approfondirons plus tard, il arrive que le bonheur échappe à ceux qui le poursuivent pour

lui-même, et qu'il est le partage de ceux qui font passer avant lui le devoir. De là ce divin paradoxe de la Vérité même : *Qui amat animam suam, perdet eam; et qui odit animam suam propter me inveniet eam.* « Qui aime son âme (c'est-à-dire soi et ses aises), la perdra; et qui la hait, pour l'amour de moi, la sauvera ¹. »

Le plaisir c'est le bonheur, ce semble; le devoir c'est la gêne : ceux qui suivent le plaisir devraient donc atteindre le bonheur plutôt que ceux qui se le refusent. Aussi le plus grand nombre a-t-il toujours couru au plaisir comme au bonheur même.

Et cependant l'expérience de l'humanité tout entière a prononcé, prononce et prononcera jusqu'à la fin contre le grand nombre. Et c'est ce grand nombre même qui dépose contre lui-même, en faisant entendre à la fin ce cri désenchanté : *Je me suis trompé!* tandis que le petit nombre des sectateurs du devoir, dont le premier et plus haut caractère est la piété, éprouvés dans la voie difficile qu'ils ont prise, si néanmoins ils y persévèrent, parviennent infailliblement au bonheur, et sont unanimes dès ici-bas dans le contentement que son seul avant-goût leur donne.

De sorte que, en définitive, si on recueille les voix, le grand nombre, par son désenchantement, se joint au petit nombre dans son contentement, pour former l'unanimité des suffrages en faveur du devoir contre

¹ Matth., x, 39. — Luc, ix, 24, et xvii, 33. — Jean, xii, 25.

le plaisir, de l'Évangile contre le monde, sur la question du bonheur.

Cela paraîtra à découvert dans l'autre vie, où la Vérité et la Justice mettront ordre à toutes choses, et révéleront le fond des cœurs cachés dans celle-ci. Cela est si vrai, que les partisans du plaisir prononcent eux-mêmes leur sort éternel à l'égard du bonheur par ce pressentiment qui les porte à s'étourdir sur cette autre vie et à s'efforcer de la nier, contre le témoignage de la conscience et la croyance du genre humain.

Ils réduisent eux-mêmes le bonheur à la vie présente où il est d'expérience qu'il n'est pas, et ils sont si sûrs de l'avoir compromis pour l'autre vie que, contre l'instinct de l'immortalité qui entre dans le sentiment même du bonheur, ils aspirent au néant, et sont intéressés à ne plus être.

Je veux éviter les lieux communs ; mais il est un fait : c'est qu'en général, on se trouve bien sans doute du parti de la foi et de la piété chrétienne, si rigoureux qu'il paraisse, puisqu'on n'en revient pas. Je remarque même que plus on s'y engage plus on s'y plaît, et qu'il n'y a que ceux qui s'y donnent à demi qui s'en plaignent.

Du côté de la vie libre, c'est le contraire : ce ne sont que ris et que joie à la surface ; mais le fond ! le fond !!! — « Tout le monde me dit que j'ai moins à
« me plaindre qu'une autre, écrivait Ninon de Len-
« clos à Saint-Évremond. De quelque sorte que cela
« soit, qui m'aurait proposé une telle vie, je me

« serais pendue ¹. » Tout le monde ne mène pas la vie de Ninon de Lenclos, il est vrai ; mais si cette vie, en tant qu'elle n'est pas chrétienne, était la voie du bonheur, comment l'y trouverait-on d'autant moins qu'on s'y engagerait davantage ?

C'est le contraire dans la vie chrétienne. Un jour que Madame de Montespan demandait à Madame de la Vallière vouée aux austérités du cloître si, tout de bon, elle était aussi aise qu'on le disait : « Non, » répondit-elle, avec un tact que l'esprit emprunte au cœur, « je ne suis pas aise, je suis contente. » — « *Content* est bien en effet le mot chrétien, ajoute M. Sainte-Beuve, celui qui exprime la tranquillité, la paix, la soumission, une joie sans dissipation, quelque chose de contenu encore ; la joie solide et même sensible d'une pénitence austère dans laquelle elle passa une longue vie, dit un témoin, l'abbé de Choisy ². »

Ainsi, plus l'on suit l'une de ces voies, plus on est heureux ; plus on suit l'autre, plus on est malheureux. On a du regret de celle-ci, et on y meurt dans le désespoir ; on ne se repent jamais de celle-là, et on y meurt dans une joie céleste. C'est un fait. Je n'en voudrais pas davantage pour me décider.

Se flatterait-on de trouver une voie intermédiaire,

¹ Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. IV, p. 186.

² Id., *ibid.*, t. III, p. 470. — M. Sainte-Beuve, ici comme presque toujours, a bien saisi et rendu la *note* de son sujet. Il a compris ce que dit Malebranche : « Quoique les hommes soient en quelque manière heureux par la jouissance des plaisirs, ils ne sont nullement contents ; et n'étant point contents, ils ne peuvent être solidement heureux. » (*Méditations chrétiennes*.)

mi-partie de l'une, mi-partie de l'autre, où, ne prenant que le bonheur de chacune des deux principales, on se composerait un bonheur mixte accommodé au sentiment personnel ?

Ce serait la pire illusion, ou la pire misère.

La pire illusion : ce tiers parti n'aurait en effet que les inconvénients de tous les deux : de la vie chrétienne que les tristesses sans les consolations, de la vie libre que les tentations sans les jouissances.

La pire misère : car pour s'y tenir il faudrait être privé de ce que j'appellerais l'organe même du bonheur, le cœur, qui, grâce à Dieu, est trop grand et trop noble pour faire ainsi du bonheur une affaire de calcul et d'équilibre, qui a besoin de se donner, à ses périls et risques, de verser de l'un ou de l'autre côté sous peine de s'appauvrir, de s'atrophier, de perdre jusqu'à la capacité du bonheur même.

Un homme célèbre peut être donné comme le type de cette philosophie intermédiaire du bonheur, et il suffirait pour en dégoûter de rapporter l'exposé qu'il en fait lui-même : « Celui qui veut être heureux, disait Fontenelle, se réduit et se resserre autant qu'il est possible. Il a ces deux caractères : il change peu de place, et en tient peu... Il n'est question que de calculer, et la sagesse a toujours les *jetons* à la main. » « Fontenelle se décelait ainsi de son propre aveu, dit M. Sainte-Beuve, à qui nous empruntons cette citation. Le cerveau fut tout chez lui, et la nature, qui avait doublement doué son généreux

oncle (Corneille), oublia ici totalement le cœur¹.

Cela ne sauve pas, après tout, des grands maux inévitables de cette vie, de la perte de nos proches et de nos amis, de l'infortune, de l'âge, de la maladie, de la mort, de la destinée qui suit : toutes choses qui déconcertent les plans les mieux combinés, qui entrent bon gré mal gré dans l'existence, et dont la portée, pour le bonheur, dépend des convictions que nous aurons embrassées.

Soumettons un peu la question à cette épreuve.

¹ *Causeries du Lundi*, t. III, p. 520.

CHAPITRE III

BONHEUR DE CROIRE PAR RAPPORT A LA MORT

I. Si nous nous rendions bien compte de la part pour laquelle la mort entre dans la question du bonheur, elle serait comme le point d'orientation de la vie. Elle l'était en effet pour la sagesse antique qui se résumait, on le sait, dans cette maxime : *Philosopher, c'est apprendre à mourir*.

« La raison veut qu'on se prépare à la mort avant « de se préparer à la vie, » dit Sénèque. Pourquoi ? Parce que la préoccupation de ce point capital se projette sur la vie même et en fait le calme ou le trouble, le bonheur ou le malheur. « Mais, dit le « même philosophe, le moyen de se familiariser avec « l'idée de sa fin, quand on a des désirs sans fin ! » Rien n'est plus juste encore que cette réflexion ; et il en résulte que ce *sans fin* dont nous portons l'invincible instinct en nous-mêmes, la question de l'infini et de l'éternité qui suit la mort, doit influencer sur la question de la mort, comme celle-ci influe sur la question de la vie. — « L'amour de soi, dit-il encore, « l'instinct de conservation et de durée, l'horreur « de la dissolution sont naturels à l'homme, parce « que la mort semble nous ravir une foule de biens

« en nous tirant de la sphère d'action où nous
 « sommes habitués à nous mouvoir. Une autre rai-
 « son, c'est que nous connaissons le monde où nous
 « sommes, tandis que nous ignorons celui où nous
 « devons passer, et que nous avons peur de tout ce
 « qui est inconnu. Ajoutez l'horreur des ténèbres
 « dans lesquelles on suppose que la mort doit nous
 « plonger. Aurait-on banni la crainte des enfers,
 « resterait celle du néant; car on a autant peur de
 « n'être nulle part, que d'être dans les enfers ¹. »

Voilà la situation parfaitement résumée, et le problème exactement posé : problème désespérant chez les Anciens, où il ne trouvait aucune solution certaine.

Pour mieux apprécier celle que nous a apportée le Christianisme, reprenons un peu les éléments de la question, et scrutons-en le mystère.

II. La mort est le grand épouvantement de la nature; et elle l'est de deux façons et sous deux aspects :

D'abord comme fin, destruction, anéantissement de tout ce qui compose cette vie, catastrophe épouvantable qui ne nous enlève pas telle ou telle partie de nos biens, de nos avantages, de nos affections, de nos distinctions, de notre personnalité, de nos sens, de notre forme, de notre trace même, mais qui engloutit tout, qui nous livre tout entiers et tout à la fois à la corruption, à la dégradation, à l'effacement total et final : « On jette un peu de terre sur la tête, « et en voilà pour jamais ! »

¹ Lettre LXXXII.

Nous ne sommes pas faits évidemment pour cela. La nature en a une horreur invincible : elle se rejette en arrière ; et ne pouvant se soustraire à l'inexorable nécessité qui la pousse à ce gouffre, où chaque pas peut nous faire disparaître, toute la vie en est terrifiée.

La mort a une autre face plus formidable encore, auprès de laquelle celle que je viens de montrer est enviable à plusieurs : c'est l'inconnu, ou plutôt l'entrevu ; disons le mot : l'ajournement inévitable de la conscience au Tribunal qui décide de nos destinées pour l'éternité : c'est le rapport de tous les actes de notre vie, de l'usage entier de notre existence à cette Justice absolue qui n'a cessé de protester au fond de nous-mêmes contre sa violation, nous laissant faire avec une patience qui ne respectait notre liberté qu'en engageant notre responsabilité, jusqu'à ce que de comminatoire elle devienne décisive, et soit convertie en jugement.

Voilà ce qui fait de la mort *la grande question*, comme le dit Hamlet :

O mort ! moment fatal ! affreuse éternité !
Mon cœur, à ton seul nom, recule épouvanté¹.

Ce n'est qu'un *moment*, mais qui influe sur tout le temps qui précède, et sur l'éternité qui suit.

« Je te reproche que tu ne seras point en état de
« te défendre, lorsqu'il faudra comparaître et subir

¹ Voltaire, *Imitation du monologue d'Hamlet*.

« le Jugement, mais qu'arrivé en présence de ton
 « Juge, quand il t'aura pris et mené devant son Tri-
 « bunal, tu ouvriras la bouche toute grande, et la
 « tête te tournera¹. »

Voilà ce que disait un païen à des païens sur la seule déposition de la conscience naturelle. Combien donc cette issue de la mort est-elle plus terrible pour des Chrétiens, enrichis de tant de lumières et de tant de grâces ! « Combien donc, dit l'Apôtre, croyez-
 « vous que celui-là sera jugé digne d'un plus grand
 « supplice, qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu,
 « qui aura profané le sang de l'Alliance par lequel il
 « avait été sanctifié, et qui aura insulté l'Esprit de
 « grâce ! Car nous savons qui a dit : A moi de ven-
 « ger mes lois, et je saurai bien le faire !... » C'est
 « une chose horrible que de tomber dans les mains
 « du Dieu vivant ! » *Quanto magis putatis deteriora mereri supplicia qui Filium Dei conculcaverit, et sanguinem Testamenti pollutum duxerit, in quo sanctificatus est, et Spiritui gratiæ contumeliam fecerit ! Scimus enim qui dixit : Mihi vindicta, et ego retribuam. Horrendum est incidere in manus Dei viventis*² !

« Par conséquent, reprend Bossuet, homme sen-
 « suel, infatué de tant de belles sentences sur l'assi-
 « milation de l'homme aux animaux, vous qui ne
 « faites si bon marché de la vie future que parce que
 « vous craignez les justes supplices, n'espérez plus
 « au néant ; non, non, n'y espérez plus : voulez-le,

¹ Platon, déjà cité.

² *Ad Hebr.*, x, 29, 30, 31.

« ne le voulez pas, votre éternité vous est assurée :
 « le Tout-Puissant a ses règles qui ne changeront
 « ni pour vos murmures ni pour vos bons mots ; et
 « il saura bien vous faire sentir quand il lui plaira,
 « ce que vous refusez maintenant de croire ¹... »

. III. La question du bonheur est donc engagée doublement dans l'événement de la mort, comme fin et comme commencement.

Comme fin, la perspective de la mort, son événement inévitable, son imminence continue, la perfidie de son accident, enlèvent à tout ici-bas la première condition du bonheur : l'assiette, la sécurité et la durée.

Certes ! c'est grande pitié de nous voir placer, je ne dis pas nos biens qui de toute façon sont périssables, mais ces saintes affections du cœur que nous douons de cette immortalité qui est le propre de l'âme qui les ressent, et cette âme même, notre existence morale tout entière avec toutes ses relations d'époux, de père, de fils, d'ami, notre être enfin dans ce qu'il a de plus profond et de plus définitif, tout l'édifice de notre bonheur, sur un fond aussi ruineux que cette vie, ou plutôt que cette mort qui peut s'entr'ouvrir à chaque instant sous nos pieds, au lieu d'aller chercher le *bon sol* de la foi et de nous fonder sur la pierre :
 « semblables, dit la Sagesse incarnée, à cet insensé

¹ III^e sermon sur la fête de tous les Saints.

« qui a bâti sa maison sur le sable, et lorsque la
 « pluie est tombée, que les fleuves se sont débordés,
 « que les vents ont soufflé et sont venus fondre sur
 « cette maison, elle a été renversée et sa ruine a été
 « grande ¹ ! »

Grande, à raison même de son élévation ; de sorte que plus nous avons de quoi être heureux, plus nous amassons de quoi être malheureux, plus les matériaux de notre bonheur deviennent, pour ainsi parler, ceux de son écroulement et de sa ruine. Voilà la destinée humaine en deçà de la mort.

Quant à celle que la mort ouvre et commence, c'est à la Sagesse éternelle encore à qualifier la folie de celui qui n'y songe pas, par cette autre parabole si simple, mais si saisissante : « Il y avait un homme
 « riche, dont les terres avaient extrêmement rap-
 « porté, et il s'entretenait en lui-même de ces pen-
 « sées : Que ferai-je ? car je n'ai point de lieu où je
 « puisse serrer tout ce que j'ai à recueillir ? Voici,
 « dit-il, ce que je ferai : j'abattrai mes greniers et
 « j'en bâtirai de plus grands, et j'y amasserai toute
 « ma récolte et tous mes biens, et je dirai à mon
 « âme : Mon âme, tu as beaucoup de biens en ré-
 « serve pour plusieurs années ; repose-toi, mange,
 « bois, fais bonne chère. — Mais Dieu dit à cet
 « homme : Fou que tu es, cette nuit même on va te
 « redemander ton âme, et pour qui sera ce que
 « tu as amassé ? Voilà le sort de celui qui fait pro-

¹ Matth., vii, 27.

« vision de biens pour soi, et qui n'est point riche
« devant Dieu ¹ !

Cette perspective de l'éternité, et de la destinée ² heureuse ou malheureuse que nous nous y préparons, raccourcit et amoindrit tellement les biens et les maux de cette vie, elle projette sur l'existence une clarté ou une ombre si considérable, elle engloutit tellement le temps présent, que ce n'est pas s'entendre en bonheur que de ne pas se diriger d'après cette vue. Quand on songe que « le moment
« si rapide et si léger, de ce que nous pouvons souffrir dans cette vie opère en nous le poids d'une si
« sublime et si incomparable félicité, » comme dit l'Apôtre ², comment ne pas se jouer de cette souffrance si passagère en comparaison de ce qu'elle nous vaut ? Comment ne pas la recueillir en soi comme la semence d'une moisson de gloire ? D'autre part, quand on pense à cette éternité de malheur que nous jouons contre un éclair de fausse jouissance, contre un clin d'œil d'illusion, comment ne pas
« nous arracher l'œil, nous couper la main (c'est-à-dire nous sevrer de cette illusion et de cette
« fausse jouissance), plutôt que d'être précipités
« avec cet œil et cette main dans le feu de l'enfer ³. »

Ce langage de l'Évangile n'a rien que d'exact. Il ne diffère de celui que nous avons cité plus haut de Platon, qu'en ce qu'il est garanti par l'autorité plus haute de Jésus-Christ ; c'est celui de la Vérité même,

¹ Luc, XII, 16-21.

² II Corinth., IV, 17. — ³ Matth., XVIII, 8, 9.

et il n'y a rien à en rabattre, à moins qu'on ne prenne sur soi de décider contre le genre humain et contre l'Évangile que tout finit avec la mort, et qu'on soit assez ferme dans cette décision pour n'en concevoir aucune inquiétude : ce qui, après tout, ne changerait pas les choses, si ce n'est en pis.

Telle est la double portée de la mort sur le bonheur, comme finissant et comme commençant pour nous toutes choses.

IV. Si nous pouvions supprimer la mort à ce double point de vue : quelle révolution dans la question du bonheur ! si nous pouvions lui dérober sa faux et traverser ses ombres sans y être arrêtés, prévenir ses maux et anticiper ses biens, nous échapperions au grand écueil, et nous aurions le secret du bonheur.

Or, c'est là ce que fait la foi. Elle dégage l'âme de tous les biens périssables, par un détachement volontaire et libre qui nous les fait dominer et mépriser, de façon que quand la mort vient pour les ravir, elle achève de nous en délivrer plutôt qu'elle ne nous les enlève. En même temps qu'elle nous met ainsi hors des prises de la mort par notre détachement des biens mortels, la foi nous met en possession des biens éternels, elle nous fait entrer dans l'autre vie dès celle-ci ; elle nous met en sécurité sur les suites de la mort, elle nous fait même trouver notre intérêt à ce qui consomme notre félicité commencée.

Remarquez que cette conduite ne change rien aux choses, si ce n'est en mieux. Elle ne demande pas le dépouillement effectif de nos biens, mais le détachement intérieur par un attachement supérieur aux biens éternels. Nous avons beau faire, d'ailleurs, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, nous sommes dépouillés et nous mourons, non-seulement à la fin et d'un coup fatal, mais chaque jour et à chaque heure, sans parler de l'imprévu, par la perte de la jeunesse, de la santé, des illusions, des affections, de tout ce qui compose l'existence. Le *quotidiè morior* de la mort spirituelle et volontaire, est celui de la mort sensible et nécessaire. Tout nous quitte, si nous ne quittons tout. De telle sorte que nous sommes grandement aidés dans cette entreprise. Elle se ferait sans nous. La question consiste à ce que ce ne soit pas contre nous, et à profiter de cette loi fatale.

Si nous n'en profitons pas, si nous nous résignons à cette humiliante dégradation, nous ne sommes pas fiers; si nous la subissons à contre-cœur, nous faisons pitié; si nous nous la dissimulons, nous sommes ridicules; en tous cas, nous sommes gratuitement misérables, et nous arrivons à la mort et au jugement ruinés et moqués par cette vie d'un jour, comme par une perfide et indigne maîtresse, sans avoir rien acquis, rien sauvé, rien réservé pour l'éternité.

Si nous en profitons, au moyen de la foi qui nous donne lumière et force pour juger toutes choses et

les mener à leur véritable fin, nous désarmons l'âge et la mort en les prévenant et les dominant par la bonne vie. Ils ne trouvent rien à prendre en nous que nous ne leur ayons abandonné à l'avance, et leurs coups ne portent plus dans le vif. Mieux encore, ils nous aident, ils nous servent à accomplir l'œuvre de notre délivrance.

— Philosophie creuse et vaine, dira-t-on, déclamation que dément la nature ; la nature dont il est vrai de dire au moral ce qu'on disait autrefois au physique, qu'elle a horreur du vide, et qui ne peut se déprendre sans s'attacher. Mourir volontairement ou nécessairement, n'est-ce pas toujours mourir, et ne vaut-il pas mieux après tout subir la mort que de se la donner ?

— J'en conviens, et telle était la philosophie stoïcienne, qui traçait un programme de sagesse où la nature mortelle réduite à ses propres ressources ne pouvait dominer sa condition, et ne faisait que la précipiter. Mais le Christianisme est venu apporter dans la question, le *capital*, pour ainsi parler, du bonheur, qui manque à la nature humaine ; le don de Dieu, sa grâce, sa *Vie*, surnaturelle et éternelle, qui ne connaît pas la mort et qui la déjoue, qui pénètre en nous à mesure que la vie inférieure se retire, à laquelle nous naissons à mesure que nous mourons : si bien que tous ceux qui ont goûté une fois de cette vie céleste ont un tel dégoût et un tel dédain de tous les faux biens de celle-ci, qu'ils les réputent *sicut stercora*, et qu'ils répudient la vie ter-

restre au plus fort de ses illusions et de ses faveurs, par mépris d'elle, et par amour, par choix de la grande Vie, de Jésus-Christ.

Alors on s'enrichit réellement de tout ce qui passe, parce qu'on en fait une valeur d'acquisition des seuls biens qui ne passent pas. On fait fi de ce dont le monde raffole, ou plutôt on l'apprécie à sa juste valeur et on le met à sa place en le quittant. « Eh bien ! » s'écrie-t-on, comme le R. P. de Ravignan à ses amis du siècle qui étaient venus le voir dans sa première retraite à Issy, « je vous ai plantés « là ! » On est libre à mesure que la prison s'écroule, on *renouvelle sa jeunesse comme celle de l'aigle*, on voit venir la mort comme une amie, on lui demande *où est son aiguillon* ; et la paix sur le front, le sourire sur les lèvres, on paraît mourir, en achevant de naître à la vie. Dans la situation humainement la plus déplorable, comme cet ami dont je racontais tout à l'heure la conversion, expirant à la fleur de l'âge, sous un ciel étranger, laissant une femme et des enfants sans appui, on est *content de souffrir beaucoup*, et on trace d'une main mourante ces derniers mots qui résument toute la vérité traitée dans ce chapitre : *Je suis bien heureux !*

Cela n'est pas naturel sans doute. Mais *cela est*, à n'en pas douter. Et dès lors, moins cela est naturel plus cela s'explique, comme l'ami dont je parle l'expliquait lui-même en le ressentant, *par l'effet d'une grâce particulière*, d'une vertu surnaturelle, de la foi.

Mais ce qui ne s'explique pas, si ce n'est par une altération profonde de la nature humaine, c'est la conduite de ceux qui, négligeant ce grand bienfait de la foi sans le méconnaître, poursuivent l'impossible et funeste entreprise de réduire la question du bonheur aux proportions et aux conditions de cette vie, sans tenir compte de la mort qui la renverse, et de l'éternité qui en dépend.

Malebranche a écrit là-dessus une admirable page ; méditons-la tous comme le plus pur et le plus beau langage de la raison chrétienne sur le plus grand intérêt qui puisse toucher une âme capable de quelque réflexion :

« Qui pourra comprendre la stupidité de l'esprit
« humain ? Qui pourra pénétrer le dérèglement de
« son cœur ? Quand vous me parlez, ô mon Sauveur,
« je suis semblable à un enfant qui entend raison ;
« j'ai honte de moi-même et de la bassesse de mes
« inclinations. Mais dès que je ne suis plus en votre
« présence, je retombe en enfance ; une bagatelle
« m'arrête, je m'amuse à perdre le temps par lequel
« je puis gagner l'éternité. Insensibilité effroyable !
« L'enfer est prêt à me dévorer. Mon Seigneur, qu'il
« n'y ait point d'enfer ! Mais je puis perdre des
« biens dignes de la munificence d'un Dieu, des
« biens mérités par le sang d'un Dieu, des biens qui
« font la félicité de Dieu même ; je puis perdre ces
« biens, mais pour une éternité, et je suis sans in-
« quiétude. Toujours semblable à un enfant, je
« prends de la boue et des tuiles cassées ; je m'amuse

« à bâtir une hutte qui ne peut contenir que la
« moindre et la dernière partie de mon être. Cette
« hutte va se renverser avant qu'elle soit faite ;
« je le sens même en la faisant ; je sais du moins
« que tout fondra sous mes pieds à ma mort. Et
« cependant, ferme dans mes grands desseins, je me
« fais un plaisir de m'aveugler, de me séduire, de
« m'endurcir. Misérable que je suis ! Quel est le
« prince qui soit content de sa fortune et de sa
« gloire ? Et moi je vivrai content, lorsque je me
« serai fait l'établissement que je désire ? Mais
« plus je vivrai content, plus je craindrai la
« mort ; je ne puis donc vivre content que je ne
« pense à la mort. Mais la cruelle s'approche, la
« voici, et je suis dans l'éternité. Seigneur, où sera
« ma demeure, ma nourriture, mes plaisirs ? O
« Jésus ! que ceux-là sont heureux à qui vous parlez
« sans cesse ; ils se regardent ici-bas comme des
« voyageurs ; ils vivent sous des tentes comme
« Abraham, Isaac et Jacob. Pleins d'espérance, fer-
« mes sur votre promesse, ils méprisent généreuse-
« ment les biens qui passent. Ils se font un établis-
« sement dans la Cité sainte dont l'assiette est
« inébranlable, et dont Dieu même est l'architecte
« et le fondateur. O mon unique Maître, éclairez-moi
« sans cesse ; rompez, mon Sauveur, les liens qui
« me tiennent captifs ¹ ! »

¹ *Méditations chrétiennes*, XVII^e.

CHAPITRE IV

BONHEUR DE CROIRE PAR RAPPORT A LA VIE

On ne peut faire abstraction de la mort dans la destinée humaine : ce serait faire abstraction du précipice pour n'envisager que le chemin qui y aboutit, ou plutôt qui le recouvre ; car c'est un chemin miné, et qui peut à chaque instant devenir abîme.

Cependant, écartons la mort par hypothèse, comme on le fait très-souvent par étourdissement ; prenons cette vie en elle-même, comme si elle ne devait jamais finir. C'est une immense concession que je fais sur la question du bonheur.

Eh bien, je dis qu'alors même le bonheur serait encore le partage de la foi chrétienne.

I. Telle est en effet la triste condition de la vie humaine, que cette mort que nous venons d'en écarter comme le plus affreux des maux, il faudrait l'y rappeler comme une délivrance, et que, si imminente et si horrible qu'elle soit, elle paraît souvent tardive et elle nous sourit. « Veuillez en croire ceux qui approfondissent le plus la vérité, toute vie est un supplice.

« Embarqués sur cette mer profonde et toujours
« inquiète, livrés à toutes les oscillations de son flux
« et de son reflux, précipités, soulevés, poussés, re-
« poussés sans cesse, nous ne pouvons jeter l'ancre
« nulle part. Suspendus aux vagues, nous en sommes
« le jouet, nous heurtant les uns contre les autres,
« faisant trop souvent naufrage, le redoutant tou-
« jours. Au sein de cette mer si tourmentée et si fé-
« conde en tempêtes, le navigateur n'a de port que le
« trépas¹. »

Nous nous ingénions à nous dissimuler cette condition misérable par mille illusions qui ne font que l'aggraver, ou bien nous nous y résignons par une abdication de la grandeur d'où nous y avons été précipités, et à laquelle nous n'avons plus la noblesse de tendre. Mais si nous la considérons du haut de cette grandeur perdue, comme Milton la fait envisager du haut d'une montagne à Adam coupable : « O
« malheureuse espèce humaine, nous écririons-
« nous avec celui-ci, à quel abaissement descendue !
« à quel misérable état réservée ! Oh ! si nous con-
« naissions ce que nous recevons, qui voudrait
« accepter la vie offerte, ou ne demanderait aus-
« sitôt à la déposer, content d'être renvoyé en
« paix ² ? »

C'est là un thème fécond en lieux communs aussi lugubres que stériles. Le Christianisme seul, sans

¹ Sénèque, *Consolation à Polybe*.

² *Paradis perdu*, ch. xi. — C'est le mot de Ninon de Lenclos :
« Qui m'aurait proposé une telle vie, je me serais pendue. »

dissimuler cet abîme de la misère humaine, y fait descendre une Miséricorde divine plus grande encore, qui nous permet d'envisager notre condition en nous donnant le moyen de nous en relever. Il a une expression qui la résume : c'est une *Vallée de larmes*, du fond de laquelle la foi nous fait pousser ce cri de délivrance auquel le Ciel répond : *Ad te clamamus, exules filii Evæ, ad te suspiramus, gementes et flentes in hac lacrymarum valle !*

Le Stoïcisme, qui n'était que la déclamation de cette sagesse et de cette vertu dont le Christianisme est la vérité pratique, savait très-bien décrire le mal, si impuissant qu'il fût à y apporter le remède. « Figuez-vous, disait-il, parlant des sages, que Dieu leur dit : Qu'avez-vous à vous plaindre de moi, vous qui avez embrassé la vertu ? J'ai environné les autres de biens trompeurs ; j'ai abusé des esprits frivoles, comme par la longue illusion d'un songe. Je leur ai prodigué l'or, l'argent, l'ivoire pour embellissement ; mais au dedans, ils n'ont pas le moindre bien. Ces hommes, qui vous semblent fortunés, si vous considérez, non pas l'apparence, mais le fond, sont vils, misérables, hideux, décorés seulement à la surface, comme les murs de leurs palais. Ce bonheur n'est point pur et identifié avec eux : ce n'est qu'une application, et encore très-mince. Tant qu'ils peuvent se tenir debout, ils en imposent : mais au premier accident qui les déconcerte et les met à nu, on aperçoit la boue que cachait cet éclat emprunté. Les biens que je vous

« ai donnés sont permanents et durables... J'ai
« placé tous vos avantages au dedans de vous.
« Votre bonheur consiste à vous passer du bon-
« heur, etc.¹. »

C'est très-bien parler; mais il en était du Stoïcisme comme de cet architecte qui, appelé dans un concours public à exposer ses plans pour l'érection du temple de Minerve à Athènes, parla longtemps avec beaucoup d'éclat, et aurait séduit par son langage les juges du concours, si leur sagesse n'eût démêlé un mérite plus solide dans cette simple parole d'un de ses compétiteurs : « Ce qu'il a dit, je le ferai. »

Les éléments du bonheur philosophique que Sénèque expose à la suite de la belle page que je viens de citer, sont tous puisés dans ce fonds d'indigence de notre nature qui ne peut se donner à elle-même ce qui lui manque. Ils sont si faux et si creux que Sénèque était le premier à leur préférer *ces biens trompeurs* qu'il répudiait en paroles. Il est cependant un de ces éléments qu'il mit en usage, mais qui à lui seul dément tous les autres : c'est le suicide. « J'ai
« pourvu *surtout*, dit Dieu à son sage, à ce qu'il
« fût impossible de vous retenir malgré vous dans
« la vie : si vous êtes las de combattre, la fuite
« est permise; » et il développe cet avantage, sans voir qu'il renverse par là cette creuse théorie d'un bonheur dont il faut se délivrer comme d'un

¹ *De la Providence.*

supplice, et d'une vertu qui aboutit à se dérober au combat.

II. Reste donc seulement la triste vérité du faux bonheur de cette vie si bien démasqué par Sénèque. Et encore n'a-t-il peint que la condition de ceux qu'on appelle les heureux. Qu'est-ce donc des malheureux, des affligés, des pauvres, des déshérités de ce monde, que le Christianisme semble avoir découverts tant on s'en occupait peu !

Il est vrai que ce serait une question de savoir quels sont les plus malheureux, de ceux-ci ou des prétendus heureux. Les uns, en effet, sont malheureux par les maux ; mais les autres le sont par les biens mêmes : ce qui est bien pis en un sens et bien plus désespérant. Car, enfin, on peut se consoler des maux par l'espérance des biens et par l'illusion du bonheur qu'ils promettent ; mais quand on a atteint ces biens mensongers, et que, les pressant avec avidité, on en a éprouvé le vide et l'amertume, et qu'on n'a devant soi rien de plus à espérer, à poursuivre, à rêver ; quand on a dévoré la vie et qu'on n'est que plus dévoré soi-même de la soif du bonheur ; quand on est à bout d'illusions et qu'on est arrivé à cette extrémité d'envier le sort de ceux-là mêmes qui, abusés encore, envient le nôtre, parce qu'ils n'ont pas du moins le désenchantement, alors on a atteint le comble du malheur, la vie n'est plus qu'un fardeau sans contre-poids, et on aspire à la déposer : on se désespère, ou ce qui est pis, on s'étour-

dit et on s'amoindrit : on se fait à cette misère, par une plus grande misère.

Tout ceci revient au besoin de croire tiré de la grandeur de l'âme humaine, de l'impuissance des biens mortels à satisfaire le cœur de l'homme, de ce fonds de dégoût, de ce faix d'ennui, de cette noble plaie que porte au sein l'humanité et qui lui fait pousser par la bouche d'un Salomon, d'un Lucrèce, d'un Pascal, d'un Byron, d'un Jouffroy, d'un Obermann, d'un Maine de Biran, d'un Musset, et de tant d'autres, ces gémissements et ces lamentations qui l'honorent, en égalant du moins ses sentiments à son malheur et sa noblesse à son infortune.

Dans un tel état, comment ne pas concevoir la convenance d'une intervention de la Bonté divine ? Comment ne pas la reconnaître dans le Christianisme à ce caractère spécial de *Miséricorde* qui distingue cette religion, et ne pas la bénir et l'embrasser comme le vrai remède à nos maux ?

Alors même que nous n'avons pas de grands maux et de grandes douleurs (et qui peut y échapper ?), nous avons tant de ces maux dont nous ne savons pour ainsi parler que faire, que nous ne savons où déposer ; tant de misères de toutes sortes, tant d'ennuis, tant de soucis, tant d'alarmes, tant de dégoûts, tant de lassitudes ; notre pauvre vie est en proie à tant d'amertumes, à tant de trahisons et de déceptions, que quand une voix se fait entendre, disant : « Venez à moi, vous tous qui êtes chargés et

« accablés, et je vous soulagerai : prenez mon joug
« sur vous, et vous trouverez le repos de vos âmes;
« car mon joug est suave et mon fardeau léger ! » ces
accents de secours répondent tellement à nos cris de
détresse ; ils supposent une telle intelligence des maux
de l'humanité ; ils sont si pénétrants de sympathie ;
ils respirent une telle autorité d'amour et une si large
puissance de consolation, qu'ils ne peuvent être
sortis que de la bouche d'un Dieu ¹.

¹ Voici un témoignage remarquable de la divine efficacité de ces
paroles. Ce fait touchant nous est particulièrement connu :

Un officier de marine, retranché dans une incrédulité de vieille
date, et qui se riait de tout, fut un jour prié par une sœur pieuse de
l'accompagner dans une église, et de l'aider à gagner sa place à
travers la foule qui s'y pressait pour entendre un sermon. Il l'y
conduisit en effet, à la dernière heure ; et comme après cela il vou-
lait sortir, le prédicateur parut en chaire, et la foule se refermant
l'en empêcha. Contraint de rester, debout, il entendit l'homme de
Dieu prononcer d'une voix grave et d'un accent sympathique ces
paroles de son texte : « Venez à moi, ô vous tous qui êtes chargés et
« accablés, et je vous soulagerai ! » Ces paroles entrèrent en lui
comme un tourbillon céleste et remuèrent son âme jusque dans ses
profondeurs. Il n'entendit rien de la suite du sermon, tant il fut en
proie à cette unique émotion, qui roulait en lui de son cœur à son
esprit, de son esprit à son cœur et à toutes les puissances de son âme.
Le sermon fini, il va droit au Prédicateur, dans la sacristie, et
demande à lui parler. Mais, d'autres personnes ayant déjà rendez-
vous, il fut obligé d'accepter lui-même un rendez-vous du Prêtre pour
le lendemain. Il sortit ; mais bientôt son émotion se dissipa, son
incrédulité le ressaisit, il eut honte de s'être ainsi laissé prendre, et
se promit bien de ne donner aucune suite à tout cela. Le lendemain,
bien que dans les mêmes dispositions, le rendez-vous avec le Prêtre
lui apparut cependant comme un engagement que le point d'honneur,
sur lequel il était très-susceptible, l'obligeait à tenir. Il s'y rendit
donc, mais uniquement pour l'acquiesce de sa parole, et avec la ferme
intention d'éluder le fond. Il se borna en effet à dire au Prêtre que
sa démarche n'avait d'autre but que de le remercier de son sermon.
L'homme de Dieu, s'étonnant de cette banale politesse qui ne répon-
dait pas à la visible préoccupation de son visiteur de la veille, le

N'est-ce pas un mystère d'aveuglement et d'insensibilité que l'éloignement ou le retard de tant d'âmes à y recourir et à s'y confier ? Si elles étaient heureuses et en sécurité dans leur bonheur, sans trouble, sans vide, sans mécompte, sans regret du passé, sans dégoût du présent, sans crainte aucune de l'avenir ; si la vie et la mort ne leur inspiraient aucun ennui ni aucune anxiété, il y aurait encore à se demander comment elles se refuseraient à doubler la vie de la nature par la vie de la grâce, à acquérir cette vie supérieure qui leur apparaît si riche de grandeur, de beauté, de suavité et d'immortalité dans les âmes qui en vivent véritablement. Mais quoi ? il n'en est aucune qui ne gémit de cette vie mortelle, et la plupart en pleurent et en saignent. On souffre, on peine, on est accablé, on succombe : on porte des dards empoisonnés dans le sein, on se les enfonce en se retournant sur soi-même, et on se traîne ainsi, parmi des ennuis et des douleurs, vers cet inconnu de la tombe qu'on invoque parfois, tant on est malheureux, et qui glace d'horreur, tant il est terrible : on se rejette et on se reprend ainsi de la vie à la mort et de

pria de lui dire au moins quel était le passage de son sermon qui l'avait intéressé. Celui-ci se défendant de s'expliquer davantage et cherchant à se retirer, le Prêtre insista, et alors l'officier de dire d'un air dégagé : mon Dieu, c'est peu de chose ; ce sont ces paroles de votre texte : « Venez à moi vous tous... » mais à l'instant, la même émotion qui l'avait saisi la veille à l'audition de ces paroles le gagna de nouveau à mesure que lui-même les prononçait ; il ne put la contenir, et, se jetant au cou du Prêtre : « Cette fois-ci, retenez-moi, mon Père, s'écria-t-il, et ne me laissez plus aller ! » — De ce jour il vécut en saint, et trouva dans la vérité de ces paroles le soulagement et le bonheur qu'elles promettaient.

la mort à la vie, jusqu'à ce que le supplice finisse par un engloutissement éternel..., sans parler des supplices réservés ailleurs à ceux qui auront méprisé cette Miséricorde venue à nous pour nous en délivrer : et on ne saisit pas cette main tendue à notre détresse ! et on n'embrasse pas cette foi qui porte déjà dans l'âme ce bonheur dont elle promet la plénitude dans le ciel !

S'il y avait une autre vie meilleure que celle-ci, je ne dis pas seulement au delà, mais dans le temps de cette vie ci même, une vie affranchie de toutes les misères, de tous les ennuis, de toutes les déceptions, de tous les fardeaux et de toutes les tristesses qui nous y accablent, assurément ce n'est pas la satisfaction de cette pauvre vie qui nous y rendrait indifférents ! Nous nous en arrangeons faute de mieux, nous y faisons notre couche le moins mal que nous pouvons, et nous nous y accommodons par nécessité et par désespoir, ou par étourdissement et amoindrissement de nous-même : mais si nous avions le choix ! si, sans autre effort que celui de la volonté, nous pouvions rompre avec cette condition chétive et funeste, pour en contracter une grande et heureuse infiniment, déposer ce joug et nous donner des ailes, échapper à ces entraves, planer au-dessus et nous élancer au delà !!! Eh bien, voilà ce que fait la foi chrétienne dans toute âme de bonne volonté.

III. Il est vrai qu'elle est au prix de notre détachement moral des biens mortels, de la rupture avec

nos passions, de la répudiation de nos vanités et de nos chimères, au prix du joug de l'Évangile. Mais n'est-ce pas là précisément ce qui révèle la sagesse et garantit la vérité de ce céleste secours, puisque c'est nous arracher à ce qui est la source de nos maux et nous soumettre au traitement que réclame leur guérison.

Et admirons encore cet Amour infini qui, pour nous adoucir ce traitement, s'y soumet le premier, nous précède dans le sacrifice, en prend, si je peux ainsi parler, tout le fiel, et le convertit en miel; le miel, l'onction de la grâce, le charme de ce qui embellit tout, même le sacrifice, et surtout le sacrifice, parce que lui-même s'en nourrit : l'amour.

Le bonheur de croire a ce double caractère qu'il ne consiste pas seulement dans la guérison des maux, mais dans l'amour du remède. Ce n'est pas seulement un bonheur d'exemption, c'est un bonheur déjà de possession, qui va jusqu'à embellir et à convertir en soi la peine même qu'il coûte.

Aussi le Sauveur des hommes dit-il : « Prenez *mon* « *joug* sur vous et vous trouverez *le repos* de vos « âmes... » — Comment? un joug qui repose? — Oui : « car mon joug est suave et mon fardeau léger. » Léger parce qu'il décharge de tout autre joug, et que je donne ma force pour le porter; suave parce que c'est le joug de l'amour.

IV. Le bonheur de croire est tel qu'il pourrait se passer de l'autre vie, et, qu'à se renfermer dans ce

monde, les chrétiens, avec leurs privations et leur contrainte, ont encore la meilleure part. Mais cela même est un témoignage de l'autre vie.

Un honnête incrédule, considérant un jour une Sœur de charité, jeune, belle, qui avait quitté le sort le plus heureux dans le monde pour se vouer au service des fous, lui disait en plaisantant : « Vous seriez bien attrapée, ma bonne Sœur, s'il n'y avait pas une autre vie. » L'angélique créature, le regardant d'un visage où se reflétait le ciel, lui répondit : « Je ne puis de toute façon, monsieur, comprendre ce que vous me dites, car je goûte déjà l'autre vie dans celle-ci ; » et le pauvre malheureux, sans foi dans cette vie à venir, frappé cruellement dans ses affections ici-bas, vit sa plaisanterie s'éteindre dans un gémissement.

La réponse de cette Sœur était *de toute façon* en effet convaincante ; car la paix suave dont elle jouissait, en lui faisant trouver dès-ici-bas le bonheur, était un avant-goût et par là même un gage de celui de l'autre vie. Sa foi ne pouvait être déçue : d'abord parce qu'elle avait déjà le bonheur ; ensuite parce que la nature toute céleste de ce bonheur témoignait de sa portée par son origine, et *jaillissait en elle jusqu'à la vie éternelle*, selon la parole du Sauveur à la Samaritaine.

Mais ce qui est admirable, c'est que les sacrifices mêmes par lesquels la foi fait acheter le bonheur, entrent dans la composition de ce bonheur même.

C'est ce qu'avait très-bien observé le spirituel cor-

respondant à qui Ninon de Lenclos témoignait si énergiquement la désolation d'une vie passée dans les plaisirs. « La philosophie, écrivait Saint-Évre-
« mond, ne va pas plus loin qu'à nous apprendre à
« souffrir les maux : la Religion chrétienne en fait
« jouir ; et on peut dire sérieusement sur elle ce
« qu'on a dit galamment sur l'amour :

Tous les autres plaisirs ne valent pas ses peines.

« Le vrai Chrétien sait se faire des avantages de
« toutes choses : les maux qui lui viennent sont des
« biens que Dieu lui envoie ; les biens qui lui man-
« quent sont des maux dont la Providence l'a ga-
« ranti. Tout lui est bienfait, tout lui est grâce dans
« ce monde ; et quand il faut en sortir par la néces-
« sité de la condition mortelle, il envisage la fin de
« sa vie comme le passage à une plus heureuse, qui
« dure toujours ¹. »

V. Tout est déplacé dans le monde par rapport au cœur de l'homme, parce que lui-même est déplacé par rapport à Dieu. *Le monde entier roule sur le faux*, dit l'Apôtre de la Charité². De là nos erreurs et nos souffrances, nos illusions et nos déceptions. Dans l'autre vie, tout sera remis à sa place, et nous goûterons pleinement *la félicité de l'ordre*. C'est cette félicité que nous goûtons déjà par la foi. C'est la seule

¹ *Réflexions sur la Religion.*

² « Mundus totus in maligno positus est. » (I Joan., v, 18.)

véritable, bien qu'elle soit traversée encore par des illusions, disputée par des tentations, et que pour la maintenir nous devons nous faire incessamment violence. Tout notre être se trouve alors dans un aplomb parfait, et ressent une paix profonde et vive à la fois, résultat du sentiment de l'ordre en nous, et du plein accord de notre âme par rapport à tout. Par rapport à Dieu, d'abord, nous le connaissons et le goûtons comme le vrai Bien, et nous voilà déjà déchargés des inquiétudes attachées à la poursuite des faux biens ; — par rapport à nous-mêmes, nous voyons nos faiblesses et nous les dominons : nous sommes ce que les Anciens appelaient si bien *Potens sui*, rois de nous-même ; — par rapport aux biens légitimes de ce monde, nous les possédons sans en être possédés, nous en avons l'usage sans les servitudes et les soucis ; — par rapport aux maux, nous en adoucissons l'amertume en les recevant de la main d'un Dieu qui nous aime, comme un remède aux maux plus grands de notre âme, en union à ceux que ce Dieu lui-même a voulu souffrir pour nous ; — par rapport au prochain, nous sommes bien avec lui par l'accomplissement de tous nos devoirs et par l'exercice de la Charité qui nous fait partout des frères ; — par rapport à la mort, nous la voyons venir comme la messagère de notre délivrance, lui ayant enlevé nous-mêmes à l'avance son dard, par notre détachement volontaire de tout ce qu'il nous faut quitter ; — par rapport à l'autre vie enfin, à cette éternité qui glace les âmes les plus intrépides,

nous y entrons dès ici-bas par notre union avec Dieu qui en est l'objet, et qui commence pour nous ce bonheur dont elle sera la consommation.

On ne saurait exprimer tout ce qu'il y a de contentement dans cet état : contentement qui s'attache à l'âme chrétienne, malgré les privations et les sacrifices qu'elle s'impose, comme le dégoût s'attache à l'âme mondaine, malgré les jouissances et les plaisirs qu'elle poursuit. La liberté, la certitude, la paix, l'ordre, l'amour s'y font sentir à la fois avec une profondeur qui tient de l'infini, et composent autour de l'âme chrétienne comme une atmosphère lumineuse où elle se dilate pleinement.

C'est ce que témoignait, en en déplorant la perte, l'infortuné Jouffroy, du sein de ce naufrage de ses croyances où il ne put trouver aucun port.

« Les croyances du Christianisme, dit-il, dans un
 « écrit qui est comme son testament, avaient pleine-
 « ment répondu à tous les besoins et à toutes les in-
 « quiétudes de mon âme. Aux questions qui étaient
 « pour moi les seules qui méritassent d'occuper
 « l'homme, la Religion de mes pères donnait des ré-
 « ponses, et ces réponses, j'y croyais ; et grâce à ces
 « croyances, la vie présente m'était claire, et par
 « delà je voyais se dérouler sans nuage l'avenir qui
 « doit la suivre. Tranquille sur le chemin que j'au-
 « rais à suivre dans ce monde, tranquille sur le but
 « où il devait me conduire dans l'autre, comprenant
 « la vie dans ses deux phases et la mort qui les unit,
 « me comprenant moi-même, connaissant les des-

« seins de Dieu sur moi, et l'aimant pour la bonté de
« ses desseins, j'étais heureux de ce bonheur que
« donne une foi vive et certaine en une doctrine qui
« résout toutes les grandes questions qui peuvent
« intéresser l'homme ¹. »

Que nous reste-t-il maintenant qu'à nous écrier
avec Montesquieu : « Chose admirable ! la Religion
« chrétienne, qui ne semble avoir d'autre objet que
« la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur
« dans celle-ci ². »

¹ *De l'organisation des sciences philosophiques.*

² *Esprit des Loix*, liv. XXIV, chap. III.

CHAPITRE V

LOI PHILOSOPHIQUE DU BONHEUR DE CROIRE RAPPORT DU BONHEUR AVEC LA JUSTICE ET L'EXPIATION

Jusqu'ici nous avons envisagé le bonheur de croire en fait, nous l'avons pris dans ses modes et dans ses phénomènes. Si légitimes et si appuyées qu'aient été nos appréciations, il se pourrait qu'on en contestât la valeur absolue. C'est pourquoi il nous paraît bon de montrer cette vérité dans son principe, dans sa racine et comme dans son essence. Ici la thèse prend un caractère rigoureux, le caractère de *Loi*. Elle se tient par elle-même comme tout ce qui est de soi ; elle s'impose comme tout ce qui est constitutif : elle apparaît identique à l'âme humaine et à l'éternelle vérité qui la régit. Bien que cette matière soit toute philosophique, j'espère la rendre de facile conception au lecteur.

§ I

« Faisons venir un héraut, et publions à haute voix
« que le fils d'Ariston a prononcé ce jugement, que
« le plus heureux des hommes c'est le plus juste et

« le plus vertueux, celui dont l'âme est la plus royale
« et qui règne sur lui-même ¹. »

Ce jugement est irréformable : c'est celui de la conscience humaine, qui ne change pas.

L'Antiquité l'avait allégorisé sous l'image d'Hercule, sortant de l'enfance, incertain de la route qu'il devait prendre, et voyant se présenter à lui deux femmes : l'une séduisante, mais trompeuse, le menant aux abîmes par la route des plaisirs ; et l'autre, au visage austère, l'appelant aux travaux et lui faisant trouver le bonheur. « Je ne veux pas te tromper, lui
« disait celle-ci, tu n'entendras de ma bouche que la
« vérité, et je te montrerai les choses telles que les
« Dieux mêmes ont voulu les établir. Tout ce qu'il y
« a de beau, d'honnête, c'est au prix d'un travail
« assidu qu'ils l'accordent aux mortels. Tu veux qu'ils
« te soient propices : commence par les révéler ². »

Le vieil Hésiode l'avait dit auparavant : « Rien
« n'est plus facile que de se laisser aller aux séduc-
« tions du plaisir : sa pente est aisée, et il est dans
« notre main ; mais recélant en soi les soucis ron-
« geurs. Au contraire, les Immortels ont placé la
« sueur devant la vertu, et le chemin qui mène à
« elle est bien ardu et bien abrupt. Cependant, à
« mesure qu'on franchit les premiers escarpements,
« la route devient moins pénible, et au sommet habite
« la félicité ³. »

¹ Platon, *la République*, liv. IX. .

² Xénophon, *Mémoires de Socrate*.

³ *Les Œuvres et les Jours*, chant I.

L'Évangile a élevé cette vérité à une hauteur céleste, à ce qu'il appelle le *Royaume de Dieu* : « Elle est large, dit-il, la porte, elle est spacieuse la voie qui mène à la perdition, et la foule s'y précipite. Mais combien étroite la porte, combien escarpée la route qui mène à la Vie; et combien petit le nombre de ceux qui la trouvent ¹. Le Royaume de Dieu souffre violence, et il n'y a que les résolus qui l'emportent ². »

C'est la gloire du Christianisme et la preuve de sa vérité que tout ce qu'on a dit et tout ce qu'on peut dire de la vertu trouve en lui sa plus haute application et sa réalisation parfaite. Il n'est autre chose que l'entreprise de la vertu même. Jésus-Christ a pour lui les âmes saintes de tous les temps. Il en est le Roi, le Chef, qui les sollicite intérieurement de ses inspirations, et qui est venu les rallier par son exemple et les entraîner par sa grâce. Aussi ce qui est triste, plus encore que la licence déchaînée contre Lui, parce qu'elle l'honore du moins de sa haine, c'est de voir des âmes honnêtes rester en dehors de sa foi, ne pas *courir à Lui attirées par la seule odeur de ses vertus* ³, ne pas le confesser et l'adorer comme *le Dieu et le Seigneur des vertus mêmes* ⁴.

Il a élevé cette sainte entreprise bien au-dessus de

¹ Matth., vii, 13, 14.

² Id., xi, 12.

³ Cant. des cant., I, 3.

⁴ Ps. xxiii, 40.

ce qu'avaient rêvé les plus sages entre les sages ; et seul néanmoins il l'a accomplie. Alors que ceux-là n'ont pu réaliser leurs propres conceptions, si inférieures qu'elles fussent, il a porté la nature humaine, dans ses sujets les plus ordinaires et les plus faibles, à la sublimité surnaturelle de son céleste idéal.

La thèse du rapport de la vertu et du bonheur conclut à la foi chrétienne. Le Paganisme en a posé le principe, le Christianisme seul en recueille les conclusions. C'est ce qu'il importe de faire ressortir.

L'organe le plus expressif de cette grande vérité, parce qu'il s'inspirait déjà du Christianisme, celui que je rappelle souvent, précisément parce que son approximation apparente du Christianisme est la meilleure épreuve de la distance qui sépare la sagesse humaine de la sagesse divine, Sénèque, a exposé souvent et avec beaucoup d'éclat cette thèse du rapport du bonheur et de la vertu. On ne peut mieux parler en théorie, et mieux creuser les fondations naturelles où le Christianisme allait jeter les bases de son édifice surnaturel :

« Quiconque a formé le projet d'être heureux,
« dit-il, ne doit avoir en vue qu'un seul bien, l'hon-
« nête... Interprètes ingrats de la Divinité, nous nous
« plaignons de ne posséder jamais ou de n'avoir
« qu'en petite quantité les avantages incertains et
« fugitifs de ce monde. De là vient que nous ne vou-
« lons ni vivre ni mourir ; la haine de la vie et la
« crainte de la mort nous dominant à la fois. Nous
« chancelons dans toute espèce de résolution, et au-

« cun genre de félicité ne peut nous satisfaire. Mais
« la *cause* de tout cela, c'est que nous n'avons pas
« encore atteint ce Bien immense et suprême qui
« doit fixer sans retour notre âme, parce qu'il n'y
« a rien au-dessus... C'est dans l'âme que nous de-
« vons le contenir, il ne saurait nous venir de la par-
« tie animale de notre être. Le but de notre félicité
« ne doit point être mis dans la chair, mais dans ce
« qui nous est propre : notre âme, et dans notre âme,
« la sagesse. » — « Tous les biens des mortels sont
« mortels... ces biens après lesquels tout le monde
« court sont donc impuissants à satisfaire la partie
« impérissable de notre être, il lui faut le Bien véri-
« table qui ne meurt point : la vertu, la sagesse :
« c'est le seul bien immortel qui advienne aux mor-
« tels ¹. »

« Je crois ne pouvoir mieux vous servir, dit-il
« ailleurs, qu'en vous montrant où est votre vrai
« bien, qu'en vous séparant de l'animal, qu'en vous
« associant à Dieu. Pourquoi, en effet, ô homme, ne
« cultiver que cette partie inférieure de toi-même où
« les animaux l'emportent sur toi, parce que c'est
« leur unique destination. Ah ! renonce à des avan-
« tages où tu as forcément le dessous : n'aspire plus
« à ce qui n'est pas pour toi, et reviens au bien qui
« t'est propre. Et où est-il ? Il est dans une âme
« épurée et chaste, émule de la Divinité, dédaignant
« la terre, et ne plaçant hors d'elle-même rien de ce

¹ Lettre XCVIII.

« qui la fait ce qu'elle est. Ton bien, à toi, c'est une
 « raison parfaite. Fais qu'elle arrive à son dernier
 « terme, et s'élève aussi haut qu'elle peut prétendre.
 » Tu pourras t'estimer heureux quand toutes tes féli-
 « cités naîtront de toi-même, quand parmi ces objets
 « que les mortels s'arrachent, qu'ils convoitent pén-
 « blement, nul ne te semblera digne, je ne dis pas
 « de tes préférences, mais du moindre désir. En
 « somme, voici la règle qui te donnera la mesure de
 « tes progrès : tu jouiras du vrai Bien le jour où tu
 « reconnaîtras que les heureux du monde sont les
 « plus malheureux ¹. »

Il y a du vrai et du faux, du solide et du creux dans ce langage, et il est facile de les démêler.

Ce qui est vrai et solide, c'est que c'est l'âme épurée des sens, et dans cette âme la sagesse, qui fait le bonheur. Ce qui est faux et creux c'est que cette sagesse puisse être tirée de notre propre fonds, et non d'une nature supérieure de qui l'âme la reçoit, c'est de *ne placer hors de cette âme rien de ce qui la fait ce qu'elle est, et que nos félicités puissent naître de nous-mêmes*. Cela est vrai par rapport aux biens inférieurs : cela est faux par rapport au souverain Bien. Ce Bien doit nous venir d'en haut. C'est le *Règne de Dieu au dedans de nous* : de Dieu, dont l'homme n'est pas l'*émule*, comme dit fastueusement Sénèque, et même, dira-t-il ailleurs le *rival*, mais la créature régénérée par sa grâce et élevée à la participation de sa vie et de sa félicité.

¹ Lettre CXXIV.

C'est par là que le Stoïcisme dévie de la vérité : aussi n'a-t-il taillé que de beaux matériaux sans pouvoir élever l'édifice, et il a été écrasé sous leur poids. Il a péché par l'orgueil ; il a été puni par l'impuissance.

Sénèque lui-même en convient, et il confesse cette impuissance d'un mot, qui dit tout :

« Le bonheur n'appartient qu'au sage. Ayez une âme vertueuse ! C'est là toute la difficulté ; mais cette difficulté c'est le nœud d'Hercule : reste à le dénouer... » *Bonum ad unum sapientem pertinet. Bonum animum habe ! unus tibi nodus, sed Herculeus restat* ¹.

Restat, à la bonne heure !

A cette difficulté près, qui est surhumaine, et dont il était réservé à l'Hercule chrétien de délier le nœud, la doctrine stoïcienne du bonheur par la vertu est inattaquable.

Pour en être plus convaincus, reprenons cette doctrine à une source plus haute et plus reculée, et en même temps plus affluente au Christianisme ; dans Platon.

§ II

« En quoi peut consister le bonheur d'un être ? dit M. Cousin analysant Platon, dans son bel *Argument du Gorgias*. Que l'on y pense sérieusement, et qu'on voie s'il est possible que le vrai bonheur d'un

¹ Lettre LXXXVI.

être soit ailleurs que dans son rapport le plus intime à sa loi, — et s'il est possible que la loi d'un être soit ailleurs que dans sa vraie nature.

« Or, qu'est-ce que l'homme? Une nature intelligente et libre, dont la loi par conséquent est la vérité et la justice.

« Le rapport de l'homme à la justice et à la vérité, voilà sa loi, voilà l'ordre pour lui et son vrai bonheur; être en dehors de la justice et de la vérité, voilà pour lui le désordre et la misère.

« C'est donc dans l'âme que gît réellement le bonheur ou le malheur; c'est dans les profondeurs de l'homme invisible que se passent les événements heureux ou malheureux de la vie. On ne peut dire d'un homme, fût-il le grand roi, s'il est heureux ou malheureux, tant qu'on ne sait pas où en est son âme par rapport à la vérité et à la justice. »

L'application de cette incontestable vérité au Christianisme se fait toute seule. L'Évangile est la loi de justice et de vérité, loi qui oblige la conscience en raison de la lumière et de la grâce dont elle l'enrichit. Quand Platon et les autres sages parlent de la justice et de la vérité, ils entendent évidemment toute la justice et toute la vérité connues. Elles ne sauraient être donc moindres, pour nous, chrétiens, que l'Évangile. Le bonheur ou le malheur qui dépendent de notre rapport à cette loi, se sont accrus avec sa révélation, et notre sort a suivi le progrès de notre anoblissement. « On ne peut donc dire d'un homme s'il est heureux ou malheureux, tant qu'on ne sait

pas où en est son âme par rapport à la justice et à la vérité chrétiennes. »

Platon ne se borne pas là : s'attachant à ce principe, il en embrasse toutes les conséquences ; et c'est ici surtout qu'il se montre supérieur au Stoïcisme, et déjà chrétien.

L'ordre, en effet, dit-il, condamne tout écart de la justice et de la vérité et le punit par la perte du bonheur. « Il s'ensuit que quand cette infidélité à la loi
« de notre être moral a été commise, le même ordre
« y attache une peine obligatoire pour l'être moral.
« Éluder cette peine, c'est faire à l'ordre une infrac-
« tion nouvelle, c'est s'enfoncer encore plus dans le
« désordre et dans le malheur. Pensons-y bien, con-
« tinue l'éminent interprète de Platon, il n'y a de
« substantiellement existant que le vrai, le juste, le
« bien, le beau, l'ordre seul ; le faux, l'injuste, le
« mal, le désordre tentent d'être en quelque sorte,
« sans pouvoir entrer en possession de l'existence.
« Le mal et le désordre sont des négations. La peine
« ou la satisfaction à la loi qui attache à l'injustice
« l'obligation d'une réparation douloureuse, est déjà
« un retour à l'ordre et à la véritable existence ; c'est
« à son tour une négation de la négation du crime
« qu'elle rachète ou qu'elle abolit, et par conséquent
« un bien. Au contraire, qu'est-ce que l'impunité, à
« parler philosophiquement ? Ce n'est pas autre chose
« qu'une tentative plus ou moins vaine pour donner
« de l'existence et de la durée à ce qui n'en peut et
« n'en doit point avoir : c'est la tentation déplorable

« d'une séparation radicale d'avec l'ordre; c'est le
 « sceau mis sur le crime et par conséquent sur le
 « malheur. De là la maxime de Platon, que l'injus-
 « tice est déjà un grand mal, mais que l'injustice
 « impunie est le plus grand et le dernier de tous les
 « maux ¹. »

Cela est si vrai, dit Platon lui-même, « que si
 « nous voulions du mal à quelqu'un ayant commis
 « une injustice, nous devrions nous efforcer de toute
 « manière de le soustraire au châtement. Il faut tout
 « mettre en œuvre pour qu'il ne soit pas puni; que
 « si son crime mérite la mort, il ne la subisse point,
 « et, s'il se peut, qu'il ne meure jamais, et soit im-
 « mortel dans le crime. »

Platon fait ensuite de cette philosophie si vraie et si belle des applications surprenantes de génie chrétien. Avant de l'y suivre, reconnaissons ce qu'il ne lui a pas été donné de voir ni de concevoir, parce que cela passe le génie et le cœur de l'homme : l'extension de cette doctrine à l'humanité tout entière, en qui chaque homme puise le germe de désordre qu'il reproduit ensuite dans ses désordres personnels.

Ce que Platon dit en effet de chaque homme en particulier, est avant tout vrai de l'homme en général. La race humaine, il l'a dit lui-même ailleurs sur la foi d'anciennes traditions, « s'est dévoyée de la jus-
 « tice et de la vérité, jusqu'à courir, sur la fin, le
 « risque d'une entière destruction et à s'abîmer dans

¹ Platon, *Gorgias*, Argument de M. Cousin.

« l'espace infini de la dissemblance ¹. » Elle était donc vouée au malheur du désordre, et de l'impunité qui y met le sceau. Il fallait que ce sceau universel fût rompu par une grande réparation douloureuse, par une expiation suprême, qui embrassât l'humanité tout entière, pour la réconcilier par son sacrifice à la Justice éternelle, nous remettre en harmonie avec la loi morale, et nous faire retrouver le bonheur. C'est ce que le genre humain cherchait inutilement dans l'institution universelle des Sacrifices, et ce qui s'est accompli une fois pour toutes sur le Golgotha.

De là le caractère propre du Christianisme. C'est un régime pénitentiaire. C'est la doctrine de la Croix, qui a pour fond de mérites réparateurs la grande Victime du Calvaire, et qui, par l'application de ces mérites à nos expiations privées, leur donne une valeur absolue de réintégration dans l'ordre, et par conséquent dans le bonheur.

Platon avait conçu ce régime pénitentiaire, mais sans le secours de ces mérites divins, sans le charme de l'amour et de sa grâce ; la croix sans l'onction.

Ce qu'il va conclure de sa propre doctrine est donc d'autant plus vrai, ou plutôt n'est absolument et efficacement vrai que dans le plan chrétien :

« Comme la médecine n'agit pas par le plaisir,
« mais par la douleur, c'est aussi par la douleur que
« la Justice agit et délivre l'âme. Le coupable qui

¹ *La Politique.*

« évite la punition est un malade qui évite le fer et
« le feu qui seuls peuvent le sauver, sans se douter
« que tous ses efforts pour échapper à la punition
« qu'il mérite n'ont d'autre effet que d'empêcher
« qu'il soit délivré de son mal.

Ce qui nous fait fuir le Christianisme, sa rigueur, sa discipline, sa croix, ses sacrements de pénitence et de réconciliation, est donc ce qui devrait nous le faire rechercher si nous avons l'intelligence ou plutôt le courage de notre guérison et de notre réel bonheur.

« Celui qui est malade de l'injustice et qui n'a
« pas été délivré par la punition, reprend Platon,
« mène la vie la plus malheureuse. — En cet état
« que faut-il faire? — C'est d'aller se présenter là
« où l'on recevra la correction convenable... de se
« rendre au plus tôt auprès du juge comme auprès du
« médecin, de peur que la maladie de l'injustice
« venant à séjourner dans l'âme, n'y engendre une
« corruption secrète qui devienne incurable... c'est
« de s'accuser soi-même, dès qu'on a commis quel-
« que faute, de ne point tenir le crime secret, mais
« de l'exposer au grand jour, afin qu'il soit puni et
« réparé; c'est de se faire violence pour s'élever au-
« dessus de toute crainte, et de s'offrir à la justice
« les yeux fermés et de grand cœur, comme on
« s'offre au médecin pour souffrir les incisions et
« les brûlures, s'attachant au bon et au beau, sans
« tenir compte de la douleur; c'est enfin d'être le
« premier à déposer contre soi-même, de ne pas

« s'épargner, afin de parvenir par la manifestation
« de ses crimes, à être délivré du plus grand des
« maux, de l'injustice... du péché. »

Nous sommes ici en plein Christianisme. Je me trompe : il y manque la *vertu* du remède et la *grâce* qui le fait aimer : vertu et grâce qui ne peuvent être que surnaturelles.

La sagesse humaine, en effet, nous laisse là. Le Christianisme vient, et poussant plus avant la raison philosophique, il dit : Qui est-ce qui peut remettre l'injustice, si ce n'est la Justice même, Dieu : *Quis potest dimittere peccata, nisi solus Deus*¹? comme disaient très-bien les docteurs juifs, imputant à blasphème la prétention d'un homme quelconque de remettre le péché. Il fallait donc l'intervention de la Justice même offensée pour remettre l'offense, pour la remettre au monde entier qui en était coupable, et à chacun de nous qui y participons; pour remettre le péché et les péchés. Il ne convenait pas moins, puisque, comme le dit Platon, ce n'est que par la punition que nous pouvons être délivrés de l'injustice, qu'une punition de nature à satisfaire la Justice, et qui y fût dès lors proportionnée, rachetât l'homme de l'injustice et du malheur. Et, comme il n'y a rien qui soit en proportion de la Justice qu'Elle même, c'est Elle-même qui, pour nous remettre l'injustice, devait l'expier. Et enfin, comme impassible et sainte, elle ne pouvait ni ne devait souffrir dans

¹ Luc, v, 21.

sa nature propre, il fallait qu'elle revêtît notre nature passible et coupable pour se faire la Victime rédemptrice du genre humain, pour ouvrir dans le monde une source infinie d'expiation et de mérites où chaque âme pût venir puiser ce qui manquerait toujours à sa libération, et y fût attirée, non-seulement par le devoir, non-seulement par l'intérêt, mais par la grâce et par l'amour.

Telle est la divine philosophie du Christianisme réalisée en Jésus-Christ, achevant et complétant la philosophie humaine bornée à notre nature, impuissante à voir ce qu'elle était impuissante à faire. « Voilà l'agneau de Dieu : voilà Celui qui ôte les péchés du monde, » et qui en ôte par là le malheur ; qui fait même surabonder la félicité, parce qu'il fait surabonder la grâce.

CHAPITRE VI

RAPPORT DE LA VERTU AVEC LE MÉRITE ET DU MÉRITE AVEC LA FOI

Quand on entreprend de convaincre les hommes de la vérité religieuse, bien qu'il y aille pour eux de ce qu'ils veulent le plus, le bonheur, on est effrayé de tous les efforts qu'il faut faire pour y parvenir. Le siège de cette vérité n'est cependant pas reculé dans la hauteur des cieux ou dans les profondeurs de la terre : c'est la vérité la plus proche de nous ; elle est en nous. Tant nous sommes plus loin de nous et plus cachés à nous-mêmes que nulle autre chose ! tant notre nature est dérangée ! tant il lui fallait un Réparateur !

Traitant ici de cette vérité sous sa forme la plus captivante, le bonheur, j'ose espérer pour elle un prolongement d'attention à la faveur de cet intérêt qui très-souvent nous en détourne, et de cette confiance dans la sagesse humaine que nous opposons si complaisamment à la foi chrétienne alors qu'elle-même nous y conduit.

C'est cette sagesse que je vais faire parler encore en creusant plus à fond cette grande question du bonheur, pour montrer, par un rapport plus

étroit encore que celui de la justice et du bonheur, qu'elle est identique à celle de la foi chrétienne.

I. « L'application directe de l'idée de la justice à celle du bonheur, dit M. Cousin dans son Argument de *Philèbe ou du plaisir*, donne naissance à un nouveau principe que la raison reconnaît et qu'elle proclame avec la même autorité que le premier : savoir, que le bonheur est dû à l'accomplissement de la loi morale, qu'il en est la conséquence légitime. Le principe du *mérite* de la vertu est aussi universel, aussi absolu que celui de la vertu même. Séparez ces deux principes, il y a trouble et contradiction dans la raison. Ce n'est plus même ici, comme dans Platon, la sensibilité humaine qui réclame : toute considération sensible est écartée ; le bonheur n'est plus un besoin, c'est un droit inhérent au devoir, et constituant avec lui une unité morale que Kant, ainsi que Platon, appelle le souverain Bien... Le bonheur est lié intimement à la vertu ; mais selon Kant, la vertu reste toujours le motif unique de l'acte moral, qui n'est moral en soi, légitime et bon, que par son rapport immédiat à la règle, qui seule doit l'avoir déterminé. Le bonheur n'est même un droit qu'autant qu'il n'a pas été un motif ; il est permis tout au plus comme espérance¹. »

Tout cela est excellent. C'est l'exacte conciliation

¹ Platon, t. II, p. 278.

de deux choses qu'on oppose ordinairement à la vie chrétienne par une contradiction qui suffirait à confondre l'objection. On conteste en effet aux Chrétiens le bonheur comme résultat de la vie qu'ils ont embrassée, ce en quoi ils seraient dupes; et on le leur objecte comme mobile, ce en quoi ils seraient égoïstes. Eh bien ! non : les Chrétiens ne sont ni dupes, ni égoïstes. Ils ne sont pas déterminés par le calcul, mais par le devoir, au prix du bonheur apparent ; et néanmoins ils trouvent le bonheur réel, par ce sacrifice même qui le leur fait mériter. C'est cette belle vérité que la Vérité même, parlant non en philosophe mais en Dieu, a promulguée en ces paroles qu'on ne saurait trop rappeler : « Celui qui cherche à ménager son âme la perdra, et celui qui la perdra pour l'amour de moi, la trouvera. »

Sénèque a revêtu cette vérité d'une charmante image : « La félicité n'est pas le but ni le mobile de la vertu : car ce n'est pas elle seule qu'elle procure, mais elle de plus, *non hanc, sed et hanc*. Dans un champ qu'on a labouré pour y faire du blé, quelques fleurs naissent parmi les épis, et ce pendant ce n'est pas pour cette petite plante, bien qu'elle charme les yeux, que l'on s'est donné tant de peine : c'était une autre chose que le semeur voulait ; celle-là est venue par surcroît. De même aussi, le plaisir n'est pas le motif de la vertu, il en est l'accession ; et ce n'est point à cause de ses charmes qu'il est agréé de la vertu, c'est parce

« qu'elle l'agrée qu'il a des charmes. Elle est à elle-même son prix. *Sic voluptas, non merces, nec causa virtutis, sed accessio Ipsa pretium sui*¹. »

C'est encore ce que le divin Maître a promulgué avec la double autorité de sa parole et de son exemple : « Cherchez, avant tout, le Royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît². »

II. De ce qui précède il résulte que le bonheur est le prix de la vertu, mais non déterminant : prix assuré sans doute, puisqu'elle seule l'obtient ; mais caché, par les sacrifices même qu'il exige : tellement, que si elle peut l'espérer, c'est, selon la juste expression de l'Apôtre, *contre l'espérance, c'est-à-dire par la foi*. — *Qui contra spem in spem crediderit*³.

De là cette vérité philosophiquement autant que chrétiennement certaine, que toute vertu, tout mérite, et dès lors tout bonheur réel, implique *la foi* ; la foi morale d'abord.

Se déterminer contre les apparences de l'intérêt par *foi* au devoir, c'est là le *mérite*. Le mérite même n'est qu'une expectative, *quisquis meruit expectat*⁴ : expectative, et dès lors *foi* ; *Le juste vit de la foi*⁵.

La foi est ainsi le fondement du mérite, et par le mérite, du bonheur.

¹ *De la Vie heureuse*, ix.

² Matth., vi, 33.

³ *Ad Romanos*, iv, 18.

⁴ Sénèque.

⁵ *Ad Hebr.*, x, 38.

Quintilien, qui n'était pas un rhéteur, mais un éducateur remarquable et comme un Rollin dans le paganisme, n'a donc fait que résumer toute sagesse sur cette grande question, lorsqu'il a posé la foi comme le mobile de toute vertu, et comme le lien qui la rattache au bonheur : *Qui VERA FIDE induerit, facile easdem quæ virtutem docent artes accipiet, Brevis est institutio vitæ honestæ beatæque SI CREDAS*¹.

On aura beau s'agiter à la recherche du bonheur hors de la foi ; on ne le trouvera pas plus que la vertu dont il est inséparable.

La vertu *croit* : elle croit à la justice et à la vérité, elle croit aux promesses de la conscience, elle croit aux inspirations du devoir et de l'honneur, contre tous les intérêts égoïstes, contre toutes les séductions sensibles qui l'en détournent ; et elle y croit jusqu'aux tourments, jusqu'à la mort, où elle semble tout perdre et où elle gagne tout, par le mérite même de son sacrifice. C'est la foi qui a fait tous les grands dévouements qui honorent l'humanité et qui la consolent : le dévouement des Décius et des Régulus, comme celui des grands Martyrs de cette foi divinisée par le Christianisme, et qui leur a fait trouver, dans les supplices mêmes, une félicité sublime.

III. Ce n'est là qu'une foi morale, dira-t-on. Cela est vrai. Mais le principe qui nous y conduit ne nous

¹ *Institutio oratoria*, lib. XII, 11.

y laisse pas, il veut logiquement et nécessairement que cette foi soit *religieuse*.

La vertu, en effet, étant toujours éprouvée ici-bas, ce qu'elle peut y trouver de bonheur ne saurait représenter toute la félicité qui revient à son mérite: elle n'en a que ce qu'il faut pour attendre. La foi, même simplement morale, doit donc franchir les limites de ce monde, et entrer dans l'ordre religieux.

C'est ce que la seule philosophie bien inspirée conclut de ses propres principes, comme l'expose très-bien encore l'éloquent interprète de Platon.

« S'il y a une alliance nécessaire entre la vertu et
 « le bonheur, dit M. Cousin, l'obstacle de ce monde
 « extérieur, relatif et contingent, est un obstacle
 « vain devant le décret de la raison pure; ce décret
 « doit être réalisé, et l'ordre moral, c'est-à-dire la
 « réparation de ce désordre temporaire, la vie future
 « est infaillible. Et si elle l'est, l'existence d'une
 « Puissance supérieure à la fatalité extérieure, et ca-
 « pable d'opérer le rétablissement de l'ordre, n'est
 « pas moins infaillible; de sorte que la liberté, l'im-
 « mortalité de l'âme, et Dieu, sont des corollaires de
 « la notion du souverain Bien, corollaire dont toute
 « la valeur repose sur celle de leur principe. Tel est
 « le système entier de la critique de la raison pure
 « pratique, le monument le plus solide et le plus
 « hardi que le génie philosophique ait élevé à la
 « vertu désintéressée¹. »

¹ Argument du *Philèbe*.

IV. Cela est très-beau et très-bien. Seulement, le *génie philosophique* devrait être, ce nous semble, plus modeste. Sa fierté même accuse sa faiblesse. Il faut en effet que ses ressources soient bien restreintes, pour que des vérités aussi *infaillibles*, comme il le dit, que la liberté, l'immortalité de l'âme et Dieu, soient son monument *le plus hardi*. Encore sa prétention est-elle contestable. N'y a-t-il pas eu toujours dans le monde des traditions, des croyances, des espérances d'immortalité dont la vertu s'est inspirée, sans qu'elle ait eu à attendre la *critique de la raison pure*, et qu'elle ait besoin d'y recourir ? Platon était plus humble que son interprète, lui qui se déclarait redevable à ces traditions et à ces croyances, et qui y appuyait les monuments de son génie, non sans confesser encore leur fragilité et le besoin d'une Révélation.

La Philosophie moderne ne lui donne en cela que trop raison ; car ce qui est plus contestable encore que la hardiesse de ce qu'elle appelle son monument, c'est sa solidité. Qui ne sait que la même plume qui l'a élevé, le met tout aussitôt en question et le renverse. Y a-t-il une vérité plus flottante, plus controversée ou altérée, plus livrée à tous les jeux et à tous les caprices du génie philosophique, que celles de l'immortalité de l'âme et de Dieu ? Vérités solides et infaillibles cependant, mais pour tout autre que cette raison qui ne se les attribue que pour avoir, ce semble, le droit d'en disposer, et qui est impropre à porter ses propres conceptions.

Les témoignages et, comme dit M. Cousin, les *décrets de la raison pure* n'en sont pas moins précieux à recueillir dans l'état de fluctuation où elle-même a mis les âmes. Ils le sont même doublement : par leur force logique, qui conduit à la foi ; et par leur faiblesse pratique, qui nous la fait embrasser pour nous prémunir contre les retours de cette raison si mobile : comme la vague qui nous remporterait dans l'abîme si nous ne saisissons le rocher vers lequel elle-même nous a portés.

La foi, non-seulement comme *corollaire*, mais comme *principe* ; la foi révélée et surnaturelle, entée sur la foi naturelle et qui, seule, lui fait porter des fruits ; la foi insérée, non - seulement dans l'esprit, mais dans le cœur, sans lequel tous les décrets de la raison pure seraient vains ; la foi, non plus seulement dans son terme, la vie future et le bonheur qui y est réservé à la vertu, mais dans la voie qui y conduit et qui en fait goûter déjà les prémices ; la foi en Jésus-Christ, qui est cette *Voie* et cette *Vie* : voilà donc ce que comporte la vraie vertu comme mobile, et ce qu'elle réclame comme bonheur.

A cette foi seule, vertu elle-même, il appartient de soutenir la vertu, de l'élever et de la porter jusqu'à la sainteté ; de tenir envers elle les promesses de la conscience, et de la doter d'un bonheur qui ne remplit pas seulement ces promesses, mais qui les dépasse infiniment.

V. La question du bonheur se dégage ainsi de la

douleur et du plaisir qui en sont les fausses orientations, et elle se rattache uniquement à la vertu, et en elle à la foi.

Le plaisir a une mauvaise marque : c'est d'être l'appât du mal, source de malheur ; et la douleur se recommande au contraire comme semence du mérite, dont le bonheur est la moisson : *qui seminant in lacrymis in exultatione metent*¹.

Ces considérations de plaisir et de douleur n'ont ainsi qu'une valeur essentiellement relative et même fallacieuse. Ce sont des puissances trompeuses.

De quelque façon qu'on l'envisage, ce n'est pas affaire de plaisir que la vie. Notre sort nous y est fait sans nous, par les événements dont elle se compose, et que notre manière de les recevoir peut seulement modifier. A tout considérer, c'est une épreuve. L'envisager et la prendre par le côté du plaisir, c'est se préparer infailliblement la déception. Il est plus prudent autant que plus digne de s'armer contre elle de vertu et de la dominer par la foi ; de tromper par là sa tromperie même, pour ainsi parler, et de viser uniquement à ce solide bonheur qui ne peut être que le partage du mérite et la couronne du combat. Nous ne saurions mieux faire que de renvoyer ici à la lecture de l'admirable chapitre **xii**, livre II de l'*Imitation*, intitulé de *Regia via sanctæ Crucis*, où se trouve développée cette vérité d'autant plus philosophique qu'elle est chrétienne : « Erreur,

¹ Ps. cxxv, 5.

« erreur de chercher autre chose ici-bas que d'endurer les déplaisirs; car toute cette vie mortelle est pleine de misère et cernée de croix ! » et où on montre que ce n'est que dans l'acceptation de cette condition, et le recours à la force et à l'onction de Jésus-Christ qui la transforme, que se trouve la voie du bonheur véritable.

A voir la répugnance qu'inspire la vie chrétienne, on dirait que la vie libre n'est semée que de roses. Qui verrait le dessous des deux aurait bien plus horreur de celle-ci que de celle-là. Elle est exposée, en effet, à la même généralité de maux que la vie chrétienne, et elle n'en a pas les consolations. Elle se crée ensuite à elle-même des maux de désordre et de déception qui empoisonnent de trouble et de dégoût la généralité des biens. Enfin, elle aboutit à la perte, et à la perte éternelle, du premier, du souverain, du seul et unique Bien.

Que sacrifions-nous donc dans la vie chrétienne ? Nous sacrifions les apparences à la réalité ; tandis que dans la vie libre, c'est la réalité que nous sacrifions aux apparences.

VI. Ce n'est pas que les apparences soient peu de chose. Il ne faut rien exagérer ni diminuer. Ces apparences, ces ombres, ces fantômes de plaisirs et de biens mortels ont une puissance qui prend sa source dans cet instinct de bonheur qui est en nous, et dont le premier mouvement est de se satisfaire, parce que c'était là sa première destination. Ils donnent même

une satisfaction sensible par l'illusion dont ils nous charment, et même par la réalité de jouissance qu'ils font éprouver au moment rapide où on les saisit. Ce charme et cette jouissance sont sans doute quelque chose puisqu'ils font précisément le mérite de la vertu qui les sacrifie quand ils sont mauvais, et qui les modère quand ils sont légitimes. Mais j'affirme hautement que leur valeur devient bien plus grande par le bonheur que procure leur sacrifice que par l'enivrement de leur possession, et qu'il n'y a que la vertu qui en tire parti. J'en appelle à ceux qui s'y livrent ; au désenchantement, au trouble, à l'insipidité, quand ce n'est pas au remords et au désespoir, qu'ils en rapportent. Que ne leur est-il donné de connaître la paix, le contentement, la joie profonde et intarissable de l'âme chrétienne qui s'en défend, sous le voile d'austérité et de privation qui la recouvre ?

La joie chrétienne est une joie sereine et forte, mais voilée d'une sorte de tristesse ; et cela par deux raisons : fille du sacrifice, elle se ressent de son origine ; avant-goût seulement de son Objet, elle est trop blessée de son amour pour ne pas souffrir de sa privation. Mais qu'on ne s'y trompe pas : c'est la seule joie qui soit donnée à l'âme humaine ici-bas ; et elle est si grande, même dans cette condition de lutte et d'exil, qu'elle fait préférer et aimer la souffrance même.

S'il est réservé à l'âme chrétienne de la goûter, il suffit d'avoir l'âme grande pour la comprendre.

Sénèque, qui avait une telle âme dans ses écrits, l'a très-bien caractérisée :

« Le but que je me propose dans mes lettres, écrit-il à son ami Lucilius, quel peut-il être, sinon de vous exhorter à la sagesse ? Et la base de la sagesse quelle est-elle ? me dites-vous. De ne pas avoir de joies frivoles. Qu'ai-je dit, la base ? c'en est bien le faite. Mais je n'entends pas pour cela que vous manquiez de joie. Apprenez seulement quelle est la véritable. Je veux que votre joie naisse en vous comme de sa demeure ; et cela sera si elle est intérieure. Les autres joies ne vont pas à l'âme, joies futiles, à moins que l'homme heureux, à votre compte, ne soit celui qui rit. L'âme doit être allègre et confiante, et supérieure à tout. Croyez-moi, c'est une chose sérieuse que la véritable joie. Est-ce avec un visage épanoui, dites-moi, est-ce avec des yeux rians, que l'on méprise la mort, que l'on ouvre sa porte à la pauvreté, que l'on retient ses passions sous le joug ?... Elle est grande la joie, fruit de ces pénibles sacrifices ; mais elle n'a pas le rire sur les lèvres. C'est elle dont je veux vous assurer la possession¹. »

Cette joie philosophique était plutôt conçue que ressentie par Sénèque qui ne s'en contentait pas, comme on ne le voit que trop par sa conduite et par sa fin. Comment en eût-il été autrement ? La philosophie ne tenait pas compte du siège même du bon-

¹ Lettre XXIII.

heur, du cœur, qu'elle abandonnait aux passions, faute de pouvoir l'occuper par un objet qui l'emportât sur elles ! Il ne suffit pas de sevrer ce cœur des faux biens. Il ne saurait se nourrir de lui-même et de la sèche et égoïste complaisance en sa vertu. Son propre est d'aimer. Aimer veut un objet autre que soi. C'est bien *en nous* que la véritable joie doit naître, mais non pas *de nous*. Là était et sera toujours l'écueil de toute sagesse purement humaine. Elle sera toujours vaine et fausse en faisant abstraction du cœur ; et elle est condamnée à en faire abstraction par l'impuissance de lui trouver un objet supérieur qui le ravisse aux fausses joies de la terre, et qui lui fasse braver pour son amour les épreuves de la vertu. Cet objet ne peut être que Dieu même, Dieu perdu pour notre nature déchue de sa possession, et descendu surnaturellement vers elle pour la ramener à Lui.

Reposons-nous, en terminant, des considérations métaphysiques de ces deux chapitres, par cette étude du bonheur de croire à son véritable point de vue : le cœur.

CHAPITRE VII

BONHEUR DE CROIRE. — BONHEUR D'AIMER
ET D'ÊTRE AIMÉ.

I. Il est un sentiment sur lequel devrait rouler toute la question du bonheur, et dont cependant la Philosophie n'a tenu nul compte, comme s'il n'eût pas existé dans l'humanité avant le Christ.

Ce sentiment, que Jésus-Christ déclare solennellement être en effet *nouveau*, et avoir été apporté par lui au monde, c'est l'amour divin; l'amour, que, dans cette acception toute nouvelle, il a dû appeler des noms nouveaux aussi de *dilection* et de *charité*.

L'amour, en tant que mobile de la vertu, est un fruit de l'Évangile; les Anciens n'en avaient aucune idée pratique. La vertu était chez eux sans amour, et par conséquent sans bonheur.

Plus d'amour, partant plus de joie ¹.

¹ Sénèque a écrit *une fois* les mots *amour de Dieu* (comme Cicéron *une fois* le mot de *charité* envers les hommes (ce qui est assez extraordinaire pour que les critiques l'aient remarqué). Mais il est manifeste que c'est en Sénèque un reflet de saint Paul, comme cela résulte de l'ensemble de l'écrit où se trouve cette expression. C'est dans sa lettre XLVII, qui contient la première réclamation d'humanité en faveur des esclaves, et où on sent quelque chose de la sublime lettre de saint Paul, prisonnier à Rome, à Philémon, en faveur d'Onézime, esclave de ce dernier.

Comment, en effet, concevoir le bonheur sans le cœur, qui en est le foyer ; et comment concevoir ce foyer sans l'amour, qui en est la flamme ?

Le bonheur, peut-on dire, est identique à l'amour.

La vertu était donc déshéritée du bonheur, l'étant de l'amour.

Anomalie d'autant plus grande, que les passions, qu'elle doit refréner, sont des amours déréglés, s'autorisant contre la vertu de la nature même de ce cœur qui, avant tout, pour son bonheur ou son malheur, doit aimer.

Il fallait donc opposer aux passions cela même qui fait leur charme : l'amour ; et même un plus grand amour. Il fallait que la lutte s'engageât, non pas seulement entre le cœur et l'esprit, entre la volonté et la raison ; mais, dans le cœur même, entre deux amours : entre l'amour bon et l'amour mauvais ; et il fallait que le premier se fît pardonner en quelque sorte sa sagesse et sa sévérité par son ardeur et ses délices.

La vertu a plus besoin d'amour que les passions. Les passions n'ont pas d'obstacles intérieurs à surmonter : elles n'ont qu'à suivre la pente de la nature ; et si elles rencontrent des obstacles extérieurs, elles s'en font un jeu et s'en exaltent. Tout est obstacle, tout est sacrifice pour la vertu, et le plus grand de tous est en nous-mêmes, dans la détermination et, si j'ose ainsi dire, dans la détente de la volonté. Il fallait donc là un mobile qui fût en raison de l'obstacle et le surmontât ; qui non-seulement ne fût pas

arrêté, mais qui fût provoqué par le sacrifice ; dont le propre fût de s'y complaire et d'y grandir : il fallait l'amour.

II. D'où pouvait venir à l'âme un tel amour ?

Pour le comprendre, il faut remarquer qu'aimer c'est sortir de soi pour vivre en autrui, ce qui n'a lieu pleinement que si nous-mêmes sommes l'objet du même sentiment autorisant le nôtre et le doublant par cette réciprocité de flamme. L'amour, c'est aimer et être aimé : c'est deux en un.

Or, l'objet de la vertu étant la Justice et la Vérité qui sont Dieu, il fallait que Dieu sortît de l'idéal et de l'invisible, et revêtît un mode personnel et humain pour se faire aimer du cœur de l'homme. Il fallait qu'il se révélât, non-seulement comme justice et vérité, mais comme amour ; comme objet non-seulement aimable, mais aimant ; et aimable, en cela surtout qu'il est aimant : ce qui était totalement inconnu dans le monde. La Beauté éternelle est bien l'objet de l'amour dans Platon ; mais elle est aimée, non aimante ; et cet amour n'étant pas rendu était purement *platonique*.

Deus Charitas est, Dieu est amour : voilà la grande vérité révélée dans le Christianisme ; et révélée non en parole, mais en fait, en démarches de cet Amour infini et éternel, nous aimant le premier, nous donnant à la Crèche, à la Cène, sur la Croix les témoignages sensibles et humains du plus grand des amours, nous laissant au Sacrement de l'Eucharistie

un foyer universel et perpétuel de sa flamme; et, chose admirable! n'allumant pas seulement pour Lui les sentiments naturels du cœur de l'homme, mais les transformant en Lui-même, les surnaturalisant, les divinisant, leur donnant son infinité; se faisant aimer en Dieu, après nous avoir aimés en homme.

Il a allumé son amour dans le cœur humain. Il a blessé ce cœur aimant et généreux d'un trait vainqueur qui le provoque au sacrifice par le sacrifice, à l'amour par l'amour. « L'amour de Jésus-Christ nous presse, » *Charitas Christi urget nos*¹; il nous attire du haut de sa croix à tous les sacrifices de la vertu par le charme de l'amour, et nous y fait trouver le bonheur : « Jésus-Christ est mort pour tous, afin que
« ceux qui vivent ne vivent plus à eux-mêmes, mais
« vivent à Celui qui est mort pour eux². »

Et l'âme chrétienne de s'écrier : « Ma vie c'est le
« Christ. — Je vis, non plus pour moi, mais Jésus-
« Christ en moi. — Qui me séparera de l'amour de
« Jésus-Christ? la tribulation? l'angoisse? la faim? la
« nudité? le péril? la persécution? le glaive?...
« Non, rien ne pourra me séparer de la charité
« de Dieu, qui est dans le Christ Jésus Notre-Sei-
« gneur³! »

« — La mort et la passion de Notre Seigneur, dit
« saint François de Sales, est le motif le plus doux et
« le plus violent qui puisse animer nos cœurs. Le

¹ II *ad Corinth.*, v, 14.

² *Ibid.*, 15.

³ *Ad Rom.*, viii, 35.

« mont Calvaire est le mont des amants. Tout amour
 « qui ne prend pas son origine dans la passion du
 « Sauveur est fragile et périlleux. Ou aimer, ou mou-
 « rir ; mourir et aimer. Mourir à tout autre amour,
 « pour vivre à celui de Jésus. Les enfants de la Croix
 « se glorifient et se réjouissent en leur admirable
 « problème que le monde n'entend pas. »

III. C'est là, en effet, un problème pour le monde et pour ses prétendus sages. Ils appellent cela folie. Folie ! cela doit être, car c'est amour. Mais folie qui est sagesse en celui qui aime, comme la sagesse est folie en celui qui n'aime pas. Qu'est-ce, en effet, qu'une sagesse qui n'aime pas, sinon une folie froide, la pire de toutes les folies ? Folie de ne pas tenir compte du cœur dans le gouvernement du cœur ! folie de vouloir trouver le bonheur sans l'amour et sans l'éternel amour ! folie de ne pas aimer infiniment Celui qui est infiniment aimable ! folie de Lui préférer des objets indignes, non-seulement de Lui, mais de nous ! folie de ne pas répondre à l'amour que le premier il nous a témoigné d'une manière si prodigieuse par notre amour ! folie de ne pas voir toutes les merveilles que cet amour divin a opérées dans le monde ou d'y être insensible ! folie de vouloir juger ce céleste amour sans le connaître, de vouloir le connaître sans le sentir, et de vouloir le sentir avec un cœur terrestre ! folie enfin, de ne pas voir le caractère de sa sagesse en cela même qui nous le fait paraître folie, étant bien croyable et raisonnable qu'un Dieu qui aime infini-

ment en donne des preuves proportionnées à l'infinité de son amour et de sa puissance, et que ce qui est propre à la toute-puissance d'un Dieu doit passer de bien loin la capacité de notre raison !

Si ce sentiment était dans la nature, comme le sont, je ne dis pas l'attrait des plaisirs, mais même les charmes de la vertu, toute âme honnête pourrait se croire compétente pour le juger ; mais il est totalement surnaturel, et ce n'est pas la vertu en général, mais la vertu seule de la foi et la pratique de cette vertu qui initie le cœur à son expérience. Le sacrifice même de Jésus-Christ, *ce motif le plus doux et le plus violent qui puisse animer nos cœurs*, n'agit que par sa grâce surnaturelle, grâce qui est le fruit de ce sacrifice, et qui est au prix du nôtre.

C'est donc à ce prix qu'est attaché ce charme surnaturel de l'amour divin qui est tout à la fois le moyen et le bonheur de croire.

IV. Répondez-moi de ce bonheur, dira l'âme étonnée et incertaine, et dès aujourd'hui je me convertirai : hélas ! est-ce autre chose que je cherche ? et s'il ne me fallait, pour croire qu'il est dans le Christianisme, que de ne l'avoir pas trouvé ailleurs, nul ne serait plus croyant que moi. Que ne pouvez-vous donc m'assurer ce bonheur, et je m'assujettirai à toutes les exigences de la vie chrétienne !

Un tel sentiment est trop intéressé pour être digne du bonheur céleste. Aucune assurance d'ailleurs ne saurait vous donner l'idée de ce bonheur, parce qu'il

est sans analogie naturelle. Infidèle que vous êtes déjà à tant de raisons et de témoignages de la foi, on aurait beau vous répondre de ses douceurs, ce qu'on en dirait ne ferait sur vous nul effet, et l'attachement actuel que vous avez à ce qui vous retient, rendrait vaine l'assurance qu'on vous donnerait d'un bien dont vous n'auriez qu'une connaissance spéculative, mais dont vos sens ne seraient pas touchés. Douceurs pour douceurs, vous vous en tiendriez toujours à celles que vous goûtez, si vaines ou empoisonnées qu'elles soient, parce qu'elles sont présentes, et que les autres ne seraient encore pour vous qu'en expectative. C'est par le côté opposé qu'il faut prendre la question, par le sacrifice. Il faut commencer par vous vaincre, et cela est juste ; car ce bonheur dont je vous parle est ce *dictame caché* qui n'est donné qu'au vainqueur : *Vincenti dabo manna absconditum*¹.

Ce dictame, cette suavité réservée à l'âme chrétienne, et que *l'homme animal*, comme dit l'Apôtre, *ne saurait soupçonner et répute folie, parce que c'est spirituellement qu'il en faut juger*, est un écoulement de Dieu lui-même renfermant dans la simplicité de son être une variété infinie d'attrait et de bien : beauté, bonté, vérité, ordre, paix, vie, infinité, profondeur, stabilité, activité, justice, sainteté, et surtout Amour. Tous ces charmes, toutes ces perfections qu'il a répandus à divers degrés sur ses ouvrages, on les retrouve en Lui dans leur essence, on les reconnaît et on les démêle dans ce Bien des

¹ Apoc., II, 17.

biens. « Il en est, dit naïvement saint François de
« Sales, comme de la Manne du désert, laquelle con-
« tenait en soi le goût et la vertu de toutes les autres
« nourritures. On eût pu dire qu'elle avait le goût du
« citron, du melon, du raisin, de la prune et de la
« poire ; mais on eût encore plus véritablement dit
« qu'elle n'avait pas tous ces goûts, mais un seul
« goût qui était le sien propre, lequel contenait en
« unité tout ce qui pouvait être agréable et désirable
« en toute la diversité des autres goûts... O abîme
« des perfections divines ! qu'il est délectable de
« posséder en votre seule perfection l'excellence de
« toute perfection, en une façon si excellente que
« nul ne le peut comprendre parfaitement, sinon
« Vous-même¹ ! »

« Vivez chrétiennement, dit Bossuet, et vous en
« ferez la découverte. Jamais vous n'aurez respiré
« un air plus doux ; jamais votre faim n'aura été
« rassasiée par une manne plus délicieuse, ni votre
« soif étanchée par un plus salutaire rafraîchisse-
« ment. Rien de plus harmonieux que la Vérité sub-
« stantielle ; nulle mélodie plus douce, nul concert
« mieux entendu : nulle beauté plus parfaite et plus
« ravissante²... » — « Sache que mon joug est
« doux, dit Jésus-Christ dans les *Méditations chré-*
« *tiennes* de Malebranche, et que le fardeau que
« j'impose est léger par la force que je donne à ceux
« qui me servent. La douceur et la paix que je ré-

¹ *Traité de l'Amour de Dieu*, liv. II, chap. 1.

² III^e Sermon pour la *Fête de tous les Saints*.

« pands dans les cœurs passe tous les sentiments les
 « plus vifs et les plus agréables ; et ceux qui ont fait
 « divorce avec les plaisirs et les vanités humaines
 « reçoivent, à proportion de leur foi, une joie dont
 « on ne peut se former d'idée que par le sentiment
 « qui en résulte. Oui, mon fils, l'avant-goût du vrai
 « Bien rend infiniment plus heureux que le goût
 « actuel des biens qui passent ¹... »

Saint Augustin ne craint pas d'employer, pour résumer l'idée de cette douceur, l'expression de *concupiscence* qui, toute seule, n'est prise qu'en mauvaise part. « A la mauvaise concupiscence, dit-il, Dieu « oppose une sainte concupiscence. » *Inspirans pro concupiscentia mala, concupiscentiam bonam* ². Et la sainte Écriture elle-même l'appelle une *volupté*, dont Dieu enivre ses Saints. Cela se conçoit d'autant mieux que c'est Dieu qui est l'auteur naturel et la source première de toute volupté ; que c'est dans un *Paradis de volupté* ³ qu'il avait placé l'homme innocent, et que le péché ne rend nos voluptés si criminelles que précisément parce qu'il tourne contre Dieu le plaisir même que nous lui devons et le fait servir à l'outrager.

V. Et cette concupiscence, cette volupté que Dieu répand dans l'âme chrétienne, consiste principalement, dit saint Augustin, dans l'amour : *hoc est cha-*

¹ Méditation XI^e.

² *De Spiritu et littera*, c. iv.

³ Genèse, II, 15.

ritatem diffundens in cordibus nostris ¹ ; l'amour, dont le nom seul suffit à son éloge, qui fait tant de ravages dans le monde par tout ce qu'il fait sacrifier à son attrait, qui fait l'enchantement des cœurs qui en sont épris, qui en reste le rêve à jamais quand ils l'ont connu une fois, et dont le charme embellit tout ou efface tout!

L'amour est tout.

Doutez de tout au monde et jamais de l'amour.

Félicité si grande, et néanmoins si rare, que le même poète, après avoir brûlé ses ailes à cette flamme au sein des créatures, est tombé en s'écriant :

S'il est vrai que Schiller n'ait aimé qu'Amélie,
Goethe que Marguerite et Rousseau que Julie,
Que la terre leur soit légère! — ils ont aimé ².

Ce n'est pas profaner l'amour divin que de lui rapporter ces expressions de l'amour humain ; car c'est les lui restituer ; c'est les purifier et les justifier par ce rapport au seul objet qui y réponde.

On croit que l'amour de Dieu, parce qu'il est spirituel, n'est pas sensible. C'est une grossière erreur. C'est confondre le sensuel et le sensible. Il est spirituel par le silence des sens qui y prépare, et par l'Esprit de Dieu dont il est l'onction ; mais il est sensible jusqu'à la volupté et jusqu'à l'extase, à raison même de sa spiritualité et de sa délicatesse. C'est là le carac-

¹ *De Spiritu et littera*, c. 1v.

² Alfred de Musset.

tère du véritable amour. « Il ne marche ni sur la
 « terre, ni sur les corps, dit Platon, mais il plane et
 « se repose sur tout ce qu'il y a de plus tendre : car
 « c'est dans les *âmes* qu'il fait sa demeure. Et encore
 « n'est-ce pas dans toutes les âmes indistinctement;
 « rencontre-t-il un cœur dur, il passe et ne s'arrête
 « que dans un cœur tendre. Or, s'il ne touche jamais
 « que la partie la plus délicate des êtres les plus dé-
 « licats, ne faut-il pas qu'il soit doué lui-même de
 « la délicatesse la plus exquise?... J'ajoute qu'il est
 « d'une essence toute subtile : autrement il ne pour-
 « rait pénétrer partout, se glisser inaperçu dans les
 « cœurs et en sortir de la même manière. Et qui ne
 « reconnaîtrait une subtile essence à la grâce qui, de
 « l'aveu commun, distingue l'amour? Jamais l'a-
 « mour ne se fixe dans rien de flétri, corps ou âme;
 « mais où il trouve des fleurs et des parfums, c'est là
 « qu'il se plaît et qu'il s'arrête¹. » — « Je suis la
 « fleur des champs et le lis des vallées, » dit pareille-
 ment le Bien-Aimé au Cantique de l'Amour céleste.
 « Il se nourrit parmi les lis, » est-il dit aussi de lui,
 « et ses lèvres sont comme des lis distillant la myrrhe
 « la plus pure². »

L'amour humain lui-même, bien qu'il ait un but
 terrestre, est d'autant plus suave qu'il est plus pur,
 d'autant plus vif au cœur qu'il est moins sensuel,
 d'autant plus fort qu'il est plus délicat. C'est par
 l'idéal qu'il commence, et c'est par les sens qu'il finit.

¹ *Le Banquet.*

² Cant. des Cant., II, 16; — V, 13.

Que si par sa légitime destination il s'y prolonge, c'est grâce au frein moral qui le contient.

L'amour est unique dans son essence. Aussi, tandis que l'amour humain emprunte pour les prostituer aux créatures les expressions de l'amour divin, l'amour divin emprunte les siennes à l'amour humain dans ce cantique de l'Amour si bien nommé le Cantique des Cantiques, où l'enchantement de l'amour transfigure en sa chaste ardeur les images les plus sensibles, et les idéalise en les revêtant.

C'est ce même charme d'amour que goûte l'âme chrétienne, naturellement faite pour Dieu, son premier époux, son idéal, qu'elle poursuit dans toutes ses ombres, et qui Lui-même, épris de l'âme humaine, est venu, franchissant toutes les hauteurs qui l'en séparaient, la chercher et la racheter dans ses égarements. Il n'est pas une expression d'amour dans ce chant mystique qui ne réponde aux délices et aux ardeurs de l'union de l'âme et de Jésus-Christ, et qui n'en soit l'allégorie la plus justifiée, à proportion de la fidélité de l'âme à cette sainte union.

Comprenez par là le bonheur dont se privent tant d'âmes qui cependant y aspirent, et se consomment à le rêver! Qui est-ce qui est si déshérité qu'il n'ait pas aimé une fois, et qui ne sacrifierait tout pour aimer encore, pour aimer toujours? Qu'est-ce donc d'aimer l'Objet même pour lequel nous a été donnée la faculté d'aimer, qui est le Beau même, et par là souverainement aimable, l'Amour même, et par là souverainement aimant; et qui étant pareillement la Vérité et

la Justice, ne ravit pas moins l'esprit et la conscience que le cœur !

« Son idée, dit Rivarol, délivre notre esprit de ses
« longs tourments et notre cœur de sa vaste soli-
« tude. » — « Rien ne rend plus heureux, dit aussi
« Madame de Lambert, que d'avoir l'esprit persuadé
« et le cœur touché : cela est bon pour tous les
« temps... Les choses sont en repos lorsqu'elles
« sont à leur place : et la place du cœur de l'homme
« est le cœur de Dieu. Lorsque nous sommes dans sa
« main, et que notre volonté est soumise à la sienne,
« nos inquiétudes cessent... Il n'y a point d'asile plus
« sûr pour l'homme que l'amour et la crainte de
« Dieu. »

Ce sont des observateurs, non des connaisseurs, qui parlent ainsi de l'amour que fait goûter la foi chrétienne. Car, comme dit très-bien Bossuet, quand on n'a pas cet amour on en raisonne comme les autres ; mais quand on l'a, on se tait, on ne sait qu'en dire, si ce n'est qu'il surpasse tout sentiment. A lui seul de se faire connaître.

VI. Cependant, pour en donner quelque idée, et pour le plaisir d'en parler, prolongeons encore un peu cet entretien ; et relevons la justesse de ce mot de Madame de Lambert : *Cela est bon pour tous les temps.*

L'amour humain n'a qu'un temps. Ce suprême bonheur est un rayon du ciel qui ne brille un instant que pour décolorer le reste de l'existence.

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment ;
Chagrin d'amour dure toute la vie.

Le désenchantement suit de près l'illusion. Il est au second coup d'œil. On n'aime plus, ou on n'est plus aimé, ou on ne s'aime plus. On ne peut soutenir longtemps l'idéal, c'est-à-dire Dieu dans les créatures : c'est une épreuve à laquelle rien ne résiste, et nul ne peut tenir ce qu'il promet. L'âge tout au moins ne tarde pas à nous enlever les vains privilèges de l'illusion : on survit à l'amour, on en porte au dedans de soi la solitude dévastée, et on se dit comme le poète :

Ah ! si mon cœur osait encor se renflammer !
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
Ai-je passé le temps d'aimer ?

Ou bien :

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours ;
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

On meurt deux fois, je le vois bien :
Cesser d'aimer et d'être aimable
Est une mort insupportable :
Cesser de vivre, ce n'est rien !

Voilà l'amour humain ; et encore d'autrefois !

L'amour de Dieu est de tous les temps. Il prévient toute autre flamme dans le cœur de l'enfant ; il domine toutes les ardeurs de la jeunesse ; et il les re-

nouvelle dans le vieillard. Pour cet amour le cœur n'a point d'âge. Il ne connaît ni glaces, ni déclin. Il ne rejoint pas seulement l'aurore au crépuscule de nos jours : il est l'aurore d'un jour sans fin. « Il rachète la vie de son déclin, dit le chantre sacré ; il « la couronne de sa miséricorde et de ses tendresses ; « il comble tout désir de sa douceur, et il renouvelle « notre jeunesse comme celle de l'aigle ¹. »

Dieu seul a le secret surnaturel de l'amour ardent et de l'amour constant, croissant. Ce qu'on a éprouvé une fois, par échappée, dans un souffle de jeunesse et de printemps, il le fait goûter au cœur à tout âge. Il est la poésie de l'amour, sans la fiction. Ce qui nous enchante, par éclair, ce qui nous détourne même de Lui dans les créatures, n'est que l'illusion de sa réalité : en elles éphémère et trompeur, en Lui constant et fidèle.

Cela est surtout vrai dans ce siècle. Autrefois l'amour était au moins une illusion : aujourd'hui pas même. On se le dit tous les jours : il n'y a plus d'amour. Tout ce qui exprimait cette passion est devenu suranné. Elle n'est plus même un danger, et le cœur en est tellement appauvri que les moralistes même le regrettent. Dieu seul a hérité du cœur humain. « Si l'on y regarde bien, a dit excellemment « Madame Swetchine, sur cette terre où Dieu semble « si parfaitement oublié, c'est encore pour Lui, « après tout, qu'il y a le plus de fidélité et le plus « d'amour. »

¹ Ps. cii, 4, 5.

On ne saurait plus ce que c'est qu'aimer d'amour, sans Dieu, sans Jésus-Christ, sans les chastes et saintes ardeurs qu'il allume et qu'il entretient encore dans le monde. Et si le monde en est venu à ce désenchantement qui lui fait honte à lui-même, c'est pour avoir séparé l'amour de son principe, pour l'avoir idolâtré dans les créatures et éteint dans les sens. Psyché, devenue sensuelle, a porté la lampe du rationalisme dans les mystères de l'amour, et le dieu s'est envolé.

A la Psyché chrétienne il sera donné de le retrouver, par les épreuves de la foi, aux Sacrements où il réside.

Là seulement on a l'amour et on en goûte les délices. Le cœur est pris. On aime. On aime, et rien ne coûte ; on aime, et cela console de tout ; on aime, et sans autre considération on est heureux. On a au cœur comme « un bouquet de myrrhe, » et ce bouquet est « le Bien-Aimé : » *Fasciculus myrrhæ Dilectus meus mihi*¹. »

VII. On aime *et on est aimé*. Voilà encore la merveille, si rare dans l'amour humain qu'une des victimes de cet amour a pu dire non sans vérité : « L'amour est une grande duperie : il lui faut toujours une victime, et la victime est toujours la partie aimante et vraie. Vous aimez, donc vous n'êtes pas aimé ; vous êtes aimé, donc vous n'aimez pas. Et voilà l'éternelle histoire. » Dans le saint com-

¹ *Cant. cant.*, 1, 12.

merce de l'âme avec Jésus-Christ, s'il y a trop souvent une victime qui est bien vraiment la *partie aimante et vraie*, c'est Jésus-Christ. Jésus-Christ n'est pas aimé. Mais l'âme, elle, est toujours assurée d'être aimée de Jésus-Christ ; aimée comme on aime en amour, avec jalousie, souffrance, patience, don total, ou abandon total quand la mesure de la fidélité ou du mépris qu'on a pour Lui est comblée ; et il est si riche, que comme sa possession fait le ciel, sa perte fait l'enfer ; et c'est là le sens de l'inscription que Dante met à la porte de la Cité des larmes : « Je suis l'œuvre de la divine puissance, de la Sagesse infinie, et du *premier Amour*. »

Être aimé, et aimé d'un tel amour ! Se rend-on bien compte de la douceur de cette confiance, et du prix de cet amour ! Qui que vous soyez qui êtes le mieux aimé dans ce monde, êtes-vous bien sûr de l'être véritablement, sûrement, purement, éternellement, selon toutes les délicatesses et toutes les exigences du cœur ? Il ne faut pas, hélas ! aller bien loin dans les meilleures affections humaines pour en trouver le fond ; et la délicatesse consiste précisément à ne pas trop les sonder, à ne pas les mettre à trop forte épreuve. Et cependant nous avons besoin d'un amour sans fond. Ce qui manque à toutes ces affections, par où elles trahissent en nous ce besoin, vous le trouvez infiniment en Dieu. L'idéal, en Lui, c'est le réel. — Et vous tous qui n'êtes pas ou qui n'êtes plus aimés, qui avez passé l'âge où on l'est, qui avez perdu les fragiles avantages qui ont pu

vous faire croire que vous l'étiez, qui avez été trahis, délaissés, rebutés, et qui, dans l'aride désert de votre existence, portez un cœur consumé et altéré, écoutez ce dernier chant d'une âme sœur de votre âme, intitulé *la Couronne effeuillée*, et où la vérité du sentiment rachète si bien les défaillances de l'expression :

J'irai, j'irai porter ma couronne effeuillée
Au jardin de mon Père où revit toute fleur ;
J'y répandrai longtemps mon âme agenouillée :
Mon Père a des secrets pour vaincre la douleur.

J'irai, j'irai lui dire, au moins avec mes larmes :
« Regardez, j'ai souffert... » Il me regardera ;
Et sous mon front changé, sous mes pâleurs sans charmes,
Parce qu'il est mon Père, il me reconnaîtra.

Il dira : c'est donc vous, chère âme désolée !
La terre manque-t-elle à vos pas égarés ?
Chère âme, je suis Dieu : ne soyez plus troublée :
Voici votre maison, voici mon cœur, entrez ! »

O clémence ! ô douceur ! ô saint refuge ! ô Père !
Votre enfant qui pleurait vous l'avez entendu !
Je vous obtiens déjà, puisque je vous espère
Et que vous possédez tout ce que j'ai perdu.

Vous ne rejetez pas la fleur qui n'est plus belle ;
Ce crime de la terre au ciel est pardonné.
Vous ne maudirez pas votre enfant infidèle,
Non d'avoir rien vendu, mais d'avoir tout donné ¹.

¹ Madame Desbordes-Valmore, *Poésies inédites*.

VIII. Mais ce qui est vraiment divin dans cet amour qui tient de tous les amours, et dans le sein duquel on les retrouve avec je ne sais quoi de plus exquis et de plus profond qui est l'Amour même, Dieu, c'est qu'on aime soi-même de ce même amour dont on est aimé, divinement en quelque sorte. Vous ne comprenez pas un tel amour, sa vivacité et son ardeur dans sa spiritualité et sa pureté : vous avez bien raison. Naturellement nous n'aimons pas Dieu. Il faut que Dieu même nous attire. Il nous aime le premier, et si nous l'aimons, c'est de ce même amour dont il nous aime, et qu'il nous communique en nous aimant. C'est un rayon du même amour revenant à son foyer. Il nous donne par là de quoi lui rendre. Les païens avaient fait de l'Amour un dieu qui enflammait les cœurs de ses flèches. C'était une déification de l'amour humain et sensuel. Mais cela est vrai de l'amour spirituel et divin. Dieu le darde au cœur de l'homme pour l'aider à l'aimer, pour faire qu'il l'aime, *Deus sagittat cor amantis ut adjuvat amantem, sagittat ut faciat amantem*¹ ; et le blessant ainsi de son amour, il l'enivre de sa félicité.

IX. Félicité mystérieuse et ineffable, comme le sentiment qui en est la source, renfermée en chaque âme qui la goûte et que sa discrétion autant que sa profondeur dérobe à toute expression.

Il est une hymne de la Liturgie romaine qui en est le chant naïf. Je ne veux pas la transvaser en

¹ Saint Augustin, *Enarr. in Psalm. cxix.*

français, de peur d'en faire évaporer le parfum. Qui est-ce qui n'y reconnaîtra pas la présence de ce sentiment, alors même qu'il y aurait le cœur fermé, et ne le ressentira pas s'il a le bonheur de le connaître ¹ ?

Jesus dulcis memoria
Dans vera cordis gaudia;
Sed super mel et omnia
Ejus dulcis præsentia.

Nil canitur suavius,
Nil auditur jucundius,
Nil cogitatur dulcius,
Quam Jesus Dei Filius.

Jesu, spes pœnitentibus,
Quam pius es petentibus !
Quam bonus te quærentibus !!
Sed quid invenientibus !!!

Nec lingua valet dicere,
Nec littera exprimere,
Expertus potest credere
Quid sit Jesum diligere.

Sis, Jesu, nostrum gaudium,
Qui es futurus præmium;
Sit nostra in te gloria
Per cuncta semper sæcula *.

A quelque endroit que vous ouvriez la sainte Écriture, vous trouverez l'expression vive de ce sentiment ne permettant pas de douter de sa réalité. La

¹ Augustin Thierry en était touché, à la lecture que notre cher abbé Pereyve allait lui faire, tous les dimanches, de l'office du jour, autant qu'il était choqué de la plupart des hymnes de Santeuil.

* Hymne pour la fête du saint Nom de Jésus.

joie, la douceur, la suavité, le transport, l'extase y éclatent à chaque page et passent tout langage humain. C'est plus que de la joie et de la félicité : *Super gaudium et lætitiā* ; c'est plus que le miel et que le rayon de miel : *Super mel et favum* ; l'âme surabonde de joie au sein des tribulations : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra*, etc.

Je rapporterai ici un fait qui n'étonnera que ceux dont le cœur est entièrement étranger à ce sentiment. Mgr Daniel, de vénérée mémoire, me racontait que faisant un jour, dans son diocèse de Coutances, la visite d'un couvent dont la règle était des plus crucifiantes, il se hasarda à demander à une de ces *victimæ cloîtrées*, comme les appelle le monde, si elle était heureuse, cette même demande que madame de Montespan fit à madame de La Vallière : « Si je suis heureuse ? Monseigneur, répondit cette amante de Jésus-Christ : je le suis tellement que j'en ai peur : je me demande, en effet, comment je pourrai l'être dans l'autre vie, après l'avoir tant été dans celle-ci ! »

Le *Récit d'une Sœur* nous initie en ce moment à l'existence d'une âme à qui il a été donné de faire l'expérience des deux bonheurs, dans les conditions les plus rares pour une telle expérience : le bien-être, la fortune, la considération, la beauté, l'esprit, les joies de la famille ; l'enchantement d'une vie promenée dans les situations les plus variées d'agrément, les plus féeriques par les rêves réalisés ; l'amour, l'amour, surtout, comme il n'y en eut jamais

de plus heureux ; et tout cela, chose rare, en tout honneur et pureté, en toute légitime jouissance : puis, tout ce bonheur de la terre renversé en un seul jour, pour faire place au bonheur purement spirituel de la foi conquise au prix de cette grande perte, dans le deuil, dans la solitude d'une étroite cellule, sous une bure grossière, dans le dépouillement de la fortune par la charité, dans le retranchement de toute satisfaction humaine pour ne respirer plus que du côté du ciel et de Jésus-Christ, et cela dans la liberté conservée au sein de tous ces sacrifices, pour que l'expérience fût en quelque sorte à l'épreuve du regret. Jamais on n'a vu les deux bonheurs ainsi mis en balance comme dans les deux plateaux. Eh bien, quel est celui qui l'a emporté ? « A laquelle des deux époques avez-vous été le plus « heureuse ? » lui demandait une de ses dignes confidentes qui me l'a rapporté : — « A celle-ci, » répondit madame Albert de la Ferronays. Et nous retrouvons cette déclaration dans ces lignes qu'elle écrivait au R. P. de Ravignan, et qu'on peut lire dans la *Vie* de ce dernier : « Je serais bien ingrate « d'envier le sort d'un autre dans un moment où je « jouis d'un contentement qui m'étonne et que je « vous dois après Dieu. Que vous avez été bien inspiré de me donner cette existence ! Je la savoure, et « les distractions du monde ne causent pas cela. « Avec une petite lampe funèbre, j'ai le cœur gai. « Dieu me gâte¹... »

¹ Nous trouvons même, chose curieuse, les deux bonheurs notés

Nous trouvons encore dans la *Vie du R. P. de Ravignan*, qui était si bien fait pour être l'initiateur des belles âmes aux joies de l'amour divin, le témoignage émouvant d'une autre âme, venue celle-là de bien loin et de bien bas. C'était une jeune actrice. Elle se prit au filet de sa parole apostolique, et amenée des extrémités de l'ignorance et du milieu des

et analysés par elle, en regard l'un de l'autre, dans le journal de ses impressions. Ainsi, dans les pages qui se rapportent à sa vie du monde, parlant d'une jeune Anglaise qui s'était faite catholique et qui disait qu'il lui semblait être en paradis, elle écrivait : « Je fus fort étonnée de cela, et j'étais si terrestre que je pensai qu'il fallait avoir bien de l'imagination pour mettre ainsi tout son bonheur dans les choses invisibles ! Je ne pouvais pas du tout le comprendre ; et je restais de même étonnée lorsque Albert me disait : Oh ! si tu savais quel bonheur c'est de recevoir l'absolution ! » Mais l'expression de sa figure était telle, en disant cela, qu'elle est encore dans mon âme. » — Puis, cinq ans plus tard, revoyant, en habit de veuve, dans les mêmes lieux, un religieux qui lui rappelait cette première époque de son bonheur humain évanoui : « Une joie suave, écrit-elle, fut le principal sentiment de cette entrevue, car notre foi adorée console de tout, et ne détruit que le péché. » — En un autre endroit de son premier bonheur, troublé par l'appréhension de sa perte, et par l'agitation de ce bonheur même, qui ne saurait jamais remplir les deux conditions du bonheur véritable : *l'activité dans le repos*, elle écrivait : « Ah ! si dans le tombeau on sent qu'on dort, qu'on attend le jugement de Dieu, que de grands crimes ne vous le font pas craindre, ce repos mêlé de vagues idées, mais plus de ces idées embrouillantes de la terre, cette sensation d'avoir accompli sa destinée est peut-être préférable à tout ce qu'offre la terre ; car, *quelque délicieux que cela puisse être*, tout y est toujours si mêlé de diverses inquiétudes et de diverses hontes, mélange insupportable. Je m'explique mal ; mais le mot de l'énigme, c'est que j'ai soif de repos, et que si la vieillesse ou même la mort m'en donnent, je les bénirai ! » Bénir la mort qui nous en délivre, voilà le dernier mot du plus *délicieux* bonheur de cette vie ! Et maintenant, elle-même, relisant cette page sept ans plus tard, a écrit en marge : « Avant la vieillesse et la mort, la Foi m'en a donné du repos ! » — Et on a vu quel repos ! « Avec une petite lampe funèbre, j'ai le cœur gai. »

plus dangereux écueils au pied de la Table Sainte, elle écrivait en revenant :

« Je ne sais ce que Dieu me réserve; mais s'il veut
« me rendre heureuse, il peut m'envoyer tous les
« malheurs qu'il voudra : je tâcherai de les porter
« avec mon cœur qui est tout à Lui. Si Dieu me con-
« serve cette foi qu'il m'a envoyée, je peux tout faire
« pour Lui. Aujourd'hui seulement je comprends les
« Martyrs. » — Après six années d'épreuve cette
même âme écrivait encore : — « Oh ! mon Père, que
« de joies depuis six ans ! Que de misères ! Que de
« maladies ! Mais Dieu était au fond de mon cœur.
« Que de joies ignorées !... Ah ! comme je plains
« ceux qui ne pensent jamais à Dieu ! Dans l'amour
« qu'il nous donne, nous trouvons tout pour nos be-
« soins d'ici-bas. Cette vie de l'âme a des charmes
« qu'on ignore si complètement dans ce monde !...
« Aussi je ne veux que ce mot dans mon cœur :
« Amour pour Jésus !... Je suis heureuse, mon Père,
« et heureuse spirituellement ; heureuse de ce bon-
« heur que le monde ne peut ni nous donner, ni nous
« reprendre : je suis heureuse, parce que je me crois
« bien à Jésus tout entière. » Et cette âme séraphique
mourut consumée du douloureux et suave martyre
de l'amour et du bonheur ¹.

Qui n'a lu le *Journal d'Eugénie de Guérin*, de cet
ange de goût, de grâce, d'imagination charmante, et
d'étincelant esprit ? Qui n'a rafraîchi son âme à la

¹ *Vie du R. P. de Ravignan*, par le P. de Ponlevoy, t. II, p. 49-51.

lecture de ces pages, l'honneur des lettres de ce temps, et qui ont le magique privilège de réunir dans une admiration commune l'athée et le croyant? Eh bien! qu'est-ce qui fait le charme irrésistible de cette aimable nature exposée par sa richesse même à tant d'écarts et à tant d'écueils? La joie chrétienne, à chaque instant victorieuse de la tristesse, de la monotonie, de l'ennui, et répandant sa suavité sur l'existence la plus démunie d'agréments : « Joie, « dit-elle, je veux dire ces bonheurs de l'âme, calmes « et doux, et qui n'éclatent au dehors que par la « sérénité. » — « Je souffrais ce matin : la mort, les « larmes, les séparations, notre triste vie me tuaient, « et, par-dessus, des appréhensions, des frayeurs, « des déchirements, une griffe de démon dans l'âme : « je ne sais quelle douleur commençait. Eh bien, « me voilà calme à présent, et je le dois à la foi, « rien qu'à la foi, à un acte de foi. Je pense à ma « mère, à la mort, à l'éternité, sans peine, sans « frayeur. Sur un fond triste nage un *calme divin*, « une *suavité que Dieu seul peut faire*. » — « Jour « nébuleux, sombre, triste au dehors et au dedans, « que faire? Il ne m'est pas bon d'écrire, de répandre « je ne sais quoi de troublé. Laissons livres et plume; « je sais quelque chose de mieux; cent fois je l'ai « essayé : c'est la prière, la prière qui me calme. « Quand devant Dieu je dis à mon âme : *Pourquoi « êtes-vous triste et pourquoi me troublez-vous?* je ne « sais quoi lui répond et fait qu'elle s'apaise à peu « près comme quand un enfant pleure et qu'il voit

« sa mère. » — « C'est de la Croix, mon cher Maurice,
« que me viennent ces pensées que ton ami trouve
« si douces, si inénarrablement tendres. Rien n'est
« de moi. Je sens mon aridité; mais que Dieu, quand
« il veut, fait couler un Océan sur ce fond de sable.
« Il est ainsi de tant d'âmes simples, desquelles
« sortent d'admirables choses, parce qu'elles sont en
« rapport avec Dieu, sans science et sans orgueil...
« Je lis peu, je sors peu, je me refoule à l'intérieur.
« Là se dit, se fait, se sent et se passe bien des
« choses. Oh! si tu les voyais!... » *Si scires donum Dei!*

X. Je pourrais accumuler des témoignages de ce genre, sans parler du silence de tant d'âmes saintes heureuses en secret. Ceci suffit pour montrer la misère, la folie et la maladresse, faut-il dire, du monde en fait de bonheur. Il fait son unique affaire de le poursuivre en vous fuyant, ô mon Dieu! en vous refusant sa foi, en évitant les rigueurs et les tristesses apparentes de votre loi sainte, en ayant horreur de votre croix : et Vous seul sur cette croix et par cette croix êtes nos délices! Et on manque le bonheur présent en courant à l'éternel malheur!

Qui se trompe donc, et quelles sont les dupes? Est-ce l'âme mondaine qui ne trouve que croix sous les fleurs? Est-ce l'âme chrétienne qui ne trouve que fleurs sous les croix? Il y a bien là sujet de s'arrêter et de réfléchir. « Une joie dont on porte la racine en soi-même, » conclut une grande âme qui fut placée entre le monde et Jésus-Christ, comme pour rendre

l'arrêt de l'observation et de l'expérience, « quine
« se montre ni ne se cache, mais se laisse voir; dont
« la permanence a déjà quelque chose de l'immuta-
« bilité céleste, fait réfléchir les hommes en les dé-
« routant; ils se sentent pris au dépourvu pour
« expliquer humainement un si étrange phénomène,
« et commencent à comprendre qu'il faut que quel-
« que chose de mystérieux, de divin même, s'en
« mêle : l'agent intérieur de si merveilleux effets est
« bien près de leur paraître Dieu, comme Jésus au
« Centenier du crucifiement¹. »

XI. Et cependant, ce qui explique autant que peut s'expliquer humainement un tel bonheur, c'est cela même qui empêche d'y croire : cette croix, par laquelle nous sommes unis à Jésus-Christ. Comment concevoir le bonheur sans la vertu et sans l'amour? Comment concevoir la vertu et l'amour sans sacrifices; la vertu qui les commande, l'amour qui s'y complaît; la vertu et l'amour admirablement unis dans le Christianisme pour changer les rigueurs en suavités et la contrainte en liberté; pour faire qu'on a ce qu'on veut, parce qu'on veut ce qu'on a? N'est-ce pas là le bonheur? Qu'importent les croix si on les aime? Que dis-je, ne serait-ce pas ôter à l'amour son régime que de lui ôter ses épreuves, et par là sa volupté? Le cœur qui aime ne souffre-t-il pas de ne pas avoir de sacrifices à faire pour se témoigner?

¹ Madame Swetchine, fin du *Traité de la Résignation*.

n'est-il pas ingénieux à les inventer s'il le faut et à s'y dépenser, pour cimenter par là son union à l'objet aimé jusqu'à se perdre dans cette fusion ineffable où on meurt à soi-même pour ne vivre plus qu'à ce cher objet ? Ah ! qu'il a bien connu le cœur de l'homme et qu'il s'en est bien montré le Dieu celui qui, entre ce cœur et Lui, a placé la croix, et en a fait l'instrument divin, le triple instrument de la vertu, de l'amour et du bonheur !

Ce régime est violent ; mais il doit l'être dans l'état de discord et de rupture avec Dieu où gît ici-bas l'humanité. La vertu seule le commande. Combien plus la vertu, avec les ailes et les flammes de l'amour, aspirant à son objet, et trouvant son bonheur dans le sacrifice, parce qu'il y fait son chemin !

« Notre nature primitive était une, dit Platon, et
« nous étions autrefois un tout parfait ; le désir et la
« poursuite de cette unité s'appelle l'Amour ; mais en
« punition de notre injustice nous avons été séparés.
« Nous devons donc prendre garde à ne commettre
« aucune faute contre la Divinité, de peur d'être ex-
« posés à une plus grande division. Exhortons-nous
« réciproquement à l'honorer afin d'éviter un nou-
« veau châtiment, et de revenir à l'unité sous les
« auspices et la conduite de l'Amour. Cette unité
« étant l'état le meilleur, on ne peut nier que l'état
« qui en approche le plus, ne soit aussi le meilleur
« en ce monde. Si donc le Dieu qui nous procure ce
« bonheur a droit à nos louanges, louons l'Amour,
« qui non-seulement nous sert en cette vie, mais qui

« nous offre aussi les plus grands motifs d'espérer
« qu'après cette vie, si nous sommes fidèles à Dieu,
« il nous rétablira dans notre première nature, et,
« venant au secours de notre faiblesse, nous donnera
« un bonheur sans mélange. »

Ainsi parle un des convives du *Banquet*. Platon, complétant sa doctrine par la bouche d'un autre convive, dit ensuite : « Il me semble que ceux qui ont
« parlé jusqu'ici ont moins loué l'Amour que félicité
« les hommes du bonheur qu'il leur donne ; mais le
« Dieu même à qui on doit ce bonheur, nul ne le fait
« connaître. » C'est ce que Platon entreprend. Il fait ressortir d'abord la pureté et la spiritualité en quelque sorte de l'Amour véritable, comme nous l'avons vu dans le passage que nous avons cité tout à l'heure. Puis, il en peint le second caractère, qui est le martyre et le sacrifice : « Il est pauvre, dit-il, et non pas
« efféminé et beau comme la plupart se l'imaginent,
« maigre, défait, sans chaussure, sans asile, point
« d'autre lit que la terre (n'ayant pas une pierre
« pour reposer sa tête), toujours indigent. »

Saint François de Sales, commentant ce passage de Platon, ajoute : « Il est pauvre, parce qu'il fait
« quitter tout pour la chose aimée ; il est sans
« maison parce qu'il fait sortir l'âme de son domicile, pour suivre toujours celui qui est aimé ; il est
« tout étendu comme un gueux aux portes, parce
« qu'il fait que l'amant est perpétuellement aux
« yeux et à la bouche de la personne qu'il aime. Et
« enfin, c'est sa vie que d'être toujours indigent :

« car, si une fois il est rassasié, il n'est plus ardent, et par conséquent il n'est plus amour. Certes, je sais bien que Platon parlait ainsi de l'amour mondain, mais néanmoins, ces propriétés ne laissent pas de se trouver en l'amour céleste¹. »

Tout amour est donc ici-bas sacrifice de soi, dévotion, aspiration à l'objet aimé. Et c'est là le charme du cœur. Il n'y a de bonheur qu'à se dévouer.

La question du bonheur se dégage ainsi de la considération du sacrifice, ou plutôt elle s'y relie comme à la condition de l'amour, quel qu'il soit.

En quoi consiste donc la question, toute la question ? Dans l'objet aimé. Et alors voyez sa portée :

Trouvons-nous ici-bas un objet auquel nous puissions nous dévouer sans mécompte ? Loin de moi de calomnier la nature humaine. Je sais qu'il y a des affections, des amours dignes, purs, fidèles qui font le charme des relations. Mais combien qui défont à l'épreuve, qui s'y usent, qui s'y flétrissent, et nous laissent désenchantés ! Après tout, ne sont-ils pas tous mortels ? Que sont-ils enfin par rapport au besoin infini d'aimer qui est en nous ? Que peuvent-ils pour le satisfaire intimement, profondément, éternellement ? Ce besoin inexorable ne devient-il pas, dans ces affections mêmes, une source de tourments, par notre exigence et leur insuffisance ? Que de précau-

¹ *Traité de l'Amour de Dieu*, liv. VI, chap. xv.

tions, que d'efforts, que d'alarmes pour se supporter, pour ne pas rompre, ou, si on est bien uni, pour conjurer les maux qui menacent et la mort inévitable qui frappe le fragile objet de ces affections! En tous cas, quelle vaste portion de nous-mêmes reste inassouvie, incomprise, inconsolée, solitaire, et réclame, par-dessus et par delà, un objet tout autre, infini en beauté, en bonté, en fidélité, en amour, l'Idéal, qui s'envole de tous les autres objets de nos affections aussitôt que nous voulons le saisir : Dieu !

Et quand ce Dieu lui-même, justement jaloux d'un cœur qu'il a fait pour Lui, épris le premier d'amour pour sa créature, vient se donner à elle comme tout amour, par le sacrifice, c'est ce sacrifice que nous lui objectons ! Nous ne sommes pas jaloux à notre tour de le partager avec Lui ! Nous ne comprenons plus les propriétés de l'amour et les conditions du bonheur ! Ce dévouement, ces privations, ces gênes, ce détachement, ce don de soi que nous prodiguons à des amours mortels, imparfaits ou mauvais, et qui tournent pour nous en déceptions et en mécomptes, nous les refusons ou les marchandons à Celui-là seul qui non-seulement les justifie par sa divine excellence, mais qui les embellit en s'y livrant le premier pour nous !

Ah ! si nous avions la moindre intelligence de l'amour et le courage de notre propre bonheur, comme nous le reconnâtrions, comme nous l'embrasserions dans cette Croix de Jésus-Christ,

parfait théâtre de l'amour, lit nuptial, où l'âme chrétienne, puisant l'amour dans la souffrance, et épuisant la souffrance par l'amour, chante ce divin épithalame de l'Amour où tout amour doit se reconnaître :

« C'est une grande chose que l'Amour, c'est le
« bien suprême. Seul il rend léger ce qui est pe-
« sant, et il porte avec égalité toutes les inégalités
« de la vie.

« Car il porte son fardeau sans en sentir le poids,
« et tout ce qui est amer, il le rend doux et délec-
« table.

« L'Amour est généreux, il pousse à faire de
« grandes choses, et il excite à désirer toujours ce
« qu'il y a de plus parfait.

« L'Amant court, vole, il est dans la joie, il est libre,
« et rien ne l'arrête. Il donne tout pour tout; il ne
« regarde pas aux dons, mais, par-dessus les dons, à
« celui-là seul qui donne.

« Nul fardeau ne pèse à l'Amour, nul travail ne
« lui coûte; il tente plus qu'il ne peut; il ne s'ex-
« cuse jamais sur l'impossibilité, parce qu'il croit
« que tout lui est possible et que tout lui est permis.

« Il ne se recherche jamais lui-même; car dès
« qu'on se recherche soi-même, on cesse d'aimer.

« Il ne se laisse pas décourager par les épreuves,
« parce qu'on ne vit pas sans douleur quand on
« aime; et celui qui n'est pas disposé à tout souf-
« frir pour le Bien-Aimé n'est pas digne du nom
« d'amant.

« L'Amour veille : et, dans le sommeil même, il ne
« dort pas.

« Il est fatigué et non lassé ; pressé et cependant
« au large ; effrayé et non troublé ; mais comme une
« vive flamme et une étincelle ardente, il se fait pas-
« sage en haut, et s'élance hardiment.

« Il n'y a rien de plus doux que l'Amour, rien de
« plus fort, rien de plus élevé, rien de plus étendu,
« rien de plus agréable, rien de plus parfait au ciel
« et sur la terre ; parce que l'Amour est né de Dieu,
« et qu'il ne peut, si ce n'est en Dieu, au-dessus de
« tout ce qui est créé, se reposer.

« Mon Dieu ! mon amour ! vous êtes tout à moi, et
« je suis tout à vous.

« Dilatez mon cœur, afin que j'apprenne à goûter
« intérieurement combien il est doux d'aimer, de se
« fondre et de nager dans l'amour¹. »

Certes on peut ne pas ressentir l'amour divin ; mais il faudrait être resté étranger à tout amour pour ne pas reconnaître là ce feu du Ciel qui est dans tous les cœurs, et qui ne peut avoir d'objet digne de lui que son foyer même. A force de l'en détourner le monde l'a perdu, et cet Amour dont il a tant abusé contre Dieu l'y ramène.

Qui veut être heureux doit aimer. Qui veut aimer et être aimé doit se donner à Jésus-Christ.

¹ *Imitation de Jésus-Christ*, liv. III, chap. v.

CHAPITRE VIII

RÉSUMÉ ET CONCLUSION

Je ne voudrais laisser aucun de mes lecteurs découragé par la hauteur du sentiment exprimé dans ces dernières pages. J'ai dû aller en avant vers ce sommet de la foi et de l'amour, pour la vérité de mon sujet, et je l'espère aussi pour les dispositions de plusieurs qui m'y auront suivi, devancé peut-être. Mais il en est plusieurs sans doute aussi qui sont restés en deçà, à des distances inégales, et pour lesquels il est bon de revenir en arrière et de prendre une marche moyenne qui permette à tous d'arriver.

C'est ce que je vais essayer de faire en terminant.

Les âmes dont je parle m'auront sans doute fait le reproche de tous ceux qui sont en retard, le reproche d'aller trop loin, de passer la mesure, de donner dans l'exagération, dans l'exaltation.

Je ne saurais laisser subsister ce reproche, non pour moi, mais pour ces âmes qui s'en autoriseraient, alors qu'il importe qu'elles s'accusent. Je dois sauver et maintenir la vérité, au moins en principe.

I. Le cœur de l'homme est naturellement porté à l'exagération : c'est là sa noblesse, qui devient ordinairement sa folie.

C'est sa noblesse, en ce que cette disposition tient à ce besoin infini de connaître et d'aimer qui distingue l'homme entre toutes les créatures ; et cela devient sa folie en ce qu'il élève à la hauteur de ce besoin les biens inférieurs de cette vie. Il aime infiniment des objets finis ; son amour passe leur mesure : et alors il s'exagère leur valeur, il les doue d'une perfection chimérique : et c'est là proprement l'exaltation.

Mais quand cette faculté d'aspiration infinie que Dieu a mise en nous vient à rencontrer le seul objet pour lequel elle est évidemment faite, parce que seul il en a les proportions, Dieu même, alors il ne saurait y avoir d'exagération dans l'amour ; et le mot d'exaltation appliqué à un tel amour est un non-sens.

Et cependant, chose bizarre, pendant que nous aimons sans mesure les biens finis, nous voudrions qu'on aimât avec mesure le bien infini ! Nous devenons modérés et réservés à l'égard de ce seul objet ! Voilà qui est folie, et double folie. Car enfin, qu'on n'aime pas Dieu et qu'on lui substitue les créatures dans le culte d'adoration, c'est une folie que j'appellerai simple. Mais que, reconnaissant que Dieu a droit à notre amour, on veuille mettre avec lui de la mesure ; qu'on veuille aimer Dieu comme on devrait aimer la créature, en aimant la créature comme on

devrait aimer Dieu ; et qu'on couvre cela du nom de raison, qu'on l'érige en principe et en sagesse : voilà ce que j'appelle double folie. *Dicentes se esse sapientes stulti facti sunt* ¹.

« Le monde réprouve l'exaltation religieuse, et la
« regarde comme un malheur. Stupide monde ! Sur-
« tout stupide ! Aimer *trop* Dieu ! Qu'on aime peu
« Dieu, je le conçois, hélas ! Mais qu'on dise qu'on
« *peut* l'aimer *trop*, c'est avoir toute son intelligence
« changée en folie. » Ainsi parlait une grande âme voyant la vérité dans une des situations les plus solennelles où il puisse être donné à une âme de la goûter, madame Albert de la Ferronnays, venant de communier avec son époux, elle pour la première fois, lui pour la dernière ².

Et qu'on ne se méprenne pas ici sur la portée de ce reproche retourné contre ceux qui nous accusent d'exaltation ; nous ne voulons pas incriminer outre mesure la froideur qu'on peut avoir pour Dieu. C'est le mal commun à divers degrés. Nous voulons simplement qu'on n'érige pas ce dérèglement en règle et ce désordre en sagesse ; nous voulons qu'on reconnaisse sa misère et sa faiblesse en cela ; qu'au lieu d'en être fier on en soit humble, et qu'on tende à en sortir. Nous voulons dégager la vérité.

Cette vérité, c'est qu'il faut aimer toute chose selon son ordre et sa mesure ; et que Dieu étant le bien infini, la vraie mesure de l'aimer c'est de l'aimer

¹ Rom., I, 22.

² *Récit d'une Sœur.*

sans mesure. Que si nous le faisons, ou si même nous reconnaissons que nous devons le faire, alors toutes nos autres affections deviendront ordonnées et mesurées, selon cette parole des Livres Saints : *Ordinavit in me Charitatem* ¹; alors nous serons préservés de toute exaltation par la sagesse véritable, qui est le véritable amour.

« Aimons donc ! aimons ! aimons ! Faisons sans fin ce que nous ferons sans fin ; faisons sans fin dans le temps ce que nous ferons sans fin dans l'éternité ² ! »

II. Maintenant, et cela reconnu, il est sage d'accommoder la pratique de cette vérité aux dispositions des âmes, toutes plus ou moins en défaut sur ce grand point, et de les y élever sans les décourager.

C'est ce qui me porte à résumer ici le procédé, si je peux ainsi parler, de l'art de croire, comme n'étant autre que l'art d'aimer.

Je le trouve très-bien formulé dans cette parole de la Sagesse sacrée : *Timor Domini initium dilectionis ejus : fidei autem initium agglutinandum est ei*. « La crainte de Dieu est le principe de son amour ; mais il y faut joindre un commencement de foi ³. »

Voilà tout le secret en trois mots.

La crainte de Dieu d'abord ; la haine du mal qu'il réprouve, la réparation du péché qui l'offense, la ré-

¹ *Cant. cant.*, II, 4.

² Bossuet.

³ *Ecclésiastique*, chap. xxv, 16.

forme morale, « une âme épurée et chaste, » comme dit la sagesse païenne elle-même, « l'exemption des « vices, qui prépare l'âme à entrer en commerce avec « Dieu ¹. »

Ceci emporte deux obligations : la première, de se purifier du mal commis ; la seconde, de s'abstenir du mal pour l'avenir.

C'est ce que prescrit la simple sagesse humaine, et ce que la seule sagesse évangélique donne les moyens d'effectuer.

Bien des gens se flattent d'être honnêtes, et s'autorisent de cette honnêteté actuelle pour décliner la responsabilité de leur éloignement ou de leur retard de croire à Jésus-Christ. Nous avons dissipé cette illusion. Exempts de reproches graves pour le présent, le sont-ils pour le passé ; et y a-t-il un passé pour la conscience ? Que diriez-vous d'un infidèle ami qui vous aurait gravement offensé, et qui, sans souci de réparer ses torts, rejetterait sur vous le prolongement de la rupture, parce qu'il ne vous offenserait pas encore, se faisant un titre contre vous de son insensibilité même aux blessures qu'il vous aurait faites ? Ne diriez-vous pas que c'est un être mort à l'amitié ?

Ainsi nous sommes morts à la Justice, à l'Ordre, à Dieu par nos anciens désordres, et plus encore par leur impunité. Car si en nous rendant coupables nous avons rompu avec l'ordre, en restant dans cette rupture nous y mettons le sceau.

¹ Sénèque, cité précédemment.

A quoi donc oblige avant tout une conscience *timorée*, la crainte de Dieu ?

La sagesse antique nous l'a dit : « A s'accuser soi-même, à se faire violence, pour s'élever au-dessus de toute crainte, à s'offrir les yeux fermés et de grand cœur à la Justice, comme on s'offre au médecin ; à être le premier à déposer contre soi-même, afin de parvenir, par la confession de ses fautes, à être délivré du plus grand des maux, de l'injustice, et à recouvrer le plus grand des biens après l'innocence, la réconciliation ¹. »

Voilà ce que prescrit la seule sagesse, la seule conscience humaine, et ce qui n'a d'effet que dans le sacrement où la Justice même incarnée a ouvert par ses mérites la source de sa grâce et de notre régénération.

III. Cela fait, je vous réponds d'une chose, c'est de l'accomplissement en vous de la seconde parole : *Ti-mor Domini* INITIUM DILECTIONIS EJUS. Dieu répondra à votre crainte par son amour. Vous sentirez l'attrait, l'onction, la grâce de cet amour dont vous n'avez aucune idée, n'en ayant pas le sentiment.

Le Bien est beau, Dieu est aimable. Mais pour voir la beauté du Bien et pour goûter la suavité de Dieu, il faut un cœur pur. La crainte de Dieu purifiant le cœur, l'ouvre à l'amour.

Puis, un commencement de foi s'adjoindra tout

¹ Platon, déjà cité.

aussitôt, s'agglutinera à cet amour : *Fidei initium agglutinendum est ei.*

Ce mot *agglutiner* a une justesse remarquable. Tout amour *croit* aisément. C'est comme une *glu* où la foi se prend. Qui doute que l'objet aimé ait toutes les perfections et vaille tous les sacrifices ! Le bandeau de l'amour, c'est celui de la foi. Seulement il y a cette différence entre l'amour humain et l'amour divin, c'est que celui-là est crédule, et que celui-ci est croyant.

L'amour humain est crédule, parce qu'il voit tout en beau dans un objet qui certainement n'est pas tel ; et l'amour divin est croyant, parce que son objet est le Beau même.

Et ce qui fait que l'amour humain est crédule, est précisément ce qui fait que l'amour divin est croyant. L'amour humain n'est crédule, en effet, que parce qu'il doue la créature des perfections du Créateur, que parce qu'il la voit à travers Dieu, si j'ose ainsi dire, comme à travers le prisme de l'Idéal : c'est là son charme ; et ce charme, dans son principe, est le même que celui de l'amour divin. Il n'en diffère que dans l'objet et dans la fin. Trompeur si on le rapporte à la créature, par un amour crédule ; mais vrai, entièrement et infailliblement vrai, si on le rapporte à Dieu par un amour croyant : parce que l'Objet est ici adéquat au Principe, parce qu'il en soutient l'idéal, parce qu'il en est le réel.

L'amour divin commençant dans une âme, y produit ainsi un commencement de foi : foi incontes-

table et indiscutable celle-là, à la différence de la foi simplement rationnelle, parce que son témoignage est intérieur, personnel, actuel, qu'il provient de son Objet même, de Dieu, s'attestant immédiatement à l'âme par la suavité céleste qu'il y répand. Comment ne pas croire à ce qu'on sent au moment même? Ce serait ne pas croire non-seulement à ce qui se fait sentir, mais à soi-même qui le sent. Or, telle est la foi qui naît de l'amour. C'est *Dieu sensible au cœur*, comme dit Pascal, conformément à cette parole de saint Paul : *Corde creditur ad Justitiam*¹. C'est la *touche* de Dieu en nous.

Ce n'est pas que l'esprit doive être étranger à la foi. Au contraire, la foi est un acquiescement de l'esprit à la vérité; mais à la vérité *goûtée*. « Vous êtes en moi, Seigneur, dit Bossuet, comme la lumière et la vérité qui m'éclaire, et comme le chaste attrait où mon cœur se prend². »

Le mot de Vauvenargues : « Les grandes pensées viennent du cœur, » est surtout vrai de la foi, dont le flambeau intérieur est ardeur et lumière, *lucerna ardens et lucens*, comme le soleil.

« Vray Dieu, — dit un grand saint et un beau génie, un docteur solide et un charmant écrivain, — quelle consolation de considérer la sacrée méthode avec laquelle le Saint-Esprit répand les premiers *rayons* et *sentiments* de sa *lumière* et *chaleur* dans nos cœurs! O Jésus! que c'est un plaisir dé-

¹ Rom., x, 10.

² *Méditations sur l'Évangile*, 49^e jour.

« licieux de voir l'amour céleste qui est le soleil des
« vertus, quand, petit à petit, par des progrès qui,
« *insensiblement se rendent sensibles*, il va déployant
« sa clarté sur une âme, et ne cesse point qu'il ne
« l'ait toute couverte de la splendeur de sa présence,
« lui donnant enfin la parfaite beauté de son jour !
« Oh ! que cette aube est gaie, belle, amiable et
« agréable ! Mais pourtant, il est vrai que, ou l'aube
« n'est pas le jour, ou si elle est le jour, c'est un jour
« commençant, un jour naissant, c'est plutôt l'en-
« fance du jour que le jour même. Et de même,
« sans doute, ces mouvements d'amour qui pré-
« cèdent l'acte de foi requis en notre justification,
« ou ils ne sont pas amour, à proprement parler, ou
« ils sont un amour commençant et imparfait. Ce
« sont les premiers bourgeons verdoyants que l'âme
« échauffée du soleil céleste, comme un arbre mys-
« tique, commence à jeter au printemps, qui sont
« plutôt présages de fruits que fruits¹. »

Ainsi, un premier amour des choses célestes et de la beauté chrétienne, né d'un cœur purifié par la crainte, dispose l'âme à la foi. La foi ensuite venant s'y joindre, l'âme lui fait fête et l'assoit sur la certitude du sentiment qu'elle a de son objet, et qui s'en accroît. Écoutons encore là-dessus saint François de Sales, dans un chapitre écrit, ce semble, tout exprès pour l'instruction que je désire laisser, en terminant, au lecteur. C'est un admirable morceau,

¹ Saint François de Sales, *Traité de l'Amour de Dieu*, liv. II, chap. XIII.

un des premiers en date et des plus beaux qui soient dans notre langue parvenant à sa formation ¹.

« Quand Dieu (après cela) nous donne la foi, il
 « entre en notre âme et parle à notre esprit, non
 « point par manière de discours, mais par manière
 « d'inspiration : proposant si agréablement ce qu'il
 « faut croire à l'entendement, que la volonté en re-
 « çoit une grande complaisance, et telle qu'elle in-
 « cite l'entendement à consentir et acquiescer à la
 « vérité, sans doute ni défiance quelconque ; et voici
 « la merveille. Car Dieu fait la proposition des mys-
 « tères de la foi à notre âme, parmi les obscurités
 « et ténèbres, en telle sorte que nous ne voyons pas
 « les vérités, mais seulement nous les entrevoyons...
 « Et néanmoins cette *obscure clarté* de la foi, étant
 « entrée dans notre esprit par la suavité de sa pré-
 « sence, elle se fait croire et obéir à l'entendement
 « avec tant d'autorité que la certitude qu'elle donne
 « de la vérité surmonte toutes les autres certitudes
 « du monde, et assujettit tellement tout l'esprit et
 « tous les discours d'icelui, qu'ils n'ont point de
 « crédit en comparaison.

« Mon Dieu, Théotime, pourrais-je bien dire ceci?
 « La foi est la grande amie de notre esprit, et peut
 « bien parler aux sciences humaines, qui se vantent
 « d'être plus évidentes et plus claires qu'elle, comme
 « l'épouse sacrée parlait aux autres bergères : « Je
 « suis brune, mais belle. » O discours humains, ô

¹ Quarante-deux ans avant les *Provinciales*, et vingt-trois ans avant le *Discours sur la Méthode*.

« sciences acquises ! *Je suis brune* : car je suis parmi
« les obscurités des simples révélations qui sont
« sans aucune évidence apparente, et me font pa-
« raître *noire* ; mais *je suis* pourtant *belle* en moi-
« même, à cause de mon infinie certitude ; et si les
« yeux des mortels me pouvaient voir telle que je
« suis par nature, ils me trouveraient toute belle.
« Mais ne faut-il pas qu'en effet je sois infiniment
« aimable, puisque les obscurités et les brouillards
« entre lesquels je suis, non pas vue, mais entrevue,
« ne me peuvent empêcher d'être si agréable, que
« l'esprit me chérissant sur tout, fendant la presse
« de toutes autres connaissances, il me fait faire
« place et me reçoit comme sa Reyne dans le trône
« le plus relevé de son palais, d'où je donne la loi à
« toute science et assujettis tout discours et tout
« sentiment humain ?... Les discours et arguments
« pieux, les miracles et autres avantages de la reli-
« gion chrétienne (les raisons de croire) la rendent
« certes extrêmement croyable et connaissable ;
« mais la seule foi la rend crue et reconnue, faisant
« aimer la beauté de sa vérité, et croire la vérité de
« sa beauté, par la suavité qu'elle répand en la vo-
« lonté et la certitude qu'elle donne à l'entendement.
« Les Juifs virent les miracles et ouïrent les mer-
« veilles de Notre-Seigneur ; mais étant indisposés à
« recevoir la foi, c'est-à-dire leur esprit n'étant pas
« susceptible de la douceur et suavité de la foi, à
« cause de l'aigreur et malice dont ils étaient rem-
« plis, ils demeurèrent en leur infidélité. Ils voyaient

« la force de l'argument, mais ils ne savouraient pas
 « la suavité de la conclusion ; et pour cela ils n'ac-
 « quiesçaient pas à sa vérité ; et néanmoins l'acte
 « de la foi consiste en cet acquiescement de notre
 « esprit, lequel ayant reçu l'agréable lumière de la
 « vérité, il y adhère par manière d'une douce, mais
 « puissante et solide assurance et certitude qu'il
 « prend en l'autorité de la révélation qui lui en est
 « faite... Ainsi donc, conclut ce grand Psychologue
 « et ce grand Docteur, cette assurance que l'es-
 « prit humain prend ès choses révélées et mys-
 « tères de la foi , commence par un sentiment
 « amoureux de complaisance que la volonté reçoit
 « de la vérité proposée ; de sorte que la foi comprend
 « un commencement d'amour que notre cœur res-
 « sent envers les choses divines¹. »

Il faut relire cette page, dont toutes les expres-
 sions ont une justesse de doctrine et une portée
 d'expérience admirables. Elle renferme toute la *méthode*
 du Saint-Esprit pour infuser la foi dans l'âme
 humaine, et tout l'art, toute la conduite de l'âme
 pour y correspondre.

C'est un commencement d'amour, naissant dans
 une âme purifiée par la crainte, et opérant un com-
 mencement de foi. C'est par là même un commence-
 ment de bonheur, car ce sentiment de la beauté et
 de la suavité divines qui déterminent l'acquiesce-
 ment de l'esprit à la Vérité révélée est l'attrait où le

cœur se prend, et où il ne se prend que parce qu'il s'y délecte.

Voilà le germe et comme le suc de la foi.

IV. Ce ne sont là, il est vrai, que des commencements. C'est la foi naissante, qui a besoin d'être allaitée tout aussitôt par les autres moyens de croire et finalement nourrie du pain de l'épreuve. Car, ne l'oublions pas, la foi est une épreuve; et il faut qu'elle le soit. Elle n'est pas le terme, mais le chemin. Elle a ses oasis, mais elle a aussi ses déserts. La lumière et les ombres, les suavités et les aridités y sont dispensées à chaque âme avec une économie particulière dont Dieu seul a le secret. Parfois il nous pénètre d'un sentiment étrange : douceur ineffable trop tôt évanouie ! Si elle durait, ce serait je ne sais quoi qui ne serait plus cette vie mortelle. Puis, il se dérobe, laissant l'âme livrée à elle-même pour éprouver sa fidélité et lui faire acquérir des mérites, n'étant jamais plus près que quand il disparaît, comme une mère qui se cache pour observer la marche chancelante de son enfant, mais prête à reparaitre, pleine de secours et de tendresses, si les forces lui font défaut.

En tout état c'est peu, relativement à ce qui est réservé à l'âme fidèle ; mais ce peu tient de l'Infini. C'est une goutte ; mais une goutte de l'Océan divin. C'est une note ; mais du Concert céleste. C'est la félicité de l'autre vie commençant dans celle-ci. « Ce n'est que le bonheur d'une minute, d'un instant ; mais cet

« instant répand de la suavité sur les mois et sur les
« années¹. »

La Beauté divine est telle qu'on peut dire d'elle comme de celle du sacré Cantique : *Vulnerasti cor meum in uno crine colli tui*. « Vous avez blessé mon cœur d'un seul cheveu de votre cou². » Ainsi, la touche la plus légère de Dieu dans une âme y fait une blessure d'amour, parce qu'elle participe de l'infinité de ses perfections et de ses délices et nous les fait pressentir. Dans le ciel, où nous le verrons *face à face*, nous en serons *enivrés* ; mais ici-bas, bien qu'il ne nous apparaisse qu'*en passant et par derrière*, comme il apparut à Moïse, nous restons comme lui frappés de sa majesté, ou plutôt pénétrés de son onction et de sa grâce. *Incessu patet Deus*. Et cette onction se répandant dans nos cœurs, nous le fait suivre et goûter à travers les ombres et les épreuves de cette vie. Nous nous attachons à Lui comme à ce souverain et unique Bien dont notre âme porte en elle une soif innée que tout trompe ici-bas. Ce Bien des biens, que nous avons vainement cherché dans les choses créées, que nous avons vainement demandé à tout, aux plaisirs, aux honneurs, à la fortune, à la science, à l'amour, à nous-mêmes, enfin, à notre raison et à notre vertu, sentinelles de notre âme, et qui est toujours *au delà*, est pour nous ce Bien-Aimé, dont l'Épouse du sacré Cantique chante, dans la joie de l'avoir trouvé : « J'ai cherché

¹ Joubert, *Pensées*, LIX.

² *Cant. des cant.*, IV, 9.

« durant les nuits celui qu'aime mon âme : je l'ai
« cherché et ne l'ai point trouvé. Je me lèverai,
« ai-je dit, je ferai le tour de la ville ; et je cherche-
« rai dans les rues et dans les places publiques celui
« qui est le bien-aimé de mon âme , je l'ai cherché
« et je ne l'ai point trouvé. Les sentinelles qui gar-
« dent la ville m'ont rencontrée : N'avez-vous point
« vu, leur ai-je dit, celui qu'aime mon âme ? Lorsque
« j'eus passé tant soit peu *au delà*, je trouvai enfin
« celui qu'aime mon âme : JE L'AI TENU ; ET NE LE
« LAISSERAI POINT ALLER¹ ! »

¹ *Cant. des cant.*, chap. III, 1 à 4.

ÉPILOGUE

Au moment où ce livre, fruit de tant d'efforts et de sympathie, va passer de mes mains dans celles des lecteurs, j'ai le sentiment profond de tout ce qui lui manque, et des difficultés qu'il va rencontrer. Il n'est pas de talent, il n'est pas d'éloquence qui puisse rendre la divine beauté et l'infinie vérité du Christianisme, ni qui puisse triompher des mille résistances et des mille obstacles que l'âme humaine a le triste pouvoir de lui opposer. Nul autre livre ne court donc humainement autant de hasards que celui-ci ; nul n'est plus au-dessous du but à atteindre. Néanmoins je me rassure et j'ai confiance ; car si les autres livres ont *leurs destins*, celui-ci a *la grâce de Dieu* : dans le livre même, comme lumière et comme attrait ; dans le lecteur, comme aspiration et comme goût, comme secrète sympathie de l'âme pour la Vérité. C'est à cette divine grâce que je m'en remets pour transfigurer ainsi son faible organe, et

pour disposer ainsi les cœurs ; pour corriger de part et d'autre ce qui serait défectueux, compléter ce qui serait insuffisant, exciter ce qui serait languissant, féconder ce qui serait stérile, ménager les susceptibilités et les exigences, vaincre les oppositions, et opérer enfin, entre les âmes et la Vérité, cette bienheureuse rencontre qui faisant jaillir la divine étincelle, enflamme l'amour et la foi.

Pour ceux qui, sans être amenés encore par la lecture de ce livre jusqu'à la foi, seraient mis en mouvement vers sa lumière, je prie Dieu de leur inspirer cette persévérance et cette confiance qui ne peuvent manquer de la leur faire trouver, qui la leur feront trouver déjà dans sa recherche même, suivant ces belles et profondes paroles que Pascal adresse à l'âme sincère de la part de Jésus-Christ :
« Console-toi, tu ne me chercherais pas si tu ne
« m'avais trouvé ; tu ne me chercherais pas si tu ne
« me possédais : ne t'inquiète pas ; car c'est moi-
« même qui te meus à ma recherche. »

Enfin, pour ceux-là même qui rejetteraient cet ouvrage, j'éprouve une sympathie qui est en raison de leur opposition. Je ne puis me défendre d'espérer leur retour. Ils me paraissent même d'autant plus dignes, par leur misère, de la toute-puissance et de la miséricorde infinie du Dieu venu pour les aveugles et pour les pécheurs ; et ce sont ceux-là qu'il se réserve pour Lui-même.

Impuissant que j'aurai été à les intéresser et à les toucher, je me satisfais du moins en adressant pour

eux à Dieu cette prière, sortie d'un cœur que le *dard* de l'éternelle Charité avait blessé ¹ :

« O mon Dieu ! aimez les malheureux qui ne vous
« aiment point, ouvrez à ceux qui ne frappent point à
« votre divine porte, et guérissez ceux qui non-seu-
« lement prennent plaisir à leurs maladies, mais
« travaillent à les aggraver. Puissante voix de mon
« Sauveur, rendez à ces Lazares la vie qu'ils ne vous
« demandent pas ; retentissez, pour les délivrer,
« jusque dans leurs abîmes. Ayez pitié, enfin, de
« ceux qui n'ont pas pitié d'eux-mêmes ; et puisqu'ils
« ne veulent point aller à Vous, ô notre Sauveur,
« allez à eux ! »

¹ Sainte Thérèse.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE TROISIÈME

MOYEN DE CROIRE

CHAPITRE I. —	Caractère de ce troisième livre.....	3
— II. —	Le meilleur moyen.....	7
— III. —	Vouloir devenir meilleur.....	22
— IV. —	Aimer pour connaître.....	32
— V. —	Sortir des objets extérieurs pour rentrer en soi. Sortir de soi pour aller à Dieu. Mou- rir pour renaître.....	45
— VI. —	Pratiquer tout ce qu'on croit, pour croire tout ce qu'on doit pratiquer.....	56
— VII. —	Prendre de l'eau bénite, etc.....	67
— VIII. —	La prière.....	76
— IX. —	Écouter Jésus-Christ, Verbe naturel et surna- turel dans l'âme humaine.....	107
— X. —	S'attacher à Jésus-Christ, Vérité et Amour... ..	121
— XI. —	Suivre Jésus-Christ, voie et guide de l'âme.. ..	142
— XII. —	Fréquenter Jésus-Christ aux Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.....	159
— XIII. —	Recours à la Très-Sainte Vierge.....	190
— XIV. —	Charité envers les vivants.....	215
— XV. —	Charité envers les morts.....	226
— XVI. —	Lectures. — Plan de vie. — Pratiques de piété.	250
— XVII. —	Doutes de tentation et doutes de raison.....	270
— XVIII. —	Une âme sauvée.....	301
— XIX. —	Conclusion.....	323

LIVRE QUATRIÈME

BONHEUR DE CROIRE

CHAPITRE I. — Caractère et conditions du bonheur de croire..	331
— II. — Les deux voies.....	337
— III. — Bonheur de croire par rapport à la mort.....	345
— IV. — Bonheur de croire par rapport à la vie.....	358
— V. — Loi philosophique du bonheur de croire. Rapport du bonheur avec la justice et l'expiation.....	373
— VI. — Rapport de la vertu avec le mérite et du mérite avec la foi.....	387
— VII. — Bonheur de croire. — Bonheur d'aimer et d'être aimé.....	400
— VIII. — Résumé et conclusion.....	433
Épilogue.....	448

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

IMPRIMERIE L. TOINON ET C^e, A SAINT-GERMAIN

